



HISTOIRE

DU

RÈGNE DE PHILIPPE II



Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Van Meenen et Cie, rue de la Putterie, 33

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

ŒUVRES DE W. H. PRESCOTT

HISTOIRE

DU

RÈGNE DE PHILIPPE II

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR G. RENSON ET P. ITHIER





TOME V

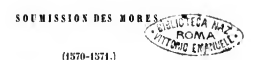
PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, N° 56.

BRUXELLES
A. LACROIX, VAN MEENEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

1861

CHAPITRE VIII.

SOUMISSION DES MORES.



(1570-1571.)

Désastre de Seron. — Mort de Quixada. — Rapides succès de don Juan. — Soumission des Mores. — Sort d'El Habaqui. — Sévérité d'Aben-Aboo. — Reprise des hostilités. — Expulsion des Mores. — Retour de don Juan à Madrid. — Assassinat d'Aben-Aboo. — Destinées des Mores.

Don Juan fut retenu quelques jours à Galera par le mauvais état des routes, que la pluie avait rendues impraticables pour l'artillerie et les chariots pesamment chargés. Lorsque le temps se fut amélioré, il se mit en marche vers le sud, dans la direction de Baza; traversant cette antique ville, théâtre d'un des plus glorieux triomphes d'Isabelle la Catholique, il s'arrêta à Caniles. Il laissa dans cet endroit le gros de son armée, et, se mettant lui-même à la tête d'un détachement de trois mille fantassins et de deux cents cavaliers, il s'avança rapidement pour reconnaître Seron, qu'il se proposait d'attaquer prochainement.

Seron était une ville assez forte, bâtie sur le flanc de la *sierra* et défendue par une forteresse, qu'occupait une garnison more. A l'approche des Espagnols, la plupart des

habitants et un grand nombre de soldats évacuèrent la place et s'enfuirent dans les montagnes. Don Juan partagea ses troupes en deux divisions; il confia l'une à Quixada, l'autre à Requesens. Il se posta lui-même, avec une poignée de cavaliers et un petit corps d'arquebusiers, sur une hauteur voisine qui dominait le champ de bataille.

Les deux commandants devaient reconnaître les environs, en tournant en sens opposé autour de la ville. Quixada, s'avançant avec sa colonne, chassa devant lui les fuyards jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans les profondeurs des montagnes. Pendant ce temps, les feux allumés depuis quelques heures sur les plus hautes cimes de la *sierra*, avaient annoncé au loin l'arrivée des Castillans. Tout le pays aux alentours s'était levé en armes, et bientôt les Mores, réunis au nombre de six mille hommes sous les ordres du général El Habaqui, revêtu du commandement dans cette contrée, sortirent précipitamment des défilés et tombèrent avec furie sur le front et sur le flanc des chrétiens étonnés. Les fuyards, accourus de Seron, se joignirent aux assaillants, et les Espagnols, ne pouvant résister à ces forces considérables, reculèrent, mais lentement et en bon ordre, devant les musulmans.

Sur ces entrefaites, un détachement d'infanterie castillane, conduit par Lope de Figueroa, (*maestro del campo*), s'était introduit dans la ville et se livrait au pillage des maisons désertes; la rude soldatesque andalouse s'entendait parfaitement à cette partie de la profession militaire. Pendant que les Espagnols étaient à l'œuvre, les Mores qui formaient l'avant-garde, brûlant de se venger, s'élancèrent dans les rues et, poussant leurs horribles cris de guerre, tombèrent avec rage sur les pillards. Ceux-ci, assaillis à

l'improviste et chargés de butin, offrirent peu de résistance; saisis d'une panique soudaine, ils s'enfuirent dans toutes les directions; ils se mêlèrent bientôt à leurs compatriotes qui battaient en retraite sous la conduite de Quixada, et leur communiquèrent leur épouvante. Ce fut un désordre général; en vain Quixada et Figueroa, ainsi que les autres capitaines, s'efforcèrent de rétablir l'ordre; les soldats, paralysés par la terreur, n'entendaient, ne voyaient plus que l'ennemi.

Dans ce moment critique, don Juan qui, de son poste élevé, observait le combat, comprit l'imminence du péril et, réunissant autour de lui ses braves compagnons, il se jeta brusquement au milieu de la mêlée. « Que veut dire ceci, Espagnols? » s'écria-t-il. « Devant quels adversaires fuyez-vous? Qu'est devenu l'honneur castillan? N'avez-vous pas auprès de vous don Juan d'Autriche, votre commandant? Au moins, si vous reculez, que ce soit en hommes de cœur, le front tourné vers l'ennemi [1]. » Vains efforts; ses prières, ses menaces, les coups de plat de sabre même qu'il distribuait, ne purent éveiller un sentiment de honte chez les fuyards éperdus. Ses officiers n'eurent pas plus de succès et exposèrent inutilement leur vie avec une imprudence qui coûta cher à quelques-uns d'entre eux. Figueroa reçut à la jambe une blessure qui le mit hors de combat. Quixada, atteint d'une balle à l'épaule gauche, fut renversé de cheval; don Juan, placé près de lui, vola à son secours et le confia aux soins de quelques soldats, auxquels il donna l'ordre de

[1] « Qué es esto, Espanoles? de qué huis? donde está la honra de Espana? No teneis delante á Don Juan de Austria, vuestro capitan? de qué temeis? Retiraos con orden como hombres de guerra con el rostro al enemigo. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 257.

le transporter sur-le-champ à Caniles. Le jeune commandant lui-même courut un grand danger, en ce moment ; une balle frappa son casque, mais, heureusement pour lui, elle glissa sur l'acier sans lui faire de mal [1]. Il fut emporté loin du champ de bataille par le flot des fuyards, qui n'essayèrent de se rallier qu'à une demi-lieue de là, lorsque l'ennemi avait cessé de les poursuivre. Six cents Espagnols furent tués sur place ; un grand nombre se jetèrent dans les maisons et se préparèrent à y faire une bonne défense ; mais, bientôt entourés par les Mores, qui mirent le feu aux habitations, ils périrent jusqu'au dernier [2].

Don Juan, dans une lettre datée du 19 février, deux jours après ce funeste engagement, en rendit compte au roi et déclara que la lâcheté des Espagnols avait dépassé tout ce qu'il avait jamais vu et même ce qu'il eût jamais pu croire, s'il n'en eût été témoin oculaire. « Ils ont si peu de zèle, » ajoutait-il, « que tous mes efforts et la crainte des galères ou de la potence ne peuvent les empêcher de déserter. Plût à Dieu qu'il me fût permis de croire que c'est le désir de rentrer dans leur famille et non la peur de l'ennemi qui les pousse [3]. » Il donna les détails de l'accident de Quixada ;

[1] « Acudiendo á todas las necesidades con peligro de su persona, porque le dieron un escopetazo en la cabeza sobre una celada fuerte que llevaba, que á no ser tan buena, le matáran. » — Marmol, *Rebelion*, p. 258.

[2] Carta de D. Juan de Austria al Rey, 19 de Febrero 1570, MS. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 253 et seq. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 273. — Villafane, *Vida de Magdalena de Ulloa*. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 116, 117.

[3] « Conforme á esto entenderá V. M. la poca costancia y aficion que tienen á la guerra, estos que la dejan al mejor tiempo sin poderles reprimir galeras, ni horca ni cuantas diligencias se hacen. Y plega á Dios que el amor de los hijos y parientes sea la causa y no miedo de los enemigos. » — Carta de D. Juan de Austria al Rey, 19 de Febrero 1570, MS.

les chirurgiens avaient pratiqué six incisions avant de pouvoir s'assurer de l'endroit où s'était logée la balle, qui avait pénétré dans l'épaule, et ils n'avaient pas encore pu, malgré tous leurs efforts, extraire le projectile. « Je sens profondément aujourd'hui, » disait-il, « ce que je dois à son expérience militaire, à sa diligence, à sa sollicitude, et combien la conservation de ses jours importe au service de votre majesté. J'ai l'espoir que Dieu lui permettra de recouvrer sa santé et de sortir de l'état critique où il se trouve en ce moment [1]. »

En réponse à cette lettre, le roi déclara que la mort de Quixada serait pour son frère et pour lui-même une perte douloureuse. « Vous me donnerez constamment de ses nouvelles, » disait-il. « Je sais qu'il est inutile de vous recommander de veiller sur lui avec soin. » Philippe ne perdit pas cette occasion de reprocher affectueusement à don Juan de n'avoir pas tenu la promesse qu'il lui avait faite, quand il lui écrivait de Galera qu'il ne s'exposerait plus imprudemment à des périls. « Lorsque je pense au danger que vous avez couru à Seron, je ne puis exprimer la douleur que j'ai ressentie en apprenant que vous aviez affronté aussi témérairement la mort. A la guerre, chacun doit se borner à remplir les devoirs de sa position; il ne faut pas que le général prenne le rôle du soldat, ni celui-ci la place du commandant [2]. »

De l'avis de tous, le prince, paraît-il, aimait de se signaler par des prouesses plus qu'il ne séait à son rang élevé; il

[1] Carta de D. Juan de Austria al Rey, 19 de Febrero 1570, MS.

[2] « Que cada uno ha de hacer su oficio y no el general de soldado, ni el soldado el de general. » — Carta del Rey á D. Juan de Austria, 24 de Febrero 1570, MS.

montrait, en un mot, les qualités d'un chevalier errant plutôt que celles d'un grand général [1].

Cependant la blessure de Quixada, qui, dès le premier moment, avait été suivie de symptômes alarmants, prit un caractère de gravité telle que toute la science des chirurgiens devint inutile. Le blessé souffrait beaucoup et s'affaiblissait d'heure en heure. Avant qu'une semaine se fût écoulée, on acquit la conviction que ses jours étaient comptés.

Le bon chevalier reçut avec calme la fatale nouvelle : la mort ne l'effrayait pas. Il n'eut pas le bonheur de voir, à cette heure solennelle, l'épouse aimante et tendre avec laquelle il avait vécu tant d'années [2]. Mais celui qu'il chérissait le plus après sa femme, don Juan d'Autriche, veillait, près de sa couche, avec l'affectueuse sollicitude d'un fils, et lui prodiguait ces marques de tendresse qui adoucissent l'amertume

[1] C'est ce que l'ami du prince, Ruy Gomez de Silva, lui déclare avec franchise : « La primera, » lui écrit-il, « que por cuanto V. Exª. está reputado de atrevido y de hombre que quiere mas ganar crédito de soldado que de general, que mude este estilo y se deje gobernar. » (Carta de 4 de Marzo 1570, MS.) Ajoutons, à l'honneur du prince, que, dans sa réponse, il remercie chaleureusement Ruy Gomez de son admonestation et le prie de le reprendre sans crainte, toutes les fois qu'il le jugera nécessaire, puisque, depuis la mort de son tuteur, il est le seul qui puisse prendre cette liberté. — Carta de D. Juan de Austria á Ruy Gomez de Silva, MS.

[2] D'après Villafane, dona Magdalena partit de Madrid, en apprenant la maladie de son mari, et voyagea avec une telle célérité qu'elle arriva à temps pour recevoir son dernier soupir. Hita fait également assister Magdalena à l'agonie de Quixada. Mais, comme il ne s'écoula qu'une semaine entre le jour où le chevalier fut blessé et celui où il mourut, on comprend difficilement que, dans ce court espace de temps, le courrier qui apporta la fatale sentence et la dame eussent fait, l'un après l'autre, à cheval ou en litière, plus de quatre cent cinquante milles, par des routes détestables et, en grande partie, par les abruptes défilés des Alpujarras.

des derniers moments. Le mourant conserva jusqu'à la fin sa liberté d'esprit et dicta, sans avoir la force de la signer, une lettre au roi, pour le prier de protéger sa veuve, en considération de ses longs services. Il ne s'occupa plus dès lors que de ses intérêts spirituels et, le 24 février 1570, expira doucement dans les bras de son fils adoptif.

Le défunt eut les funérailles du guerrier; ses obsèques furent célébrées avec la pompe militaire réclamée par son rang. Ses restes, accompagnés par l'armée entière, les armes renversées et les drapeaux traînant dans la poussière, furent solennellement portés en procession dans l'église des hiéronymites, à Caniles, et « nous pouvons espérer pieusement, » dit le chroniqueur, « que l'âme de don Louis monta au ciel avec l'encens qui brûlait sur les autels de saint Jérôme, car il vécut et mourut en combattant, comme un brave soldat, pour la défense de la foi [1]. »

Quixada était remarquable par l'austérité de ses mœurs et par l'inflexibilité de ses principes en fait de discipline. Loyal et d'une intégrité parfaite, il était doué de tant de qualités généreuses et chevaleresques, qu'il commandait le respect de tous; sa mort fut universellement regrettée. Philippe, écrivant à don Juan, quelques jours après l'événement, s'exprimait ainsi : « Je ne croyais pas qu'aucune de vos lettres m'affligerait aussi cruellement que celle où vous m'avez appris le sort de Quixada. Je comprends toute l'étendue de cette perte pour moi-même et pour vous; je ne

[1] « Creemos piadosamente que el alma de D. Luis subiria al cielo con el oloroso incienso que se quemo en los altares de S. Geronimo, porque siempre habia empleado la vida en pelear contra enemigos de nuestra santa fé, y por ultimo murio batallando con ellos como soldado valeroso. » — Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 487.

puis m'étonner que vous la ressentiez si vivement. Je ne puis en parler sans douleur; cependant nous pouvons nous consoler par la réflexion que, vivant et mourant comme il l'a fait, il a certainement passé de ce monde dans un monde meilleur [1]. »

La dépouille de Quixada fut transférée, l'année suivante, dans ses terres de Villagarcia, que sa veuve inconsolable continua d'habiter. Immédiatement après la mort du digne hidalgo, don Juan écrivit, du camp, à doña Magdalena une lettre de condoléance, empreinte d'une tendresse qui venait du cœur. « Louis est mort comme il le méritait, en combattant pour la gloire, pour la vie de son fils, et couvert d'un éclat immortel. Tout ce que je suis, tout ce que je serai, je le dois à lui qui m'a formé ou plutôt m'a créé en ajoutant à la noblesse de ma naissance. Chère mère, affligée et veuve, il ne vous reste plus que moi, qui vous appartiens de droit, car c'est pour moi que Louis est mort, en vous infligeant une douleur cruelle. Modérez votre affliction avec votre sagesse habituelle. Que ne suis-je auprès de vous pour essuyer vos larmes et mêler les miennes aux vôtres! Adieu, la plus aimée et la plus honorée des mères! Priez Dieu qu'il renvoie bientôt, la guerre finie, votre fils dans vos bras [2]. »

Dona Magdalena survécut plusieurs années à son mari et consacra le reste de ses jours à des actes de dévotion et de charité. Don Juan ne cessa de lui témoigner la tendresse filiale que respire la lettre citée plus haut; jamais il ne quitta

[1] Carta del Rey á D. Juan de Austria, 3 de Marzo 1570, MS.

[2] M. Stirling a publié cette lettre, qui se trouve dans un ouvrage manuscrit, existant à la bibliothèque nationale de Madrid et intitulé : « Joannis Austriaci vita, auctore Antonio Ossorio. » Voy. *Vie claustrale de Charles-Quint*, Am., p. 286.

l'Espagne ou n'y revint sans avoir d'abord fait une visite à celle qu'il appela toujours sa mère. Celle-ci le suivit des yeux, avec une fierté maternelle, dans sa brillante carrière, et, lorsqu'une mort prématurée lui enleva son fils adoptif, le dernier lien qui la rattachait au monde se rompit à jamais; cependant elle vécut encore jusque vers la fin du siècle et mourut en 1598, laissant une réputation de vertu et de piété, à peine éclipsée par celle des saints.

Don Juan, après avoir rendu les derniers honneurs à Quixada, réunit toutes ses troupes et se dirigea rapidement sur Seron; mais l'ennemi, n'osant affronter des forces aussi formidables, évacua la place avant l'arrivée des Castillans. Peu après, le prince rencontra El Habaqui, non loin de Seron, et le défit; il marcha ensuite contre Tijola, ville située sur la cime d'un rocher escarpé. Des soldats déterminés auraient facilement défendu cette position; mais les Mores effrayés l'abandonnèrent en hâte et parvinrent, grâce aux ténèbres de la nuit, à s'enfuir, sans de grandes pertes, à travers les lignes des assiégeants [1]. La chute de Tijola fut suivie de celle de Purchena. En peu de temps, tout le Rio de Almanzora fut soumis, et le général victorieux, franchissant les confins des Alpujarras, au sud-est, vint camper, le 2 mai, à Padules, à deux lieues environ d'Andarax.

Ces rapides succès n'étaient pas dus uniquement à la supériorité des forces ou de la science militaire de don Juan.

[1] Tijola est le théâtre de l'aventure, célèbre par les romances castillanes et mieux appropriée au roman qu'à l'histoire, du more Tuzani et de son amante infortunée, la belle Maleha. Ce récit forme un épisode des plus intéressants dans le second volume de Hita (p. 523-540) et a été traduit avec élégance et chaleur par M. de Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. III, p. 345 et seq.

Philippe avait accueilli favorablement l'invitation que lui avait adressée le pape, d'entrer dans la ligue que celui-ci avait formée contre les Turcs et dont le commandement en chef était offert, dans l'intention de flatter l'orgueil du roi, à son frère, don Juan d'Autriche. Mais, avant de s'engager dans une nouvelle guerre, il désirait vivement terminer celle qu'il soutenait contre les Mores; il avait eu assez de preuves de l'opiniâtreté de ce peuple pour être convaincu que la soumission des rebelles par la force exigerait plus de temps qu'il n'en pouvait perdre. Il ne lui restait donc qu'à recourir à cette politique de conciliation que l'on avait si sévèrement reprochée au marquis de Mondejar. Philippe envoya à don Juan des instructions dans ce sens, et le prince, fatigué de cette guerre civile et aspirant à paraître sur un théâtre plus vaste, entra avec empressement dans les vues de son frère. Il entama aussitôt des négociations secrètes avec le général more, El Habaqui, auquel il offrit, ainsi qu'à ses compatriotes, des conditions si favorables que le musulman ne pouvait douter du parti que ses intérêts l'engageaient à prendre. El Habaqui devait commencer par retirer son appui aux places qui résistaient aux Espagnols dans le Rio de Almanzora; il devenait dès lors plus facile de terminer la guerre, portée dans la partie la plus étroite des Alpujarras. Le général more avait fidèlement exécuté cette convention, et, ainsi qu'on l'a vu, les Espagnols avaient pacifié, avec de légères pertes, le district rebelle qui longe à l'est les Alpujarras.

Don Juan victorieux publia une proclamation royale, accordant une amnistie complète pour le passé à tous ceux qui se soumettraient dans les vingt jours. Il était permis aux révoltés d'exposer les griefs qui leur avaient fait prendre les

armes et dont on leur promettait le redressement. Tous ceux qui refuseraient de profiter de cette faveur, à l'exception des femmes et des enfants âgés de moins de quatorze ans, devaient être passés, sans aucune exception, au fil de l'épée.

On ne nous a pas dit quel fut l'effet de cette proclamation; il ne fut probablement pas tel qu'on l'avait espéré. Les Mores, dans leur situation critique, n'ajoutèrent pas foi aux promesses des Espagnols; nous voyons, du moins, don Juan, qui venait de recevoir un renfort de deux mille hommes, ordonner à des détachements de battre le pays et de traiter les habitants de manière à les forcer de se soumettre. Les malheureux qui s'étaient réfugiés dans leurs places fortes furent fusillés et massacrés par centaines; quelques-uns qui s'étaient cachés, avec leurs familles, dans des cavernes, y furent traqués par leurs ennemis ou suffoqués par la fumée des feux allumés à l'entrée de leurs lieux de refuge; les campagnes dévastées n'offrirent plus à un être vivant des moyens de subsistance. Telles étaient les mesures conciliatrices prises par le gouvernement pour réduire les rebelles [1].

Sur ces entrefaites, le duc de Sesa s'était mis en mouvement, au nord des Alpujarras, avec une armée de dix mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie. Aben-Aboo lui tenait tête, de ce côté, avec des troupes égales en nombre. Les deux commandants adoptèrent le même système; évitant les batailles rangées, ils se bornaient à la tactique des *guerillas*, aux escarmouches et aux surprises.

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 290-320, 340-346. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 119 et seq. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 170 et seq.

Chacun cherchait à épuiser son adversaire en coupant les convois qui lui étaient envoyés et en dévastant, par le fer et par le feu, le territoire ennemi. Le prince more avait sur le duc l'avantage de commander à des soldats familiarisés avec cette sauvage guerre de montagnes et connaissant parfaitement les difficultés du terrain. Mais ces avantages n'étaient pas comparables à ceux que la supériorité de leur organisation militaire donnait aux Espagnols, bien pourvus de chevaux, de canons, de mousquets, toutes choses qui manquaient aux musulmans. Aussi, sans avoir gagné une seule bataille, les chrétiens, quoique très maltraités par les rebelles, qui surprirent plusieurs fois leurs convois de vivres, continuèrent d'avancer, chassant l'ennemi devant eux et garantissant leurs conquêtes au moyen d'une ligne de forts bien gardés, qu'ils élevaient sur le territoire dévasté que l'armée avait parcouru. Au commencement de mai, le duc de Sesa était arrivé au bord de la Méditerranée et, bientôt après, il réunit ses forces, considérablement réduites par des désertions, à celles de don Juan, à Padules [1].

Pendant ce temps, les négociations avaient été reprises avec El Habaqui, lequel, sans qu'Aben-Aboo ignorât cette démarche, s'il ne l'avait pas ouvertement sanctionnée, s'était rendu dans un endroit, appelé Fondon de Andarax, à peu

[1] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 271 et seq. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, 283-289, 303-315, 321 et seq.

Dans une lettre sans date du duc de Sesa, faisant partie d'une volumineuse correspondance que nous fûmes assez heureux pour obtenir de la bibliothèque de Holland House, ce général recommande vivement la famine comme un moyen plus sûr de réduire l'ennemi que le glaive. « Esta guerra parece que no puede acabarse por medio mas cierto que el de la hambre que necesitará á los enemigos á rendirse o perecer, y esta los acabará primero que el espada. » — MS.

de distance du quartier-général du prince; il était accompagné de plusieurs Mores du plus haut rang, qui devaient prendre part aux discussions. Le 13 mai, des députés, venant du camp espagnol, les rejoignirent et l'on ouvrit les conférences. Il fut bientôt évident que les demandes des Mores étaient tout à fait inadmissibles; ils exigeaient non seulement une amnistie générale, mais le rétablissement des choses dans l'état où elles étaient avant que les édits de Philippe II n'eussent provoqué l'insurrection. On fit comprendre aux envoyés musulmans que l'on traitait avec eux comme avec des vaincus; on les engagea à préparer un mémoire renfermant des propositions qui pourraient être raisonnablement acceptées; Juan de Soto, secrétaire du prince, s'offrit pour les aider à rédiger cette pièce. Les Castillans conseillèrent, en outre, aux Mores de voir leur maître, Aben-Aboo, et d'obtenir de lui des pleins-pouvoirs pour conclure un traité définitif.

Aben-Aboo n'avait cessé, depuis son élévation à un trône battu par les orages, de déployer un courage digne de sa cause. Mais, en voyant tomber, l'une après l'autre, les villes de son petit royaume, en voyant son peuple égorgé ou plongé dans l'esclavage, son pays brûlé et dévasté, ses plus beaux domaines convertis en un désert, surtout en reconnaissant que sa situation n'avait éveillé aucune sympathie dans le cœur des princes musulmans, sur l'appui desquels il avait principalement compté, il s'était convaincu de plus en plus de l'impossibilité de lutter contre l'Espagne. Ses officiers et la masse du peuple avaient fini par se former la même conviction, et il avait fallu une haine ardente contre les Castillans, et une profonde défiance au sujet de leur bonne foi, pour empêcher les Mores de jeter bas les armes et

d'accepter la grâce qu'on leur promettait. Le résultat désastreux de la récente campagne contre le duc de Sesa avait contribué à augmenter encore le découragement d'Aben-Aboo. El Habaqui et ses compagnons revinrent donc, autorisés par leur maître à régler les conditions d'un arrangement avec les Espagnols.

Le 19 mai, les envoyés des deux nations se rencontrèrent de nouveau à Fondon de Andarax. Un mémoire, rédigé par Juan de Soto, fut présenté au prince, qui, nous l'avons vu, avait établi tout près de là son quartier-général. On n'a pas conservé ou, du moins, on n'a pas rendu public ce document; la réponse courtoise qu'y fit don Juan peut faire supposer qu'il ne renfermait rien d'inadmissible aux yeux du vainqueur.

Les députés eurent bientôt conclu un traité ou, pour mieux dire, négocié la soumission des rebelles. Il fut décidé qu'El Habaqui se rendrait au camp espagnol et que là, se présentant devant le prince, il implorerait humblement le pardon de ses compatriotes et se soumettrait en leur nom. Cette démarche humiliante faite, une amnistie générale serait accordée aux Mores; ceux-ci, bien qu'il leur fût défendu d'habiter plus longtemps les Alpujarras, seraient protégés par le gouvernement, en quelque lieu qu'ils fussent transportés. Des avantages plus importants étaient réservés à Aben-Aboo et à El Habaqui; ce dernier, au témoignage d'un chroniqueur, obtint tout ce qu'il demanda pour son maître, ainsi que pour lui-même et ses amis [1]. Ces concessions politiques des Espagnols eurent, sans doute, pour

[1] « Con estas cosas y otras particulares que El Habaqui pidio para Aben Aboo, y para los amigos, y para sí mismo, que todas se le concedieron. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 360.

effet d'ouvrir les yeux des chefs rebelles sur la folie d'une plus longue résistance, dans leur situation désespérée.

Le même soir où cet arrangement avait été conclu, El Habaqui se rendit auprès de don Juan ; un seul des députés mores l'accompagnait, les autres ayant refusé d'assister au spectacle de l'humiliation de leur race. Le général musulman était suivi de trois cents arquebusiers ; arrivé aux lignes de l'armée ennemie, il se vit, avec sa petite troupe, entouré de quatre régiments d'infanterie castillane et fut conduit, sous cette escorte, en présence du commandant espagnol, qui l'attendait debout devant sa tente, au milieu de ses officiers, parmi lesquels on le reconnaissait sans peine à sa fière attitude.

El Habaqui, descendant de cheval et se prosternant devant le prince, s'écria : « Grâce ! nous conjurons votre altesse d'avoir pitié de nous et de nous pardonner, comme représentant sa majesté le roi, nos fautes qui, nous le confessons, ont été graves[1] ! » Ensuite, tirant son cimeterre, il l'offrit à don Juan, en disant qu'il déposait les armes, au nom d'Aben-Aboo et des chefs rebelles, dont il était le chargé de pouvoirs. En même temps, le secrétaire Juan de Soto, qui portait au bout de sa lance la bannière des Mores, qu'El Habaqui lui avait remise, la jeta à terre, aux pieds du général espagnol. C'était un spectacle émouvant que celui du vainqueur enorgueilli, fièrement debout au milieu des trophées de la victoire et abaissant les yeux sur le représentant d'une race déchue, rampant dans une abjecte soumission à ses pieds. Don Juan, le personnage principal de ce tableau,

[1] « Misericordia, Senor, misericordia nos conceda vuestra Alteza en nombre de su Magestad, y perdon de nuestras culpas, que conocemos haber sido graves. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 361.



par son attitude altière, empreinte d'une courtoisie vraiment royale qui en adoucissait la rudesse, rappelait aux vétérans l'empereur, son père, et on les entendit s'écrier : « Voilà le véritable fils de Charles-Quint! »

Le prince, se baissant, releva gracieusement le général more et, lui rendant son cimeterre, l'invita à l'employer désormais au service du roi. Des fanfares et des salves d'artillerie terminèrent la cérémonie, comme s'il se fût agi de célébrer une grande victoire.

El Habaqui resta encore quelque temps, après le départ de ses compagnons, dans le camp espagnol, où il fut comblé de prévenances, fêté, caressé par les principaux officiers et même invité à un banquet chez l'évêque de Guadix; il avait toutefois reçu, comme on l'a vu, des présents plus réels que de vains honneurs. Il était donc naturel qu'il excitât la jalousie et la défiance des Mores; ils se dirent bientôt qu'El Habaqui, dans ses négociations avec les chrétiens, s'était montré plus soucieux de ses propres intérêts que de ceux de ses compatriotes [1].

En réalité, les musulmans n'avaient guère lieu de se déclarer satisfaits d'un traité qui les laissait dans la situation misérable et humiliante où ils se trouvaient avant l'insurrection, et qui même, sous un rapport, aggravait considérablement leur triste position, puisqu'ils étaient bannis du pays de leurs ancêtres. Cependant, quelque cruel et lamentable que fût leur sort, les moines espagnols, ainsi que don Juan s'en plaignait à son frère, s'élevaient publiquement, dans les chaires, contre la douceur et la clémence du roi [2],

[1] On trouvera le compte rendu le plus complet de ces faits dans Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 355-362.

[2] « Predicando en los pulpitos publicamente contra la benignidad y

tandis que leur devoir, ajoutait le prince, était plutôt d'intercéder en faveur de malheureux, qui, pour la plupart, avaient péché par ignorance [1]. Le prince blâmait surtout la conduite du président Deza, prêtre abhorré par les Mores au point qu'il avait été, en grande partie, cause de l'insurrection, et il priait Philippe de consulter les intérêts de Grenade, en conférant à Deza un évêché ou toute autre dignité qui l'éloignât du théâtre de ses présents exploits [2].

Aben-Aboo lui-même, ainsi qu'on le vit bientôt, était du nombre de ceux qu'avaient mécontentés les conditions du traité. Il commença par feindre de l'approuver et promit de faire tout ce qui dépendait de lui pour en assurer l'exécution; mais ce zèle se refroidit bientôt et le prince more, rejetant sur El Habaqui la faute de tout ce qui s'était fait, déclara que cet officier avait excédé ses pouvoirs, qu'il lui avait rendu faussement compte de ses négociations et avait sacrifié à son ambition personnelle les intérêts de la nation [3]. Les attentions prodiguées à ce chef par les Espagnols, ses anciennes relations avec eux et les avantages précieux que

clemencia que V. M. ha mandado usar con esta gente. » — Carta de D. Juan de Austria al Rey, 7 de Junio, 1570, MS.

[1] « Que los religiosos que habrian de interceder con V. M. por estos miserables, que cierto la mayor parte ha pecado con ignorancia, hagan su esfuerzo en reprender la clemencia. » — *Ibid.*

[2] « Le sage monarque, » comme dit Bleda, « n'oublia pas les éminents services de Deza. Celui-ci devint un des cardinaux les plus riches et passa le restant de ses jours à Rome, où il se bâtit un somptueux palais. » — (*Cronica de España*, p. 753.) Malheureusement cette promotion n'eut lieu que quelque temps après, trop tard pour profiter aux misérables Mores.

[3] « Que el Habaqui habia mirado mal por el bien comun, contentandose con lo que solamente Don Juan de Austria le habia querido conceder, y procurando el bien y provecho para si y para sus deudos. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 390.



lui assurait le traité, ne semblaient que trop justifier ces accusations.

Les Espagnols dirent, d'un autre côté, qu'Aben-Aboo reçut, dans ce temps, un renfort de deux cents hommes qui lui étaient envoyés de la côte de Barbarie, avec la promesse d'être bientôt secouru plus efficacement par l'Afrique. Dès ce moment, prétendent-ils, un changement s'opéra dans son esprit. Il n'est pas impossible, en effet, que le roi des rebelles, voyant l'heure fatale approcher, trouva plus difficile qu'il ne l'avait cru, de descendre du trône pour se confondre dans les rangs vulgaires des sujets castillans et s'éclipser dans la vile tourbe des vassaux mores, dont la condition n'était guère supérieure à celle des serfs.

Quoi qu'il en soit, les bruits répandus dans le camp espagnol, au sujet des hésitations d'Aben-Aboo, y avaient semé de vives inquiétudes. On rapportait même que, loin de travailler à assurer l'exécution du traité, le prince more encourageait secrètement son peuple à tenter une plus longue résistance. Nul ne se montra plus indigné de cette conduite qu'El Habaqui, devenu l'un des plus fidèles sujets de Philippe; des ressentiments personnels contribuaient à irriter le général musulman contre son maître, et il offrit d'aller lui-même, si don Juan mettait un détachement à ses ordres, braver le roi des Alpujarras, au milieu de son armée, et de l'emmener prisonnier. Le jeune commandant, bien qu'il eût une entière confiance dans El Habaqui [1], préféra de lui donner de l'argent au lieu de soldats, et il lui remit huit

[1] « En lo que á esto toca, no tengo mas prendras que la palabra del Habaquí, el cual me podria enganar; pero certifico á V. M. que en su manera de proceder ma paresce hombre que tracta verdad, y tal fama tiene. » — Carta de D. Juan de Austria al Rey, 21 de Mayo 1570, MS.

cents ducats d'or, afin qu'il pût recruter des hommes parmi ses propres compatriotes.

El Habaqui partit donc, se dirigeant vers le quartier-général d'Aben-Aboo, qui habitait son ancienne résidence de Mecina de Bombaron. Le second jour, il rencontra une troupe de Mores qui erraient à l'aventure, et leur demanda, d'un ton d'autorité, pourquoi ils n'allaient pas se soumettre aux autorités espagnoles, comme d'autres l'avaient fait. Ils dirent qu'ils attendaient les ordres de leur maître. El Habaqui répondit : « Tous sont obligés de se soumettre et si, pour sa part, Aben-Aboo s'y refuse, je l'arrêterai sur-le-champ et le traînerai à la queue de mon cheval, jusqu'au camp des chrétiens[1]. » Cette folle bravade coûta la vie à l'imprudent.

Un des Mores se rendit immédiatement à Mecina et rapporta ces paroles à Aben-Aboo. Celui-ci, transporté de joie en voyant son ennemi près de tomber en son pouvoir, envoya aussitôt un détachement de cent cinquante Turcs pour saisir le coupable et le conduire à Mecina. Les soldats trouvèrent El Habaqui à Burchal, où vivait sa famille. La nuit était venue, lorsque le général reçut la nouvelle de l'arrivée des Turcs; il réussit, à la faveur des ténèbres, à s'enfuir dans les montagnes voisines. Le lendemain matin, ceux qui le poursuivaient lui donnèrent de près la chasse; bientôt ils aperçurent un individu qui se glissait entre les rochers; à son manteau blanc, à son turban rouge, ils reconnurent El Habaqui, l'arrêtèrent aussitôt et l'emmenèrent à Mecina. L'arrêt de mort était déjà prononcé; Aben-Aboo, après avoir reproché à son ancien lieutenant sa trahison, ordonna

[1] « Que quando Aben Aboo de su voluntad no lo hiciese, le llevaria él atado á la cola de su caballo. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 392.

qu'on le menât dans une salle voisine, où il fut étranglé bientôt après. Les honneurs de la sépulture lui furent refusés et son cadavre, roulé dans une natte, fut ignominieusement jeté dans un égout. Le sort de l'infortuné fut tenu secret pendant plus d'un mois [1].

Au bout d'un certain temps, l'absence du More excita naturellement des soupçons dans le camp espagnol. Un cavalier, connu d'Aben-Aboo, lui écrivit pour s'informer d'El Habaqui; le rusé prince lui répondit que le général avait été arrêté, pour crime de trahison, et qu'il était gardé à vue; mais sa famille et ses amis ne devaient pas être inquiets pour sa personne, car elle avait, disait-il, été parfaitement respectée. Le roi more donnait à entendre que l'on ferait bien de lui envoyer un agent confidentiel, avec lequel il pourrait lui-même débattre les conditions du traité, déjà réglées. Après un retard de quelques jours, don Juan décida l'envoi de cet agent, qu'il chargea de sonder les véritables dispositions des musulmans envers les chrétiens et de pénétrer, s'il était possible, le mystère qui planait sur la destinée d'El Habaqui.

Le choix du prince tomba sur Hernau Valle de Palacios, cavalier qu'un mélange de bravoure et de prudence rendait éminemment propre à s'acquitter de cette délicate et périlleuse mission. Palacios partit, le 15 juillet; il rencontra en chemin un More, parent du feu roi, Aben-Humeya, et par conséquent ennemi d'Aben-Aboo. Le More connaissait tous les détails du meurtre d'El Habaqui et les communiqua à l'envoyé castillan; il ajouta que le chef des rebelles, loin

[1] « Lo hizo ahogar secretamente, y mando echar el cuerpo en un muladar envuelto en un zarzo de canas, donde estuvo mas de treinta dias sin saberse de su muerte. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, p. 393.

d'approuver le traité récemment conclu, faisait tout ce qu'il pouvait pour en empêcher l'exécution ; il était, d'après le musulman, en état de lever, en peu de temps, une armée de cinq mille hommes, bien armés et pourvus de vivres pour trois mois, et s'efforçait d'obtenir d'Alger de nouveaux renforts.

Muni de ces renseignements, Palacios poursuivit sa route ; il eut soin toutefois de demander auparavant un sauf-conduit à Aben-Aboo, qui s'empressa de le lui envoyer. En arrivant à Mecina, il trouva cette ville occupée par une garnison de cinq cents arquebusiers, mais, sur l'ordre du prince, il y entra sans avoir été inquiété. Avant de l'introduire auprès du « petit roi des Alpujarras, » — c'est ainsi que les Espagnols appelaient familièrement Aben-Humeya et son successeur, — on le fouilla soigneusement et on lui ôta toutes les armes dont il était porteur.

Palacios trouva Aben-Aboo étendu sur son divan et suivant des yeux trois ou quatre jeunes filles mores, qui exécutaient, en chantant, les danses nationales. Le prince ne se leva pas, il ne changea même pas de position, à l'approche de l'envoyé, mais prit pour le recevoir l'attitude majestueuse d'un monarque indépendant.

Le Castillan ne jugea pas prudent de parler d'El Habaqui ; après s'être étendu sur les généreuses promesses que don Juan l'avait autorisé à faire, il exprima l'espoir qu'Aben-Aboo exécuterait le traité et ne rallumerait pas une guerre qui devait inévitablement finir par l'extermination de son peuple. Le roi l'écoutait en silence et ne daigna pas lui répondre avant d'avoir appelé auprès de lui quelques-uns de ses principaux capitaines. Il dit alors que Dieu et le monde entier savaient qu'il n'avait pas désiré de

monter sur le trône, mais qu'il y avait été élevé par la volonté de la nation. « Je ne voudrais pas, » continua-t-il, « empêcher aucun de mes sujets de se soumettre, s'il en a l'intention; mais dites à votre maître que, tant qu'il me restera une chemise, je ne me soumettrai pas. Dussé-je être seul à vous résister dans les Alpujarras, j'aime mieux vivre et mourir en musulman que d'accepter les faveurs dont votre souverain peut me combler; je ne consentirai jamais, en aucun temps, en aucune façon, à me mettre entre ses mains [1]. » Il ajouta à cette énergique déclaration que, s'il y était réduit par la nécessité, il s'enterrerait dans une caverne où il avait amassé des provisions pour six années; avant ce temps, il trouverait, sans aucun doute, le moyen de s'échapper et de gagner la côte de Barbarie. Ces mots qui annonçaient chez le More une résolution désespérée, mirent fin à l'audience; Palacios put retourner paisiblement, pour faire part au commandant espagnol de l'échec de sa mission.

La guerre, que don Juan se flattait d'avoir si heureusement menée à bonne fin, se ralluma alors, plus ardente que jamais : le feu que l'on croyait éteint couvait sous la cendre. L'insurrection éclata surtout avec force dans la sauvage *sierra* de Ronda, située à l'ouest des Alpujarras et habitée par une race fière et indomptable; il n'y avait pas, dans tout le royaume de Grenade, de plus redoutables montagnards. Le prince more fit tout ce qu'il pouvait pour

[1] « Que quando no quedase otro sino él en la Alpuxarra con sola la camisa que tenia vestida, estimaba mas vivir y morir Moro, que todas quantas mercedes el Rey Filipe le podia hacer; y que fuese cierto, que en ningun tiempo, ni por ninguna manera, se pondria en su poder. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 410.

soulever ces populations et il envoya son frère, El Galipe, prendre le commandement des rebelles.

Le gouvernement espagnol, complétement réveillé, déploya, pour étouffer la révolte, une vigueur qu'il n'avait pas encore montrée dans le cours de cette guerre. Don Juan reçut l'ordre d'occuper Guadix et de battre le pays, au nord de cette ville; une autre armée, sous le grand-commandeur Requesens, devait partir de Grenade, franchir les confins septentrionaux des Alpujarras, et, prenant une route différente de celle que le duc de Sesa avait suivie, dans la campagne précédente, se livrer à une guerre d'extermination au cœur des montagnes. Enfin le duc d'Arcos, digne rejeton de l'illustre marquis de Cadix, le héros de la première guerre de Grenade, dont il avait hérité les vastes domaines situés dans cette région, fut chargé des opérations contre les montagnards de la *serrania* de Ronda.

Le grand-commandeur exécuta fidèlement les ordres impitoyables qui lui avaient été donnés; il quitta Grenade, au commencement de septembre, et entra en campagne, à la tête de cinq mille hommes. Il s'enfonça aussitôt au cœur du pays, traînant à sa suite tous les maux de la guerre; partout, sur son passage, la terre désolée portait les traces de l'incendie. Les habitations saccagées étaient brûlées jusque dans leurs fondements; les mûriers, les oliviers étaient coupés; les moissons foulées aux pieds étaient détruites; de tous côtés on ne voyait plus qu'un immense désert. Çà et là, de petites bandes de Mores firent une résistance désespérée; mais, sans abri, sans nourriture, la plupart furent chassés devant l'ennemi, comme un faible troupeau, et forcés de se réfugier dans les profondeurs des montagnes et dans les nombreuses cavernes qui leur

offraient un asile. Les Espagnols s'acharnèrent à leur poursuite avec la joie féroce du chasseur, traquant dans leur tanière les bêtes fauves des forêts. Les malheureux s'entassaient, souvent au nombre de cent ou de deux cents, dans la même caverne; il n'était pas facile de découvrir leur lieu de refuge au milieu des rochers et dans les fourrés d'arbres qui en cachaient l'entrée; mais, quaud les soldats l'avaient découvert, il ne leur était pas difficile d'exterminer ces infortunés; ils amassaient en un tas les branches vertes des buissons, y mettaient le feu, et bientôt les rebelles périssaient suffoqués par la fumée ou, s'élançant hors de leurs retraites, se livraient aux Castillans. Les uns étaient massacrés sur place; d'autres, pendus ou réservés aux galères; le plus grand nombre, subissant un sort presque aussi affreux, étaient abandonnés à la soldatesque, qui réclamait son butin, et vendus comme esclaves [1].

Aben-Aboo faillit perdre la vie dans une de ces excavations, non loin de Berchul, où il se tenait caché avec sa femme et deux de ses filles. Toutes trois périrent suffoquées, avec environ soixante-dix autres personnes. Le prince, fuyant au fond de la caverne, parvint à s'eufuir par une ouverture dont ses ennemis ignoraient l'existence [2].

De petits forts furent construits, à de faibles distances, sur ce sol dévasté; les Espagnols n'en bâtirent pas moins de

[1] C'est le récit de Marmol, que l'on n'accusera pas d'exagérer les cruautés de ses compatriotes. Il ne semble pas, du reste, que l'historien voie de la cruauté dans ces faits. « Unos enviaba el Comendador mayor á las galeras, otros hacia justicia de ellos, y los mas consentia que los vendiesen los soldados para que fuesen aprovechados. » — *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 436.

[2] *Ibid.*, p. 433.

quatre-vingt-quatre, dont vingt-neuf dans les Alpujarras et dans la vallée de Lecrin[1]; il n'y avait pas un pic dans la *sierra*, pas une hauteur où ne s'élevât fièrement, au dessus de ce pays désolé, une de ces tours, lamentables souvenirs de la conquête. Il était impossible que la rébellion levât désormais la tête dans ces régions resserrées entre des rochers gardés par les intrépides soldats de la Castille.

Les mois de septembre et d'octobre se passèrent au milieu de ces opérations. Pendant ce temps, le duc d'Arcos avait levé quatre mille soldats andalous, dont mille étaient ses propres vassaux; il prit avec lui son fils, à peine âgé de treize ans, d'après l'antique usage observé, selon le chroniqueur, dans la vaillante maison de Ponce de Leon[2]. Il entra, vers la mi-septembre, dans la Sierra Vermeja ou *sierra* rouge, lieu célèbre, dans l'histoire d'Espagne, par la défaite et la mort d'Alonso de Aguilar, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle; cet événement a enrichie de plus d'une romance plaintive le beau répertoire des troubadours d'Espagne. La femme du duc d'Arcos descendait d'Alonso de Aguilar; le duc lui-même était le petit-fils du comte d'Urena, qui, plus heureux que son ami, survécut à cette désastreuse journée. La route suivie par l'armée passait par ce funeste champ de bataille; en traversant la plaine élevée de Calaluz, les Castillans virent partout, autour d'eux, des traces du combat

[1] M. de Circourt donne une énumération exacte des forteresses élevées dans les différents districts du pays. — *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. III, p. 135, 136.

[2] « Llevando cerca de sí a su hijo, mozo quasi de trece anos Don Luis Ponce de Leon, cosa usada en otra edad en aquella Casa de los Ponces de Leon, criarse los muchachos peleando con los Moros, i tener a sus padres por maestros. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 318.

qui s'y était livré; la terre était encore couverte de tronçons rouillés d'armures, d'épées, de lances, au milieu desquels on distinguait, avec une émotion plus douloureuse, les ossements des hommes et des chevaux, blanchis, dans ces solitudes, au souffle de soixante-dix hivers. Les Espagnols connaissaient bien ces lieux que leur avaient, dès l'enfance, rendus familiers les légendes et les traditions populaires. Ici l'avant-garde, conduite par son brave commandant, avait fait halte, dans l'obscurité de la nuit; là se trouvaient les faibles vestiges des retranchements ennemis, que le temps avait presque ensevelis dans la poussière; ces rochers qui projetaient encore une ombre épaisse sur la plaine, avaient vu tomber à leurs pieds le vaillant Alonso de Aguilar, luttant contre le célèbre Feri de Ben Estepar. Toute cette scène revivait dans le cœur des Espagnols; ils regardaient ces restes délaissés, dit l'éloquent historien qui rapporte cet incident, et des larmes baignaient les joues de ces rudes guerriers; ils murmurèrent une courte prière pour le repos de ces glorieux morts, mais bientôt ces sentiments pieux firent place à d'autres, et, d'une voix furieuse, ils demandèrent à grands cris d'être menés à l'ennemi [1].

Le duc d'Arcos, instruit par l'expérience du sort d'Aguilar, avait fait ses préparatifs avec une grande circonspection; il arriva bientôt en vue des Mores, réunis au nombre de trois mille hommes. Ceux-ci, bien qu'occupant

[1] Pour la description de cet événement fameux, voy. Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 301, 302. L'historien castillan, qui emprunta probablement certains traits à Tacite (*Annales*, I, 31), a dépeint cette scène avec un art consommé qui fait de l'imitateur un rival de son maître. Le lecteur trouvera un récit détaillé de la désastreuse expédition d'Alonso de Aguilar, en 1501, dans notre *Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle*, part. II, ch. VII.

une bonne position, firent une défense peu digne de leur ancienne réputation; ce n'était pas là ce que promettaient les bruyants défis lancés si fièrement aux Espagnols, au début de la campagne. Il est vrai qu'ils se battirent bravement d'abord et firent subir des pertes aux chrétiens; mais les nombreux revers essuyés par leurs compatriotes semblaient avoir brisé leur courage; ils furent bientôt mis en désordre et, fuyant dans différentes directions, se réfugièrent dans les endroits les plus inaccessibles de la *sierra*. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards, qui n'essayèrent pas de se rallier. Jamais les rebelles ne reparurent plus en force, tant les mesures prises par le duc étaient heureuses. L'insurrection était étouffée dans la Sierra Vermeja [1].

On pouvait considérer la rébellion comme écrasée dans toute l'étendue du royaume de Grenade. Des révoltés, plus résolus que les autres, résistaient encore dans les cavernes et dans les défenses naturelles des Alpujarras; ils y menèrent une existence précaire, jusqu'au moment où ils furent traqués par des détachements de l'armée espagnole; le gouvernement, pour enflammer l'ardeur des soldats, leur avait promis vingt ducats par chaque tête de rebelle. Mais presque tous les Mores comprenaient l'inutilité d'une plus longue résistance; quelques-uns réussirent à gagner la côte de Barbarie; les autres, découragés et succombant à la famine dans un pays qui avait été converti en désert, finirent par accepter l'amnistie qu'on leur offrait et par se soumettre.

Enfin, le 28 octobre, don Juan reçut communication d'un

[1] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 298-314. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 425-431.

dernier édit royal, ordonnant que tous les Mores vivant dans le royaume de Grenade, en fussent bannis immédiatement et conduits dans l'intérieur de la péninsule; il n'y avait pas d'exceptions à cet ordre, même pour les *Mores de la paix*, comme on appelait ceux qui, en sujets fidèles, avaient refusé de prendre part à la rébellion [1]. Les dispositions prises pour exécuter cette mesure importante et difficile, avaient été arrêtées avec une extrême prudence; la direction générale de cette affaire était confiée à don Juan d'Autriche, au grand-commandeur Requesens, et aux ducs de Sesa et d'Arcos, qui se mirent promptement et vigoureusement à l'œuvre.

Aux termes de l'édit, les terres et les maisons des exilés étaient confisquées au profit de la couronne; mais le gouvernement, s'ils le désiraient, rachèterait à un prix fixé ce qu'ils possédaient en troupeaux et en grains. On promettait de veiller avec soin à leur bien-être, à leur sécurité; il était défendu de séparer les parents de leurs enfants, les maris de leurs femmes, en un mot, de rompre les liens des familles : — « acte de clémence, » dit un chroniqueur humain, « que les musulmans ne méritaient guère; mais sa majesté voulait les contenter sous ce rapport [2]. »

[1] M. de Circourt a extrait des *Ordenanzas de Granada* un passage remarquable, qui met dans tout son jour la conduite *consciencieuse* du gouvernement vis-à-vis de ce malheureux peuple; c'est le préambule de la loi du 24 février 1571. « Les Mores qui n'ont pas pris part à l'insurrection ne doivent pas être punis. Nous ne voulons leur faire aucun mal, mais ils ne peuvent plus désormais cultiver leurs terres, et il serait, par conséquent, inutile de chercher à distinguer l'innocent du coupable. Nous les indemniserons, sans nul doute, mais en attendant leurs biens seront confisqués comme ceux des rebelles. » *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. III, p. 148.

[2] « Que las casas fuesen y estuviesen juntas; porque aunque lo merecian

Le pays fut divisé en districts, dont les habitants devaient être conduits, sous la protection d'une forte escorte militaire, à leurs différents lieux de destination. Il paraît qu'on leur assigna particulièrement pour résidence le territoire de La Manche, les frontières septentrionales de l'Andalousie, les deux Castilles, l'Estramadure et même la lointaine province de Galice. On prit soin de ne pas leur permettre de s'établir dans le voisinage des royaumes de Murcie et de Valence, où un grand nombre de Mores vivaient, dans une certaine tranquillité, sur les domaines des grands seigneurs, lesquels voyaient avec une extrême jalousie toute intervention dans leurs rapports avec ces vassaux.

Le 1er novembre, fête de la Toussaint, avait été fixé pour le départ des Mores. Ce jour là, ils furent réunis dans les principales églises de leurs districts, et, après avoir été répartis en différentes divisions, ils se mirent en marche. Le grand-commandeur avait fait occuper les défilés des Alpujarras par de forts détachements de l'armée. Les colonnes des émigrants étaient conduites par des hommes dont le caractère et l'autorité étaient respectés. Cette vaste émigration se fit dans un ordre parfait; il n'y eut de résistance tentée que dans un ou deux endroits; il faut ajouter que ces désordres, comme le laisse entendre un chroniqueur castillan, furent causés par la brutalité de la soldatesque [1]. Il y eut moins d'actes de violence et de brigandage commis,

poco, quiso su Magestad que se les diese este contento. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 439.

[1] « Saquearon los soldados las casas del lugar, y tomaron todas las mugeres por esclavas; cosa que dio harta sospecha de que la desorden habia nacido de su codicia. » — *Ibid.*, p. 444.

La loyauté du vieux guerrier triomphe quelquefois de ses antipathies nationales, ce qui n'est pas peu louable, vu les temps.

en cette occasion, que lors de l'expulsion des Mores de Grenade; c'est, du moins, ce que fait supposer le silence des chroniqueurs; il est vrai que ce silence est loin d'être concluant, car la plupart des chroniqueurs s'intéressaient trop peu aux souffrances des bannis pour croire nécessaire d'en parler. Quoi qu'il en soit, on n'en peut douter, malgré toutes les précautions prises pour épargner aux exilés d'inutiles douleurs, le seul fait de leur expulsion de la terre natale impliquait un nombre incalculable de maux. Que pouvait-il y avoir, en effet, de plus horrible pour eux que d'être arrachés de ce pays riant, témoin de leur enfance, où les montagnes, les vallées, les torrents leur semblaient des amis intimes, faisant partie de leur existence, pour être brutalement jetés au milieu d'une population étrangère, avec laquelle ils n'avaient rien de commun, ni foi, ni langage, ni institutions, et qu'ils haïssaient autant qu'ils en étaient haïs? Si toute une nation put être expulsée aussi paisiblement, c'est que leurs revers avaient brisé chez les Mores la force et le courage [1].

La guerre terminée, rien ne semblait plus réclamer la

[1] Pour l'expulsion et la dispersion des Mores, voy. Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 437-444; Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 227, 228; Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 126.

On peut trouver singulier que les historiens aient mentionné en une seule ligne, lorsqu'ils daignent même le mentionner, un événement aussi important que l'expulsion des Mores. Il est plus étrange encore que ce fait ait été passé sous silence par un écrivain tel que Mendoza, qui devait l'intercaler nécessairement dans son récit et qui consacre plus de trente pages à décrire l'expédition de la *serrania* de Ronda; mais il s'agissait ici d'une entreprise glorieuse pour l'Espagne. Le fier chroniqueur castillan méprisait trop la race des infidèles pour s'occuper de leurs malheurs, à moins qu'ils ne lui offrissent l'occasion de rappeler les exploits de ses compatriotes.

présence de don Juan ; depuis quelque temps, il sollicitait le consentement du roi à son retour. L'ambitieux fils de Charles-Quint, fatigué du rôle qu'il jouait sur une scène obscure, aspirait, emprisonné dans les montagnes des Alpujarras, au jour où il pourrait monter sur un théâtre plus brillant; il voulait aussi être plus libre dans le commandement. Il écrivait souvent aux ministres de Philippe, surtout au cardinal Espinosa et à Ruy Gomez de Silva; il les priait d'user de leur influence sur le monarque, en sa faveur. « Je serais heureux, » disait-il à Gomez, « de servir sa majesté, s'il m'était permis, en quelque affaire importante; je souhaite qu'elle comprenne que je ne suis plus un enfant. Dieu merci, je commence à savoir voler de mes propres ailes; je suis arrivé, je crois, à l'âge où l'on ne porte plus de maillot [1]. » Dans une autre lettre, il exprime le désir d'être placé dans une position plus digne du frère d'un roi tel que Philippe et du fils d'un empereur comme Charles-Quint [2]. On le voit, dans plus d'une occasion, parler du commandement contre les Turcs comme du grand objet de son ambition.

Depuis le commencement de l'été, plusieurs mois avant que la campagne fût finie, il n'avait cessé de réclamer la permission d'abandonner son poste; il donnait ainsi une preuve de cette inconstance dont la suite de sa carrière fournit plus d'un exemple éclatant. Enfin, il reçut à sa grande

[1] « Querria tambien que allá se entendiesse que ya no soy mochacho, y que puedo, á Dios gracias, comenzar en alguna manera á volar sin alas ajenas, y sospecho ques ya tiempo de salir de panales. » — Carta de D. Juan de Austria á Ruy Gomez de Silva, 16 de Mayo, 1570, MS.

[2] « No teniendo el lugar y auctoridad que ha de tener hijo de tal padre, y hermano de tal hermano. » — Carta de D. Juan de Austria á Ruy Gomez de Silva, 4 de Junio, 1570, MS.

satisfaction, l'autorisation royale de quitter l'armée et de revenir à la cour.

Le 11 novembre, don Juan se rendit à Grenade; il y passa le restant du mois à faire ses préparatifs de départ. Il paya et licencia la plus grande partie des troupes, n'en conservant que ce qu'il fallait pour garder les forteresses et pour former des détachements, chargés de battre le pays et de traquer les Mores insoumis dans les montagnes. Requesens devant prendre part à l'expédition organisée contre les Ottomans, le valeureux duc d'Arcos fut nommé capitaine-général. Le 29 novembre, le prince, ayant fini tous ses préparatifs, partit de Grenade et se mit en route pour Madrid, où ce général populaire fut reçu avec enthousiasme, comme un conquérant après une campagne victorieuse. Philippe et Anne d'Autriche, récemment unie au roi, ne lui firent pas un accueil moins cordial; le monarque ne tarda pas de donner à son frère un témoignage éclatant de sa haute satisfaction, en lui remettant le bâton de généralissime offert par les alliés, dans la guerre projetée contre les Turcs.

Il y avait encore un rebelle qui refusait de se soumettre et avait jusque là déjoué toutes les tentatives des Espagnols pour s'emparer de sa personne; cet insurgé, dont la capture avait plus d'importance que celle d'aucun autre More, était Aben-Aboo, le « petit roi » des Alpujarras. Des cinq mille hommes qui composaient son armée, il en restait tout au plus quatre cents au *reyezuelo*, mais ces soldats lui étaient dévoués et semblaient prêts à tout souffrir, plutôt que de se rendre. Comme le restant de sa nation, Aben-Aboo s'était réfugié dans les cavernes des montagnes et jusque là, retiré dans des lieux éloignés et inaccessibles, il avait échappé

aux poursuites des chrétiens. Mais, en mars 1571, ils découvrirent tout à coup l'endroit où il se tenait caché.

Grenade, en ce temps, offrait presque chaque jour le spectacle d'exécutions à mort, les malheureux rebelles, à mesure qu'on les prenait, étant traînés devant le tribunal de Deza et envoyés sur-le-champ par l'inexorable président aux galères ou au gibet, quand ils n'étaient pas déchirés par des tenailles rougies au feu. Parmi les prisonniers condamnés au dernier supplice, il y en eut un, du nom de Zatahari, qui fut assez heureux pour obtenir un sursis, à la prière d'un orfèvre, nommé Barredo, qui jouissait d'une grande considération à Grenade. Par reconnaissance ou peut-être comme prix de ce service, Zatahari fit à son bienfaiteur d'importantes révélations au sujet d'Aben-Aboo; il fit connaître sa retraite et le nombre de partisans dont il était entouré; il ajouta que les deux individus en qui le prince plaçait le plus de confiance étaient son secrétaire, Abou-Amer, et un capitaine more, nommé El Senix. Barredo, que ses affaires appelaient souvent dans les Alpujarras, connaissait Abou-Amer; il résolut d'entrer en correspondance avec lui et de le gagner, s'il était possible. Zatahari consentit à porter la lettre, à condition de recevoir sa grâce; le président, qui approuvait le projet, s'empressa de la lui accorder et l'autorisa à faire les plus magnifiques promesses à Abou-Amer, si celui-ci voulait donner son aide à Barredo.

Malheureusement ou plutôt heureusement pour Zatahari, comme l'événement le prouva, ce plan fut déjoué par El Senix, qui, s'emparant de la lettre, la porta à Abou-Amer. Le fidèle secrétaire, indigné de voir que l'on tentât de le corrompre, eût puni de mort le courrier, si El Senix ne lui

avait pas représenté que le malheureux avait accepté sa mission uniquement pour sauver sa vie.

Le capitaine more exprima en particulier à Zatahari le désir d'avoir une entrevue avec Barredo; il était prêt à entrer en négociations avec les Espagnols; réellement mécontent de son maître, il avait déjà voulu s'enfuir, loin de lui, en Afrique.

Un lieu de rendez-vous fut donc fixé dans les Alpujarras; Barredo s'y rendit secrètement. El Senix reçut une pièce écrite de la main même du président, et renfermant la promesse d'un pardon pour lui et ses amis, ainsi que d'une pension annuelle de cent mille maravédis, s'il conduisait Aben-Aboo, mort ou vif, à Grenade.

Ces négociations ne pouvaient être tenues si secrètes qu'il n'en vint quelque chose aux oreilles du prince, qui résolut de voir immédiatement El Senix et de s'assurer par lui-même de la vérité. Le capitaine vivait caché dans une caverne près de là. Le roi more prit avec lui son fidèle secrétaire et un petit nombre de soldats; arrivé à l'entrée de la caverne, il y posta deux soldats et, se séparant de ses compagnons, il entra seul, avec moins de prudence qu'il n'en montrait d'ordinaire.

Il trouva El Senix, entouré de plusieurs amis et parents. Aben-Aboo l'accusa, d'un ton péremptoire, d'entretenir une correspondance secrète avec l'enuemi et lui demanda l'objet de sa récente entrevue avec Barredo. L'accusé n'essaya pas de nier les faits, mais voulut justifier sa conduite en prétendant qu'elle lui avait été dictée par le seul désir de servir son maître; il avait, dit-il, réussi à obtenir du président la promesse que le prince, s'il voulait déposer les armes, serait amnistié et jouirait d'une magnifique pension.

Aben-Aboo écouta ces explications, avec un air de mépris, et, lorsqu'El Senix eut fini de parler, il lui tourna le dos, en murmurant le mot de « trahison! » et se dirigea vers l'entrée de la caverne, où il avait laissé ses soldats; il voulait probablement leur ordonner d'arrêter le perfide capitaine. Mais il paraît qu'il leur avait laissé complétement ignorer le motif qui l'avait amené, et ceux-ci, supposant qu'il était venu régler quelque affaire ordinaire, étaient allés voir des amis qui habitaient dans le voisinage. El Senix comprit qu'il n'avait pas de temps à perdre; à un signal qu'il donna, ses compagnons attaquèrent les deux musulmans qui gardaient la porte; ils en tuèrent un sur place, l'autre parvint à s'enfuir. Tous alors se jetèrent sur le malheureux Aben-Aboo; il se défendit en désespéré; mais, si la lutte fut acharnée, les chances étaient trop inégales pour qu'elle put être longue. Bientôt le lâche El Senix y mit fin; attaquant son maître par derrière, il lui asséna sur la tête, avec le bout de son mousquet, un coup si violent qu'Aben-Aboo tomba; il fut aussitôt achevé par les assassins, qui le criblèrent de blessures [1].

Le cadavre fut jeté hors de la caverne; les compagnons du roi, bientôt instruits de son sort, se dispersèrent dans différentes directions. Son fidèle secrétaire tomba peu après dans les mains des Espagnols, qui, avec leur humanité habituelle dans cette guerre, le firent écarteler.

Le corps d'Aben-Aboo fut porté dans un endroit voisin de Grenade; on prépara dans cette ville une entrée publique

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 449-454. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 324-327. — Bleda, *Cronica de España*, p. 752. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 781. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 123.

au roi des rebelles, comme s'il était encore vivant. On plaça le cadavre sur une mule; un appareil en bois, caché sous de larges vêtements, le maintenait droit sur la selle, entre Barredo et El Senix, lequel portait le cimeterre et l'arquebuse de sa victime. Les parents et les amis du prince assassiné suivaient, armés; un régiment d'infanterie castillane et un détachement de cavalerie fermaient la marche. Quand le cortége traversa la rue de Zacatin, des salves de mousqueterie retentirent et les canons montés dans les anciennes tours de l'Alhambra tonnèrent, pendant que la population, pleine de curiosité mais silencieuse, accourait pour assister à cet étrange et lugubre spectacle.

La funèbre procession s'arrêta sur la vaste place de Vivarambla, où le président, le duc d'Arcos et les principaux cavaliers et magistrats de la ville étaient réunis. Arrivé là, El Senix descendit de cheval et, s'agenouillant devant Deza, lui remit les armes d'Aben-Aboo. Le président le reçut gracieusement et confirma les promesses qu'il lui avait déjà faites des faveurs royales. La triste cérémonie d'une exécution publique eut ensuite lieu; on décapita le mort, et le cadavre fut abandonné à la populace, qui, après l'avoir traîné dans les rues, avec des huées et des imprécations, le jeta dans les flammes. C'est ainsi que les Espagnols inspiraient de bonne heure à leurs enfants une haine inextinguible contre les musulmans.

La tête de l'infortuné, enfermée dans une cage, fut placée au haut de la porte qui s'ouvrait sur la route des Alpujarras; elle y resta exposée plus d'une année, la figure tournée vers les montagnes où le prince était né, vers ces montagnes, objet de son amour et témoins de son règne aussi court que désastreux. Nul n'osa braver, en enlevant ce

hideux trophée, le supplice promis au coupable par l'inscription qui se lisait sur la cage : « Ceci est la tête du traitre Aben-Aboo ; que personne n'y touche, sous peine de mort [1]. »

Telle fut la triste fin du dernier prince que la race royale des Omeyades donna pour souverain à une partie de l'Espagne. S'il eût vécu aux jours heureux et paisibles de la domination arabe en Espagne, Aben-Aboo eût peut-être régné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs. Bien que le sang more coulât dans ses veines, il était, à ce qu'il semble, singulièrement exempt de quelques-uns des plus graves défauts de sa nation. Sa tempérance contrastait avec la grossière brutalité d'Aben-Humeya ; il avait de la grandeur d'âme, un jugement froid et circonspect, et, s'il n'était pas doué de cette sauvage énergie que déployèrent certains membres de sa famille, il possédait une fermeté de résolution que ni souffrances ni dangers ne pouvaient ébranler ; il en donna une preuve éclatante quand, le lecteur se le rappelle, les Espagnols lui firent subir les plus cruelles tortures, sans pouvoir lui faire révéler l'endroit où ses amis étaient cachés [2]. Ses qualités, nous l'avons déjà dit, étaient de celles qui conviennent particulièrement à une époque de paix et de prospérité ; malheureusement pour lui, il était né dans des temps mauvais, lorsque son pays était couvert de ruines et que son peuple, courbé sous le joug d'une longue servitude, était découragé par de récents désastres ; lorsque,

[1] « Esta es la cabeza del traidor de Abenabo. Nadie la quite so pena de muerte. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 329. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 455, 456. — Bleda, *Cronica de Espana*, p. 752. — Miniana, *Hist. de Espana*, p. 383.

[2] Voy. plus haut, tom. IV, p. 191.

en un mot, il n'eût pas été possible au plus habile, au plus belliqueux de ses prédécesseurs, d'exciter les Mores à lutter jusqu'au bout contre un adversaire aussi formidable que l'Espagne, alors parvenue à l'apogée de sa puissance.

Les chroniqueurs castillans ont cherché à flétrir la mémoire d'Aben-Aboo, en lui reprochant le meurtre d'El Habaqui et son refus d'exécuter le traité qu'il avait sanctionné. Mais, en critiquant la conduite du prince, il ne faut pas oublier le caractère et les institutions de la nation à laquelle il appartenait; il était un souverain absolu, un despote oriental; par son rang et malgré lui, on peut l'ajouter, il était maître de la vie et de la fortune de ses sujets; sa volonté était leur loi. Il rendait la justice et l'exécutait lui-même; il jugea El Habaqui coupable de trahison, et, en le condamnant à périr par le lacet fatal, il ne fit que lui infliger la mort réservée aux traîtres.

Quant au traité, Aben-Aboo se plaignait d'avoir été trompé; il soutenait que les conditions auxquelles la paix s'était faite n'étaient pas telles qu'il les voulait. Si l'on considère que cet acte était écrit en castillan, qu'il fut rédigé par un Espagnol, enfin que le principal agent more qui le signa était tout dévoué aux intérêts de l'Espagne, comme ne le prouvaient que trop les faveurs sans nombre accumulées sur sa tête, on ne peut guère nier que les apparences confirmaient les protestations du prince. Dès l'heure où il monta sur le trône, Aben-Aboo parait s'être entièrement dévoué à l'œuvre glorieuse de la délivrance de son pays; il pouvait difficilement se soumettre à des stipulations qui devaient laisser son peuple plus misérable même qu'il ne l'était avant l'insurrection. D'après ce que nous savons de son caractère, nous pouvons croire avec plus de raison qu'il

était sincère en disant à l'envoyé Palacios, venu pour réclamer l'exécution du traité et lui rappeler les promesses de grâce qui lui étaient faites : « Mes sujets feront ce qu'ils voudront, mais, pour moi, j'aime mieux vivre et mourir en musulman que de recevoir toutes les faveurs dont le roi d'Espagne pourrait me combler. » Ses actes répondirent à ses paroles, et, dans la position désespérée où il se trouvait, il continua de braver le gouvernement espagnol jusqu'au jour où il périt de la main d'un traître.

La mort d'Aben-Aboo brisa les derniers liens qui unissaient encore les débris de la nation; en peu d'années, le glaive, la famine, la potence eurent dépeuplé les montagnes; il n'y resta plus un seul proscrit. Les musulmans y furent peu à peu remplacés par des chrétiens, qu'attiraient les conditions avantageuses faites aux émigrants. Mais il s'écoula un temps bien long avant que ce sol dévasté, épuisé, pût récompenser les fatigues des nouveaux colons; ceux-ci ne connaissaient pas le pays et manquaient totalement des connaissances agricoles qui les auraient mis en état d'utiliser pour le mieux les terrains les plus ingrats en apparence. L'Espagnol aventureux, qui poursuivait la fortune sans connaître ni obstacles ni dangers, n'avait pas cette patience, cette application qu'exige la culture de la terre; plus d'une vallée, plus d'un coteau qui, à l'époque des Mores, avaient offert le spectacle d'une luxuriante végétation, redevinrent arides et désolés comme ils l'étaient primitivement.

Les exilés portèrent dans les diverses provinces où ils furent envoyés leur expérience et leur habileté. Disséminés sur toute la surface de la péninsule et séparés par de grandes distances, ils révélaient leur présence par une culture du sol

plus attentive et plus savante, comme la prairie verdoyante trahit l'existence secrète du torrent qui l'arrose. Agriculteurs expérimentés, ils excellaient encore dans un grand nombre d'arts mécaniques, surtout dans ceux qui exigent de l'adresse et du goût, et ils s'y appliquaient avec une facilité que les Espagnols étaient loin de posséder. Par suite de cette supériorité, ils produisaient plus que leurs voisins et pouvaient vendre leurs produits à meilleur marché. Cependant leur génie industrieux avait à lutter contre toutes les entraves que pouvait lui imposer une législation des plus barbares. On trouverait difficilement dans l'histoire un exemple d'oppression d'une race vaincue, comparable à celui que nous offrent les lois de cette époque, relatives aux Mores. L'odieux édit de 1566, qui provoqua l'insurrection, était exécuté dans toute sa rigueur; il proscrivait, sous des peines sévères, les chants populaires, les danses nationales, les bains particuliers, les fêtes et les cérémonies, tous ces usages que les musulmans avaient hérités de leurs ancêtres. Une autre ordonnance, du 6 octobre 1572, plus cruelle et plus absurde encore, leur défendait de parler ou d'écrire l'arabe; la désobéissance à cet ordre était punie, pour la première fois, de l'emprisonnement et des fers durant trente jours; en cas de récidive, la peine était doublée et, la troisième fois, le coupable, après avoir reçu cent coups de verges, était envoyé aux galères pour quatre ans. Cette ordonnance renfermait encore une disposition monstrueuse, en vertu de laquelle tout individu, qui lirait ou même simplement aurait en sa possession un écrit, un imprimé en langue arabe, était puni de cent coups de verges et de quatre années de galères. Tous les contrats, tous les actes publics, rédigés dans cet idiome, étaient annulés, et ceux qui les

avaient dressés, comme parties contractantes, étaient condamnés à recevoir deux cents coups de verges et à ramer durant six années [1].

Mais les dispositions les plus rigoureuses renfermées dans ce terrible édit étaient celles qui se rapportaient à la résidence des Mores. Nul ne pouvait changer de demeure, sortir de la paroisse, ou du district qui lui avait été assigné, sans la permission des autorités constituées. Cent coups de verges et quatre années de galères attendaient quiconque, contrevenant à cet ordre, était arrêté hors des limites qui lui étaient fixées; le coupable était-il saisi dans un rayon de moins de dix lieues autour de Grenade, il était condamné, s'il avait plus de dix ans et moins de soixante-dix, aux galères pour le restant de ses jours, et à mort, s'il était plus âgé [2] ! Un More s'échappait-il du cercle infranchissable dans lequel sa vie était circonscrite, on le poursuivait comme un criminel, en faisant crier partout son nom. Sa famille même devait informer les magistrats de sa disparition, et, si elle ne le faisait pas, elle encourait, y compris même sa femme et ses enfants, disait la loi, la peine du fouet et d'un emprisonnement d'un mois [3].

Cependant, en dépit de ces ordonnances barbares, on vit souvent des Mores s'enfuir dans la province de Valence, où un grand nombre de leurs compatriotes vivaient en état de servage sur les terres des grands seigneurs, dont le puissant

[1] *Nueva Recopilacion*, lib. VIII, tit. II, ley 19.

[2] « Si estos tales que se huvieren huydo, y ausentado fueren hallados en el dicho Reyno de Granada, o dentro de diez leguas cercanas á el, caygan é incurran en pena de muerte, que sea en sus personas executada. » — *Ibid.*, ubi supra.

[3] *Ibid.*, loc. cit.

patronage leur assurait un degré de bien-être, sinon d'indépendance, refusé à leurs frères dans les autres parties du pays. Quelques-uns, se réfugiant sur les côtes de la mer, réussirent à passer en Afrique. La rigueur même de la loi en empêcha, jusqu'à un certain point, l'exécution; Philippe, en effet, dans plus d'une circonstance où il reconnut que les édits pesaient trop lourdement sur ses sujets musulmans, jugea utile d'adoucir les peines qu'elles portaient et même d'en accorder la remise, acte de clémence qui paraît avoir été peu goûté des Castillans [1].

Fait étrange, sous ce régime de fer, les Mores, abattus par leurs longues souffrances pendant la guerre de la rébellion, sortirent peu à peu de leur accablement; ils s'habituèrent à leurs nouvelles demeures et reprirent leurs anciennes et paisibles occupations. Quoique leurs divertissements traditionnels, leurs fêtes, leurs danses, leurs chants fussent proscrits, quoiqu'on leur eût interdit l'usage de leur langue maternelle, qu'ils avaient bégayée au berceau, qui leur rappelait leur histoire nationale et s'associait à leurs plus chers souvenirs, ils étaient, dit-on, exempts de tristesse et même joyeux; ils vivaient jusqu'à un âge avancé, et l'on trouvait parmi eux des exemples de longévité rares chez les Espagnols. On dirait que la souche de la race more, comme du peuple juif, puisait une vitalité nouvelle dans la persécution [2].

On aimerait de posséder des données authentiques pour

[1] Voy. M. de Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. III, p. 150, 151.

[2] *Ibid.*, p. 163.

M. de Circourt a puisé à des sources authentiques et peu accessibles un grand nombre de détails curieux, relatifs à cette partie de son histoire.

établir le chiffre de la population arabe en Espagne, à l'époque où les Mores furent expulsés de Grenade; mais nous n'avons pu en recueillir. La guerre de l'insurrection et les maux incalculables dont elle affligea le pays durent cruellement décimer les musulmans; un fait, mentionné par les chroniqueurs, prouve que le nombre des exilés dut être très considérable. Les faibles débris de la nation laissés à Grenade, dans la riante *vega* de la capitale et dans la vallée de Lecrin, constituaient seuls, prétend-on, une population de plus de six mille âmes [1]. Dans les endroits où ils furent transférés, les Mores continuèrent de se multiplier si rapidement que, dans la dernière moitié du siècle, les Cortès de Castille prièrent le roi de s'opposer à un recensement, qui pouvait révéler aux musulmans le secret dangereux de leur accroissement [2]. Une pareille prière trahissait, aussi clairement que la parole peut le faire, la terreur que cette race persécutée inspirait encore aux Espagnols.

Cependant les Mores étaient disséminés sur toute la surface du pays, par petits groupes isolés; les Castillans les pressaient de tous côtés. Emmenés à l'intérieur de la péninsule, loin de la côte, ils n'avaient pas de moyens de communication avec leurs frères d'Afrique. Ils étaient privés de toute espèce d'armes, et, emprisonnés dans leurs différents districts, ils ne pouvaient s'entendre pour agir de concert. Il paraîtrait qu'un peuple dans cette situation est peu à craindre; mais l'être le plus faible, qui se sent victime d'iniquités trop grandes pour qu'elles puissent jamais être pardonnées,

[1] Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tome X, p. 227.

[2] « Ils représentèrent que ce recensement allait leur révéler le secret de leur nombre effrayant; qu'ils fourmillaient. » — De Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. III, p. 164.

peut bien devenir formidable aux yeux de celui qui l'a offensé.

La conduite du gouvernement vis à vis des Mores était évidemment injustifiable; elle était impolitique autant que barbare. Le fanatisme le plus aveugle put seul empêcher les Espagnols de le reconnaître. Le gouvernement s'était proposé d'effacer dans le peuple conquis jusqu'à la dernière trace de son existence ancienne; il le força de renoncer à ses anciens usages, à ses fêtes, à sa religion, à sa langue, à tout ce qui lui donnait une existence propre comme nation. Mais le sentiment de la nationalité n'en devint que plus fort, en secret. Les vaincus devaient rompre à jamais avec le passé, mais ce fut une faute de ne pas leur laisser l'avenir ouvert. Après avoir détruit leur indépendance nationale, il fallait leur accorder le droit de cité, les élever au niveau des autres citoyens. Telle était la politique de l'ancienne Rome à l'égard des peuples qu'elle avait conquis; telle a été celle des États-Unis envers les innombrables émigrants qui, venus de tant de pays éloignés, affluent sur les rivages de l'Amérique. La politique espagnole, au contraire, condamna les Mores à vivre étrangers au milieu de l'Espagne et ennemis de la société au sein de laquelle ils avaient été jetés. L'expérience leur avait enseigné la prudence et la dissimulation; aussi se conformèrent-ils extérieurement aux prescriptions de la loi; mais ils restaient secrètement aussi attachés à leurs institutions que l'avaient jamais été leurs ancêtres, au temps où les califes de Cordoue régnaient sur la moitié de la péninsule. Rarement l'Inquisition découvrait parmi eux un apostat à inscrire sur l'horrible liste des victimes d'un auto-da-fé; mais, si l'on se rappelle la facilité avec laquelle, lors de la dernière rébellion, ils revinrent à leur ancienne

foi, on ne peut guère douter qu'ils ne restassent musulmans au fond du cœur.

Ainsi l'abime qui séparait les deux races s'élargissait chaque jour; les Mores détestant les Espagnols à cause du mal que ceux-ci leur avaient fait souffrir, et les Espagnols haïssant d'autant plus les Mores qu'ils étaient eux-mêmes les auteurs de ce mal. Ces haines étaient encore envenimées par les sentiments de jalousie qu'éveillait chez les chrétiens la vue de leurs rivaux, qui s'enrichissaient dans différentes carrières; la pétition aux Cortès dont nous avons parlé plus haut, renferme d'autres plaintes à ce sujet [1]. A mesure que les vaincus devenaient plus opulents et plus nombreux, l'aversion qu'ils avaient excitée se mêlait de frayeur, et l'on éprouve rarement des scrupules exagérés au sujet des moyens de se défaire de l'homme que l'on déteste et que l'on craint en même temps.

Ces mauvaises passions, qui fermentaient dans leurs cœurs, préparaient peu à peu les Espagnols à couronner cette longue série de persécutions par un dernier acte, réservé pour le règne de l'imbécile Philippe III; ce fut l'expulsion des Mores de l'Espagne, qui priva ce pays de ses plus industrieux, de ses plus ingénieux habitants, et qui doit être regardée comme l'une des causes principales de la décadence du royaume [2].

[1] « Qu'ils accaparaient tous les métiers, tout le commerce. » — De Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, loc. cit.

[2] Voir l'Appendice à la fin de ce volume.

CHAPITRE IX.

GUERRE CONTRE LES TURCS.

(1570-1571.)

Ligue contre les Turcs. — Préparatifs de guerre. — Don Juan commandant en chef. — Sa réception à Naples. — Son départ de Messine.

Pendant que Philippe était occupé de l'insurrection des Mores, son attention fut appelée sur d'autres régions, où s'amassait un orage qui menaçait l'Espagne avec toute la chrétienté. Soliman le Magnifique avait achevé, en 1566, son règne long et prospère. Son fils et successeur, Sélim II, ne possédait guère les qualités de son illustre père; élevé dans le sérail, il y contracta des habitudes d'indolence et l'amour effréné des plaisirs les plus licencieux. A ces goûts efféminés il joignait une ardeur conquérante, qu'il n'avait pas seulement héritée de son père, mais qui caractérisait tous ses belliqueux ancêtres. Il ne conduisit pourtant pas, comme eux, ses armées sur les champs de bataille; il les confia à d'intrépides commandants, qui avaient appris l'art de la guerre sous Soliman. Sélim eut surtout le bonheur d'avoir pour grand-vizir un ministre qui, doué d'une infatigable activité et d'une remarquable aptitude aux affaires, eut la

force de supporter, à lui seul, tout le fardeau du gouvernement. Heureusement pour l'État, ainsi que pour le sultan, Mahomet eut l'art de gagner la confiance de son maître et de la conserver pleinement pendant tout son règne.

Le projet qui préoccupait le plus Sélim était la conquête de Chypre. Cette île, envers laquelle la nature a été si prodigue de ses dons, appartenait à Venise; située à l'extrémité de la Méditerranée, elle paraissait en quelque sorte commander l'entrée des Dardanelles, et ses côtes offraient des ports commodes, d'où, en temps de guerre, des nuées de pirates pouvaient sortir pour infester le commerce ottoman.

Sélim, résolu d'acquérir l'île de Chypre, eut bientôt imaginé un prétexte pour la réclamer à Venise, comme faisant partie de l'empire de Turquie. La république, malgré son désir de faire, pour ainsi dire, toutes les concessions, plutôt que d'en venir à une rupture avec la gigantesque puissance qui la couvrait de son ombre, n'était pas prête à se laisser enlever sans résistance le plus beau fleuron de sa couronne. La Porte lui déclara donc la guerre et commença les préparatifs d'une vaste expédition. De son côté, Venise se prépara, avec son activité ordinaire, à soutenir la lutte et épuisa toutes ses ressources; en très peu de temps, elle eut équipé une flotte puissante et pris des mesures pour mettre les fortifications de Chypre dans un bon état de défense; mais la république ne possédait plus cette marine qui, à une époque antérieure, avait humilié l'orgueil de Gênes et régnait sans rivale dans les eaux de la Méditerranée. Les ouvrages de défense de ses colonies étaient, en outre, tombés peu à peu dans le délabrement, pendant une longue paix. Dans cette extrémité, Venise s'adressa aux puissances chrétiennes de

l'Europe et leur demanda de faire cause commune avec elle contre l'ennemi de la chrétienté.

Heureusement pour la république, la chaire de saint Pierre était occupée, dans ce moment critique, par Pie V, un de ces pontifes qui semblent avoir été réclamés par les circonstances, à l'effet de soutenir les piliers de l'Église catholique, tremblant sous les coups de Luther. Bien qu'âgé de près de soixante-dix ans, ce pape brûlait encore de l'ardeur de la jeunesse; il possédait une éloquence impétueuse qui, s'il eût vécu aux jours de Pierre l'Hermite, l'eût rendu capable, comme cet enthousiaste, d'entrainer les nations européennes à une croisade contre l'infidèle. Mais le temps des croisades était passé, et un ordre parti du Vatican n'avait plus le pouvoir d'agiter les esprits, comme une voix descendue du ciel. Les grands potentats du continent étaient trop occupés de leurs projets égoïstes pour en être distraits par la crainte d'un danger aussi éloigné que celui dont ils étaient menacés à l'Orient. La déplorable situation où se trouvait Venise pouvait encore moins les toucher, et, à l'heure de sa détresse, cette hautaine république reconnut que sa politique perfide et sans scrupules lui avait complétement aliéné les sympathies de ses voisins.

Il y eut toutefois un monarque qui ne resta pas insensible aux prières de Venise, un monarque dont l'appui était plus important pour elle que celui de tout autre et peut-être de tous les autres réunis. Au printemps de 1570, Luigi Torres, clerc de la chambre apostolique, fut envoyé par Pie V en Espagne pour y plaider la cause de la république. Il trouva le roi à Ecija, sur la route de Cordoue, d'où il revenait, après y avoir tenu les Cortès pendant quelque temps. Le légat fut gracieusement reçu par Philippe, auquel il remit une lettre

du pape, qui le suppliait, dans le langage le plus pressant et le plus éloquent, de secourir Venise et se liguer avec cet État contre l'infidèle. Le roi n'hésita pas à promettre son aide dans les circonstances présentes, mais il doutait assez légitimement de l'utilité d'entrer dans une ligue avec une puissance dont la bonne foi lui inspirait peu de confiance. Il différa de prendre une décision jusqu'à son arrivée à Séville. Accompagné du légat, il fit, le 1er mai, son entrée solennelle dans la grande métropole commerciale du sud; c'était la première fois qu'il visitait cette cité, dont les fidèles habitants l'accueillirent avec une joie bruyante. L'Espagnol s'est toujours fait remarquer par sa fidélité à ses souverains, et jamais aucun de ses princes n'en a reçu autant de preuves que Philippe II; d'ailleurs, il n'y en eut certainement pas de plus espagnol au fond du cœur, ni de plus profondément attaché à l'Espagne.

Après avoir juré de respecter les privilégcs de la ville, le monarque reçut les hommages des autorités; il traversa ensuite les rues de Séville sous un dais magnifique porté par les principaux magistrats, et visita les églises et les monastères, entendit un *Te Deum* et fit ses prières dans la cathédrale. Il était suivi d'un brillant cortége de nobles et de cavaliers; les rues de la populeuse cité débordaient d'une foule que la présence du roi remplissait d'enthousiasme. Escorté de ses loyaux sujets, Philippe arriva à l'alcazar royal, où il devait résider; il y resta pendant quinze jours, assistant aux fêtes et aux spectacles préparés pour le divertir. A son départ, les habitants lui manifestèrent leur attachement sous une forme plus substantielle, par un don de six cent mille ducats; cette somme considérable était destinée à couvrir, en partie, les frais du prochain mariage du

souverain avec sa quatrième femme, Anne d'Autriche, fille de son cousin, l'empereur Maximilien. La jeune et belle fiancée avait déjà quitté la cour de son père et était sur la route de Madrid, où son union devait être célébrée et où elle allait prendre la place de l'aimable Isabelle, dont la mort, il y avait moins de deux ans, avait plongé la nation dans le deuil [1].

Pendant son séjour à Séville, Philippe soumit la question de la ligue à ses ministres. Quelques-uns, entre autres Espinosa, président du conseil de Castille, paraissaient regarder, comme impolitique, de lier l'Espagne par un traité formel avec Venise; mais, malgré toute la défiance que lui inspirait cette république, le monarque se plaça à un point de vue plus élevé que ses conseillers. Outre son désir de se présenter devant tous comme le grand champion de la foi, Philippe comprenait que cette alliance lui offrait la meilleure occasion d'abaisser la puissance maritime de la Turquie et de pourvoir ainsi à la sûreté de ses propres possessions coloniales dans la Méditerranée. Après de longues délibérations, il renvoya le légat avec la promesse que, malgré les embarras suscités par les Pays-Bas et par les Mores de Grenade, il fournirait sur-le-champ des secours à Venise et dépêcherait à Rome des envoyés, revêtus de pleins pouvoirs pour conclure avec le pape et la république un traité d'alliance

[1] Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 239, 240. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 641. — Zuniga, *Anales de Sevilla*, p. 536-538.

Les chroniqueurs dépeignent sous de brillantes couleurs la magnifique réception du roi à Séville. Cette cité, enrichie par le commerce des Indes, avait pris place, au XVI[e] siècle, parmi les grandes métropoles commerciales de la chrétienté ; on disait communément :

« Quien no ha visto á Sevilla
« No ha visto á maravilla. »

contre la Porte ottomane. Le légat était porteur d'une lettre de Philippe pour Pie V, écrite dans ce sens.

L'été suivant, l'amiral du roi, le fameux Jean André Doria, qui stationnait devant la Sicile avec une forte escadre, reçut l'ordre de prendre la mer. Il fut renforcé, peu de temps après, par un petit nombre de galères du pape, sous le commandement de Marc-Antoine Colonna, descendant d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Rome. Le 31 août 1570, la flotte fit sa jonction avec les Vénitiens à Candie, et l'on régla immédiatement un plan d'opérations. Mais bientôt arriva la triste nouvelle que Nicosie, la capitale de l'île de Chypre, avait été prise et saccagée par les Turcs, avec toute la cruauté qui distingue les guerres dans lesquelles les passions religieuses s'ajoutent aux haines nationales pour les envenimer. Il fallait donc changer le plan proposé, et les commandants se disputèrent au sujet du parti à prendre; aucun d'eux n'avait assez d'autorité pour faire prévaloir de force son opinion. La dispute finit par une rupture; l'expédition fut abandonnée, et les différents chefs repartirent avec leurs escadres, sans avoir rien fait pour la cause qu'ils étaient venus défendre. C'était un funeste augure pour les succès de la ligue [1].

Cependant l'énergique pontife n'était pas découragé; au contraire, il s'efforça de communiquer son héroïsme à ses alliés, dont il cherchait à ranimer l'ardeur en leur promettant un avenir glorieux, s'ils ne s'abandonnaient pas. Philippe n'avait pas besoin de ces encouragements; une fois sa résolution prise, il ne s'en laissait pas facilement détourner.

[1] Herrera, *Historia General*, tome I, p. 798 et seq. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VI, cap. XVII. — Sagredo, *Monarcas Othomanos*, p. 277.

D'un autre côté, Venise prouva bientôt que le roi catholique avait eu raison de se défier de sa bonne foi. Terrifiée par la chute de Nicosie, elle envoya, avec son inconstance habituelle, un agent secret à Constantinople, pour voir si elle ne pourrait pas s'entendre alors encore avec le sultan. La négociation ne put cependant être conduite si secrètement qu'il n'en vînt quelque chose aux oreilles de Pie V. Celui-ci dépêcha sur-le-champ un envoyé à la république, pour entraver ces démarches et pour engager les Vénitiens à se fier plutôt à leurs alliés chrétiens qu'aux Turcs, ennemis de leur pays et de leur religion. Cet envoyé était Colonna, personnage tout aussi remarquable par son habileté que par sa bravoure; il s'acquitta avec talent de sa mission; il représenta aux Vénitiens que leurs intérêts, non moins que leur honneur, leur prescrivaient la conduite qu'il leur recommandait de suivre, et il leur parla avec tant de force qu'ils finirent par se rendre à ses observations et rappelèrent leur agent de Constantinople. Il faut ajouter que les arguments de Colonna furent bien appuyés par la réception glaciale faite par le gouvernement turc à cet agent, qui reconnut bientôt que la conquête de Nicosie n'avait nullement engagé le sultan à se désister de ses projets sur Chypre [1].

Vers la fin de 1570, les députés des trois puissances se réunirent à Rome pour régler les conditions de la ligue. L'Espagne était représentée par les cardinaux Granvelle et Pacheco, ainsi que par l'ambassadeur, Juan de Zuniga, tous trois résidant alors à Rome; elle n'avait pas à craindre pour ses intérêts, confiés à une commission dirigée par un aussi habile tacticien que Granvelle.

[1] Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 667. — Sagredo, *Monarcas Othomanos*, p. 277.

Cependant, quoique les parties parussent faire cause commune, il était fort difficile de concilier leurs prétentions différentes. Les envoyés vénitiens, fidèles à l'esprit de la diplomatie ordinaire de leur république, regardaient la ligue comme exclusivement conçue à leur profit, ou, en d'autres termes, comme destinée uniquement à protéger Chypre contre les Ottomans. Les commissaires espagnols, exposant une opinion plus large, considéraient la guerre comme étant faite par les chrétiens aux infidèles, turcs ou mores; à ce point de vue, le roi catholique pouvait réclamer la même protection pour ses colonies africaines que Venise pour l'île de Chypre.

Une autre cause de dissentiment était la nomination du commandant en chef, que chacune des parties voulait choisir dans les rangs de sa nation; on finit par accorder la prééminence à l'Espagne, comme à la puissance qui devait supporter la plus grande partie des frais de l'expédition.

On convint que le traité aurait une durée indéterminée et qu'il serait dirigé contre les Mores de Tunis, de Tripoli et d'Alger, aussi bien que contre les Turcs; que les parties contractantes fourniraient deux cents galères, cent bâtiments de transport et vaisseaux plus petits, cinquante mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents de cavalerie, avec l'artillerie et les munitions requises; que, toutes les années suivantes, au mois d'avril, au plus tard, des forces semblables seraient tenues prêtes par les alliés, pour des expéditions dans le Levant, et que, dans les années où il n'y aurait pas d'entreprise faite en commun, si l'Espagne ou la république désirait en tenter une, pour son propre compte, contre l'infidèle, les confédérés lui fourniraient, à cet effet, cinquante galères; que, si l'ennemi envahissait

le territoire de l'un des trois États, les autres devraient secourir celui-ci; que les trois sixièmes des frais de la guerre seraient supportés par le roi catholique, deux sixièmes par Venise et le dernier sixième par le saint-siége; que les Vénitiens prêteraient douze galères au pape, qui les armerait et les équiperait de son propre argent, comme son contingent; que chaque puissance nommerait un capitaine-général; que les trois commandants réunis fixeraient le plan d'opérations, que l'exécution de ce plan serait confiée au capitaine-général de la ligue, et que cette haute position serait donnée à don Juan d'Autriche; enfin, qu'aucune des parties ne ferait la paix ou n'accepterait une trêve avec l'ennemi, à l'insu et sans le consentement des autres[1].

Telles étaient les principales stipulations du fameux traité de la sainte-ligue; la première clause de ce traité le déclarait perpétuel, mais il est difficile d'admettre que la république de Venise ou l'habile homme d'État qui représentait l'Espagne, ait pu croire un seul instant à la perpétuité d'un contrat qui imposait de si lourdes charges aux parties. En réalité, la ligue ne vécut pas deux années, mais elle dura assez longtemps pour produire de grands résultats, et occupe pour ce motif une place importante dans l'histoire de l'époque.

Bien que le traité eût été rédigé vers la fin de 1570, il ne fut ratifié que l'année suivante[2]. Le 24 mai, le pape le fit

[1] Une copie du traité en latin, datée du 25 mai 1571, existe à la bibliothèque de l'académie d'histoire à Madrid. M. Rosell l'a publiée dans l'appendice de son ouvrage, *Historia del Combate Naval de Lepanto*, Madrid, 1853, p. 180-189.

[2] Une copie du traité, tel qu'il fut d'abord rédigé en 1570, se trouve insérée dans les *Documentos inéditos*, tome III, p. 357 et seq. L'original est déposé dans la bibliothèque du duc d'Ossuna.

lire à haute voix en plein consistoire; il jura solennellement ensuite, la main sur le cœur, de l'observer fidèlement. Les ambassadeurs d'Espagne et de Venise prêtèrent le même serment, au nom de leurs gouvernements, la main sur l'Évangile. Le lendemain, après la messe, la conclusion du traité fut annoncée publiquement, dans l'église de Saint-Pierre [1].

La nouvelle de l'alliance des trois puissances causa une grande sensation dans toute la chrétienté; mais, loin d'effrayer le sultan, elle ne fit que l'engager à redoubler d'efforts. Usant des ressources de son vaste empire, il eut bientôt réuni une flotte redoutable, levée en partie dans ses États, en partie dans ceux des princes musulmans d'Afrique, qui reconnaissaient sa suzeraineté. *L'armada* était placée sous les ordres du beau-frère de Sélim, Piali-Pacha, soldat intrépide, dont on citait de nombreux traits d'humanité et de générosité, qualités plus rares que le courage, chez les Turcs et peut-être chez tous les peuples.

Au commencement du printemps de 1571, l'amiral ottoman doubla la Corne d'Or et se dirigea vers Candie, où il resta jusqu'à ce qu'il eût été rejoint par des forces considérables, que lui amenait d'Alger le dey, Uluch-Ali, renégat calabrais et corsaire redouté, qui s'était élevé du rang le plus humble à la plus haute position. Dans les premiers jours de la saison, les flottes combinées cinglèrent vers l'Adriatique, et Piali, après avoir débarqué et dévasté le territoire de la république, ordonna à Uluch de remonter le golfe, avec son escadre. Le dey, en exécutant cet ordre,

[1] Rosell, *Combate Naval de Lepanto*, p. 56.

arriva si près de Venise qu'il plongea les habitants de cette ville dans une consternation qu'ils n'avaient plus connue depuis le jour où ils avaient entendu, deux siècles auparavant, tonner sur la mer les canons des Génois. Mais le chef algérien ne pensait pas à s'engager dans une entreprise aussi dangereuse qu'une attaque contre cette capitale, et bientôt, rebroussant chemin, il rejoignit le commandant en chef à Corfou ; là, tous deux attendirent des nouvelles de la flotte chrétienne [1].

L'infatigable pontife, même avant la signature du traité, avait envoyé son neveu, le cardinal Alessandrino, dans les différentes cours d'Europe, pour ranimer l'ardeur languissante des alliés et engager d'autres princes chrétiens à entrer dans la ligue. Vers le milieu de mai, le légat, accompagné d'une suite brillante d'ecclésiastiques, parut à Madrid. Philippe lui fit une réception qui témoignait clairement de son dévouement au saint-siége. Son frère, don Juan d'Autriche, et son ministre favori, Ruy Gomez de Silva, avec quelques-uns des principaux seigneurs de la cour, visitèrent, dès son arrivée, le cardinal, qui s'était logé dans les faubourgs, au couvent d'Atocha, occupé par des religieux de son ordre, les dominicains. Le lendemain matin, l'envoyé du pape fit son entrée, en grande pompe, à Madrid ; il montait une mule richement caparaçonnée, présent de la ville. Il avait à sa droite don Juan et était escorté d'une foule éclatante de prélats et de grands du royaume, qui avaient rivalisé de magnificence dans leur costume. Le légat rencontra en route le cortége royal ; il se découvrit, à l'approche du monarque, auquel il rendit ses hommages, et, avec la même politesse,

[1] Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 120 et seq. — Herrera, *Hist. General*, tom. II, p. 14, 15.

celui-ci tint son chapeau à la main, pendant qu'il lui adressait quelques mots [1]. Il rentra ensuite dans le cortége, ayant à sa droite le légat et à sa gauche don Juan, qui, ainsi qu'on le remarqua, prit quelquefois part à la conversation, fait qui excita un certain étonnement, dit un historien, parce qu'il était tout à fait opposé à l'étiquette pointilleuse observée à la cour de Castille [2].

La cérémonie finit par un service religieux célébré dans l'église de Sainte-Marie, où le cardinal, après avoir fait un sermon, accorda à toutes les personnes présentes une entière rémission des peines du purgatoire, pendant deux cents ans [3]. Il fit au roi un présent de plus grande valeur, à un point de vue mondain, en lui cédant la *cruzada*, l'*excusada* et d'autres revenus ecclésiastiques, que les papes accordaient volontiers aux champions de la foi. Ce don venait à propos remplir les coffres royaux, presque vidés par les frais ruineux de la guerre prochaine.

Pendant ce temps, les Vénitiens poussaient leurs préparatifs avec leur activité ordinaire, avec plus d'activité même que de soin; ils furent prompts à fournir leur contingent de vaisseaux, mais ils les avaient équipés avec une extrême insouciance. La flotte fut placée sous les ordres de Sébastien Veniero, noble vénitien, qui avait vieilli au service de

[1] Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. IX, cap. XXII. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 247, 248. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 152.

[2] « No poco se maravillaron los curiosos, viéndole, o por casualidad o bien de intento, terciar llanamente en la conversacion, contra las etiquetas hasta entonces observadas. » — Rosell, *Combate Naval de Lepanto*, p. 59.

[3] « Y concede dozientos anos de perdon à los presentes. » — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 152.

son pays. Zanne, qui en avait eu le commandement, l'été précédent, avait été déposé pour cause d'incapacité, démontrée spécialement par sa négligence à engager l'ennemi au combat. Son procès dura plus de deux années, sans que l'accusé fût invité à présenter sa défense; ce procès fut enfin terminé par la mort de Zanne, qui succomba, dit-on, au chagrin; s'il en est ainsi, ce n'est pas le seul exemple d'une pareille destinée qui soit inscrit dans les annales de la sévère république. Avant le milieu de l'été, l'amiral partit avec ses vaisseaux ou, du moins, avec ceux qui étaient déjà prêts, pour le vaste port de Messine, lieu de rendez-vous fixé aux alliés. Il y fut bientôt rejoint par Colonna, le commandant papal, avec la petite escadre fournie par sa sainteté, et les deux flottes, jetant l'ancre, côte à côte, attendirent l'arrivée des autres confédérés et de don Juan d'Autriche.

L'Espagne cependant poursuivait avec ardeur ses préparatifs; on n'en avait plus vu d'aussi formidables depuis la guerre contre Paul IV et Henri III, laquelle signala le commencement du règne de Philippe. Tous les vastes ports de la péninsule, ainsi que du royaume de Naples, de la Sicile, des îles Baléares, de tout l'empire, en un mot, étaient encombrés d'artisans, travaillant sans relâche à équiper la flotte que le monarque s'était engagé à fournir. Celui-ci devait, aux termes du traité, supporter la moitié des frais de l'expédition; il n'épargna, en cette circonstance, ni argent ni peines. Quatre-vingt-dix galères royales et plus de soixante-dix vaisseaux de moindre dimension, étaient prêts au milieu de l'été; ils étaient construits et armés avec une perfection qui justifiait les prétentions de l'Espagne à posséder la première marine du monde, et qui contrastait de la

manière la plus éclatante avec l'inhabileté témoignée par les Vénitiens [1].

On levait, en même temps, des troupes dans toutes les parties de la monarchie; on recruta pour la campagne un corps de trois mille mercenaires allemands. On rappela des vétérans qui tenaient garnison en Lombardie et dans le royaume de Naples. Comme l'insurrection des Mores venait d'être étouffée, on pouvait employer contre les Turcs les forces qui avaient servi à la réprimer et particulièrement l'intrépide bataillon napolitain, commandé par Padilla.

Mais on ne peut dire qu'il fallut des efforts extraordinaires pour grossir les rangs de l'armée, en cette occasion, car rarement une guerre avait été aussi populaire chez les Espagnols; ils s'y engagèrent même avec un empressement qui eût pu faire croire que leur maître la faisait pour son propre

[1] « *De las mejores que jamas se han visto,* » — « des meilleures galères que l'on ait jamais vues, » dit don Juan, dans une lettre adressée de Messine à don Garcia de Tolède. *Documentos inéditos*, tom. III, p. 15.

La première partie du III[e] volume des *Documentos inéditos* se compose de la correspondance échangée entre don Juan d'Autriche et Garcia de Tolède, dans laquelle le premier demande conseil sur la meilleure manière de conduire la guerre. Don Garcia de Tolède, quatrième marquis de Villafranca, était un personnage de haute naissance, plein de sagacité et d'expérience; il avait occupé quelques-unes des positions les plus élevées, et, comme le lecteur se le rappelle, il était vice-roi de Sicile à l'époque où Malte fut assiégée par les Turcs. La froideur qu'il parut témoigner, en cette circonstance, aux chevaliers chrétiens, excita l'indignation générale, et nous nous sommes hasardé, sur une autorité que nous déclarions n'être pas des plus sûres, à avancer que pour cette cause il tomba en disgrâce et passa le reste de sa vie dans l'obscurité. (Voy. plus haut, tom. III, p. 319). Des documents que nous ne connaissions pas alors nous ont prouvé que nous étions dans l'erreur. La longue correspondance que Philippe II et don Juan entretinrent avec Garcia, fournit une preuve irrécusable de la confiance dont celui-ci continua de jouir et de l'extrême déférence que l'on professait pour ses opinions.

compte, plutôt que comme un allié. C'était, en réalité, une guerre qui devait passionner tout spécialement les Castillans, habitués dès l'enfance à lutter contre l'infidèle. L'infanterie levée par les confédérés se monta en tout à vingt-neuf mille hommes, dont dix-neuf mille fournis par Philippe, troupes bien équipées, comprenant beaucoup de volontaires, dont un grand nombre appartenaient aux plus nobles familles de la péninsule [1].

Le 6 juin, don Juan d'Autriche, ayant reçu les dernières instructions de son frère, partit de Madrid pour le midi; outre sa suite particulière, très nombreuse, il était escorté d'une troupe brillante de seigneurs et de cavaliers, brûlant de partager avec lui les triomphes de la croix. Impatient d'arriver au terme de son voyage, il traversa le pays plus rapidement que ne le désiraient ses compagnons. Cependant, malgré son empressement, il rencontra en route, dans les villes par où il passa, des objets qui attirèrent son attention et furent ainsi cause d'un certain retard. Partout, sur son passage, il fut accueilli comme eût pu l'être le souverain lui-même; les châteaux de la haute aristocratie s'ouvraient pour le recevoir avec une hospitalité princière; dans les grandes villes, telles que Saragosse et Barcelone, les vice-rois déployèrent, dans la réception qu'ils lui firent, une pompe et une magnificence qui n'eussent pu être dépassées, s'il se fût agi de Philippe lui-même. Il resta quelques jours dans l'active capitale de la Catalogne, dont les arsenaux et les chantiers, retentissant des bruits du travail, lui offraient un puissant intérêt. Il fit ensuite un court pèlerinage à l'hermitage voisin de

[1] Les autorités varient comme d'ordinaire sur le nombre précis des vaisseaux et des soldats. Nous avons accepté les calculs de Rosell, qui évite prudemment de tomber dans l'un ou l'autre extrême.

Notre-Dame de Monserrat, où il pria Dieu et s'entretint avec les religieux qu'il avait toujours profondément révérés et qu'il avait déjà visités dans leurs romantiques solitudes.

Le prince s'embarqua à Barcelone, à bord d'une escadre de plus de trente galères, force suffisante pour le protéger contre les corsaires musulmans de la Méditerranée, et arriva, le 25 juin, à Gênes. Le doge et le sénat vinrent à sa rencontre et il logea, pendant son séjour en cette ville, dans le palais d'André Doria; il y reçut des ambassades et des lettres de félicitations des différents princes italiens. Il avait déjà été honoré d'une lettre autographe du souverain-pontife, conçue dans les termes les plus flatteurs. Don Juan eut soin de répondre à toutes ces communications; il rendit compte au pape, en particulier, de tout ce qu'il avait fait jusque-là. Il avait été rejoint, en route, par une missive de son frère, qui lui envoyait une liste complète des titres qu'il devait donner aux différentes personnes avec lesquelles il se trouverait en relations; cette liste ne comprenait pas seulement les têtes couronnées, mais des nobles et des cavaliers de tout rang [1]. Jamais, dans aucun pays, le code épineux de l'étiquette n'a été l'objet d'une étude aussi minutieuse qu'en Espagne, et jamais Espagnol ne le connut plus parfaitement que Philippe.

Poursuivant sa route par mer, don Juan entra, au mois d'août, dans le magnifique golfe de Naples. On lui avait préparé dans cette ville une pompeuse réception, telle qu'il n'en avait pas encore rencontrée dans son voyage. Granvelle, élevé depuis peu au poste de vice-roi, vint le recevoir, à la

[1] Vanderhammen a pris soin de transcrire cette liste précieuse. — *Don Juan de Austria*, fol. 156 et seq.

tête d'un long et nombreux cortége. Les maisons qui bordaient les rues, étaient tendues de tapisseries richement teintes et joyeusement enguirlandées de fleurs. Aux fenêtres et sur les balcons se pressaient les beautés à la mode de cette riante capitale, et plus d'un œil noir brilla en contemplant le jeune et brillant héros qui était venu en Italie, à l'âge de vingt-quatre ans, prendre le bâton du commandement et diriger la croisade contre les infidèles. Le splendide costume de velours blanc et de drap d'or, que portait le prince, rehaussait les grâces de sa personne; une écharpe de cramoisi flottait négligemment sur sa poitrine, et les plumes blanches de son chapeau se mêlaient aux boucles de cheveux dorés qui retombaient en profusion sur ses épaules. Les jeunes Italiennes pouvaient se plaire à ce spectacle, mais ce n'était pas là l'image du guerrier revêtu du sévère appareil des combats. Cependant l'attitude chevaleresque de don Juan et l'intrépidité qui brillait dans ses grands yeux bleus l'empêchaient de passer pour un efféminé. Il semblait réunir tous les traits les plus agréables qui caractérisaient sa race; il avait heureusement échappé à la difformité de la grosse lèvre bourguignonne, qu'il se fût peut-être consolé d'avoir, comme confirmant ses prétentions à descendre de la famille impériale des Hapsbourg [1].

Le fils de Charles-Quint n'avait pas encore vu de ville aussi occupée que Naples des préparatifs de la campagne. Une flotte était à l'ancre dans le golfe, sous le commandement de don Alvaro Bazan, premier marquis de Santa-Cruz, seigneur qui s'était illustré par de nombreux exploits dans la

[1] Vanderhammen, *Don Juan de Austria* fol. 159 et seq. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 251. — Herrera, *Hist. General*, tom. II, p. 15 et seq.

Méditerranée et fondait rapidement une réputation qui devait un jour éclipser celle de tout autre amiral de Castille.

Don Juan resta dix jours à Naples, retenu par des vents contraires; malgré son impatience d'arriver à Messine, il passa gaîment son temps au milieu des fêtes et des brillants spectacles par lesquels ses hôtes cherchaient à le divertir. Il prit joyeusement part aux réjouissances publiques, car tous les exercices courtois et chevaleresques du temps lui étaient familiers; peu dansaient, montaient à cheval, faisaient des armes, jouaient à la paume mieux que lui, ou remportaient plus souvent les prix du tournoi. En réalité, il mettait son ambition à briller autant dans les jeux qui sont l'image de la guerre que sur les champs de bataille mêmes. On comprend qu'avec ces talents et ces attraits personnels le prince n'eut guère lieu de se plaindre de la froideur des belles Italiennes; mais il paraît n'avoir pas été vu avec moins de faveur par les Italiens; les jeunes cavaliers, en particulier, le regardaient comme un type de chevalerie et s'attachaient à le prendre pour modèle. Le frère de Philippe avait une chevelure épaisse qui s'enroulait autour de ses tempes, et il la rejetait en arrière, afin de découvrir son large front; cette coiffure faisait paraître sa belle physionomie avec tous ses avantages. Elle devint bientôt de mode parmi les élégants de la cour et ceux-mêmes à qui elle était défavorable ne furent pas les derniers à l'adopter.

Une intéressante et imposante cérémonie eut lieu à Naples, pendant le séjour du prince, à l'occasion de la remise d'un étendard envoyé par Pie V pour la guerre sainte. Cette cérémonie eut pour théâtre l'église des franciscains de Sainte-Claire. Le vice-roi, Granvelle, officiait, revêtu de son costume pontifical. La messe dite et le *Te*

Deum chanté, don Juan, s'avançant vers l'autel d'un pas lent et majestueux, s'agenouilla gracieusement devant le prélat, qui, après lui avoir remis, au nom de sa sainteté, le bâton de généralissime, plaça dans ses mains l'étendard bénit. Cet étendard était en damas bleu ; un crucifix était brodé au haut de la bannière ; au dessous étaient les armes de l'Église, avec celles de l'Espagne à droite et de Venise à gauche, unies par une chaîne à laquelle étaient suspendues les armes de don Juan d'Autriche. Le prélat finit par invoquer la bénédiction du ciel sur le champion de l'Église, afin qu'il fût permis à celui-ci d'assurer le triomphe de la croix sur ses ennemis. Le chœur de l'église retentit de sons bruyants et le peuple, de tous les côtés du vaste édifice, cria : « Amen[1] ! »

C'était un spectacle saisissant et digne d'être médité par ceux qui y assistaient. Pouvait-il y avoir, en effet, un contraste plus frappant que celui de ces deux hommes, l'un, au matin de la vie, l'œil brillant d'espoir et d'une généreuse ambition, préoccupé de ses destinées futures, au moment d'entrer dans une glorieuse carrière, sous des auspices qui jamais ne présagèrent plus d'éclat à un mortel ; l'autre, au déclin de ses jours, les yeux tournés vers le passé plutôt que vers l'avenir, le front pâle et soucieux, parce qu'après des efforts pénibles et des nuits sans sommeil, il avait atteint au faîte superbe où le jeune ambitieux aspirait à monter, et l'avait trouvé stérile?

Le vent étant devenu plus favorable, don Juan fit ses adieux à la riante capitale du sud et s'embarqua pour Messine, où il arriva, le 25 août. S'il avait vu dans d'autres

[1] « Luego su Alteza, el Coro, y Pueblo dixeron con musica, vozes, y alegria : Amen. » — Vanderhammen, *Juan de Austria*, fol. 159.

villes les préparatifs de l'expédition, il se crut dans cette cité sur le théâtre même de la guerre. A son entrée dans le magnifique port de Messine, les cent pièces d'artillerie, qui garnissaient les flottes combinées de Venise et de Rome, attendant à l'ancre, côte à côte, son arrivée, tonnèrent à la fois pour le saluer. Il débarqua sous un immense arc de triomphe, incrusté d'argent et orné de bas-reliefs emblématiques et de flatteuses inscriptions en vers latins, œuvre des poètes classiques de l'Italie[1]. Il passa sous deux autres arcs de triomphe, décorés avec autant de magnificence et de talent, lorsqu'il traversa la belle cité, au son des cloches et aux acclamations de la foule; les dames, du haut des balcons, agitaient leurs écharpes et leurs mouchoirs; l'enthousiasme du peuple se manifestait sous mille formes, et le cœur d'un guerrier moins ambitieux que don Juan d'Autriche se fût gonflé d'orgueil, à cette vue. Les fêtes se terminèrent dans la soirée par une illumination générale de la ville et par un feu d'artifice qui éclaira au loin la mer et les innombrables vaisseaux dont elle était couverte.

Rien ne pouvait être plus beau, soit de jour, soit de nuit, que le spectacle offert par le port de Messine. Chaque jour, de nouvelles escadres ou de simples galères, des brigantins conduits par quelque aventurier, venaient grossir les forces de la redoutable *armada*. Un grand nombre de ces vaisseaux, et spécialement les galères, étaient richement sculptés et dorés, selon la mode du temps; leurs flammes multicolores et leurs pavillons étalant les armes de leurs différents pays, offraient un magnifique coup d'œil. Aucun de ces bâtiments

[1] Ces arcs de triomphe ont été minutieusement décrits, avec leurs nombreuses inscriptions, par Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 160-162.

n'éclipsait, par la splendeur de sa décoration, le *Real*, la galère du commandant en chef; elle était de grande dimension et avait été construite à Barcelone, fameuse dans le monde entier par son habileté dans l'architecture navale. La poupe en était ornée avec profusion de devises et d'emblèmes empruntés à l'histoire. L'intérieur, meublé avec luxe, éveillait plutôt l'idée du plaisir que de la guerre; mais le *Real* était remarquable par sa solidité et sa légèreté, deux qualités essentielles, dont il donna plus d'une preuve dans les combats contre les Turcs [1].

La flotte entière comprenait un peu plus de trois cents vaisseaux, grands et petits, dont les deux tiers étaient des « galères royales. » Venise seule en avait fourni cent-six, outre six *galeazza;* ces navires, gigantesques mais mal construits, à ce qu'il paraît, portaient chacun plus de quarante canons. L'Espagne avait envoyé moins de galères que la république, mais bien plus de frégates, de brigantins et de bâtiments de moindre dimension; les Castillans se vantaient de posséder une meilleure marine que leurs alliés. L'escadre vénitienne était si mal montée que don Juan, pour en augmenter la force, emprunta plusieurs milliers d'hommes aux vaisseaux des autres puissances. C'était dénoncer ouvertement l'incurie des Vénitiens, et l'amiral Veniero fut très mécontent de cette mesure; mais il ne pouvait ni s'y opposer ni manifester sa mauvaise humeur [2].

[1] Rosell, *Combate Naval de Lepanto*, p. 84.

[2] Don Juan, dans sa correspondance avec son ami, don Garcia de Tolède, se montra très mécontent de la négligence avec laquelle les galères vénitiennes avaient été équipées. Dans une lettre, datée de Messine, 30 août, il dit : « Poneme cierta congoja ver que el mundo me obliga á hacer alguna cosa de momento, contando las galeras por numero y no por cualidad. » — *Documentos inéditos*, tom. III, p. 18.

On porte à quatre-vingt mille hommes le chiffre des soldats et des marins, à bord de la flotte. Les galères, allant à rames plutôt qu'à voiles, exigeaient un grand nombre de bras pour les conduire. Il n'y avait pas, ainsi que nous l'avons vu, plus de vingt-neuf mille soldats, dont plus de dix-neuf mille étaient fournis par Philippe; c'étaient des troupes bien équipées, familiarisées pour la plupart avec la guerre et commandées par des hommes dont plusieurs s'étaient déjà fait un nom dans l'armée. En examinant la liste des soldats qui prirent part à l'expédition, on peut se convaincre que jusqu'à ce moment jamais l'Espagne n'avait réuni une flotte portant un si grand nombre de ses enfants distingués par leur rang et par leurs talents militaires. Si l'on peut dire la même chose de Venise, c'est que la prospérité et peut-être l'existence même de cette république dépendait de l'issue de la lutte qui allait s'engager. L'Espagnol était animé du véritable esprit des croisades; ce n'était pas la cupidité qui le stimulait, il convoitait la gloire en ce monde et le ciel dans l'autre vie.

Sébastien Veniero, craignant pour les possessions vénitiennes dans l'Adriatique, désirait que l'on prît la mer et cherchât l'ennemi sans attendre davantage; mais don Juan, avec une prudence que l'on n'eût guère attendue de lui, refusa de sortir du port avant qu'il n'eût reçu tous ses renforts. Il connaissait les ressources de l'empire ottoman et ne doutait pas que, dans les circonstances présentes, le sultan ne s'en servît pour équiper une flotte formidable; il ne voulut pas courir inutilement les chances d'une défaite, en négligeant aucun des moyens qu'il avait de se préparer à une rencontre; c'était une prudente résolution, qui dut recevoir l'entière approbation de Philippe.

Pendant son séjour à Messine, don Juan vit arriver un nonce du pape, Odescalco, évêque de Pena. Le nonce apportait plusieurs dons spirituels du pontife, mais il avait, sans doute, pour mission de presser le prince d'agir; il proclama un jubilé, et tous les marins et les soldats, y compris le capitaine-général, après avoir jeûné trois jours, se confessèrent et communièrent. Le prélat leur annonça ensuite, au nom de sa sainteté, que tous leurs péchés leur étaient remis, et il leur accorda les mêmes indulgences qui avaient été promises aux libérateurs de la Terre-Sainte. Pie IV communiqua au jeune commandant certaines révélations et deux prophéties encourageantes de saint Isidore, lesquelles, dans sa pensée, se rapportaient évidemment au prince. On verra plus loin que le pape fit appel à des sentiments plus mondains, en laissant entendre à don Juan que ses succès ne pourraient manquer de lui rapporter un royaume [1]. Que ces suggestions eussent éveillé pour la première fois une idée aussi riante dans l'esprit du frère de Philippe, ou qu'elle y existât déjà et que le rusé pontife s'en fût aperçu, toujours est-il certain qu'elle continua d'assiéger depuis ce temps l'imagination de l'ambitieux guerrier, et qu'elle le poussa dans la voie périlleuse au bout de laquelle il trouva une triste fin.

[1] Rosell, *Combate Naval de Lepanto*, p. 82.

La description la plus claire et de beaucoup la plus soignée de la bataille de Lépante se trouve dans le mémoire de don Cayetan Rosell, couronné par l'académie royale d'histoire de Madrid, en 1853. C'est un récit qui doit être lu avec orgueil par les Espagnols, à cause des minutieux détails qu'il donne sur les exploits de leurs héroïques ancêtres, en ce jour mémorable. L'auteur décrit avec chaleur ces scènes tumultueuses; si l'on peut le soupçonner parfois d'une certaine partialité nationale, on ne peut contester qu'il a puisé aux meilleures sources d'informations et a réussi à bien placer le résultat de ses recherches sous les yeux de ses lecteurs.

Tout étant enfin prêt, l'ordre fut donné de lever l'anere, et le 16 septembre vit partir de Messine la magnifique flotte, sans rivale parmi toutes celles qui avaient sillonné la Méditerranée, depuis les jours de l'empire romain. Le nonce du pape, en habits pontificaux, se tenait sur le môle, et, à mesure que les vaisseaux passaient devant lui, leur donnait sa bénédiction; après quoi, sans différer d'un seul instant son retour, il quitta la ville et se hâta de retourner à Rome, annoncer l'heureuse nouvelle à son maitre [1].

[1] Torres y Aguilera, *Chronica de Guerra que ha acontescido en Italia y partes de Levante y Berberia desde* 1570 *en* 1574, Caragoça, 1579, fol. 54. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 165 et seq. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. IX, cap. XXIII.

CHAPITRE X.

BATAILLE DE LÉPANTE.

(1571.)

Plan d'opérations. — Nouvelles de l'ennemi. — Préparatifs du combat. — Bataille de Lépante. — Déroute de la flotte turque.

De grosses bourrasques et des vents défavorables retardèrent la marche de la flotte des alliés, tandis qu'elle longeait les côtes de la Calabre. Peu de temps avant son départ, don Juan avait envoyé une petite escadre sous les ordres d'un capitaine espagnol, Gil de Andrada, pour recueillir des renseignements sur l'ennemi. A son retour, ce commandant rencontra les chrétiens et rapporta que les Turcs, avec des forces redoutables, étaient encore dans l'Adriatique, où ils avaient commis d'horribles ravages sur le territoire vénitien. Le prince se dirigea alors vers Corfou ; il n'y arriva cependant pas avant le 26 septembre. Les hameaux fumants, les campagnes désolées au bord de la mer témoignaient du passage de l'ennemi. Les alliés furent reçus avec joie par les habitants de l'île, qui leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin. Don Juan apprit là que l'on avait

vu la flotte ottomane mouillant dans le golfe de Lépante, comme si elle attendait l'arrivée des chrétiens.

Le jeune commandant en chef n'hésitait pas sur la conduite qu'il devait suivre; mais il voulut, avant de rien décider, réunir ses principaux capitaines en conseil. D'ailleurs, le traité d'alliance l'obligeait de se consulter avec les autres commandants, avant de prendre une mesure décisive dans des affaires importantes, et le roi, toujours inquiet de l'impétuosité de son frère, avait rigoureusement exigé qu'il respectât cette clause.

Les opinions furent partagées dans le conseil. Quelques-uns, connaissant par expérience personnelle l'habileté navale des Turcs, paraissaient craindre une rencontre avec une flotte aussi formidable, et demandaient que l'on se bornât à faire le siége de quelque ville appartenant aux musulmans. Doria lui-même, qui avait passé sa vie à combattre les infidèles, jugeait imprudent d'attaquer l'ennemi dans la position qu'il avait choisie, entouré de rivages amis, d'où il pouvait recevoir facilement des secours; il était préférable, selon lui, d'assiéger quelque place voisine, telle que Navarin, pour faire sortir les Ottomans du golfe et les forcer ainsi de livrer bataille dans un endroit plus avantageux pour les alliés.

Mais la majorité du conseil jugea tout autrement; il lui parut que l'expédition avait surtout pour but de détruire la flotte ottomane et que jamais l'occasion ne pouvait être plus favorable qu'en ce moment où l'ennemi, enfermé dans le golfe, avait perdu tout espoir d'en sortir, en cas de défaite. Heureusement, ce n'était pas là seulement l'opinion de la majorité, mais de la plupart des chefs dont l'avis méritait la plus grande déférence. On remarquait parmi eux le

brave marquis de Santa Cruz, le grand-commandeur Requesens, qui était resté auprès du prince et avait sous ses ordres une galère, à l'arrière-garde, Cardona, commandant de l'escadre sicilienne, Barbarigo, provéditeur de Venise, presque égal en autorité au capitaine-général de la république, l'amiral romain Colonna, et le neveu de don Juan, le jeune prince de Parme, Alexandre Farnèse, qui était venu prendre sa première leçon dans l'art de la guerre, art où il était destiné à rester sans rival.

Le commandant en chef, satisfait de voir son opinion si bien appuyée, résolut de livrer, sans retard, bataille aux Turcs dans la position qu'ils avaient choisie. Il voulait toutefois donner le temps de le rejoindre à certains vaisseaux qui, battus par le vent et dépourvus de rames, étaient restés en arrière : la galère, avec ses nombreuses rames et ses voiles, réalisait jusqu'à un certain point les avantages du bateau à vapeur moderne, qui brave à la fois les vagues et le vent. Comme le prince désirait également passer sa flotte en revue avant l'action, il se rendit, le 13 septembre, à Comenizza, vaste port bien défendu, sur la côte opposée d'Albanie. Là, les vaisseaux furent mis en état de combattre immédiatement; ils défilèrent sous les yeux de don Juan, et exécutèrent leurs différentes évolutions; les artilleurs et les mousquetaires prouvèrent qu'ils étaient parfaitement exercés. Dès ce moment, le prince se sentit plus de confiance dans l'issue de la lutte prochaine; il survint cependant, sur ces entrefaites, un événement qui eût pu être suivi des plus funestes conséquences.

Un officier romain, nommé Tortona, un de ceux qui avaient été désignés pour compléter l'équipage des galères vénitiennes, se prit de querelle avec quelques-uns de ses

compagnons de bord. Veniero, le capitaine-général de la république, en fut informé; le vieillard, naturellement irascible et rendu plus irritable par l'affront qu'il croyait avoir subi, lorsqu'on l'avait forcé de recevoir des étrangers sur ses vaisseaux, donna sur-le-champ l'ordre d'arrêter le coupable. Tortona se défendit pendant quelque temps; enfin on s'empara de lui et de quelques-uns de ses amis, et le vindicatif Veniero les fit pendre tous à la grande vergue. Ce procédé brutal excita la plus profonde indignation chez don Juan, qui le considéra d'ailleurs comme une insulte faite à lui-même. Dans le premier moment de colère, il parla de se venger en infligeant le même châtiment à l'amiral vénitien ; heureusement, les représentations de Colonna, qui avait le plus à se plaindre de cet acte, comme chef de l'escadre romaine, et les prières d'autres officiers qu'il estimait détournèrent le prince de toute idée de violence. Il exigea toutefois que Veniero ne reprit plus sa place dans le conseil, mais y fût remplacé par le provéditeur Barbarigo, son second, homme doué d'un plus grand empire sur lui-même. Ainsi se dissipa le nuage qui avait menacé un instant de jeter la division parmi les alliés et de causer l'échec de leur entreprise [1].

Le 3 octobre, don Juan, sans attendre davantage les vaisseaux manquants, prit de nouveau la mer et se dirigea vers le golfe de Lépante. En traversant la mer Ionienne, les alliés rencontrèrent plus d'un endroit fameux dans l'histoire ancienne; nul, on le conçoit, ne pouvait leur offrir

[1] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 64. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 173. — Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 149. — *Relacion de la Batalla Naval que entre Christianos y Turcos hubo el ano* 1571, MS. — *Otra Relacion*, Documentos inéditos, tom. III, p. 365.

plus d'intérêt qu'Actium, qui vit livrer la plus grande bataille navale de l'antiquité. Mais, préoccupés de la lutte qui allait s'engager à Lépante, les chrétiens pensaient peu, sans doute, au passé. Le 5, un épais brouillard enveloppa la flotte et déroba tous les objets à sa vue; heureusement elle ne subit aucun dommage et, dépassant la célèbre Ithaque, où régna Ulysse, elle jeta l'ancre à l'est de Céphalonie. Des ouragans contrarièrent pendant quarante-huit heures sa marche, mais, le septième jour, don Juan, irrité de ces retards, regagna la pleine mer, quoique le temps et le vent fussent encore défavorables.

A Céphalonie le prince avait appris que Famagouste, la seconde ville de l'île de Chypre, était tombée au pouvoir des Turcs, qui avaient montré, en cette occasion, une perfidie et une cruauté inouïes. La garnison, après une défense qui avait coûté de très grands sacrifices d'hommes aux assiégeants, avait pu capituler, à des conditions honorables. Le général musulman, Mustapha, celui-là même qui avait conduit le siége de Malte, invita quatre des principaux capitaines vénitiens à une entrevue dans son camp; après un court entretien, plein d'irritation, Mustapha les condamna tous quatre à mort; trois furent décapités; le quatrième, noble vénitien, du nom de Bragadino, qui avait exercé le commandement supérieur, fut écorché vif sur la place publique de la ville. Ce monstre d'inhumanité fit alors remplir la peau de la malheureuse victime, et, suspendant ce hideux trophée à la vergue de sa galère, il retourna à Constantinople recevoir des mains de Sélim la récompense de ses services [1]. Il en avait rendu de très grands à son

[1] Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 143, 144. — « Despues hizo que lo

maître; la chute de Famagouste assura la conquête de l'île de Chypre, qui resta incorporée à l'empire ottoman [1].

La nouvelle de ces douloureux événements alluma dans le cœur des Vénitiens une soif ardente de vengeance; les alliés partagèrent ces sentiments, et tous attendirent impatiemment l'heure qui devait les mettre aux prises avec les ennemis de la foi.

Le dimanche, 7 octobre, date mémorable dans l'histoire, la flotte leva l'ancre, deux heures avant le jour. Le vent avait faibli, mais il continuait d'être défavorable, et les galères marchaient plutôt à force de rames qu'à l'aide des voiles. Au lever du soleil, elles étaient à la hauteur des Curzolari, amas d'énormes rochers ou d'îlots rocheux, qui commandent au nord l'entrée du golfe de Lépante. Les escadres alliées avançaient avec peine; tous les yeux étaient fixés sur l'horizon pour découvrir du plus loin l'ennemi. A la fin, la vigie postée dans la hune du *Real* cria : « Une voile! » et, bientôt après, elle annonça que la flotte ottomane tout entière était en vue. Plusieurs autres marins, grimpant le long des cordages, confirmèrent la nouvelle, qui était transmise presque en même temps par André Doria, placé à l'aile droite. Le doute n'était plus possible; don Juan, donnant l'ordre d'arborer son pennon sur le mât de misaine, déploya le grand étendard de la ligue, donné par le pape, et fit tirer un coup de canon, signal de la bataille. Le bruit, répercuté par les rochers, retentit agréablement aux oreilles des alliés,

degollassen vivo, y lleno el pellejo de paja lo hizo colgar de la entena de una galeota, y desta manera lo llevo por toda la ribera de la Suria. » — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 45.

[1] *Ibid.* fol. 44, 45. — Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 130-144. — Sagredo, *Monarcas Othomanos*, p. 283-289.

qui, levant les yeux vers la bannière consacrée, remplirent les airs de leurs cris joyeux [1].

Les principaux capitaines se rendirent à bord du *Real*, ponr recevoir les derniers ordres du commandant en chef. Même à cette dernière heure, quelques-uns se basardèrent à exprimer leurs doutes sur la sagesse de la résolution prise d'attaquer l'ennemi dans une position où il avait des avantages évidents; mais le prince coupa court à toute discussion : « Messieurs, » dit-il, « c'est le moment de se battre et non de donner des conseils. » Il continua ensuite à prendre ses mesures pour le combat.

Don Juan avait déjà remis à chaque commandant de galère des instructions écrites sur l'ordre de bataille à suivre, en cas de rencontre avec les Turcs. La flotte fut alors disposée d'après ces instructions; elle présentait un front de trois milles. Au loin, sur la droite, une escadre de soixante-quatre galères était placée sous les ordres de l'amiral génois, André Doria, nom redouté des musulmans. Le centre ou la *bataille*, comme on l'appelait, composé de soixante-trois galères, était conduit par don Juan lui-même, soutenu, d'un côté, par le capitaine-général du pape, Colonna, et, de l'autre, par Veniero, le capitaine-général de Venise. Derrière, à peu de distance, se trouvait la galère du grand-commandeur Requesens, qui était resté auprès de son ancien élève, quoiqu'un différend, heureusement vidé alors, qui s'était élevé entre eux pendant la traversée, eût prouvé que le jeune prince était parfaitement indépendant de son professeur dans l'art de la guerre.

[1] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 65. — *Documentos inéditos*, tom. III, p. 241. — Rosell, *Historia del Combate Naval*, p. 93, 94.

L'aile gauche, qui s'étendait le long de l'Étolie, était confiée au noble vénitien Barbarigo, qui, pour empêcher l'ennemi de le tourner, se rapprocha de la terre autant qu'il l'osa, dans son ignorance de la côte. Enfin, la réserve, comprenant trente-cinq galères, fut donnée au brave marquis de Santa-Cruz, auquel il était prescrit de se porter partout où il jugerait sa présence le plus nécessaire. Il parait que les bâtiments plus petits, dont quelques-uns venaient d'arriver, prirent peu de part à l'action, qui fut ainsi laissée aux galères.

Chaque commandant devait occuper avec son vaisseau assez de place pour ne pas entraver les mouvements, tout en n'ouvrant pas un passage à l'ennemi pour rompre la ligne; il avait l'ordre de se choisir un adversaire, d'engager immédiatement le combat avec lui et de l'aborder aussitôt qu'il serait possible. On reconnut que les éperons des galères offraient plus d'inconvénients que d'utilité; ils étaient rarement assez forts pour résister à un choc et ils gênaient considérablement la manœuvre et le tir de l'artillerie. Don Juan fit abattre l'éperon du *Réal;* cet exemple fut bientôt suivi par toute la flotte, et cette mesure eut, dit-on, d'excellents effets. On peut s'étonner que cette découverte n'ait été faite que dans un moment aussi critique [1].

Ayant reçu leurs dernières instructions, les officiers regagnèrent leurs différents bâtiments, et le prince, montant sur une frégate légère, passa rapidement entre les vaisseaux qui formaient l'aile droite, tandis que Requesens, sur son ordre, passait de même la gauche en revue. Le commandant en

[1] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 53. — Herrera, *Hist. General*, tom. II, p. 30. — *Relacion de la Batalla Naval*, MS. — Rosell, *Historia del Combate Naval*, p. 95, 99, 100.

chef voulait s'assurer des dispositions de ses soldats et les exciter par quelques paroles d'encouragement. Il rappela aux Vénitiens les injures récentes qu'ils avaient subies; l'heure de la vengeance, leur dit-il, était arrivée. Aux Espagnols et aux autres alliés il parla ainsi : « Vous êtes venus combattre pour la croix, décidés à vaincre ou à mourir. Que la mort ou la victoire vous attende, faites votre devoir aujourd'hui et vous conquerrez une glorieuse immortalité! » Ces paroles furent reçues par des acclamations enthousiastes qui firent battre le cœur du jeune héros et lui apprirent qu'il pouvait compter sur ses hommes, à l'heure décisive. En retournant, le prince aperçut Veniero sur le pont de sa galère, et ils se saluèrent aussi amicalement que s'il n'avait jamais existé de différend entre eux; ces braves guerriers voulaient, dans cet instant suprême, oublier toute inimitié personnelle pour se dévouer en commun à la grande cause qu'ils défendaient [1].

La flotte ottomane avançait lentement et avec difficulté, car le vent, qui jusque-là avait été contraire aux chrétiens, après avoir faibli pendant quelque temps, avait tout à coup changé de direction et il soufflait en ce moment contre l'ennemi [2]; en outre, à mesure que le soleil montait dans le ciel, ses rayons, qui avaient d'abord troublé la vue des alliés, frappaient peu à peu celle des musulmans. C'étaient là des présages heureux pour les chrétiens, qui regardèrent

[1] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 67 et seq. — *Relacion de la Batalla Naval*, MS. — *Otras Relaciones*, Documentos inéditos, tom. III, p. 242, 262.

[2] La plupart des auteurs mentionnent cet heureux changement du vent. Voy., entre autres, *Relacion de la Batalla Naval*, MS.; *Relacion escrita por Miguel Servia, confesor de Don Juan*, Documentos inéditos, tom. XI, p. 368; Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 75. Les écrivains cités assistaient à la bataille.

le premier comme le signe d'une intervention divine en leur faveur. Quand la flotte turque, se rapprochant avec lenteur, ne fut plus à grande distance, on reconnut qu'elle était plus forte qu'on ne l'avait cru; elle se composait de près de deux cent cinquante galères royales, la plupart énormes, outre un certain nombre de vaisseaux plus petits qui furent relégués à l'arrière et ne prirent, parait-il, comme ceux des alliés, que peu de part à l'action. Il n'y avait pas, dit-on, moins de cent vingt mille hommes, soldats et matelots, à bord de tous ces bâtiments [1]. Les galères étaient disposées, comme d'ordinaire, en forme de demi-lune, et couvraient un bien plus grand espace que celles des alliés, un peu moins nombreuses. C'était un magnifique spectacle que celui de ces proues dorées et richement peintes, de ces innombrables pennons, de ces flammes, flottant gaîment à la brise, tandis qu'aux rayons du soleil levant étincelaient les cimeterres de Damas et les aigrettes éblouissantes de pierreries, qui ornaient les turbans des chefs supérieurs.

Au centre de la ligne de bataille, en face du capitaine-général de la ligue, se trouvait Ali Pacha, monté sur une immense capitane. L'aile droite était commandée par Mahomet Sirocco, vice-roi d'Égypte, soldat prudent et courageux; la gauche, par Uluch Ali, dey d'Alger, corsaire redouté dans la Méditerranée. Ali Pacha s'était, comme don Juan, trouvé en désaccord avec plusieurs de ses officiers qui s'élevaient énergiquement contre le projet d'attaquer une armée aussi

[1] Au milieu de l'incertitude produite par les contradictions que l'on remarque entre les différents auteurs et même entre les relations officielles, au sujet du nombre des vaisseaux turcs et de la force de la flotte ottomane, nous avons adopté l'estimation faite par M. Rosell, qui a soigneusement comparé toutes les autorités. — *Historia del Combate Naval*, p. 94.

formidable que celle des alliés; mais, ainsi que son rival, il était jeune et ambitieux; il avait été envoyé par son maître pour combattre l'ennemi, et nulles remontrances, pas même celles de Mahomet Sirocco, pour qui il avait une grande déférence, ne purent le détourner de la résolution qu'il avait prise.

L'amiral turc avait d'ailleurs reçu de faux renseignements, qui lui faisaient croire ses adversaires bien moins forts qu'ils ne l'étaient réellement. Le premier coup d'œil le confirma dans cette erreur, car l'extrémité de l'aile gauche des chrétiens, commandée par Barbarigo, était dérobée à sa vue par les côtes de l'Étolie. Quand il fut plus près et qu'il vit toute la flotte, il changea, dit-on, de contenance; s'il en est ainsi, il ne perdit du moins rien de son courage. En parlant à ceux qui l'entouraient, il montra autant de confiance qu'auparavant dans l'issue de la bataille, et il pressa ses rameurs de déployer toute leur vigueur. Ali était doué de sentiments humains, assez rares dans sa nation; les esclaves qui ramaient sur son vaisseau étaient tous ou presque tous des captifs chrétiens; il leur dit en quelques mots pleins de sensibilité : « Si vos compatriotes remportent la victoire, que Dieu vous en fasse profiter; que je triomphe, au contraire, vous serez certainement libres. Si vous comprenez que j'agis bien envers vous, agissez de même envers moi [1]. »

Arrivé plus près encore, le commandant turc, observant

[1] « Si hoy es vuestro dia, Dios os lo dé; pero estad ciertos que si gano la jornada, os daré libertad : por lo tanto haced lo que debeis á las obras que de mi habeis recebido. » — Rosell, *Historia del Combate Naval*, p. 101.

Pour les dernières pages, voy. Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 150, 151; Sagredo, *Monarcas Othomanos*, p. 292; Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 65, 66; *Relacion de la Batalla Naval*, MS.

les dispositions prises par les alliés, changea son ordre de bataille et, comme eux, éloigna davantage de son centre les deux ailes. Il fit tirer, hors de portée, un coup de canon, en signe de défi à l'ennemi; le *Real* répondit à cette provocation, et un second coup, tiré par les musulmans, fut immédiatement suivi d'une détonation, du côté des chrétiens. La distance qui séparait les adversaires diminuait rapidement. Dans ce moment solennel, un silence de mort régnait dans toute la flotte chrétienne; on eût dit que les soldats retenaient leur souffle, comme des hommes absorbés dans l'attente de quelque grande catastrophe. La journée était magnifique; une brise légère, qui continuait d'incommoder les Ottomans, se jouait sur les flots, un peu agités par des vents soufflant en sens contraire. Il était près de midi, et, lorsque le soleil, montant dans un ciel sans nuages, eut atteint son zénith, il sembla s'arrêter, comme s'il eût voulu assister au beau spectacle offert par cette foule de vaisseaux qui sillonnaient la mer et que l'on eût dit réunis pour une revue plutôt que pour un combat mortel.

L'illusion, si elle avait été possible, eût bientôt été dissipée par les farouches clameurs qui s'élevèrent tout à coup, du côté des Turcs poussant leur cri de guerre habituel. Une scène bien différente se passait du côté des chrétiens. Là, on pouvait voir don Juan, armé de pied en cap, debout à la proue du *Real* et attendant avec anxiété le moment du combat. Ainsi exposé à tous les regards, il s'agenouilla et, fixant les yeux sur le ciel, pria humblement le Tout-Puissant de soutenir son peuple, en ce jour. Tous suivirent cet exemple; tous, officiers et soldats, tombant à genoux et contemplant la bannière sacrée qui flottait au dessus du *Real*, unirent leurs prières à celles de leur jeune commandant. Ils

reçurent ensuite l'absolution des mains des prêtres, qui se trouvaient en certain nombre à bord de chaque bâtiment, et, quand ils se relevèrent, ils se sentirent plus forts, certains que le Dieu des armées combattrait à leurs côtés [1].

Lorsque les premiers vaisseaux turcs furent arrivés à portée de canon, ils commencèrent à tirer contre l'ennemi; bientôt toute la flotte ouvrit le feu et l'entretint sans interruption, tout en avançant. Sur l'ordre de don Juan, les trompettes et les timbales donnèrent le signal du combat et presque aussitôt on entendit une décharge simultanée de tous les canons qui avaient été tournés contre les musulmans. Le prince avait fait remorquer les galéasses, ces gigantesques bâtiments dont nous avons déjà dit quelques mots, à un demi-mille en avant de la flotte, pour arrêter la marche des Turcs; lorsque ceux-ci furent près, les galéasses lancèrent leurs bordées à droite et à gauche, et leur grosse artillerie eut un effet surprenant. Ali Pacha donna l'ordre à ses galères de rompre leur ligne et de passer, sans les attaquer, entre ces vaisseaux monstres qu'il ne connaissait pas. Ceux-ci n'endommagèrent pas moins considérablement plusieurs des navires les plus rapprochés et dérangèrent l'ordre de bataille de l'ennemi; ils étaient cependant construits d'une manière grossière et il paraît qu'après avoir servi en cette occasion, ils ne prirent plus aucune part au combat.

L'action s'engagea à l'aile gauche des alliés, que Mahomet

[1] Le fait est raconté par la plupart des historiens de la bataille. L'auteur du manuscrit que nous citons si souvent dit que le vent changea, au moment même où les chrétiens priaient Dieu de venir à leur aide. « Y en este medio, que en la oracion se pedia á Dios la victoria, estaba el mar alterado de que nuestra armada recibia gran daño y antes que se acabase la dicha oracion el mar estuvo tan quieto y sosegado que jamas se a visto, y fué fuerça á la armada enemiga amainar y venir al remo. »

Sirocco voulait tourner. Barbarigo, l'amiral vénitien, qui commandait de ce côté, avait prévu ce mouvement et, pour l'empêcher, il s'était approché du rivage autant qu'il l'avait osé. Sirocco, qui connaissait mieux la côte, vit qu'il avait assez de place pour passer et, s'avançant avec toute la célérité que permettaient les rames, il réussit à franchir les lignes ennemies. Ainsi placée entre deux feux, l'extrême gauche des chrétiens se trouvait dans une position des plus désavantageuses. Il n'y eut pas moins de huit galères qui sombrèrent; plusieurs autres furent capturées. Le brave Barbarigo, se jetant au fort du combat, sans se couvrir de son armure, eut l'œil percé d'une flèche et fut porté dans sa cabine, quoiqu'il ne pût se résigner à laisser à un autre la gloire de la journée. Les Vénitiens continuèrent cependant de lutter avec une fureur indomptable; ils se battaient avec l'ardeur d'hommes qui défendent leur propre cause et qui n'ont pas seulement soif de gloire, mais de vengeance [1].

Du côté opposé, le dey d'Alger, Uluch Ali, tentait une manœuvre semblable à celle que Sirocco venait d'exécuter avec tant de succès. Profitant de sa supériorité numérique, il essaya de tourner la droite des alliés, commandée par André Doria. Celui-ci s'attendait à cette tentative et parvint à la déjouer. C'était une lutte d'habileté entre les deux meilleurs marins de la Méditerranée. Doria, pour empêcher ses

[1] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 71. — Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 156. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 688. — *Relacion de la Batalla Naval*, MS. — *Otra Relacion*, Documentos inéditos, tom. XI, p. 368.

L'inestimable collection des *Documentos inéditos* renferme plusieurs récits de la bataille de Lépante, dus à la plume de contemporains; entre autres, il y en a un écrit par Fray Miguel Servia, qui était le confesseur de don Juan d'Autriche et fut présent au combat. Ces différents récits se contredisent moins qu'on ne pourrait s'y attendre.

adversaires de l'entourer, étendit ses lignes si loin, que don Juan dut lui faire observer qu'il laissait le centre trop exposé; les nouvelles dispositions qu'il avait prises lui furent d'ailleurs funestes à lui-même; il s'affaiblit et présenta à l'ennemi certains points vulnérables, que l'œil perçant d'Uluch Ali eut bientôt découverts. Comme l'aigle fondant sur sa proie, le dey tomba sur quelques galères très éloignées des autres; il en coula plus d'une à fond et se retira triomphalement avec la grande capitane de Malte dont il s'était emparé [1].

Pendant que le combat s'engageait, à droite et à gauche, d'une manière aussi désastreuse pour les chrétiens, leur succès au centre était douteux. Don Juan s'était bravement avancé avec sa division, désireux surtout d'en venir aux mains avec Ali Pacha, l'ennemi le plus digne de ses coups; l'amiral turc ne recherchait pas moins cette rencontre. On reconnaissait sans peine les galères des deux commandants, non seulement à leur position, mais à leurs dimensions et à la richesse de leurs ornements; on voyait d'ailleurs flotter sur l'une la bannière de la ligue, sur l'autre le grand étendard ottoman; celui-ci, de même que l'ancien étendard des califes, était regardé comme ayant un caractère sacré; il était couvert de citations du Coran, écrites en lettres d'or, et portait le nom d'Allah répété vingt-huit mille neuf cents

[1] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 72. — *Relacion de la Batalla Naval*, MS.

Ce dernier manuscrit, entre beaucoup d'autres, nous a été laissé par un témoin oculaire, qui parait avoir écrit son récit à bord d'une des galères chrétiennes, à Petala, dans la semaine qui suivit l'engagement. L'auteur raconte les événements dans un style simple et sans affectation, qui provoque la confiance du lecteur. Le manuscrit original, dont nous possédons une copie, se trouve dans la bibliothèque de l'université de Leyde.

fois; appartenant au sultan, il avait été transmis de père en fils, depuis l'origine de la dynastie impériale, et n'avait jamais paru sur un champ de bataille, à moins que l'armée ne fût conduite par le grand-seigneur lui-même ou par son lieutenant [1].

Les deux chefs pressaient également leurs rameurs de se hâter. Leurs galères eurent bientôt devancé les flottes et, volant à travers les vagues écumantes, comme emportées dans un tourbillon, elles se heurtèrent si violemment qu'on les entendit craquer partout et qu'elles chancelèrent; la secousse avait été si forte, que le bâtiment monté par le pacha, beaucoup plus grand et plus élevé que l'autre, fut jeté au dessus de celui-ci, dont il effleura, de sa proue, le quatrième banc des rameurs. Aussitôt que les vaisseaux furent dégagés et que les équipages revinrent de leur surprise, l'œuvre de mort commença. La force principale de don Juan consistait en trois cents arquebusiers espagnols, pris parmi l'élite de son infanterie. Ali avait un nombre égal de janissaires sous ses ordres et s'était fait suivre d'un navire plus petit, qui en portait deux cents autres, servant de corps de réserve; il avait aussi à bord une centaine d'archers; car les Turcs faisaient encore, à cette époque, un aussi grand usage de l'arc que les autres musulmans.

Le pacha ouvrit immédiatement contre l'ennemi un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie; les chrétiens ripostèrent avec la même ardeur et bien plus d'effet, car on observa que les Ottomans tiraient au dessus de leurs adversaires. La galère d'Ali manquait des ouvrages de défense qui

[1] On trouve une description minutieuse de l'étendard ottoman, empruntée à un manuscrit de Louis del Marmol, dans la *Coleccion de Documentos inéditos*, tom. III, p. 270 et seq.

protégeaient les flancs des vaisseaux espagnols; les Turcs, réunis en foule épaisse sur la proue élevée, présentaient un facile point de mire aux ennemis; mais, s'il en tombait un grand nombre à chaque décharge, les pertes étaient constamment réparées par des soldats de la réserve; ils purent ainsi entretenir un feu incessant, qui affaiblissait les chrétiens, et, comme ceux-ci, aussi bien que les Ottomans, déployaient une valeur indomptable, on ne pouvait prévoir de quel côté pencherait la victoire.

L'intervention des deux chefs dans la lutte, augmentait encore l'ardeur des combattants. L'un et l'autre étaient soutenus par quelques-uns des plus vaillants capitaines de leur flotte. On voyait, aux côtés de don Juan, Colonna et le vieux Veniero, qui, à l'âge de soixante-seize ans, accomplit des faits d'armes dignes d'un ancien paladin. C'est ainsi qu'une petite troupe de guerriers s'était formée autour des commandants supérieurs, qui parfois se trouvèrent assaillis par plusieurs ennemis en même temps; cependant ils ne se perdaient pas de vue, et, repoussant du mieux qu'ils pouvaient leurs adversaires de moindre rang, ils se cherchaient mutuellement, brûlant d'en venir aux mains et d'engager un duel à mort [1].

Ainsi l'entrée du golfe de Lépante était devenue le théâtre d'un combat furieux. Les nuages de vapeurs qui s'élevaient lentement au dessus des eaux, dérobaient à la vue tout ce qui se passait à quelque distance; mais parfois la brise dissipait la fumée pour un moment ou les lueurs des détonations de l'artillerie sillonnaient, comme l'éclair, ces

[1] *Documentos inéditos*, tom. III, p. 265; tom. XI, p. 368. — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 70. — Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 156, 157. — *Relacion de la Batalla Naval*, MS.

ténèbres épaisses. Quiconque eût pu lever le voile jeté sur cette scène et embrasser celle-ci d'un coup d'œil, eût vu les combattants, divisés par petits détachements, aux prises les uns avec les autres, indépendants du reste de leurs compagnons et ignorant même complétement ce qui se passait ailleurs. On ne remarquait pas ces vastes combinaisons et ces habiles manœuvres qui signalent une grande bataille navale; la lutte se réduisait plutôt à de petits engagements, semblables aux combats de terre. Les galères accrochées présentaient une espèce de terrain plat sur lequel les soldats et les galériens se battaient corps à corps; l'abordage décidait généralement de l'issue de l'action. Comme il arrive presque toujours dans ces mêlées, le carnage était grand; les ponts étaient encombrés de cadavres de chrétiens et de musulmans, couchés pêle-mêle. On cite des vaisseaux sur lesquels il ne resta pas un homme vivant ou, du moins, sans blessures [1]. Le sang coulait à flots dans les eaux du golfe, qui en devinrent rouges jusqu'à quelques milles de distance.

On eût dit qu'une tempête avait bouleversé la mer et l'avait couverte des épaves des magnifiques bâtiments qui la sillonnaient avec tant d'orgueil, il n'y avait que peu d'instants. Rien ne rappelait le brillant spectacle qu'ils avaient offert, ni ces carènes entr'ouvertes, ni ces mâts renversés ou brisés par les boulets, ni ces voiles déchirées, dont les lambeaux flottaient au vent, ni ces débris qui

[1] Herrera parle d'une galère, « *la Piamontesa de Saboya* degollada en ella toda la gente de cabo y remo y despedazado con once heridas D. Francisco de Saboya. » Une autre, « *la Florencia*, » dit Rosell, « perdio todos los soldados, chusma, galeotes y caballeros de San Esteban que en ella habia, excepto su capitan Tomás de Médicis y diez y seis hombres más, aunque todos heridos y estropeados. » — *Historia del Combate Naval*, p. 113.

surnageaient encore et auxquels des milliers de soldats blessés et à demi noyés se cramponnaient, en appelant au secours avec des cris lamentables. Des bruits horribles avaient rompu le silence qui régnait, deux heures auparavant, dans ces belles solitudes.

L'aile gauche des alliés, commandée par Barbarigo, avait été, comme on l'a vu, cruellement maltraitée par les Turcs, au commencement de l'action. Barbarigo lui-même avait reçu une blessure mortelle; sa position avait été tournée et plusieurs galères avaient été coulées bas. Mais le désespoir donna des forces aux Vénitiens; déployant une vigueur surhumaine, ils réussirent à repousser les assaillants et prirent à leur tour l'offensive. L'épée à la main, ils enlevèrent successivement les vaisseaux ennemis; on voyait, au milieu de la mêlée, le capucin conduisant, le crucifix en main, les fidèles à l'abordage [1]. Les esclaves chrétiens ramant à bord des navires musulmans brisèrent dans plusieurs cas leurs chaînes et se joignirent à leurs coreligionnaires contre leurs maîtres. Le bâtiment que montait l'amiral, Mahomet Sirocco, sombra, et le vice-roi d'Égypte ne fut retiré de la mer que pour tomber sous le glaive du vainqueur, Jean Contarini; le Vénitien ne pouvait éprouver aucune pitié pour le Turc.

La mort de leur commandant acheva de décourager les vaincus; sans tenter une plus longue résistance, ils fuirent alors devant leurs ennemis altérés de vengeance. Ceux qui étaient le plus rapprochés de la côte essayèrent d'échapper en

[1] « Tomo una Alabarda o Pertesana, y ligando en ella el Sancto Crucifixo, verdadera pendon, se puso delante do todos assi desarmado como estava, y fue el primero que entro en la Galera Turquesca, haziendo con su Alabarda cosas que ponian admiracion. » — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 75.

échouant leurs vaisseaux contre le rivage, pour les abandonner aux chrétiens; cependant un grand nombre de fuyards se noyèrent en nageant vers la terre. Barbarigo, déjà agonisant, apprit la défaite des Ottomans, et, remerciant par une courte et fervente prière le Tout-Puissant qui lui avait permis de vivre jusqu'à cette heure, rendit le dernier soupir [1].

Pendant ce temps, le combat continuait au centre, où les deux commandants en chef luttaient sur leurs galères, à la lueur d'incessantes décharges d'artillerie et de mousqueterie, qui les faisaient paraître enveloppés « dans la robe de flammes des martyrs. » De part et d'autre, la valeur était la même, mais elle n'était pas également heureuse. Deux fois les Espagnols avaient monté à l'abordage, et deux fois ils avaient été repoussés avec perte; cependant leur supériorité dans les armes à feu leur aurait donné un avantage marqué sur leurs adversaires, si des troupes fraîches n'avaient pas comblé les vides faits dans les rangs de ceux-ci. Plus d'une fois, les deux chefs cessèrent de s'attaquer, pour se défendre contre de nouveaux assaillants; mais bientôt ils recommençaient la lutte, comme s'ils eussent dédaigné de tourner leurs forces contre un ennemi moins puissant. L'un et l'autre, pendant toute la durée de l'engagement, s'exposèrent au danger comme de simples soldats; Philippe lui-même eût convenu qu'il était difficile à son frère de se retirer sans déshonneur en lieu de sûreté. Don Juan reçut une légère blessure au

[1] « Vivio hasta que sabiendo que la vitoria era ganada dijo : que daba gracias á Dios que lo hubiese guardado tanto que viese vencida la batalla y roto aquel comun enemigo que tanto deseo ver destruido. » — Herrera, *Relacion de la Guerra de Cipro*, Documentos inéditos, tom. XXI, p. 360.

pied et refusa de se laisser panser avant que le combat ne fût fini.

Les Espagnols ralliés, les trompettes sonnèrent la charge; cette troisième attaque fut plus heureuse que les deux précédentes. Les chrétiens se jetèrent intrépidement sur le pont de la galère turque. Les janissaires leur opposèrent, comme précédemment, un ferme rempart. Ali Pacha les conduisait; mais, dans ce moment, il fut atteint à la tête d'une balle de mousquet et tomba, privé de connaissance. Ses soldats se défendaient avec une valeur digne de leur ancienne renommée, mais il leur manquait la voix qu'ils étaient habitués à entendre. Après une courte et vaine résistance contre les Castillans qui s'étaient élancés avec une fougue irrésistible, ils furent entraînés en désordre et jetèrent bas les armes. Le pont était couvert de morts et de mourants; on découvrit sous ce tas de victimes le commandant en chef, grièvement blessé, mais non mortellement peut-être. Des Espagnols, qui le reconnurent, voulaient l'achever; mais, sorti de l'étourdissement où sa blessure l'avait jeté, Ali Pacha eut assez de présence d'esprit pour se débarrasser de ses ennemis, en leur indiquant l'endroit où il avait caché son argent et ses joyaux; ils se hâtèrent de chercher le trésor, pour l'empêcher de tomber dans les mains de leurs camarades.

Ali ne fut pas aussi heureux avec un autre soldat, qui arriva bientôt après en brandissant son sabre pour l'en frapper. En vain il essaya de fléchir le misérable. Celui-ci était un de ces criminels condamnés aux galères, que le prince avait délivrés de leurs chaînes pour leur faire donner des armes; il ne croyait pas que tout l'or qui lui était offert pût valoir la vie du pacha; sans hésiter, le galérien abattit

d'un coup la tête de l'infortuné couché à terre, puis il alla porter ce hideux trophée à don Juan. Mais il avait eu tort de compter sur une récompense. Le jeune commandant regarda cet objet avec une pitié mêlée d'horreur; il se rappelait peut-être la conduite généreuse de son rival envers ses esclaves chrétiens et pensait qu'Ali méritait un meilleur sort. Il demanda froidement « ce qu'il pouvait faire de ce présent, » et ordonna qu'on jetât cette tête à la mer. On rapporte que ses soldats, loin d'obéir à cet ordre, la plantèrent sur une pique et l'exposèrent sur la galère capturée. En même temps, on renversait la bannière du croissant, tandis que celle de la croix, hissée à sa place, annonçait la défaite du pacha [1].

A la vue de l'étendard bénit, les chrétiens poussèrent des cris de victoire, qui dominèrent le bruit de la bataille [2]. La

[1] *Relacion de la Batalla Naval*, MS. — Herrera, *Hist. General*, tom. II, p. 33. — Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 157, 158. — *Documentos inéditos*, tom. III, p. 244.

Torres y Aguilera cite un fait assez extraordinaire au sujet du grand étendard de la ligue, déployé sur le *Real*. Ni balle ni flèche ne touchèrent, pendant la bataille, la figure du Christ brodée sur cet étendard, quoique toutes les autres bannières fussent trouées en mille endroits. Deux flèches cependant s'étant logées des deux côtés du crucifix, un singe, qui se trouvait à bord de la galère, grimpa sur le mât et, les arrachant avec les dents, les jeta dans la mer! (*Chronica*, fol. 75.) Quand on pense au grand nombre de prêtres qui accompagnaient l'expédition, on s'étonne qu'il n'y ait pas eu plus de miracles.

[2] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 72 et seq. — *Relacion de la Batalla Naval*, MS. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 182. — *Documentos inéditos*, tom. III, p. 247 et seq. — Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 160. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. IX, cap. XXV, XXVI.

« Do el estandarte barbaro abatido
« La Cruz del Redentor fue enarbolada
« Con un triunfo solene y grande gloria,
« Cantando abiertamente la vitoria. »

(Ercilla, *La Araucana*, par. II, canto XXIV.)

nouvelle de la mort d'Ali passa bientôt de bouche en bouche, et eut pour effet d'encourager les alliés, tandis qu'elle épouvantait les musulmans. Ceux-ci avaient perdu toute assurance; leur feu faiblissait, leur vigueur s'éteignait. Ils étaient trop éloignés de la côte pour penser à y chercher un asile, comme leurs compagnons de l'aile droite; il ne leur restait qu'à prolonger leur défense ou à se rendre. La plupart choisirent ce dernier parti. Un grand nombre de vaisseaux furent emportés à l'abordage, d'autres furent coulés bas. En moins de quatre heures, le centre des musulmans, de même que leur aile gauche, avait, on peut le dire, été complétement anéanti.

Cependant le combat continuait avec moins de vivacité à l'aile droite des alliés. On se rappelle qu'Uluch Ali avait, de ce côté, profité de la faute commise par Doria, qui avait étendu sa ligne de manière à l'affaiblir considérablement. Le chef algérien, se portant sur le point le plus vulnérable, avait, comme on l'a vu, réussi à capturer et à détruire plusieurs vaisseaux; il eût fait subir de plus grandes pertes encore à l'ennemi, sans le secours que celui-ci reçut fort à propos du marquis de Santa Cruz. Ce brave officier, qui commandait la réserve, avait déjà donné une aide précieuse à don Juan, lorsque, luttant contre le pacha, il avait été assailli par plusieurs galères turques à la fois. Le marquis était accouru en ce moment et, repoussant les navires ennemis, dont l'un tomba plus tard en ses mains, il permit au commandant en chef de recommencer la lutte contre son rival.

A peine instruit de la position critique où se trouvait Doria, le chef espagnol, soutenu par Cardona, général des galères siciliennes, vola à son secours. S'élançant au milieu

de la mêlée, les deux commandants tombèrent comme la foudre sur les vaisseaux algériens. Peu d'entre ceux-ci tentèrent de soutenir le choc, mais, dans leur empressement à l'éviter, ils rencontrèrent Doria et son escadre génoise. Assailli de tous côtés, Uluch Ali dut lâcher les bâtiments qu'il avait pris et chercher son salut dans la fuite. Il laissa aller à la dérive la capitane de Malte qu'il avait attachée à sa poupe et dont le pont, couvert de trois cents cadavres, attestait l'héroïsme de ses défenseurs. Ayant appris la défaite de ses coreligionnaires au centre et la mort d'Ali Pacha, il comprit qu'il ne lui restait plus qu'à fuir au plus tôt et à sauver le plus possible de ses soldats. Il n'y avait pas dans la flotte turque des vaisseaux supérieurs aux siens ou portant des guerriers mieux disciplinés, car c'étaient les fameux corsaires de la Méditerranée, bercés dès leur enfance sur les eaux de la mer.

On vit alors le chef algérien, le signal de la retraite donné, cinglant, vers le nord à la tête de son escadre; toutes les voiles qui lui restaient étaient déployées et ses rameurs s'épuisaient en efforts pour l'entraîner au loin. Doria et Santa Cruz le poursuivaient avec rapidité; mais, porté sur les ailes du vent, il les eut bientôt distancés. Don Juan, qui s'était délivré de ses adversaires, rejoignit l'amiral génois et se mit, avec lui, à la poursuite du vice-roi. Un rocher, qui s'avançait dans la mer, barrait la route du fugitif et le prince espérait l'arrêter là; quelques vaisseaux vinrent, en effet, s'y briser, mais les autres, au nombre d'environ quarante, gagnant le large avec plus d'audace, doublèrent le cap sans souffrir aucun dommage, puis, hâtant leur course, ils s'effacèrent peu à peu à l'horizon et l'on ne vit plus que leurs voiles blanches, que l'on eût prises pour une bande

d'oiseaux de mer volant au loin. Les alliés prétendirent que, s'ils s'étaient laissés devancer par les Algériens, c'était parce que leurs rameurs, qui avaient porté les armes pendant le combat, étaient criblés de blessures.

La bataille avait duré plus de quatre heures. Le ciel, qui était resté sans nuage toute la journée, commença alors à s'assombrir et à offrir les signes d'un prochain orage. Avant de chercher un abri pour s'y réfugier avec ses prises, don Juan visita le lieu de l'action ; il trouva que plusieurs vaisseaux, appartenant la plupart aux musulmans, étaient trop endommagés pour pouvoir servir encore, et il les fit brûler, après que l'on eut pris tous les objets de valeur qu'ils renfermaient. Il choisit le port voisin de Petala comme le plus sûr et le plus facilement accessible pendant la nuit. Avant qu'il y fût arrivé, la tempête avait déjà éclaté et l'obscurité avait couvert la mer ; ces ténèbres ne rendaient que plus visibles les bâtiments abandonnés, d'où l'on voyait sortir, comme de volcans sous-marins, des torrents de feu mêlés d'une pluie d'étincelles.

CHAPITRE XI.

CONQUÊTE DE TUNIS.

(1571-1574.)

Pertes des combattants. — Générosité de don Juan. — Retour triomphal. — Enthousiasme dans la chrétienté. — Résultats de la bataille. — Opérations dans le Levant. — Conquête de Tunis. — Reprise de la ville par les Turcs.

Après la bataille, le jeune commandant en chef se vit comblé de longs et bruyants éloges par ses braves compagnons d'armes. Les officiers et les soldats passaient des heures joyeuses à se raconter leurs nombreux exploits; mais par moments un nuage de tristesse couvrait cette joie, quand les vainqueurs apprenaient la mort de ceux de leurs amis qui avaient payé de leur sang cette victoire.

Elle avait, en effet, coûté cher aux alliés; l'histoire moderne ne rappelle pas un combat naval plus sanglant. Les Turcs surtout avaient souffert cruellement; on diffère, comme toujours, sur le chiffre des pertes, mais on peut sûrement estimer celles des musulmans à près de vingt-cinq mille hommes tués et cinq mille prisonniers. Les chrétiens éprouvèrent la plus douce émotion en délivrant douze mille captifs, enchaînés à la rame sur les galères ennemies, et en

voyant ces malheureux venir, le visage baigné de larmes, remercier et bénir leurs libérateurs [1].

Les pertes des alliés furent comparativement faibles; elles ne s'élevèrent pas à huit mille hommes [2]. La disproportion de ce nombre avec celui des Ottomans peut s'expliquer, en partie, par la supériorité des Européens dans les armes à feu, en partie, par l'usage exclusif qu'ils faisaient de ces armes, au lieu de se servir d'arcs et de flèches, instruments moins meurtriers, mais sur lesquels les Turcs, comme les autres musulmans, paraissaient compter beaucoup. Enfin les infidèles avaient été battus et, s'ils avaient été plus maltraités que leurs adversaires, ils avaient subi le sort inévitablement réservé aux vaincus.

Quant à la flotte ottomane, on pouvait la considérer comme anéantie. D'environ deux cent cinquante galères qui avaient pris part à l'action, quarante au plus avaient échappé; cent trente avaient été prises et partagées entre les vainqueurs; les autres, coulées à fond ou brûlées, avaient été englouties par les vagues. Au contraire, les confédérés n'avaient pas, dit-on, perdu plus de quinze galères, quoiqu'un plus grand nombre, sans doute, eussent été mises hors de service. Cette différence prouve évidemment l'infériorité des Turcs dans la construction des vaisseaux et dans

[1] Les pertes des musulmans ne peuvent guère être évaluées, tant les auteurs se contredisent. L'auteur du MS. de Leyde fait, à ce sujet, cette remarque : « La gente muerta de Turcos no se ha podido saber por que la que se hecho en la mar fuera de los degollados fueron infinitos. » Nous avons suivi, comme en d'autres occasions, M. Rosell, *Historia del Combate Naval*, p. 118.

[2] M. Rosell n'évalue pas les pertes totales des alliés à moins de sept mille six cents hommes, dont mille Romains, deux mille Espagnols et les autres Vénitiens. — *Ibid.*, p. 113.

les manœuvres. On trouva à bord de plusieurs de ces bâtiments un immense butin, de l'or, des joyaux, du brocart. La galère de l'amiral renfermait seule, assure-t-on, soixante-dix mille sequins d'or, somme considérable mais qui ne fut pas suffisante, paraît-il, pour racheter la vie d'Ali [1].

Pour bien apprécier la perte des combattants, il faut tenir compte du rang aussi bien que du nombre des tués. Des deux côtés une foule de personnages distingués périrent; le relevé des morts prouva que chacun s'était peu soucié de sa vie, en poursuivant la gloire. Le commandant en second des Vénitiens, l'amiral ottoman et son lieutenant à l'aile droite, tombèrent dans la bataille. Plus d'un gentilhomme de haute naissance acheva à Lépante une longue et glorieuse carrière; plus d'un autre, au contraire, vit dater de ce jour le commencement de sa renommée. Il en fut ainsi pour Alexandre Farnèse, prince de Parme; bien qu'il fût presque aussi âgé que son oncle, don Juan d'Autriche, les quelques années qui les séparaient avaient placé entre eux une distance immense, puisque l'un occupait la position de commandant en chef et que l'autre était un simple soldat de fortune. Cependant, même dans ces conditions, Farnèse réussit à s'illustrer par ses exploits. Le vaisseau sur lequel il était monté soutenait un combat acharné contre une galère turque, rangée côte à côte avec lui; au milieu de l'action, le prince sauta à bord du bâtiment ennemi, et, abattant tous ceux qui lui opposaient de la résistance, ouvrit un chemin où ses compagnons s'élancèrent l'un après

[1] Rosell, *Historia del Combat e Naval*, ubi supra. — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 74 et seq. — *Documentos inéditos*, tom. III, p. 246-249; tom. XI, p. 370. — Sagredo, *Monarcas Othomanos*, p. 295, 296. — *Relacion de la Batalla Naval*, MS.

l'autre; après une lutte courte mais sanglante, la victoire resta aux chrétiens. Don Juan, placé tout près de là, fut témoin de l'intrépidité de son neveu et n'essaya pas de cacher l'admiration qu'elle lui inspirait. La bravoure déployée par le jeune prince, en cette occasion, annonçait ce qu'il fut plus tard, lorsqu'il succéda à son oncle dans le commandement et le surpassa en renommée militaire [1].

A cette bataille assistait aussi un jeune homme, qui, alors obscur et ignoré, devait un jour se couvrir de lauriers plus purs et plus enviables que ceux qui croissent sur les champs de bataille. C'était Cervantès qui, âgé de vingt-quatre ans, servait comme simple soldat à bord de la flotte. Il avait été retenu au lit par la fièvre, mais, malgré les observations de son capitaine, il demanda avec instance, le matin du grand jour, la permission non seulement de porter les armes, mais de se placer au poste du danger. Il fit vaillamment son devoir, comme le prouvèrent deux blessures à la poitrine et une à la main, dont il resta estropié pour le restant de ses jours. C'était heureusement la main gauche; l'autre resta à Cervantès pour écrire ces ouvrages immortels, qui devaient devenir populaires en Espagne et dans toutes les parties du monde civilisé [2].

[1] *Relacion de la Batalla Naval*, MS.

Don Juan signale cet exploit de son vaillant neveu dans la première lettre qu'il écrivit au roi, après la bataille. Cette lettre, datée de Petala, 10 octobre, a été publiée par Aparici, *Documentos inéditos relativos a la Batalla de Lepanto*, p. 26.

[2] Navarete, *Vida de Cervantes*, Madrid, 1819, p. 19.

Cervantès, dans le prologue de la seconde partie de son Don Quichotte, faisant allusion à la journée de Lépante, s'écrie avec enthousiasme que, pour toutes ses blessures, il ne voudrait pas avoir manqué d'assister à cette glorieuse bataille. « Quisiera antes haberme hallado en aquella faccion prodigiosa, que sano ahora de mis heridas, sin haberme hallado en ella. »

Une furieuse tempête gronda durant vingt-quatre heures, après la bataille; la flotte était déjà en sûreté dans le port de Petala, où elle resta quatre jours. Don Juan profita de ce retard pour visiter les différentes galères et s'assurer de leur état. Il s'informa de la conduite des soldats et ne fut pas avare d'éloges envers ceux qui les avaient mérités; il témoigna la plus grande sympathie aux malades et aux blessés, chercha à soulager leurs souffrances et fournit tout ce que renfermait son vaisseau et qui pouvait leur servir. Il n'y avait rien d'étonnant qu'un prince aussi sensible et aussi généreux gagnât tous les cœurs [1].

Don Juan ne déploya pas seulement cette douceur envers ses compagnons d'armes. Il y avait, parmi les prisonniers, deux fils d'Ali, l'amiral ottoman, l'un âgé de dix-sept ans, l'autre de treize. Ali avait voulu les initier de bonne heure à une profession qui, plus que toute autre, ouvrait en Turquie la voie des honneurs. Ces jeunes gens n'étaient pas à bord du bâtiment monté par leur père, et, lorsqu'on leur apprit la mort de celui-ci, ils parurent inconsolables; pour ajouter à leur affliction, ils allaient être condamnés à l'esclavage.

Conduits en présence du jeune commandant, les infortunés se prosternèrent sur le pont de son vaisseau, mais le prince, les relevant, les embrassa affectueusement et leur prodigua toutes les paroles de consolation qui pouvaient calmer leur douleur. Il ordonna qu'ils fussent traités avec

[1] Entre autres écrivains, l'auteur de la *Relacion de la Batalla Naval*, qui écrivait, paraît-il, à bord de la flotte, mentionne cette conduite humaine de don Juan : « El queda visitando los heridos y procurando su remedio haziendoles merced y dandoles todo lo que aviase menester. » — MS.

les égards dus à leur rang, et son secrétaire, Juan de Soto, leur céda ses appartements. On choisit dans le butin les vêtements les plus riches pour les leur donner; leur table était servie avec la même recherche que celle de leur protecteur, et les chambellans de celui-ci leur témoignaient autant de déférence qu'à lui-même. La générosité du prince ne se borna pas à ces actes de grandeur chevaleresque. La sœur des malheureux orphelins, Fatime, écrivit à don Juan une lettre, pour faire un touchant appel à son humanité et le supplier de rendre la liberté aux jeunes captifs. Le frère de Philippe avait envoyé un courrier à Constantinople, pour donner à la famille de ceux-ci l'assurance que leur vie n'était pas en danger. « Toute la cour, » disait Fatime, « loue pour ce motif votre rare courtoisie,—*gran gentileza;* il n'y a personne ici qui n'admire la bonté et la magnanimité de votre altesse. » Pour faire mieux accueillir sa prière, la fille d'Ali l'accompagnait d'un riche présent, destiné à témoigner de ses sentiments, et s'excusait gracieusement de ne pouvoir lui en offrir un qui fût plus digne de lui [1].

Dans le partage du butin, les jeunes princes étaient échus au pape, mais don Juan réussit à obtenir leur libération. Malheureusement l'aîné mourut à Naples, de chagrin, dit-on; le plus jeune fut renvoyé dans son pays, avec trois de

[1] « Lo qual toda esta corte tuvo á gran gentileza, y no hazen sino alabar la virtud y grandeza de vuestra Alteza. »

La lettre de Fatime a été publiée par Torres y Aguilera (*Chronica*, fol. 92); le chroniqueur donne une liste des objets envoyés par la princesse turque à don Juan; c'étaient, entre autres, des robes de martre zibeline, de brocart et de différentes étoffes précieuses, de la porcelaine fine, des tapis et des tentures, des armes artistement damasquinées d'or et d'argent, et des damas ornés de rubis et de turquoises.

ses serviteurs auxquels il était particulièrement attaché. Le fils de Charles-Quint refusa d'accepter le présent de Fatime et le donna au frère de celle-ci. Dans une lettre à la princesse turque, il l'informa que s'il avait agi ainsi, ce n'était pas qu'il méconnût la valeur de ce don magnifique, mais les rois, ses ancêtres, avaient toujours été dans l'habitude d'accorder généreusement leurs faveurs à ceux qui en avaient besoin et de n'en pas recevoir d'autrui comme une récompense [1].

Don Juan montra la même noblesse d'âme dans sa conduite envers Veniero. Nous avons vu qu'il avait salué amicalement ce rude et vieux guerrier, avant la bataille ; il voulut alors le recevoir à bord de sa galère. A l'approche du Vénitien, le prince s'avança pour lui faire un accueil cordial. Il parla de son désir d'oublier le passé, et, le complimentant sur sa bravoure dans le combat, il l'appela affectueusement « mon père. » L'irascible vieillard, peu préparé à cette réception amicale, fondit en larmes, et, dit le chroniqueur qui raconte cette anecdote, aucun de ceux qui assistaient à cette scène ne put se retenir de pleurer [2].

[1] « El presente que me embio dexe de rescibir, y le huvo el mismo Mahamet Bey, no por no preciarle como cosa venida de su mano, sino por que la grandeza de mis antecessores no acostumbra rescibir dones de los necessitados de favor, sino darlos y hazerles gracias. » — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 94.

[2] D'après certains auteurs, don Juan ne se serait décidé que sur les prières de ses amis à faire cette démarche auprès de l'amiral vénitien. (Voy. Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 75 ; Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 123.) Il est certain qu'il ne put oublier ce qui s'était passé ; on en a la preuve dans plus d'une lettre, où il parle de la difficulté qu'il aurait, dans une autre campagne, d'agir d'accord avec un homme d'un caractère aussi emporté. Ces représentations engagèrent le gouvernement de la république, malgré lui, à rappeler Veniero, en lui donnant

A Petala, un conseil de guerre avait été réuni pour décider des opérations ultérieures des alliés. Quelques-uns étaient d'avis que, poursuivant le succès obtenu, on tentât immédiatement une attaque contre Constantinople. D'autres objectaient contre une pareille entreprise que l'on manquait de provisions et que les vaisseaux étaient endommagés; dans leur opinion, les différentes escadres devaient retourner chacune dans ses quartiers d'hiver, pour se réunir de nouveau et recommencer la guerre au printemps. D'autres encore, et parmi eux don Juan, voulaient qu'avant de se séparer les confédérés fissent un effort proportionné à leurs moyens. On convint donc de se porter vers l'île Leucade et d'y assiéger Sainte-Maure, place bien fortifiée, qui commandait, au nord, l'entrée du golfe de Lépante.

La flotte, levant l'ancre, le 11 octobre, arriva le lendemain devant Sainte-Maure. Une reconnaissance attentive du terrain ayant prouvé à l'évidence que le siége serait beaucoup plus difficile qu'on ne l'avait cru, on tint un nouveau conseil de guerre et l'on décida, comme la saison était fort avancée, que les opérations seraient momentanément suspendues, que les escadres prendraient leurs quartiers d'hiver, et qu'au printemps suivant on rouvrirait la campagne sous des auspices plus favorables.

Il s'agit alors d'opérer le partage du butin pris sur l'ennemi; cette question fut réglée à la satisfaction de tous.

un autre emploi. En réalité, la conduite qui avait tant mécontenté le prince et ses alliés paraît avoir été approuvée par les Vénitiens, lesquels y virent une preuve de la sollicitude de l'amiral pour l'honneur de sa nation. Peu d'années plus tard, ils réparèrent amplement l'injure faite au vieux guerrier, en l'élevant à la plus haute dignité de l'État; il fut le troisième de sa famille élu aux fonctions de doge, qu'il exerça depuis 1576 jusqu'à sa mort.

La moitié des galères et des vaisseaux plus petits, des canons et des autres armes, ainsi que des captifs, fut donnée au roi d'Espagne; l'autre moitié fut abandonnée au pape et à Venise, dans la proportion fixée par le traité de la ligue [1]. Don Juan se rendit ensuite à Corfou et passa trois jours dans cette île, occupé de quelques réparations dont les bâtiments avaient besoin; puis, se séparant des alliés, il se dirigea vers Messine, où il arriva, après une traversée orageuse, le 31 octobre.

On peut se faire une idée des transports de joie qui saluèrent son retour dans cette ville, qu'il avait quittée depuis un peu plus de six semaines et dans laquelle il revenait maintenant en triomphe, après avoir remporté la plus grande bataille navale des temps modernes. La population tout entière, ayant à sa tête les magistrats de la cité, se pressait sur le rivage pour assister au magnifique spectacle qui lui était offert. Quand la flotte entra dans le port, les traces du rude combat qu'elle venait de soutenir étaient encore visibles, mais l'étendard consacré continuait de flotter fièrement au haut du grand mât du *Réal*, et l'on voyait s'avancer, derrière les vaisseaux victorieux, une longue file de galères conquises, bien plus endommagées que celles des Espagnols et portant leurs bannières renversées qui traînaient honteusement dans l'eau. Quand le prince débarqua à la tête de ses troupes, des fanfares retentirent et les forts qui commandaient Messine tirèrent d'étourdissantes salves d'artillerie.

[1] Le butin trouvé à bord des vaisseaux turcs fut abandonné aux soldats qui l'avaient pris; il y en avait assez pour enrichir plus d'un pauvre aventurier : « Assi por la victoria havida como porque muchos venian tan ricos y prosperados que no havia hombre que se preciasse de gastar moneda de plata sino Zequies, ni curasse de regatear en nada que comprasse. » — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 79.

Le jeune commandant fut reçu sous un dais splendide et fut escorté par une foule innombrable d'habitants et de soldats. Le clergé, se mêlant au cortége, entonna un *Te Deum*, et tous, entrés dans la cathédrale, s'unirent pour rendre des actions de grâces au Tout-Puissant, qui leur avait accordé une victoire aussi glorieuse [1].

Don Juan fut logé somptueusement dans le château; on lui offrit un banquet magnifique, moyen, déjà connu alors, de manifester la reconnaissance publique; la ville lui donna un gage plus durable de sa gratitude, en lui faisant un présent de trente mille couronnes. Enfin on décida de lui ériger une statue colossale en bronze, qui devait perpétuer la mémoire du vainqueur de Lépante; un habile artiste fut chargé de ce travail. Le prince accepta l'argent, mais ce ne fut que pour le consacrer au soulagement des soldats malades et blessés. Avec la même générosité, il fit distribuer à ses compagnons d'armes sa part de butin, y compris l'or et les riches vêtements de brocart que l'on avait trouvés dans la galère d'Ali Pacha [2].

[1] Pour les pages précédentes, voy. Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 186; Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 79; Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 696; Herrera, *Historia General*, tom. II, p. 37; Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 261.

[2] Une vieille romance célèbre ainsi ce trait de générosité de don Juan :

« Y ansi seda como de oro
« Ninguna cosa ha querido
« Don Juan, como liberal,
« Por mostrar do ha descendido,
« Sino que entre los soldados
« Fuese todo repartido
« En premio de sus trabajos
« Pues lo habian merecido. »

(Duran, *Romancero General*, Madrid, 1851, tom. II, p. 185.)

La nouvelle de la victoire de Lépante causa une profonde sensation dans toute la chrétienté : les Turcs passaient généralement pour invincibles sur mer. Les nations alliées, en particulier, témoignèrent leur joie par des manifestations extraordinaires, qui trahissaient les craintes dont elles avaient été tourmentées auparavant. A Venise, qui n'avait plus désormais à redouter de mourir, le doge, les sénateurs, les habitants se réunirent sur la place Saint-Marc et se félicitèrent mutuellement du succès de leurs armes. Un décret public ordonna de fêter, tous les ans, le 7 octobre comme un anniversaire national.

L'allégresse ne fut guère moins vive dans le royaume de Naples, dont les côtes avaient été si souvent désolées par les descentes des pirates turcs. Lorsque le marquis de Santa Cruz, l'amiral de la flotte napolitaine, rentra avec ses vaisseaux dans le port de la capitale, il fut reçu par les acclamations enthousiastes qui saluent un conquérant revenant des combats.

Mais ces honneurs mêmes n'égalèrent pas ceux qui furent rendus, dans la ville de Rome, à Colonna, le capitaine général des galères du pape. On revit les splendeurs de l'ancien triomphe romain, le jour où Colonna fut conduit en procession solennelle à travers les rues de l'antique capitale du monde, tandis que l'on portait devant lui les trophées conquis sur l'ennemi et qu'une foule de captifs le suivaient dans un morne silence. Pie V avait déjà prédit la victoire des chrétiens, d'après une révélation qui, disait-il, lui avait été faite par le ciel; mais, lorsqu'il apprit le succès que venaient de remporter les alliés, celui-ci dépassait tellement son attente que, vaincu par l'émotion, le vieux pontife versa un torrent de larmes, en s'écriant, dans le langage de

l'évangéliste : « Il y avait un homme envoyé de Dieu, et cet homme se nommait Jean [1]. »

On croira sans peine que l'heureuse nouvelle ne fut pas reçue avec moins d'allégresse en Espagne que dans les autres pays chrétiens. Don Juan avait envoyé de Petala Lope de Figueroa avec des dépêches adressées au roi et le grand étendard ottoman, le plus glorieux trophée conquis dans la bataille [2]; il dépêcha bientôt après un courrier avec des lettres plus détaillées. Il arriva que l'un et l'autre ne virent Philippe que lorsqu'il était déjà instruit de l'événement depuis quelques semaines. L'ambassadeur de Venise avait reçu, le 31 octobre, des dépêches de son gouvernement, renfermant un récit détaillé de la bataille; il se rendit aussitôt au palais et trouva le monarque dans sa chapelle particulière, où il assistait aux vêpres, la veille de la Toussaint. La communication que lui fit l'envoyé le remplit de joie, on n'en peut douter, mais, *dit-on*, loin de laisser paraître ces sentiments, il continua ses prières, sans que l'on remarquât aucun changement dans sa physionomie, jusqu'à la fin du service. Il donna alors l'ordre de chanter le *Te Deum* [3]; tous les assistants s'unirent, le cœur ému,

[1] Lorea, *Vida de Pio Quinto*, cap. XXIV, § 2. — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 80. — Rosell, *Historia del Combate Naval*, p. 124, 125.

[2] Philippe, dans une lettre écrite de l'Escurial, en novembre, parle de la joie avec laquelle il reçut ce trophée des mains de Figueroa. (Voy. la lettre dans Rosell, *Hist. del Combate Naval*, Apénd. n° 15.) L'étendard fut déposé à l'Escurial, où il fut détruit par le feu, en 1671. — *Documentos inéditos*, tom. III, p. 256.

[3] « Y S. M. no se altero, ni demudo, ni hizo sentimiento alguno, y se estuvo con el semblante y serenidad que antes estaba, con el qual semblante estuvo hasta que se acabaron de cantar las vísperas. » — *Memorias de Fray Juan de San Geronimo*, Documentos inéditos, tom. III, p. 258.

pour remercier le Dieu des armées d'avoir fait triompher la croix [1].

La nuit, Madrid tout entier fut illuminé; le lendemain, le légat du pape dit la messe en présence du roi, qui se rendit en procession solennelle à l'église de Sainte-Marie, où le peuple et la cour se joignirent ensemble aux actions de grâces que l'on offrait au ciel.

Une lettre de Philippe à don Juan, datée de l'Escurial, le 29 novembre, nous montre le monarque parlant à son frère dans la plénitude de son cœur; la reconnaissance et l'affection fraternelle se peignent dans ce langage. « Je ne puis, » dit-il, « vous exprimer la joie que j'ai ressentie, en apprenant votre conduite pendant le combat, la rare bravoure que vous avez déployée et la vigilance avec laquelle vous avez dirigé les autres, toutes choses qui, sans doute, ont été une des principales causes de ce succès; aussi je me plais à reconnaître qu'après Dieu, c'est à vous que je dois la

[1] Le troisième volume des *Documentos inéditos* renferme un long extrait d'un manuscrit de l'Escurial, œuvre d'un moine hiéronymite; l'auteur rapporte que Philippe était à vêpres, dans le palais-convent de l'Escurial, lorsqu'un courrier, dépêché par don Juan, lui apporta la nouvelle de la victoire. Cabrera (*Filippe Segundo*, p. 696) et les principaux écrivains castillans ont suivi ce récit, dont l'inexactitude est pourtant attestée suffisamment par deux lettres, écrites vers ce temps à don Juan d'Autriche, l'une par le secrétaire royal, Alzamora, l'autre par le monarque lui-même. D'après ces lettres, Philippe aurait été instruit de l'événement, pour la première fois, par l'ambassadeur vénitien, dans la chapelle de son palais, à Madrid, tandis qu'il disait ses vêpres, la veille de la Toussaint. Il est assez remarquable que le secrétaire ne fait aucune allusion à l'indifférence avec laquelle le roi accueillit, dit-on, la nouvelle. Ces dépêches intéressantes sont conservées dans la bibliothèque nationale de Madrid : M. Rosell les a reproduites dans son mémoire (Apénd. nos 13, 15). On ne fait guère un pas sur le terrain de l'histoire, sans s'apercevoir qu'il est bien plus aisé de répéter une erreur que de la redresser.

victoire, et je suis heureux qu'il vous ait été réservé, à vous qui m'êtes si proche et si cher, d'accomplir cette grande œuvre qui vous a valu tant de gloire aux yeux de Dieu et du monde entier [1]. »

Les sentiments du monarque étaient partagés par la nation entière, saisie d'un enthousiasme sans bornes. « Il n'y a personne, » écrit un des secrétaires du roi à don Juan, « qui ne reconnaisse la main de Dieu dans ce fait, bien qu'on ait peine à le croire réel et à s'assurer que l'on ne rêve pas, tant ce combat naval surpasse tous ceux dont on a jamais entendu parler [2]. » Les peintres et les sculpteurs les plus célèbres furent chargés de perpétuer le souvenir du glorieux événement; mentionnons, entre autres, le Titien, qui avait passé deux années en Espagne, au temps de Charles-Quint, et qui, âgé alors de plus de quatre-vingt-dix ans, exécuta le grand tableau, la victoire de la Ligue, qui orne encore aujourd'hui les murs du Musée de Madrid [3]. La muse castillane avait trouvé un thème fécond en nobles inspirations; parmi une foule de chants épiques et lyriques, citons le poème héroïque d'Ercilla [4] et la sublime *cancion*

[1] « Y ansi á vos (despues de Dios) se ha de dar el parabien y las gracias della, como yo os las doy, y á mí de que por mano de persona que tanto me toca como la vuestra, y á quien yo tanto quiero, se haya hecho un tan gran negocio, y ganado vos tanta honra y gloria con Dios y con todo el mundo. » — Rosell, *Historia del Combate Naval*, Apénd. n° 15.

[2] Carta del secretario Alzamora á Don Juan de Austria, Madrid, 11 Nov. 1571, ap. Rosell, *Historia del Combate Naval*, Apénd. n° 13.

[3] Voy. Ford, *Handbook for Spain*, tom. II, p. 697.

[4] Ercilla a consacré le XXIV[e] chant de l'Araucana au magnifique épisode de la bataille de Lépante. Si Ercilla n'assistait pas, comme Cervantès, à la bataille, ses relations avec les principaux acteurs de ce drame donnent à son épopée, indépendamment du talent poétique de l'auteur, une très grande valeur, au point de vue historique.

de Fernando de Herrera, qui rappellent la journée de Lépante sous des formes plus durables que la toile ou le marbre, et aussi impérissables que la parole même.

Tandis que tous s'empressaient de rendre hommage au prince dont la bravoure et le talent avaient gagné la plus grande bataille du siècle, les hommes d'un jugement plus froid et plus formé étaient portés à se demander où étaient les fruits de cette grande victoire. Si le père de don Juan, Charles-Quint, avait remporté ce succès, disait-on, il ne se serait pas retiré, mais, avant que l'ennemi fût revenu de sa stupeur, il lui eût fait subir une seconde défaite. Un grand nombre de gens se montraient convaincus que le jeune généralissime eût dû conduire immédiatement sa flotte à Constantinople.

Il y avait, en apparence, des motifs de critiquer la conduite du prince; mais, pour expliquer celle-ci, nous devons considérer que don Juan se trouvait dans une toute autre position que l'empereur, son père; il n'exerçait guère sur ses troupes l'autorité absolue que possédait Charles-Quint. Les commandants des différentes escadres, presque égaux par le rang, exigeaient, comme un droit, qu'on les consultât dans toutes les affaires d'importance. La plus grande jalousie régnait entre les trois principaux chefs, comme entre leurs troupes; ils étaient unis, il est vrai, dans une haine commune contre les Turcs, mais chacun avait plus ou moins en vue les intérêts de son pays, quand il s'agissait de décider vers quel point ils dirigeraient leurs efforts. Le territoire pris sur l'ennemi dans le Levant devait agrandir les possessions de Venise, et les terres conquises à l'ouest de la Méditerranée devaient augmenter la puissance du roi de Castille. Ce sentiment de rivalité entre les Espagnols et les

Vénitiens s'était, comme nous l'avons vu, manifesté avec tant de force, au début de l'expédition, qu'il avait failli en amener la ruine.

Ceux qui reprochaient à don Juan de n'avoir pas tourné ses armes contre Constantinople se formaient, paraît-il, une idée très fausse de la puissance de l'empire ottoman, qui fut révélée dans le cours de la même année. Dans une lettre remarquable, qui a été conservée et fut écrite un mois après la bataille de Lépante, le duc d'Albe discuta le parti qu'il fallait prendre pour recueillir les fruits de la victoire; il exprime l'opinion que toute tentative contre Constantinople et même contre une partie quelconque de la Turquie, à moins d'être soutenue par une coalition générale des grands États chrétiens, ne pouvait qu'aboutir à une déception, tant les ressources de cet empire étaient immenses [1]. S'il en était ainsi, et il n'y avait pas de meilleur juge que le duc d'Albe dans les affaires militaires, combien étaient insuffisants les moyens dont le prince disposait pour exécuter cette entreprise, avec des alliés unis, comme l'événement le prouva, par un faible lien, et une flotte si endommagée dans la bataille, qu'un grand nombre de vaisseaux étaient à peine en état de tenir la mer!

Ajoutons que le roi voulait, et son frère le savait, que la flotte espagnole retournât en Sicile pour y passer l'hiver [2]. Don Juan, en poursuivant la campagne, encourait donc une

[1] La lettre, qui est datée de Bruxelles, 17 novembre 1571, est adressée à Juan de Zuniga, l'ambassadeur de Castille à la cour de Rome. On a reproduit dans les *Documentos inéditos*, tom. III, p. 292-303, un manuscrit du XVI[e] siècle, conservé dans la bibliothèque du duc d'Ossuna.

[2] « Ya havreis entendido la orden que se os ha dado de que inverneis en Meçina, y las causas dello. » — Carta del Rey á su hermano, ap. Rosell, *Historia del Combate Naval*, Apénd. n° 15.

grave responsabilité. Il avait atteint au but qu'il s'était proposé; il avait remporté une victoire plus complète que n'avaient pu l'espérer les plus fiers Castillans. Prolonger la lutte, dans cette situation, eût été en quelque sorte défier le sort, hasarder la gloire qu'il avait déjà gagnée et s'exposer à voir tristement se flétrir les lauriers qu'il avait cueillis. Pouvait-on s'étonner que le jeune commandant, même avec son esprit aventureux, craignit de jouer une partie aussi dangereuse, avec tant de chances contre lui?

C'est une grande erreur de croire que la victoire de Lépante ait été stérile et sans aucun profit pour les vainqueurs. Il est vrai qu'elle ne fit pas perdre un pouce de territoire aux vaincus; ceux-ci réparèrent même, dès l'année suivante, les énormes pertes qu'ils avaient subies en hommes et en vaisseaux; mais ils avaient perdu ce prestige qui fait la force du conquérant. Une longue suite de succès, qui avaient illustré les règnes des princes ottomans, et particulièrement celui du dernier empereur, Soliman le Magnifique, avaient fait considérer les Turcs comme invincibles; il n'y avait pas de nation chrétienne qui ne tremblât à l'idée d'une guerre avec la Turquie. Le charme était maintenant rompu; si leurs ressources étaient encore immenses, les infidèles n'avaient plus la même confiance en eux-mêmes, et, à mesure que leur assurance diminuait, celle des Vénitiens augmentait. Lorsque, l'année suivante, les flottes ennemies se rencontrèrent, les musulmans, malgré leur grande supériorité numérique, refusèrent le combat. Pendant soixante-dix ans après cette guerre, les Ottomans renoncèrent à faire aucune tentative pour s'emparer d'une partie des possessions de la république, qui, situées dans leur voisinage, devaient exciter leur convoitise. Lorsque les deux États

entrèrent plus tard en lutte, Venise, au lieu de compter sur des alliés, parut seule sur le champ de bataille et le disputa à la Turquie avec une intrépidité qui la mit sur un pied d'égalité avec cette gigantesque puissance. Celle-ci était déjà arrivée à son déclin, et ceux qui ont étudié le plus attentivement l'histoire de l'empire ottoman, datent de la bataille de Lépante le commencement de sa décadence [1].

Les contingents fournis par les alliés auraient dû être prêts au commencement de l'année suivante, 1572; ils ne le furent qu'au milieu de l'été. Une des causes de ce retard était la difficulté de décider vers quel point on se dirigerait. Les Vénitiens, dans un but intéressé, désiraient poursuivre la guerre dans le Levant; d'un autre côté, Philippe, pour des motifs semblables, demandait qu'on la portât à l'ouest de la Méditerranée et qu'on entreprît une expédition contre les États barbaresques. Enfin Pie V, animé d'un fougueux enthousiasme qui lui faisait dédaigner ou surmonter tous les obstacles, voulait marcher sur Constantinople et de là vers la Terre-Sainte; ces chimériques projets de croisade provoquaient les sourires et peut-être les railleries des hommes plus instruits que le pape dans la science militaire [2].

[1] Voy. Rosell, *Historia del Combate Naval*, p. 157; Lafuente, *Historia de España*, Madrid, 1850, tom. XIII, p. 538. Ranke, qui a fait de l'histoire de l'empire ottoman l'objet d'une étude particulière, s'exprime ainsi : « Les Turcs perdirent toute leur ancienne confiance après la bataille de Lépante. Ils n'avaient pas de rival à opposer à don Juan d'Autriche. La journée de Lépante anéantit leur suprématie. » — *Ottoman and Spanish Empires* (trad. angl.), p. 23.

[2] « Su Santidad ha de querer que se gane Constantinopla y la Casa Santa, y que tendrá muchos que le querrán adular con facilitárselo, y que no faltarán entre estos algunos que hacen profesion de soldados y que como su Beatitud no pueden entender estas cosas. » — Carta del Duque de Alba, dans les *Documentos inéditos*, tom. III, p. 300.

Le pontife s'efforça de nouveau de communiquer son ardeur aux princes chrétiens, mais il les pressa vainement d'entrer dans la ligue; tous refusèrent d'y prendre part, sous l'un ou l'autre prétexte; peut-être craignaient-ils moins le Turc que l'accroissement de la puissance du roi d'Espagne. Les vastes plans de Pie V furent détruits par sa mort, qui arriva le 1[er] mai 1572; il était le véritable auteur de la ligue; elle avait occupé son esprit jusqu'au moment suprême et, par le dernier acte de sa volonté, il lui légua une somme d'argent considérable, renfermée dans ses coffres[1]. On peut dire que, de tous les confédérés, il était le seul qui eût uniquement en vue les intérêts de la foi; c'est ce qui devint bientôt évident.

Philippe II se trouvait, à cette époque, dans une situation critique; il craignait vivement de voir un prélat de la faction française monter dans la chaire de saint Pierre, et avait des motifs sérieux de se défier de la politique de la France, par rapport aux Pays-Bas. Il voulait être rassuré sur ces deux points, avant de réunir à grands frais l'escadre qu'il s'était obligé à fournir, comme son contingent. Ce fut en vain que les alliés invitèrent don Juan à les aider avec sa flotte espagnole; le prince avait reçu la défense royale de quitter Messine, et il s'indignait en vain contre cet ordre qui menaçait de fermer si tôt la carrière glorieuse où il était entré, et l'exposait aux accusations les plus offensantes. Ce ne fut que le 6 juillet que le roi lui permit d'envoyer au secours des confédérés une faible partie de son contingent, s'élevant à vingt-deux galères et cinq mille hommes de troupes.

[1] Ranke, *History of the Popes* (trad. angl.), tom. I, p. 384.

Certains historiens expliquent la conduite de Philippe, en cette occasion, moins par les embarras où il se trouvait, que par sa crainte de donner à son frère l'occasion de se couvrir de nouveaux lauriers et peut-être d'ériger pour lui-même un royaume indépendant, comme Pie V l'y avait encouragé. Cette opinion peut sembler confirmée, ou, du moins, on peut juger de la jalousie du monarque à l'égard de son ambitieux frère, par ses dépêches à ses ambassadeurs en Italie, dans lesquelles, tout en recommandant de témoigner à celui-ci la déférence qui lui est due, il leur ordonna de s'abstenir soigneusement de lui donner, en parlant ou en écrivant, le titre d'*altesse*, au lieu de celui d'*excellence;* le roi ajoutait qu'ils ne devaient point cacher que cette recommandation venait de lui [1]. Il envoya les mêmes instructions à ses ambassadeurs en France, en Allemagne et en Angleterre; c'était là arrêter par un fil, dans son essor, l'aiglon qui s'élançait vers le ciel; mais celui-ci était averti que son maître lui défendait de voler trop haut.

Heureusement, Philippe fut délivré de ses craintes relativement au nouveau pape, par l'élection du cardinal Buoncompagno. Ce prélat, qui prit le nom de Grégoire XIII, était personnellement connu du roi par un séjour de plusieurs années à la cour de Castille; attaché à ce monarque, il avait hérité du zèle que déployait son prédécesseur dans la croisade contre les infidèles. Sans perdre de temps, il envoya au roi ses « lettres de feu [2], » comme les appelait don Juan, pour l'exciter à redoubler d'efforts. Philippe avait également appris avec satisfaction que les Guise, partisans dévoués de

[1] Lafuente, *Historia de Espana*, tom. III, p. 530.
[2] « Breves de fuego. » — *Ibid.*, p. 529.

l'Espagne, avaient pris la direction des affaires publiques en France. N'ayant désormais plus rien à craindre, il consentit au départ de son frère, avec le reste de son escadre, composée de cinquante-cinq galères et de trente vaisseaux plus petits; mais le prince, en arrivant à Corfou, le 9 août, trouva que les alliés, fatigués de la mer, étaient déjà partis, sous le commandement de Colonna, à la recherche des Turcs.

La Porte ottomane avait montré une telle activité, qu'en six mois on l'avait vue construire et équiper cent vingt galères, qui, jointes aux autres, constituaient une flotte formidable[1]. Ce fait témoignait de l'étendue des ressources de l'empire, mais il fait supposer que les galères turques, au XVIe siècle, étaient loin de ressembler aux bâtiments de guerre de notre époque. Le commandement supérieur avait été confié à Uluch Ali, le chef algérien qui avait, par d'habiles manœuvres, sauvé le petit nombre de vaisseaux qui, à la bataille de Lépante, échappèrent à la destruction; ce corsaire était, avec justice, haut placé dans la confiance du sultan et avait la direction suprême dans les affaires maritimes.

Les deux flottes se trouvèrent en présence, sur les côtes occidentales del a Morée; mais quoique Uluch Ali fût bien supérieur aux alliés par le nombre et par la force de ses vaisseaux, il refusa le combat et manœuvra aussi habilement pour éviter une bataille, qu'il l'avait fait auparavant pour se soustraire à une défaite.

Les alliés retournèrent à Corfou, vers la fin du mois

[1] « E si è veduto, che quando gli fu data la gran rotta, in sei mesi rifabbricò cento venti galere, oltre quelle che si trovavano in essere, cosa che essendo preveduta e scritta da me, fu giudicata piuttosto impossibile che creduta. » — *Relazione di Marcantino Barbaro*, 1573, ap. Alberi, *Relazioni Venete*, tom. III, p. 306.

d'août, et y furent renforcés par le reste de l'escadre espagnole; les flottes combinées se composaient maintenant de deux cent quarante bâtiments, dont près des deux tiers étaient des galères; ces forces étaient un peu supérieures à celles de l'ennemi. Alors don Juan, déployant, comme généralissime de la ligue, la bannière consacrée, leva l'ancre et se dirigea vers le sud. Il arriva bientôt devant les ports de Modon et de Navarin, où mouillaient les deux divisions de la flotte turque; il voulait les attaquer séparément, mais tous ses efforts ne purent les empêcher d'effectuer leur jonction dans le port de Modon. Le 7 octobre, Uluch Ali prit la mer, disposé, semblait-il, à livrer bataille. C'était l'anniversaire de la victoire de Lépante, et le prince se berçait de l'espoir que la fortune allait de nouveau couronner ses armes comme en ce jour mémorable; mais, si l'amiral turc n'avait pas voulu attaquer les confédérés, lorsqu'il leur était supérieur par le nombre, il n'était guère probable qu'il en viendrait aux prises avec eux lorsqu'il leur était inférieur; après quelques manœuvres sans aucun résultat, il se réfugia sous le château de Modon et rentra au port. Don Juan voulait le suivre pour le forcer à combattre, mais les autres commandants le détournèrent de ce projet, en lui représentant qu'une attaque contre une place aussi forte présentait trop de dangers et peu de chances de succès.

Ce fut en vain que les confédérés restèrent dans le voisinage, avec l'espoir d'amener les Turcs à un engagement; l'été se passa sans qu'aucun changement se produisit dans la situation. Cependant les provisions commençaient à manquer; l'automne, fécond en orages, approchait, et le prince, mécontent de ses alliés, qui lui donnaient, à son avis, de timides conseils et se permettaient de lui imposer un frein,

décida, comme la saison était trop avancée pour tenter une nouvelle entreprise, de se retirer jusqu'au printemps suivant, où il espérait entrer plus tôt en campagne. Les confédérés, en arrivant à Paxos, vers la fin d'octobre, se séparèrent et prirent leurs quartiers d'hiver; don Juan, avec la flotte espagnole, retourna en Sicile [1].

Le pape et Philippe II, sans se laisser décourager par l'insuccès de cette expédition, résolurent de reprendre les opérations, au commencement du printemps, avec une armée plus formidable qu'auparavant; mais une étrange nouvelle vint tout à coup détruire leurs projets : Venise avait conclu séparément un traité avec la Porte. Ce traité, qui fut, dit-on, négocié par l'entremise de l'ambassadeur français, fut signé, le 7 mars 1573. Les conditions en étaient assez extraordinaires, vu la position respective des deux parties; par les deux principaux articles, la république s'engageait à payer au sultan, pendant trois ans, une somme annuelle de cent mille ducats, et à lui céder l'île de Chypre, cause originaire de la guerre. On eût pu croire que les Turcs, et non les chrétiens, eussent gagné la bataille de Lépante [2].

Venise était un État commerçant et, sans doute, la paix lui était plus profitable qu'une guerre, si bien conduite qu'elle fût; à ce point de vue, même un pareil traité avec un ennemi aussi redoutable pouvait être politique. Mais les

[1] Pour les pages précédentes, voy. Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 87-89; Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. X, cap. V; Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 159 et seq.; Paruta, *Guerra di Cipro*, p. 206 et seq.; Sagredo, *Monarcas Othomanos*, p. 301, 302.

[2] C'est la réflexion de Voltaire : « Il semblait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante. » — *Essai sur les mœurs*, chap. CLX.

nations, pas plus que les individus, ne peuvent séparer leurs intérêts de leur honneur, et pouvait-il y avoir rien de plus déshonorant pour Venise que de s'entendre secrètement avec l'ennemi et de déserter les alliés qui s'étaient engagés dans la guerre, à sa sollicitation et pour sa défense? Cette conduite n'était que trop en harmonie avec l'histoire de cette république; elle justifiait cette réputation de mauvaise foi qu'elle s'était acquise et qui expliquait la répugnance des puissances chrétiennes à entrer dans la ligue [1].

Philippe reçut cette nouvelle avec son sang-froid ordinaire : « Si Venise, » dit-il, « croit sauvegarder de cette manière ses intérêts, je puis dire avec vérité que, dans tout ce que j'ai fait, j'ai cherché à ménager à la fois ses intérêts et ceux de la chrétienté. » Il parla toutefois plus nettement par la suite à l'ambassadeur vénitien. Le pape donna un libre cours à son indignation dans le consistoire, où il dénonça la conduite de la république dans les termes les plus amers et les plus méprisants; lorsque celle-ci, pour calmer sa colère, voulut s'excuser en alléguant les embarras de sa situation, le pontife refusa de recevoir l'envoyé spécial qui avait été chargé de cette mission. Don Juan ne voulut pas croire à la défection de Venise, lorsqu'elle lui fut annoncée, mais, l'ayant apprise par une communication directe de son gouvernement, il donna, dans sa fureur, l'ordre d'enlever le grand étendard de la ligue, arboré sur sa galère, et de hisser à la place la bannière de Castille [2].

Ainsi finit la sainte ligue, sur laquelle Pie V avait fondé

[1] On trouvera le traité dans Dumont, *Corps diplomatique*, tom. V, part I, p. 218, 219.

[2] Rosell, *Historia del Combate Naval*, p. 149. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 747. — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 95.

l'espoir de conquérir Constantinople et de délivrer la Palestine. Philippe pouvait maintenant porter la guerre où il le voulait; il résolut donc d'envoyer une expédition sur les côtes de Barbarie. On choisit, comme lieu d'attaque, Tunis, ville opulente, où demeurait plus d'un de ces pirates qui infestaient le commerce de la Méditerranée. Cette place était tombée au pouvoir de Charles-Quint, dans la mémorable campagne de 1535, mais elle avait été depuis reprise par les musulmans; les Espagnols étaient toutefois restés maîtres de l'imposante forteresse de la Goulette, qui en commandait les approches.

Vers la fin de septembre 1574, don Juan partit de la Sicile, avec une flotte composée d'environ cent galères et d'un nombre presque égal de vaisseaux moins grands. Il n'emmenait pas moins de vingt mille hommes de troupes avec lui [1]. La campagne fut courte. La plupart des Tunisiens s'enfuirent de la ville; ceux qui y restèrent, peu nombreux, ne se soucièrent pas d'attirer la guerre sur leurs têtes, en offrant de la résistance à l'ennemi. Le prince, sans avoir même tiré un coup de fusil, entra à la tête de ses bataillons dans Tunis, dont on avait ouvert les portes; il trouva dans cette ville un ample butin, près de cinquante pièces d'artillerie, toute espèce de munitions, du blé en grande quantité, des étoffes de coton et de laine, de soie et de brocart, et d'autres marchandises de grande valeur. Le sac de cette capitale dura plus de huit jours [2]. Les Espagnols y trouvèrent tout, en somme,

[1] Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 172.

[2] Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 765. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 174, 175. — Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 103 et seq. — Ce dernier auteur, qui assistait à la prise de Tunis, fait un horrible tableau de la rapacité des soldats.

sauf la gloire, car il ne saurait guère y en avoir là où il n'y a pas d'obstacles à vaincre.

Don Juan défendit à ses troupes de maltraiter les Tunisiens et de faire des esclaves; par une proclamation, il invita ceux qui s'étaient enfuis, à revenir, en leur promettant sa protection. Sous un rapport sa conduite fut remarquable; Philippe, fatigué des dépenses exigées annuellement par l'entretien du fort de la Goulette, avait recommandé, sinon ordonné positivement à son frère, de le démanteler et de raser également les fortifications de Tunis [1]. Au lieu de se conformer à ces instructions, le prince, à peine maître de la capitale, fit restaurer soigneusement la Goulette et donna, en même temps, l'ordre de bâtir une puissante forteresse dans la ville; il confia cette tâche à un ingénieur italien, nommé Cerbelloni, chevalier de Malte, auquel il laissa huit mille soldats, qui devaient être employés à la construction et à la défense du fort.

Le jeune commandant suivait, dit-on, les inspirations de son secrétaire, Jean de Soto, homme habile mais intrigant,

[1] Les écrivains castillans parlent généralement d'un *ordre péremptoire* de Philippe. Cabrera, l'une des meilleures autorités, dit : « Mandio el Rey Catolico a Don Juan de Austria enplear su armada en la conquista de Tunez, i que le desmantelase, i la Goleta. » Mais il ajoute bientôt après : « Olvidando el *buen acuerdo* del Rey, por consejo de lisongeros determino de conservar la ciudad. » (*Filipe Segundo*, p. 763, 764.) De cette restriction l'on peut conclure que le roi voulait donner au prince son opinion bien arrêtée sur ce sujet, mais non sous forme d'un ordre absolu qui ne laissât pas à celui-ci la liberté d'agir à sa guise; ce qui rend cette supposition plus admissible, c'est qu'au printemps de l'année suivante, nous voyons Philippe, écrivant à son frère, exposer tous les arguments pour ou contre le démantèlement de la forteresse de Tunis, et finir par soumettre la question à la décision de don Juan lui-même. « Representadas todas estas dificultades, manda remitir S. M. al Senor Don Juan que él tome la resolucion que mas convenga. » — *Documentos inéditos*, tom. III, p. 139.

qui entretenait son maître dans ces idées ambitieuses que Pie V avait flattées, comme on l'a vu. Aucun endroit ne semblait mieux choisi pour devenir le siége d'un royaume que Tunis, florissante capitale, entourée d'un territoire riche et populeux. Philippe avait été informé de l'ascendant absolu que Soto avait pris sur don Juan, et il l'éloigna de celui-ci, en lui donnant une position dans l'armée; il envoya Jean de Escovedo pour le remplacer dans ses fonctions de secrétaire. Mais on s'aperçut bientôt qu'Escovedo avait acquis sur le jeune prince une influence plus grande encore et plus funeste que celle de son prédécesseur, et les incidents auxquels cette nouvelle liaison donna lieu étaient destinés à remplir quelques-unes des pages les plus sombres de l'histoire de cette époque.

Ayant mis en sûreté sa nouvelle conquête et reçu la soumission volontaire de la ville voisine de Biserte, don Juan repartit avec sa flotte pour la Sicile; il débarqua à Palerme, au milieu des détonations de l'artillerie, des acclamations du peuple et des réjouissances qui signalent le retour d'un triomphateur. Il ne resta pas longtemps dans cette île; après avoir renvoyé sa flotte, il s'embarqua pour Naples, où il arriva vers le milieu de novembre. Il se proposait de passer l'hiver dans cette capitale qui, grâce à son délicieux climat et à la beauté de ses femmes, l'attirait, dit le chroniqueur, par la promesse de plaisirs qui étaient de son âge [1]. Sa partialité pour Naples fut largement récompensée par les habitants, surtout par les belles dames napolitaines, dont il ambitionnait les sourires; si son extérieur brillant et le charme de ses

[1] « Porque la gentileza de la tierra i de las damas en su conservacion agradaba a su gallarda edad. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 755. — Voy. aussi Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 176.

manières avaient excité leur admiration, lorsqu'il parut pour la première fois devant elles au moment d'entrer dans une carrière éclatante, combien leur enthousiasme ne dut-il pas être excité quand elles le revirent, le front entouré d'une auréole de gloire, comme l'heureux champion de la chrétienté!

Don Juan mena une vie heureuse dans la riante capitale de l'Italie méridionale, mais on aurait tort de croire qu'il s'y plongea dans une molle oisiveté. Au contraire, il consacrait, chaque jour, une partie de son temps à l'étude et une autre à l'expédition des affaires. Quand il sortait, il recherchait la société de gens distingués par leur science et plus encore par leurs capacités politiques; il témoignait à ceux-ci une courtoisie qui n'ôtait rien à la dignité de son maintien, et sa conversation avec eux trahissait ses idées ambitieuses, qui le montraient tourmenté du désir de s'élever à une hauteur où il n'était pas encore parvenu; évidemment pour tous ceux qui l'observaient, l'ambition était le grand mobile de ses actes et à cette passion, toute autre était subordonnée, même l'amour du plaisir.

Au milieu des fêtes de Naples, le prince avait constamment les yeux fixés sur les moyens de s'assurer de son royaume d'Afrique; il dépêcha son secrétaire, Escovedo, à Rome, pour prier le pape de s'entremettre en sa faveur auprès de Philippe. Grégoire XIII, qui était aussi bien disposé pour don Juan que l'avait été son prédécesseur, se rendit volontiers à cette prière et chargea son nonce à la cour de Castille de faire tous ses efforts pour obtenir le consentement du roi à la demande du jeune commandant; le nonce devait déclarer au monarque que rien ne pourrait être plus agréable au chef de l'Église que de voir reconnaître aussi justement les grands services rendus au chris-

tianisme par le prince. Philippe accueillit très gracieusement cette communication; il était, dit-il, reconnaissant au pape, de l'intérêt qu'il daignait prendre à don Juan, et il serait heureux de pouvoir récompenser son frère, selon ses mérites. Mais il était trop tôt pour prendre une décision sur ce point; le roi venait d'apprendre que le sultan faisait d'immenses préparatifs pour reconquérir Tunis, et, avant de donner cette ville, il fallait savoir à qui elle appartenait [1].

Les renseignements que Philippe avait reçus étaient exacts; à peine instruit du sort de Tunis, Sélim avait fait de prodigieux efforts pour enlever aux Espagnols leur conquête. Une flotte imposante avait été réunie et placée sous les ordres d'Uluch Ali, qui, en sa qualité de dey d'Alger, était particulièrement intéressé à empêcher une puissance chrétienne de s'établir dans le voisinage de ses États. Le commandement des forces de terre avait été donné à Sinan Pacha, gendre de Sélim.

Les Ottomans débarquèrent sur les côtes de Barbarie, au commencement de juillet. Tunis n'offrit pas plus de résistance à leurs armes qu'elle n'en avait opposé à celles de l'Espagne; cette ville avait si souvent changé de maître que ses habitants semblaient accepter toute domination avec la même indifférence. Les Turcs eurent plus de peine à réduire la Goulette et le fort élevé par l'ingénieur Cerbelloni; les travaux que dirigeait celui-ci étaient déjà très avancés, mais ils n'étaient pas encore achevés; vers le milieu de septembre, après une lutte dans laquelle, des deux côtés, un nombre

[1] Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 286. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 178.

incroyable d'hommes furent tués, les garnisons espagnoles, presque exterminées, rendirent les deux citadelles[1].

Le commandant turc s'empressa de faire ce que Philippe avait en vain demandé à son frère; il fit raser jusqu'à terre les fortifications de la Goulette. Ainsi finit cette campagne, dans laquelle l'Espagne perdit, outre ses conquêtes récentes, la puissante forteresse qui avait défié tous les efforts des musulmans, depuis les jours de Charles-Quint.

On se demandera naturellement où était don Juan d'Autriche, pendant tout ce temps. Le prince n'était pas resté oisif; il n'avait pas assisté avec indifférence à la chute de la ville qu'il avait conquise pour son pays; mais lorsqu'il reçut la première nouvelle de l'arrivée d'une flotte ottomane devant Tunis, il se trouvait en mission à Gênes ou plutôt dans le voisinage de cette capitale. Cette république était, en ce moment, déchirée par des factions dont l'acharnement faisait craindre une explosion; le mal menaçait même de s'étendre, car les puissances voisines, surtout la France et la Savoie, étaient prêtes à prendre parti dans ces querelles, espérant établir ainsi leur autorité dans cet État. A la fin, le roi d'Espagne, qui avait hérité de son père le titre assez vague de « protecteur de Gênes, » fut forcé d'intervenir; il envoya donc son frère, avec ordre de surveiller de près les factions rivales. Ces dissensions durèrent plusieurs mois, avant que la politique prudente de Philippe parvînt à réconcilier les partis et à préserver ainsi Gênes des horreurs de la

[1] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 116 et seq. — *Relacion particular de Don Juan Sanogera*, MS.

Vanderhammen fixe la perte des musulmans à trente-trois mille hommes tués. (*Don Juan de Austria*, fol. 189.) Mais on ne peut guère se fier aux calculs des Castillans, en ce qui concerne les infidèles.

guerre civile. Le monarque fut bien récompensé de cette intervention; il continua d'influer sur les conseils de la république et s'attacha un allié dont la flotte renforçait la sienne dans les combats [1].

Retenu par sa mission dans le nord de l'Italie, don Juan fit tout ce qu'il put pour sauver Tunis, en pressant les vice-rois de Sicile et de Naples de secourir immédiatement les garnisons assiégées [2]; mais ceux-ci, paraît-il, s'intéressaient plus aux troubles de Gênes qu'au sort de la colonie africaine. On dit même que Granvelle, le vice-roi de Naples, était si jaloux de la gloire naissante du prince, qu'il n'eût pas été fâché de voir humilier sa fierté [3]; les secours qu'il envoya étaient tout à fait insuffisants pour répondre aux exigences du moment.

Aussitôt que sa mission fut terminée, don Juan, plein d'impatience, s'embarqua pour Naples et de là passa promptement en Sicile. Il s'efforça de rassembler une flotte, dont il se préparait, en dépit des observations de ses amis, à prendre en personne le commandement. Mais les éléments, comme les hommes, conspiraient contre lui. Une tempête

[1] On trouvera un aperçu court, mais très clair, des troubles de Gênes dans San Miguel (*Hist. de Filipe Segundo*, tom. II, cap. XXXVI). Le soin avec lequel cet écrivain judicieux instruit ses lecteurs des événements contemporains qui se passaient dans d'autres pays, quand ils concernaient plus ou moins directement l'Espagne, donne du prix à son histoire.

[2] Torres y Aguilera, *Chronica*, fol. 113.

[3] La principale cause de la froideur témoignée par Granvelle à don Juan était, d'après Cabrera (*Filipe Segundo*, p. 794), répété, comme d'ordinaire, par Vanderhammen (*Don Juan de Austria*, fol. 184), la jalousie que le héros de Lépante s'était attirée par ses succès en amour et à la guerre : « La causa principal era el poco gusto que tenia de acudir á Don Juan, invidioso de sus favores de Marte i Venus. » Il ne semble pas qu'un cardinal dût envier de pareils succès.

dispersa ses vaisseaux, et, lorsqu'ils furent de nouveau réunis, des vents contraires le forcèrent de se réfugier dans le port de Trapani, où il reçut la nouvelle de la chute de Tunis. Ce fut pour lui un coup douloureux; le brillant empire qu'il voyait dans ses rêves s'était écroulé, comme les palais aériens décrits dans les contes orientaux; il ne lui restait que le regret d'avoir offensé son frère, en aspirant à un trône indépendant et en négligeant de raser les fortifications de la Goulette, dont l'inutile défense avait coûté la vie à tant de braves.

Mais, si don Juan fut affligé de cette nouvelle, il avait l'esprit trop souple pour s'abandonner au désespoir; il était un chevalier errant, dans le vrai sens du mot. Il continua de nourrir, comme auparavant, l'espoir de se tailler un jour, avec sa bonne épée, un royaume indépendant. Dans ce moment, la première chose qu'il avait à faire, c'était de se réconcilier avec son frère; il résolut donc, sans avoir reçu d'invitation, de se rendre immédiatement à la cour de Castille; c'était là, il le comprenait, que s'ouvrait le chemin des honneurs.

LIVRE VI.





CHAPITRE PREMIER.

AFFAIRES INTÉRIEURES DE L'ESPAGNE.

Administration intérieure de l'Espagne. — Pouvoir absolu de la couronne. — Conseils royaux. — Le duc d'Albe et Ruy Gomez. — Espinosa. — Caractère de Philippe. — La cour et les nobles. — Les Cortès. — Les gardes de Castille.

Dix-sept années s'étaient écoulées depuis le jour où Philippe II était monté sur le trône de ses ancêtres, laps de temps assez long pour faire juger la politique de son gouvernement, plus long même que la durée du règne de quelques-uns des prédécesseurs de ce monarque. Jusqu'ici nous nous sommes occupé presque exclusivement des relations extérieures de l'Espagne et d'événements militaires; nous interromprons un instant notre récit, et, avant de revenir dans les Pays-Bas, où se passaient des scènes orageuses, nous examinerons l'administration intérieure du royaume et le caractère ainsi que la politique du souverain.

L'époque la plus importante de l'histoire de la Castille, depuis la grande invasion des Sarrasins, au VIII[e] siècle, est le règne de Ferdinand et d'Isabelle, où l'anarchie fit place à

la loi et où l'on vit sortir du chaos un nouvel édifice social, fondé sur l'ordre et sur la liberté, promesse d'une ère de félicité inconnue pour la nation. Isabelle, à qui l'on doit principalement attribuer cette révolution, fut obligée de s'appuyer sur le peuple pour défendre ses droits; il était naturel qu'elle récompensât les services que celui-ci lui avait rendus, en l'aidant à recouvrer ses propres droits, et, en particulier, ceux dont il avait été dépouillé par la rapacité des nobles. Il était d'ailleurs évident que la couronne avait intérêt à humilier l'orgueil de l'aristocratie et à rabattre ses prétentions arrogantes. La reine fut si bien secondée à cet égard par les communes, que ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Par l'abaissement des classes privilégiées et l'élévation du peuple, les différents ordres de l'État furent ramenés dans leur sphère constitutionnelle, et le royaume fut plus près qu'il ne l'avait jamais été auparavant, d'offrir le spectacle d'une monarchie tempérée, où les pouvoirs bien définis s'exercent en équilibre.

Cette heureuse révolution devait être bientôt suivie d'une autre, des plus désastreuses. Charles-Quint, lequel succéda à son grand-père Ferdinand, était né hors d'Espagne et resta, toute sa vie, un étranger dans ce pays; il n'avait ni les sentiments ni les mœurs de l'Espagnol, et portait tout aussi peu de respect à ses institutions que d'affection à la nation elle-même. Il passa la plus grande partie de sa vie hors de la péninsule, occupé d'expéditions lointaines, et n'aima réellement que les Flamands, ses compatriotes. Les Espagnols payèrent de retour cette indifférence; ils comprenaient que la gloire dont se couvrait l'empereur ne projetait aucun éclat sur eux-mêmes; Charles-Quint s'était aliéné le cœur de ses sujets castillans et ils furent prompts à se soule-

ver, lorsqu'il tenta d'enfreindre leurs droits. L'insurrection fut étouffée et les insurgés, défaits dans les plaines de Villalar, se virent enlever pour toujours le peu de libertés qu'on leur avait laissées jusque-là. Ils furent exclus de toute participation au gouvernement, et les Cortès ne furent plus dès lors réunies que pour prêter serment de fidélité à l'héritier présomptif du trône ou pour donner leur aide au souverain ; il leur était permis, il est vrai, d'exposer leurs griefs devant celui-ci, mais elles n'avaient aucun moyen d'en obtenir le redressement, car l'empereur, en despote rusé, refusait de recevoir leurs pétitions, avant qu'elles eussent voté les subsides.

Les nobles, qui s'étaient rangés, dans la guerre civile, du côté de leur maître, ne furent pas mieux traités et comprirent trop tard la faute qu'ils avaient commise, en plaçant aveuglément leur confiance dans les princes. Ils cessèrent réellement, dès cette époque, de faire partie de la législature; exempts d'impôts, privilége auquel ils n'entendaient pas renoncer, ils ne pouvaient voter les subsides, le seul objet, pour ainsi dire, qui parût nécessiter encore la convocation des Cortès; leur présence dans ces assemblées devint donc inutile. Pour leur faire oublier les immunités dont ils avaient joui, même sous Ferdinand et Isabelle, on flatta leur vanité, en leur conférant des titres pompeux et vides ou des emplois auprès de la personne du roi; ils se transformèrent ainsi peu à peu en courtisans et ne retinrent de leur ancienne puissance que des dehors brillants et trompeurs. Pendant ce temps, le souverain, usurpant le double pouvoir de faire les lois et de les exécuter, exerça une autorité presque aussi absolue au fond que celle du sultan.

Tel était le gigantesque despotisme qui, à la mort de

Charles-Quint, passa aux mains de Philippe II. Le fils avait, en grande partie, hérité des qualités du père, mais il n'avait ni cette inquiète ambition qui avait sans cesse entraîné celui-ci à des conquêtes étrangères, ni cette passion de la gloire qui lui avait fait rechercher des succès militaires. Il était d'ailleurs d'une complexion trop lymphatique pour s'engager promptement dans de grandes entreprises; il supportait bien le travail, mais un travail sédentaire, au fond de son cabinet, et non les fatigues de la vie des camps. Né avec des inclinations pacifiques, il n'avait fait la guerre, jusqu'à l'époque où nous sommes parvenu, que pour réprimer des révoltes, comme dans les Pays-Bas et à Grenade, ou tout à fait malgré lui, comme dans ses démêlés avec le pape et le roi de France, au commencement de son règne.

Mais, s'il n'était pas doué de l'humeur conquérante de son père, Philippe n'était pas moins jaloux que celui-ci de conserver les domaines et la puissance dont il avait hérité; on ne pouvait supposer qu'il laissât porter aucune atteinte à la prérogative royale ou qu'il permît, soit aux nobles, soit aux communes, de revendiquer aucun des droits que ses prédécesseurs leur avaient enlevés.

Le nouveau souverain comprenait mieux que l'empereur le caractère de ses compatriotes; espagnol de naissance, il l'était surtout de cœur, ainsi que nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'en faire la remarque; il l'était dans ses goûts, dans ses habitudes, dans ses préjugés. Il n'avait en vue que la grandeur de l'Espagne, et les peuples lointains qu'il gouvernait étaient des étrangers, à ses yeux. A peu d'exceptions près, il ne donna qu'aux Espagnols des postes de confiance, et ses compatriotes virent avec joie et orgueil sur le trône un prince qui, né parmi eux, confondait ses

intérêts avec les leurs; ils comparaient sa conduite avec celle de son père et lui témoignèrent, en retour, un dévouement qu'un petit nombre seulement de ses ancêtres avaient su inspirer. Non seulement ils le révéraient, dit l'ambassadeur vénitien, Contarini, mais ils respectaient ses lois, comme des ordres sacrés et inviolables [1]. Ce fut le peuple des Pays-Bas qui se révolta contre lui. Pour des motifs semblables, le contraire était précisément arrivé sous Charles-Quint; les Flamands restèrent jusqu'au dernier moment fidèles à ce monarque, et les Castillans lui furent rebelles.

Jaloux de son autorité, Philippe n'avait pas cette secrète assurance qui soutenait son père et le rendit capable de supporter seul, pendant si longtemps, tout le fardeau du gouvernement. Sa prudence habituelle l'empêchait de prendre aucune mesure d'importance, sans avoir préalablement demandé avis. Il ne voulait pourtant pas, comme son illustre aïeule, la reine Isabelle, réclamer le concours des Cortès et ranimer, en lui donnant la conscience de sa force, ce corps depuis longtemps paralysé; il jugea cet expédient trop dangereux et, à la place, créa plusieurs conseils, dont les membres, nommés par lui-même et révocables à son gré, étaient les défenseurs obligés de la prérogative royale.

Ces conseils avaient été complétement réorganisés, sous Ferdinand et Isabelle; Charles-Quint en avait augmenté le nombre, pour répondre aux exigences amenées par l'agrandissement de l'empire; Philippe l'augmenta encore [2]. Il n'y

[1] « Questa oppinione, che di lui si hà, rende le sue leggi più sacrosancte et inviolabili. » — *Relazione di Contarini*, MS.

[2] Dans un ouvrage manuscrit, intitulé « *Origen de los Consejos*, » sans date et sans nom d'auteur, on trouve des renseignements minutieux sur les différents conseils existant sous le règne de Philippe II. Ce manuscrit appartient à la bibliothèque de sir Thomas Phillips.

eut pas, sous son règne, moins de onze conseils, parmi lesquels il faut citer particulièrement ceux qui avaient dans leurs attributions la guerre, les finances, la justice, et le conseil d'État [1]. Ce dernier, où se traitaient les affaires les plus importantes, jouissait d'une plus haute considération que les autres; le nombre de ses membres variait; ils étaient seize, à l'époque dont nous nous occupons [2], mais quelques-uns seulement, moins de la moitié, supportaient tout le fardeau du gouvernement. Les uns étaient des ecclésiastiques; les autres, des laïques, parmi lesquels il y avait des juristes éminents. On trouvait des gens de robe dans la plupart des conseils; Philippe, en les y faisant entrer, suivait l'exemple de Ferdinand et d'Isabelle, qui avaient voulu humilier ainsi l'orgueil des grands seigneurs et s'entourer de serviteurs fidèles, qui défendaient utilement les droits de la couronne.

Parmi les membres du conseil d'État, il y en avait deux qui s'élevaient au dessus de tous les autres : le duc d'Albe et Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli. Le premier de ces personnages est bien connu de nos lecteurs; ses grands talents, une grande expérience acquise dans sa vie civile et militaire, son inflexible volonté et la hardiesse avec laquelle il la déclarait, même ses manières rudes et hautaines qui semblaient proclamer sa supériorité, tout le désignait comme un chef de parti.

L'empereur paraît avoir redouté l'ascendant que le duc

[1] « Sono XI; il consiglio dell' Indie, Castiglia, d'Aragona, d'inquisitione, di camera, dell' ordini, di guerra, di hazzienda, di giustizia, d'Italia, et di stato. » — *Sommario del' ordine che si tiene alla corte di Spagna circa il governo delli stati del Ré Catholico*, MS.

[2] *Ibid.* Ce manuscrit est daté de 1570.

d'Albe pourrait un jour prendre sur l'esprit de Philippe. « Le duc, » écrivait-il à son fils dans une lettre déjà citée, « est l'homme d'État le plus habile et le meilleur soldat que je possède. Consultez-le surtout dans les affaires militaires, mais ne vous reposez entièrement sur lui ni dans ces matières ni dans d'autres; ne vous reposez que sur vous-même. » Le conseil était bon et le roi ne manqua pas d'en profiter; s'il demandait, en toute circonstance, l'opinion des autres, c'était pour mieux former la sienne; il était trop jaloux de son autorité, pour se laisser dominer ou même guider par un autre. Malgré toute sa déférence pour le duc, dont il appréciait hautement les services, il ne semble pas que le monarque ait éprouvé pour lui une affection semblable à celle qu'il témoignait à son rival, Ruy Gomez.

Ce seigneur descendait d'une ancienne famille portugaise, dont une branche avait été transplantée en Castille; il avait été reçu tout jeune, en qualité de page, dans la maison de l'empereur, où, quoiqu'il fût plus âgé que Philippe de quelques années, son amabilité, le charme de ses manières et surtout le tact exquis auquel il dut plus tard sa fortune, le rendirent bientôt le favori du prince. On rapporte à ce propos une anecdote, qui, si incroyable qu'elle paraisse, repose sur une autorité respectable. Le page, en jouant avec le prince, lui donna par hasard un coup. L'empereur furieux, jugeant qu'un pareil outrage, fait à l'héritier du trône, ne pouvait être lavé que dans le sang du coupable, condamna celui-ci à perdre la vie; ému enfin par les larmes et les supplications de son fils, il consentit à commuer cette peine en celle de l'exil. Il est difficile de croire que Charles-Quint ait jamais eu réellement l'intention de mettre à exécution cette cruelle sentence. L'exil ne fut pas de longue durée; la

société de Gomez était devenue indispensable à Philippe, qui, miné par le chagrin, finit par obtenir de son père le rappel de son ami d'enfance; Gomez reprit son ancienne position dans le palais [1].

L'affection du roi, qui n'avait pas le caractère inconstant, parut augmenter avec le temps. Ruy Gomez faisait partie de la suite brillante qui l'accompagna à Londres, lorsqu'il se rendit dans cette capitale pour y épouser la reine d'Angleterre. Après l'abdication de l'empereur, le jeune noble continua d'occuper une place distinguée dans la maison du roi, comme premier gentilhomme de la chambre. En cette qualité, il devait assister au lever et au coucher de son maître. Sa charge lui donnait facilement accès auprès de celui-ci, à toute heure. On reconnut bientôt que personne à la cour n'exerçait une influence plus sensible sur le souverain, et ce fut naturellement à lui que s'adressèrent tous ceux qui briguaient des faveurs [2].

La fortune du favori grandit rapidement; il fut créé duc de Pastrana, avec un revenu de vingt-cinq mille couronnes, somme considérable, si l'on considère la valeur de l'argent à cette époque. Il quitta plus tard ce titre pour prendre celui de prince d'Eboli, sous lequel il continua d'être connu et qu'il dut à son mariage avec la princesse d'Eboli, Anne de Mendoza; cette dame, beaucoup plus jeune que lui, fut, malgré son infirmité, — elle était borgne, — célèbre par sa

[1] *Relazione di Badoer*, MS.

[2] Badoer dit que les courtisans appelaient Ruy Gomez « Rey Gomez, » à cause de l'influence de ce favori sur le roi. « Il titolo principal che gli vien dato è di Rey Gomez e non Ruy Gomez, perchè pare che non sia stato mai alcun privato con principe del mondo di tanta autorità e così stimato dal signor suo come egli è da questa Maestà. » — *Relazione*, MS.

beauté non moins que par son esprit; elle fut plus fameuse encore par ses galanteries et leurs suites tragiques, sujet intimement lié à l'histoire privée de Philippe, dont nous nous occuperons plus loin.

Comblé de faveurs, Ruy Gomez entra dans le conseil d'État, où nul, pour dire le moins, n'exerça une plus grande influence. La prospérité ne l'étourdit pas; il n'afficha pas sa puissance, comme plus d'un favori l'avait fait avant lui, et, tout en soutenant son rang, il évita d'exciter, comme Wolsey, la jalousie de son maître, en étalant une magnificence qui eût éclipsé l'éclat de la royauté. Loin de montrer de l'arrogance à ses inférieurs, il était affable pour tous, les servait de tout son pouvoir auprès du roi et faisait avec magnanimité l'éloge de ses rivaux. Grâce à cette conduite, il eut la bonne fortune, rare pour un homme dans sa position, d'être à la fois chéri de son souverain et aimé du peuple [1].

Il n'y a pas de preuve que le prince d'Eboli ait eu assez de courage moral pour combattre les funestes tendances de la politique de Philippe, et encore moins qu'il ait osé avertir celui-ci de ses erreurs; il était trop soucieux de ses propres intérêts pour se hasarder à jouer ce rôle; peut-être se disait-il, avec une certaine apparence de raison, qu'il ne ferait ainsi que courir à sa perte, sans rien gagner sur l'esprit du monarque. Il avait passé sa vie dans l'atmosphère des cours, l'école de l'égoïsme, avait admirablement étudié

[1] Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 712, 713.

Cabrera a fait de Ruy Gomez, dans le 1er chapitre du Xe livre de son histoire, un portrait achevé, qui, pour la finesse du trait et l'heureux choix des expressions, ne le cède pas aux plus beaux passages que l'on remarque dans les chroniques castillanes.

le caractère de son maître et se pliait à tous les caprices de celui-ci avec une souplesse qui n'honore guère sa mémoire. Le duc d'Albe, qui le haïssait de la haine d'un rival, disait de lui, après sa mort : « Ruy Gomez, bien qu'il ne fût pas le plus grand homme d'État qui ait jamais existé, avait fait une étude si profonde de l'esprit et de l'humeur des rois, que nous étions tous des sots auprès de lui [1]. »

Cependant l'influence du favori fut bonne, en général ; il était humain, libéral, enclin à la paix, vertus peu communes dans ce siècle de fer, et fut dans le conseil un puissant adversaire de l'implacable duc d'Albe. Les hommes d'un caractère généreux l'avaient pris pour leur chef. Lorsque don Juan d'Autriche vint à la cour, il se sentit tout d'abord attiré vers Ruy Gomez, qui devint son ami et son conseiller. La correspondance que le jeune héros, du milieu des camps, entretenait avec le favori, « son père, » auquel il confessait ses fautes et dont il recherchait l'avis, fait honneur à tous les deux.

L'historien Cabrera, qui avait vu souvent Ruy Gomez, résume en ces termes son opinion sur lui : « Il fut le premier pilote qui vécut et mourut paisiblement sur ces mers orageuses, réussissant toujours à gagner le port [2]. » Le prince d'Eboli mourut en 1573. « Vivant, » dit l'écrivain, dans son style original, « il conserva les bonnes grâces de son souve-

[1] « El senor Ruy Gomez no fué de los mayores consejeros que ha habido, pero del humor y natural de los reyes le roconozco por tan gran maestro, que todos los que por aqui dentro andamos tenemos la cabeza donde pensamos que traemos los pies. » — Bermudez de Castro, *Antonio Perez*, Madrid, 1841, p. 28.

[2] « Fue Rui Gomez el primero piloto que en trabajos tan grandes viviò y muriò seguro, tomando sienpre el mejor puerto. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 713.

rain ; mort, il fut pleuré de celui-ci et de la nation entière, qui le considérait comme le modèle des sujets fidèles et des sages favoris [1]. »

Outre ces deux chefs de parti, il y avait dans le conseil deux autres personnages, dignes d'être mentionnés. L'un était Figueroa, comte de Feria, plus tard créé par Philippe duc de ce nom, dignité à laquelle était attachée la grandesse d'Espagne. Il faisait partie de la suite qui accompagna le roi, à son premier voyage en Angleterre, épousa dans ce pays une dame de haut rang et, comme on se le rappelle, représenta ensuite son maître auprès de la reine Élisabeth. C'était un homme de beaucoup de talent, qui avait puisé dans ses voyages à l'étranger et dans le séjour des cours une grande expérience des hommes et des choses. Il vivait magnifiquement, obérant même ses immenses domaines par ses prodigalités. La beauté de sa personne, sa courtoisie, sa politesse, le faisaient briller entre tous dans le cercle des courtisans. Doué d'un sentiment d'honneur vraiment chevaleresque, il était fort estimé de Philippe, qui, voulant le garder auprès de lui, le nomma capitaine de ses gardes. Feria était un chaud partisan du prince d'Eboli, et il ne paraît pas que la longue amitié qui subsista entre ces deux seigneurs, ait jamais été troublée par ces sentiments d'envie et de jalousie, fréquents chez des rivaux qui se disputent les sourires de leur maître.

L'autre conseiller d'État, personnage plus important encore, était le cardinal Espinosa, qui, malgré sa profession

[1] « Vivo conservò la gracia de su Rey, muerto le doliò su falta, i la lloró su Reyno, que en su memoria le à conservado paro exemplo de fieles vasallos i prudentes privados de los mayores Principes. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, ubi supra.

ecclésiastique, faisait preuve d'une connaissance des affaires que peu de laïques possédaient. Ses talents extraordinaires n'avaient pas longtemps échappé à l'attention du souverain, qui lui confia, en peu de temps, une foule d'emplois, dont un seul eût donné assez d'occupation à un homme pour toute sa vie. Mais Espinosa aimait autant le travail que d'autres le repos, et, dans ses différentes positions, ne se bornant pas à remplir sa tâche, il se chargeait très souvent de celle de ses collègues. Il fut nommé président du conseil de Castille, ainsi que du conseil des Indes, et enfin membre du conseil d'État; il était inquisiteur-général, siégeait dans la chancellerie royale de Séville et occupait l'évêché de Siguença, l'un des plus riches de l'Espagne. Pour comble d'honneurs, Pie V, à la demande du roi, lui envoya, en 1568, le chapeau de cardinal. Le monarque semblait prendre plaisir à humilier les nobles par le spectacle de la rapide élévation d'un homme né dans un rang inférieur.

Le cardinal, comme il n'arrive que trop souvent aux parvenus, ne reçut pas ces faveurs avec modestie; avide de puissance, il s'empressait, lorsqu'un emploi devenait vacant dans un de ses départements, de l'assurer à quelqu'une de ses créatures. On cite à ce propos une anecdote curieuse; il s'agissait d'une place dans la chancellerie de Grenade. Le titulaire venait de mourir; à peine la nouvelle en était-elle parvenue à Madrid, que l'écuyer royal, Hernandez de Cordova, sollicita cette charge auprès de Philippe. Celui-ci lui répondit qu'il venait trop tard, qu'elle était déjà donnée. « Comment dois-je entendre cette réponse, » dit l'écuyer. « Un courrier est parti pour m'apporter la nouvelle, au moment même où le titulaire mourait, et, à moins d'avoir des ailes, personne n'a pu le devancer. » « Cela peut être, »

répliqua le roi, « mais je viens de nommer quelqu'un que le cardinal m'a recommandé, à la sortie du conseil [1]. »

Espinosa, dit un contemporain, avait un maintien noble; il avait l'air de l'homme né pour commander; toutefois ses manières hautaines ne lui conciliaient pas l'affection de ses inférieurs et lui attiraient la haine des grands seigneurs, qui voyaient avec mépris son humble origine. Ils se plaignirent au monarque de son intolérable arrogance, et celui-ci les écouta favorablement. Il avait fini, en effet, par être mécontent de l'orgueil de son ministre et par se fatiguer de la déférence qu'il était obligé de lui témoigner, depuis que celui-ci avait revêtu la pourpre romaine; c'est ainsi qu'il s'avançait pour le recevoir, lorsque le prélat entrait dans la salle, qu'il lui prenait son chapeau et le faisait asseoir sur un siége aussi élevé que le sien; il lui avait enfin permis d'intervenir dans toutes les nominations. Il paraissait incroyable, dit l'historien, qu'un prince aussi jaloux de sa prérogative, se fût soumis aussi longtemps à cette humiliation [2]. Le roi résolut de ne pas s'y astreindre davantage et de précipiter du faîte des honneurs l'homme qu'il y avait élevé de ses propres mains.

Philippe tarda longtemps à trahir ses intentions par des actes ou par des paroles, devant ses courtisans et surtout devant le malheureux ministre, qui continuait de montrer autant d'assurance que s'il eût marché sur un terrain solide, et non sur un volcan. L'occasion attendue se présenta enfin. Espinosa, dans une discussion au sujet des affaires

[1] « Puede ser, pero el Cardenal Espinosa me consultò en saliendo del consejo, i proveí la plaça. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 700.

[2] « Que en principe tan zeloso de su immunidad i oficio pareciò increible su tolerancia hasta alli. » — *Ibid.*, ubi supra.

des Flandres, avait fait un rapport que Philippe ne crut pas entièrement conforme à la vérité; tout à coup, au milieu de la séance, il éclata avec l'apparence d'une vive indignation et accusa le cardinal d'imposture. Le coup était d'autant plus rude qu'il était porté par un homme qui n'était guère habitué à manifester de la colère [1]. Espinosa en fut étourdi; il comprit qu'il était perdu et vit s'anéantir brusquement ses rêves ambitieux. Il se retira chez lui, plus mort que vif; bientôt il fut forcé de garder le lit et mourut peu de temps après, en septembre 1572. Son sort fut celui de plus d'un ministre à qui une élévation rapide donna le vertige [2].

Le conseil d'État, sous la double influence du duc d'Albe et de Ruy Gomez, se divisait toujours sur chaque question importante; c'était là une cause d'embarras continuels, et, en particulier, de retards infinis pour les postulants. Telle était l'animosité des deux chefs de parti, que, si quelqu'un cherchait à se concilier les bonnes grâces de l'un, il était sûr de rencontrer l'opposition de l'autre [3]; il fallait être un pilote bien habile pour conduire sa barque entre ces deux écueils.

Il ne paraît pas que Philippe fût mécontent de ces divisions, qu'il regardait comme une conséquence naturelle de

[1] D'après l'auteur anonyme d'une relation contemporaine, le roi était exempt de toute espèce de passions; le langage est frappant : « E questo Re poco soggetto alle pasioni, venga ciò, o per inclinazione naturale, o per costume; e quasi non appariscono in lui i primi movimenti nè dell' allegrezza nè del dolore, nè dell' ira ancora. » — MS.

[2] « El Rey le hablò tan asperamente sobre el afinar una verdad, que le matò brevemente, » dit emphatiquement Cabrera. — *Filipe Segundo*, p. 699.

[3] « Perchè chi vuole il favore del duca d'Alva perde quello di Ruy Gomez, e chi cerca il favore di Ruy Gomez, non ha quello del duca d'Alva. » — *Relazione di Soriano*, MS.

la rivalité d'hommes qui se disputaient ses faveurs; grâce à elles, d'ailleurs, il voyait toutes les grandes questions sérieusement débattues et pouvait, connaissant les opinions opposées de ses conseillers, former plus sûrement la sienne. Attachant beaucoup de prix aux services du duc d'Albe et de Ruy Gomez, il évitait soigneusement de mécontenter aucun des deux, en donnant une préférence marquée à son rival; il tenait adroitement la balance entre eux et si, à l'occasion, il accordait une faveur à l'un, il prenait soin d'offrir bientôt une compensation à l'autre [1]. Aussi l'on peut dire que, pendant les douze premières années de son règne, ils jouirent d'une influence presque égale; vint alors la mémorable discussion au sujet du voyage du roi dans les Flandres. Le duc, on se le rappelle, voulait que le monarque envoyât une armée pour punir les rebelles et pacifier le pays, afin qu'il pût le visiter ensuite sans danger. Le prince d'Eboli, au contraire, recommandait au souverain de s'y rendre immédiatement et de ramener les mécontents à l'obéissance, par une politique douce et conciliante. Chacun conseillait les mesures qui s'accordaient le mieux avec son caractère, s'attendant à être chargé de leur exécution; malheureusement le duc prêchait la violence à un prince impitoyable, et il partit pour les Pays-Bas, à la tête de ses bataillons.

Mais, si le vieux général remporta la victoire, ce fut Ruy Gomez qui en recueillit les fruits. Laissé sans rival dans le conseil, il y fit reconnaître sa prépondérance; il y devint

[1] Ranke a donné quelques exemples à l'appui de ce fait, dans un intéressant parallèle dont l'idée lui est suggérée par l'opposition de ces deux hommes d'État dans le cabinet de Philippe. — *Ottoman and Spanish Empires* (trad. angl.), p. 38.

d'autant plus influent que la mission de son rival avait abouti à un échec, et, jusqu'à sa mort, même après le retour du duc, il resta tout-puissant. Son parti bien organisé était si fort qu'il continua, pendant plusieurs années encore, de diriger les affaires, pendant que le duc languissait en disgrâce.

Contrairement à l'habitude de la plupart de ses prédécesseurs, le roi assistait rarement aux délibérations du conseil d'État; il disait que ses ministres discuteraient plus librement en son absence, qu'ils seraient intimidés en le voyant parmi eux. Une *consulta* ou commission de deux ou trois membres se rendait auprès de lui, à l'issue de chaque séance, et l'informait de ce qui s'y était passé [1]. Plus souvent, surtout dans les dernières années de son règne, il se faisait remettre un compte-rendu complet de la discussion et recommandait qu'on y laissât de grandes marges, qu'il surchargeait de ses commentaires; ceux-ci dépeignaient bien cet esprit minutieux et couvraient d'ordinaire plusieurs feuilles de papier. Philippe se faisait remarquer par son extrême réserve et son caractère peu sociable; il aimait à travailler seul, sans aucun témoin, dans le silence du cabinet; c'est peut-être ce qui explique en partie pourquoi il préférait s'exprimer par écrit plutôt que de vive voix. Il communiquait même de cette manière avec ses secrétaires, qui étaient toujours à sa portée, et ils avaient en leur possession un aussi gros paquet de notes autographes que s'ils eussent été en correspondance avec les différentes parties du royaume [2]. Le fils de Charles-Quint pensait lentement,

[1] « Non si trova mai S. M. presente alle deliberationi ne i consigli, ma deliberato chiama una delle tre consulte..... alla qual sempre si ritrova, onde sono lette le risolutioni del consiglio. » — *Relazione di Tiepolo*, MS.

[2] Ranke, *Ottoman and Spanish Empires*, p. 32.

ou, au moins, trouvait difficilement les mots; en écrivant, au contraire, il gagnait du temps pour énoncer convenablement sa pensée.

On a accusé Philippe d'indolence; il est certain qu'au physique il était d'une grande pesanteur. Même dans sa jeunesse, il ne se plaisait nullement, on le sait, aux jeux virils et chevaleresques du temps; il ne conduisit jamais en personne, comme son père, des expéditions militaires, et préférait suivre l'exemple de son bisaïeul, Ferdinand le Catholique, qui, sans changer de place, faisait commander ses armées par des généraux. Il n'aimait pas non plus de voyager; sous ce rapport encore, il ne ressemblait guère à l'empereur; il était sur le trône depuis bien des années, lorsqu'il se décida enfin à visiter Séville, la grande capitale de l'Espagne méridionale. Les Cortès se plaignaient qu'il se tînt caché aux yeux de ses sujets. Le seul divertissement auquel il se livrât, mais sans excès, était la chasse au fusil ou à l'arbalète sur ses terres, au bois de Ségovie, à Aranjuez ou dans une de ses riantes résidences d'été, toutes situées aux environs de la capitale.

Le roi ne partait jamais de Madrid pour aller habiter un de ces palais, sans emporter avec lui une aussi grosse liasse de papiers que s'il eût été un pauvre clerc, gagnant sa vie au moyen de sa plume. Après la chasse, il se retirait dans son cabinet et se reposait de ses fatigues, au milieu de ses dépêches[1]. On aurait tort d'accuser Philippe de paresse; il aimait à s'occuper, pendant de longues heures

[1] « El dia que iva à caça bolvia con ansias de bolver al trabajo, como un oficial pobre que huviera de ganar la comida con ello. » — *Los Dichos y Hechos del Rey Phelipe II*, Brusselas, 1666, p. 214. — Voy. aussi *Relazione di Pigafetta*, MS.

et même fort avant dans la nuit, de ses travaux solitaires [1]. Jamais on ne le vit témoigner de l'impatience ou de la lassitude; on cite à cet égard une anecdote bien caractéristique. Ayant achevé d'écrire, tard dans la nuit, une dépêche qui devait être expédiée le lendemain matin, il la passa à son secrétaire, en lui disant d'y jeter du sable; le secrétaire, à moitié endormi, se leva brusquement et, renversant l'encrier, le vida sur le papier. Le roi, se bornant à lui faire observer froidement « qu'il eût mieux fait de se servir du sable, » se rassit sans murmurer, pour recopier la lettre [2]. Un prince qui avait à ce point la passion d'écrire, dut, on le comprend, laisser un grand nombre d'autographes; peu de souverains, en effet, ont autant facilité la tâche de l'historien. Malheureusement le royal écrivain était un peu diffus et son écriture n'était pas très lisible.

Philippe était économe de son temps, et ses journées étaient réglées avec une grande précision. Le matin, il recevait les ambassadeurs étrangers; il entendait ensuite la messe, puis il dînait, à l'exemple de l'empereur. Mais le dîner n'était pas pour le fils une affaire aussi importante que pour le père; le roi buvait et mangeait modérément, assez souvent sous les yeux de son médecin, dont il prenait conseil, afin d'éviter un accès de goutte, maladie héréditaire dont il avait commencé très jeune à ressentir les

[1] *Relazione di Vandramino*, MS. — *Relazione di Contarini*, MS.
« Distribuia las horas del dia, se puede decir, todas en los negocios, quando yo lo conocí; porque aunque las tenia de oçio u ocupaciones forçosas de su persona, las gastava con tales criados elegidos tan à proposito que quanto hablava venia à ser informarse mucho descanso en lo que à otro costara nota y fatiga. » — MS. anonyme dans la bibliothèque des ducs de Bourgogne.
[2] *Dichos y Hechos de Phelipe II*, p. 339, 340.

atteintes. Après un léger repas, il donnait audience à ceux de ses sujets qui avaient des pétitions à lui présenter; il les accueillait gracieusement et les écoutait avec cette patience dont il était doué; il avait l'habitude de leur dire : « Calmez-vous, » recommandation qui ne produisait pas toujours l'effet qu'il en attendait [1]. Un jour, un nonce du pape ayant oublié, dans son trouble, l'adresse qu'il avait préparée, le monarque impassible lui dit : « Si vous voulez me la remettre par écrit, je la lirai et je prendrai soin de votre affaire [2]. » Les personnages même du plus haut rang pouvaient bien se sentir intimidés devant un souverain qui tenait dans ses mains la destinée de plusieurs millions d'hommes et qui s'entourait d'un voile mystérieux que le plus fin politique ne parvenait pas à soulever.

Cette réserve, si singulière chez un jeune prince, augmenta avec l'âge. Il fut plus difficile d'avoir accès auprès du roi; ses audiences publiques devinrent plus rares. L'été, pour se dispenser d'en donner, il se réfugiait dans un de ses châteaux; sa retraite favorite était le palais-couvent de l'Escurial, qui s'élevait alors lentement sous ses yeux et où il trouvait une occupation conforme à ses goûts. Il paraît toutefois qu'il était moins sensible aux beautés de la nature que désireux de fuir la ville. A Madrid, il se montrait rarement en public, sortait presque toujours en voiture fermée et ne rentrait dans sa capitale qu'à la nuit tombante [3].

[1] « A estos estando turbados, y desalentados, los animava diziendoles, Sossegaos. » — *Dichos y Hechos de Phelipe II*, p. 40.

[2] « Diziendole si lo traeis escrito, lo verè, y os harè despachar. » — *Ibid.*, p. 41.

[3] « Quando esce di Palazzo, suole montare in un cocchio coperto di tela incerata, et serrata a modo che non si vede. . . . . Suole quando va

C'est ainsi que Philippe, au milieu même d'une grande cité, vivait dans la solitude, connaissant moins les hommes par lui-même que par les rapports des autres. Il cherchait toute espèce d'informations avec une ardeur infatigable; il fit faire pour son usage personnel une statistique de l'Espagne; cet ouvrage, qui exigea un travail immense, abondait en détails curieux que l'on voyait rarement réunis, à cette époque[1]. Le roi avait dans les principales cours européennes des espions qui l'informaient de tout, et il savait aussi bien ce qui se passait en Angleterre et en France, que s'il y eût été. Nous l'avons vu instruit, jusque dans les plus petits détails, de la situation des esprits dans les Pays-Bas, mieux même parfois que ne l'était sa sœur, la régente Marguerite. Il faisait également surveiller avec soin la conduite de ses propres sujets, afin de connaître ceux qui étaient dignes, selon lui, d'être nommés aux fonctions civiles et ecclésiastiques.

Avide de tout apprendre, le monarque ne fermait jamais l'oreille aux accusations portées contre ses ministres, et les délateurs étaient nombreux, car ils étaient sûrs que le secret serait gardé[2]. Le roi avait ainsi l'esprit rempli de soupçons, mais il attendait que le temps les eût confirmés; en attendant, il témoignait au malheureux qui avait excité sa défiance une faveur particulière, jusqu'au jour où venait la vengeance. Le lecteur n'aura pas oublié le terrible mot

in villa ritornare la sera per le porte del Parco, senza esser veduto da alcuno. » — *Relazione di Pigafetta*, MS.

[1] Ranke, *Ottoman and Spanish Empires*, p. 32.

Inglis dit avoir vu cet ouvrage dans la bibliothèque, lorsqu'il visita l'Escurial. — *L'Espagne en* 1830, tom. I, p. 348.

[2] Ranke, *Ottoman and Spanish Empires*, p. 33.

dit sur Philippe par son historien même : « Sa dague était cachée sous son sourire [1]. »

Les ministres mêmes qui paraissaient jouir le plus complétement de la confiance du souverain, ne la possédaient souvent qu'à moitié. Au lieu de leur exposer franchement la situation, il la leur faisait connaître si imparfaitement qu'ils étaient tout surpris, en le voyant prendre des mesures, de l'ignorance dans laquelle il les avait laissés. Avant de leur communiquer les dépêches venues de l'étranger, le roi ne se faisait aucun scrupule d'en altérer le texte, de retrancher certains passages et d'en insérer d'autres, selon le but qu'il avait en vue; il transmettait ensuite à son conseil cette copie mutilée. Il en fut ainsi d'une lettre dans laquelle don Juan d'Autriche décrivait les troubles de Gênes; l'original, portant la trace des nombreuses altérations faites de la main même du monarque, existe encore dans les archives de Simancas [2].

Mais, si le caractère soupçonneux de Philippe l'empêchait de se fier entièrement à ses ministres, bien que sa réserve glaciale tînt à distance ceux qui le voyaient de plus près, il se montrait bienveillant et même libéral envers ses serviteurs, n'avait pas l'humeur capricieuse et se livrait rarement, si même il le fit jamais, à ces accès d'emportement communs chez les princes revêtus du pouvoir absolu. Il avait une patience extraordinaire, et il ne changea guère de ministres sans des motifs sérieux. Ruy Gomez ne fut pas le seul courtisan qui resta à son service jusqu'à la fin.

[1] Voy. plus haut, tom. IV, p. 36.
[2] Lafuente, *Historia de Espana*, tom. XIV, p. 44.
L'historien dit avoir vu la lettre originale avec les changements faits par Philippe.

Philippe était doué d'un esprit de prévoyance ou, pour mieux dire, d'économie, qu'il avait peut-être hérité de son père, mais qui ne dégénéra pas en avarice, comme chez celui-ci, dans les derniers jours de la vie de l'empereur. Il signala même le commencement de son règne par des actes extraordinaires de générosité; c'est ainsi qu'après la dernière campagne du duc d'Albe en Italie, il fit présent de cent cinquante mille ducats à ce général. Charles-Quint fut très mécontent de son fils, en cette occasion; celui-ci avait dérogé aux usages établis par l'empereur. A mesure qu'il avançait en âge, le roi, embarrassé par les dépenses toujours croissantes du gouvernement, devint plus économe; cependant ses serviteurs n'eurent pas sujet de se plaindre, comme ceux de son père, de l'ingratitude de leur maître. On remarquait toutefois qu'il attendait pour leur accorder une récompense, qu'ils s'en fussent montrés parfaitement dignes; on ne devait s'en prendre qu'à soi-même, dit un contemporain, si l'on n'était pas bien payé de ses services, à la fin [1].

Sous un seul rapport, le roi se livrait aux plus folles prodigalités. Sa maison était montée sur le pied de celle des anciens ducs de Bourgogne, la plus pompeuse et la plus magnifique qui fût en Europe; elle se distinguait par le nombre et la qualité des personnes qui la formaient. Les principaux officiers étaient des nobles du plus haut rang, qui souvent occupaient les positions les plus considérables de l'État. Le duc d'Albe était majordome en chef; le prince d'Eboli, premier gentilhomme de la chambre; le duc de Feria, capitaine des gardes espagnoles. Philippe avait un

[1] « Chi comincia a servirlo può tener per certa la remunerazione, se il difetto non vien da lui. » — *Relazione Anon.*, MS.

grand écuyer, un grand veneur, un chef muletier, et une armée d'officiers, dont quelques-uns étaient désignés par des titres indiquant leurs emplois, bien que ce fussent des nobles et des cavaliers [1]; il avait quarante pages, qui appartenaient aux familles les plus illustres de la Castille. Il n'y avait pas moins de quinze cents personnes attachées au service du monarque [2]. La garde royale était composée de trois cents hommes, recrutés en nombre égal parmi les Espagnols, les Flamands et les Allemands [3].

La reine avait une maison montée sur le même pied; elle avait vingt-six femmes de chambre, et il n'y avait pas moins de quatre médecins chargés de veiller sur sa santé [4].

Les dépenses annuelles exigées par l'entretien de cette suite pompeuse s'élevaient à deux cent mille florins [5]. Les Cortès firent de bonne heure des représentations au roi sur ces vaines prodigalités et le prièrent de réformer sa maison, en la réduisant aux proportions que les souverains castillans avaient l'habitude de donner à la leur [6]. Il est singulier qu'un prince aussi ennemi du faste et de l'extravagance, se complût à cet égard dans un luxe effréné; c'est là une de ces contradictions que l'on remarque parfois, dans la vie

[1] *Relazione della Corte di Spagna*, MS. — *Relazione di Badoer*, MS. — *Etiquetas de Palacio*, MS.

[2] *Relazione di Badoer*, MS.

[3] « Ha tre guardie di 100 persone l' una; la più honorata è di Borgognoni e Fiamminghi, che hanno ad esser ben nati e servono a cavallo, e si dicono Arcieri accompagnando bene il Re per la città a piede non in fila, ma alla rinfusa intorno alla persona reale; l' altri sono d'Albardieri 100 di nazion tedesca, et altri e tanti Spagnuoli. » — *Relazione della Corte di Spagna*, MS.

[4] Raumer, XVIe *et* XVIIe *siècle*, tom. I, p. 106.

[5] *Ibid.*, p. 105.

[6] Cortès de 1558, peticion 4.

privée, chez des individus qui, habituellement économes, se livrent à certaines dépenses qu'une inclination particulière ou, comme dans le cas dont il s'agit ici, une habitude contractée dès l'enfance leur fait considérer comme indispensable. L'empereur avait pris soin de former la maison de son fils encore jeune, sur le modèle de celle des ducs de Bourgogne, et Philippe, élevé au milieu de cette pompe, la regardait probablement comme essentielle à la dignité royale.

Le roi n'était pas vêtu avec une magnificence en rapport avec celle de sa maison; il paraissait aimer les couleurs qui s'harmonisaient le mieux avec la teinte sombre de ses pensées; il s'habillait presque toujours de velours ou de satin noir; ses souliers étaient de la même étoffe. Il portait un chapeau garni de plumes à la mode espagnole, et l'on ne voyait guère sur sa personne d'autre ornement que le riche collier de la Toison d'Or, pendu à son cou; mais, dit l'ambassadeur vénitien qui nous raconte ces particularités, il était d'une propreté scrupuleuse dans ses habits, dont il changeait tous les mois et qu'il abandonnait à ses serviteurs [1].

Le grand défaut de Philippe était cet amour du pouvoir qui, joint à une défiance universelle, lui faisait désirer de tout faire par lui-même, sans excepter les choses qui eussent été bien mieux faites par ses ministres. Comme il était lent à se former une opinion et qu'il agissait rarement sans avoir pris d'abord l'avis d'autrui, des retards, suivis des plus fâcheuses conséquences, étaient inévitables. Les particuliers qui s'adressaient au roi, voyant les mois se passer sans recevoir de réponse à leurs demandes, se plaignaient hautement;

[1] « Questi habiti sempre sono nuovi et puliti, perche ogni mese se gli muta, et poi gli dona quando ad uno, quando ad un altro. » — *Relazione di Pigafetta*, MS.

l'État ne souffrait pas moins, car l'action du gouvernement, surchargé d'affaires, semblait paralysée. Même lorsqu'une décision avait enfin été prise, il était trop tard pour qu'elle pût être utile, car les circonstances qui l'avaient dictée avaient changé. Nous avons eu plus d'un exemple de ce fait, en nous occupant des Pays-Bas. Quand Philippe répétait son mot favori : « Le temps et moi nous en valons deux autres, » il se trompait lourdement; ce temps qu'il demandait était sa ruine. Ce fut en vain que Granvelle, qui plus tard vint en Castille prendre la direction des affaires, chercha, avec la prudence d'un habile courtisan, à convaincre le monarque de son erreur, en lui disant qu'il n'y avait pas un homme capable de supporter longtemps un aussi lourd fardeau, sans détruire sa santé et peut-être sa vie [1].

Dans une lettre adressée au monarque, son grand aumônier, don Louis Manrique, lui dit la vérité avec une franchise à laquelle les rois ne sont guère habitués. « Les sujets de votre majesté, » disait-il, « se plaignent partout de votre manière de procéder; ils disent que vous restez des journées entières au milieu de vos papiers, parce que vous désirez, comme ils le font entendre, vivre dans la solitude, loin du monde, et que vous n'avez pas de confiance dans vos

[1] M. Gachard cite un passage d'une lettre inédite de Granvelle, dans lequel le cardinal dit : « Suplico á V. M., con la humildad qua devo, que considerando quanto su vida importa al príncipe nuestro senor, á todos sus reynos y Estados, y vasallos suyos, y aun á toda la christiandad, mirando en que miserando estado quedaría sin V. M., sea servido mirar adelante más por su salud, descargandose de tan grande y continuo trabajo, que tanto dano le haze. » — *Rapport-préface à la Correspondance de Philippe II.* Dans ce rapport le savant belge examine consciencieusement comme toujours le caractère et les habitudes de Philippe.

ministres [1]. De là d'interminables lenteurs qui réduisent les solliciteurs au désespoir. Vos sujets voient avec peine que vous refusiez d'assister aux séances du conseil d'État. Dieu n'a pas placé des rois sur la terre pour qu'ils passent leur vie à lire ou à écrire, ni même à méditer et à prier, » — on savait que le fils de Charles-Quint donnait beaucoup de temps à ses prières, — « mais pour qu'ils soient comme des oracles auxquels tous puissent s'adresser pour demander une réponse. Si Dieu a fait à un souverain la grâce de lui confier cette mission, c'est à votre majesté, et il vous pardonnera, par conséquent, d'autant moins de ne pas donner à tous un libre accès auprès de vous [2]. » On sera peut-être surpris de voir tenir un pareil langage à un prince tel que Philippe II, et cela impunément; mais, sous ce rapport, le roi ressemblait à son frère. Les hommes d'Église et les bouffons, — il en avait habituellement un ou deux à son service, — étaient des êtres privilégiés à la cour; les sermons des uns n'avaient guère d'ailleurs plus d'effet que les plaisanteries des autres.

[1] « Habiendo en otra ocasion avisado á vuestra magestad de la publica querella y desconsuelo que habia del estilo que vuestra magestad habia tomado de negociar, estando perpetuamente asido á los papeles, por tener mejor título para huir de la gente, ademas de no quererse fiar de nadie. » — Carta que escrivio al Senor Rey Felipe Segundo Don Luis Manrique, su limosnero mayor, MS.

[2] « No embio Dios á vuestra magestad y á todos los otros Reyes, que tienen sus veces en la tierra, para que se extravien leyendo ni escribiendo ni aun contemplando ni rezando, si no para que fuesen y sean publicos y patentes oraculos á donde todos sus subditos vengan por sus respuestas. . . . . Y si á algun Rey en el mundo dio Dios esta gracia, es á vuestra Magestad y por eso es mayor la culpa de no manifestarse á todos. » — *Ibid.*

Une copie de cette lettre est conservée parmi les MSS. Egerton du British-Museum.

Les châteaux des grands seigneurs, maîtres d'immenses domaines épars dans tout le royaume, présentaient en petit l'image de cette cour brillante. Ces nobles étaient excessivement riches, mais souvent très endettés; sur vingt-trois ducs, en 1581, trois seulement avaient un revenu annuel inférieur à quarante mille ducats [1]. La plupart des autres avaient de cinquante à cent mille ducats par an, et le duc de Medina Sidonia en avait cent trente-cinq mille. Il n'eût pas été facile de trouver dans l'aristocratie d'une autre nation chrétienne, à cette époque, des exemples d'une pareille fortune [2].

Les grands d'Espagne préféraient vivre dans leurs terres, mais l'hiver ils se rendaient à Madrid et déployaient leur magnificence sous les yeux de leur souverain; ils éblouissaient le peuple par la splendeur de leurs équipages, la beauté de leurs chevaux, la riche livrée de leur suite nombreuse. Néanmoins la cour de Castille était loin de paraître joyeuse à l'étranger; elle contrastait, sous ce rapport, avec la cour flamande de Marguerite de Parme; on eût dit qu'elle recevait le reflet du caractère sérieux et même sombre du monarque. Tout y était pompeux et cérémonieux; usages et manières, tout y était vieux. « On ne voit rien de nouveau ici, » écrivent les envoyés vénitiens; on n'entend pas de commentaire plaisant sur les événements du jour. Si quelqu'un sait une nouvelle, il est trop prudent pour la raconter [3].

[1] *Nota di tutti li Titolati di Spagna con li loro casate et rendite, etc., fatta nel* 1581, MS.

[2] *Ibid.*

En 1581, l'aristocratie espagnole comprenait vingt-trois ducs, quarante-deux marquis et cinquante-six comtes. Tous les ducs et treize nobles inférieurs étaient grands d'Espagne.

[3] « La corte è muta; in publico non si ragiona di nuove, et chi pure le sa, se le tace. » — *Relazione di Pigafetta*, MS.

Les courtisans parlent peu et sont, pour la plupart, ignorants; en réalité, ils n'ont pas la moindre teinture des lettres. Les grands seigneurs sont d'une arrogance incroyable; lorsqu'ils rencontrent un ambassadeur étranger ou même le nonce de sa Sainteté, ils daignent rarement le saluer en se découvrant la tête [1]; tous affectent ce calme imperturbable, cette apathie qu'ils appellent *sosiego* [2]. »

Les nobles ne donnaient pas, comme ceux des Pays-Bas, des banquets splendides; leur principal amusement était le jeu, vice héréditaire de l'Espagnol; ils jouaient gros jeu, souvent au détriment de leur fortune. Cela ne déplaisait pas au roi. Il peut sembler étrange que des gens aussi froids et aussi formalistes fussent adonnés aux intrigues amoureuses [3]; ils suivaient à cet égard l'exemple de leur maître.

Ces grands seigneurs, dont la vie se passait dans de frivoles amusements et dans une molle oisiveté, avaient bien dégénéré de leurs ancêtres, dont ils n'avaient hérité que des titres et des prétentions superbes. A peu d'exceptions près, exceptions brillantes, ils n'occupaient aucune position importante dans l'État ni dans l'armée; ils n'aspiraient qu'aux emplois supérieurs dans la maison du roi et mettaient toute leur ambition à obtenir les vains et pompeux priviléges

[1] « Sono d' animo tanto elevato. . . che è cosa molto difficile da credere. . . . . e quando avviene che incontrino o nunzi del pontefice o ambasciadori di qualche testa coronata o d' altro stato, pochissimi son quelli che si levin la berreta. » — *Relazione di Badoero,* MS.

[2] « Non si attende à lettere, ma la Nobilità è a maraviglia ignorante e ritirata, mantenendo una certa sua alterigia, che loro chiamano *sussiego*, che vuol dire tranquillità et sicurezza, et quasi serenità. » — *Relazione di Pigafetta,* MS.

[3] « Non si convita, non si cavalca, si giuoca, et si fa all' amore. » — *Ibid.* Voy. aussi les *Relazioni* de Badoero et de Contarini.

de la grandesse, pour avoir le droit de rester la tête couverte, en présence de leur souverain [1].

L'été, ils se soustrayaient sans regret à cette vie d'humiliation dorée, en se retirant dans leurs châteaux antiques, au milieu de leurs domaines princiers, qui renfermaient des villes et des villages, et parfois jusqu'à trente mille familles. Ils y vivaient entourés d'une pompe vraiment royale; leur maison était formée sur le modèle de celle du souverain. Ils avaient leurs majordomes, leurs gentilshommes de la chambre, leurs grands écuyers et d'autres officiers de haut rang. Une foule d'hidalgos, de cavaliers et de serviteurs se pressaient autour d'eux; une garde du corps de cent ou deux cents hommes veillait sur leur personne. Leurs demeures étaient somptueusement meublées, et leurs buffets garnis d'une magnifique vaisselle d'argent extrait des mines du nouveau monde. Leurs chapelles étaient richement décorées. Les châtelaines déployaient un faste qui eût convenu à des reines; elles avaient des demoiselles d'honneur, et le page qui leur servait d'échanson, s'agenouillait, lorsqu'elles buvaient; même les chevaliers de race ancienne, à qui elles adressaient la parole du haut de leur siége, ne refusaient pas de plier le genou devant elles [2].

Sous ces dehors éclatants, les grands d'Espagne ne possédaient aucune puissance réelle; ils ne pouvaient plus, comme le faisaient leurs pères, se déclarer la guerre, ni exercer le

[1] Le docteur Salazar y Mendoza exagère singulièrement l'importance du droit de rester la tête couverte, en présence du souverain, « prérogative, » dit-il, « si glorieuse en elle-même et si admirable dans ses effets, qu'elle suffit à elle seule pour imprimer à la dignité de la grandesse son caractère particulier. » — *Dignidades de Castilla*, p. 34.

[2] Ranke, *Ottoman and Spanish Empires*, p. 57.

droit, jadis prisé si haut, de renoncer à l'obéissance et d'entrer en lutte, à main armée, avec leur souverain. Ces nombreux vassaux, qui se rangeaient autrefois sous leur bannière et qui constituaient des forces redoutables, s'étaient transformés en d'humbles serviteurs qui ajoutaient seulement au vain éclat de leur petite cour. Il ne leur était plus permis de porter les armes qu'au service de leur prince, et, après la soumission des Mores, la couronne n'eut plus besoin de leur épée que pour des guerres étrangères [1].

Les mesures à l'aide desquelles Ferdinand et Isabelle avaient miné le pouvoir de l'aristocratie avaient été exécutées avec plus de rigueur par Charles-Quint et le furent avec plus de succès par Philippe II, qui habita presque constamment l'Espagne, tandis que son père passa la plus grande partie de sa vie au dehors; toujours présent, le roi réprimait avec le même empressement toute atteinte portée aux lois, quel que fût le rang du coupable.

Des nobles commandaient les armées au dehors, étaient envoyés, en qualité de vice-rois, à Naples, en Sicile, à Milan et dans les provinces du nouveau monde; mais on les voyait rarement appelés à remplir des fonctions civiles ou militaires, à l'intérieur du pays. Ils ne faisaient plus nécessairement partie de la législature nationale et n'étaient presque jamais convoqués aux Cortès, car ils jouissaient du privilége de l'exemption de toutes charges publiques et les Cortès n'étaient guère réunies que pour voter les impôts. Ainsi, sans pouvoir politique d'aucune espèce, les grands seigneurs vivaient sur leurs terres, comme de simples gentilshommes;

[1] *Relazione di Tiepolo*, MS. — *Relazione Anon.*, MS. — *Relazione di Contarini*, MS.

leur train princier ne donnait aucun ombrage au roi, qui aimait, au contraire, à les voir dépenser leurs revenus avec une prodigalité qui n'avait pas de suites fâcheuses, si ce n'est d'entrainer des exactions qui leur attiraient la haine de leurs vassaux [1]. Telle était la politique de Philippe, d'après un envoyé vénitien, qui, doué d'un grand talent d'observation, était parfaitement placé pour l'exercer; « c'est ainsi, » dit l'ambassadeur, « qu'il se faisait craindre de gens qui, avec plus d'adresse, se seraient eux-mêmes fait craindre de lui [2]. »

En même temps que l'aristocratie déclinait, Charles-Quint, abusant de sa puissance, avait dépouillé les communes castillanes de leurs droits les plus précieux. Philippe échappa donc heureusement à la responsabilité qui s'attachait à une mesure aussi odieuse; mais, s'il ne réduisit pas les communes à cet état d'abaissement, il prit autant de soin que son père de les y maintenir. Le pouvoir législatif qu'elles avaient exercé, le plus important de leurs priviléges, était presque annihilé. Les Cortès furent, il est vrai, convoquées souvent sous ce roi, plus souvent même qu'elles ne l'avaient été sous les règnes précédents; c'est qu'elles continuaient à voter les impôts, et les besoins du gouvernement, plus que son respect pour les droits de la nation, expliquent ces fréquentes réunions de la législature.

Les Cortès pouvaient, comme par le passé, faire des représentations au souverain, mais seulement après avoir voté les subsides, c'est à dire après avoir perdu tout moyen

[1] « Che per contrario affligiono i loro proprii sudditi onde incorrono nel loro odio. » — *Relazione di Contarini*, MS.

[2] « Temono Sua Maesta, dove, quando si governassero prudentemente, sarieno da essa per le loro forze temuti. » — *Ibid.*

d'influence sur l'esprit du prince. Cependant, quand on relit leurs pétitions et que l'on voit la sollicitude avec laquelle elles veillaient sur les intérêts de la nation et le courage qu'elles déployaient pour les défendre, on ne peut refuser son admiration à ces assemblées; le vieil esprit castillan subsistait toujours, il faut le reconnaître, chez ce peuple, malgré l'oppression, malgré tant de sujets de découragement. Pour le prouver, nous rappellerons quelques-unes de ces pétitions qui, bien ou mal accueillies, nous font, du moins, connaître l'état de l'opinion publique de ce temps, par rapport aux sujets dont il s'y agit.

A plusieurs reprises, les Cortès firent des remontrances au roi sur les dépenses énormes de sa maison, « qui coûtait, » disaient-elles, « autant d'argent qu'il en eût fallu pour faire la conquête d'un royaume [1]. » Indépendamment des frais qu'elle entraînait, la pompe de la cour de Bourgogne ne plaisait pas aux Castillans, et la législature pria le monarque d'y renoncer et de revenir aux usages plus simples et plus naturels de ses ancêtres; elle lui représenta « la pernicieuse influence que ce genre de vie ne pouvait manquer d'exercer sur les grands seigneurs et sur ses autres sujets, prompts à suivre l'exemple de leur maître [2]. » Philippe répondit un jour « qu'il ferait examiner la question et prendrait les mesures qu'il jugerait le plus utiles; » mais aucune réforme n'eut lieu, sous son règne, dans cette maison qui, en 1562, coûtait cent cinquante-six millions de maravédis annuellement, et son successeur marcha fidèlement sur ses traces [3].

[1] « Que bastarán para conquistar y ganar un reyno. » — Cortès de Valladolid en 1558, pet. 4.

[2] Cortès de Tolède en 1559, pet. 3.

[3] Lafuente, *Historia de Espana*, tom. XIII, p. 118.

Les Cortès firent également et inutilement de fréquentes représentations au roi sur l'aliénation des biens de la couronne et sur la vente des charges ainsi que des titres inférieurs de noblesse; le monarque continua de leur répondre d'une manière évasive. Elles le prièrent de ne plus chercher à augmenter ses revenus en établissant des impôts sans leur sanction, exigée par les lois et les anciens usages du royaume. Cette fois, la réponse de Philippe fut très nette et réellement digne d'un despote oriental. « Les nécessités, » dit-il, « qui m'ont forcé de recourir à ces mesures, loin d'avoir disparu, sont devenues et deviennent sans cesse plus pressantes, ne me laissant d'autre alternative que de persévérer dans la voie où j'ai dû m'engager [1]. » Certainement les embarras du roi étaient grands, si grands même que l'habileté de ses ministres ne pouvait l'en tirer; les nombreux expédients qu'il imagina pour se délivrer d'un fardeau, chaque jour plus pesant, ainsi qu'il le disait avec vérité, forment un chapitre curieux dans l'histoire financière de ce temps, mais le moment de les exposer n'est pas encore venu.

Les communes pressèrent fortement Philippe d'achever l'œuvre qu'il avait entreprise de bonne heure, en réunissant dans un code les lois municipales de la Castille [2]. Elles surveillaient attentivement l'administration de la justice, sollicitaient la réforme de différents abus, s'élevaient particulièrement contre la lenteur proverbiale avec laquelle les affaires étaient conduites en Espagne, et contre les nombreuses vexations auxquelles les plaideurs étaient exposés devant les tribunaux; avec un esprit de sage libéralité, elles récla-

[1] Lafuente *Historia de Espana*, tom. XIV, p. 397.
[2] Cortès de Valladolid en 1558, pét. 12.

mèrent en faveur des juges, ordinairement mal rétribués, une forte augmentation de traitement, afin d'engager les hommes de mérite à solliciter ces fonctions [1].

Les Cortès veillaient avec une sollicitude vraiment paternelle sur les grands intérêts de l'État, sur le commerce, l'agriculture, l'industrie; elles firent, mais vainement, paraît-il, d'énergiques remontrances contre un abus que nous avons déjà signalé; il s'agit des lingots que les marchands de Séville exportaient du nouveau monde, pour leur propre compte, et que la couronne leur enlevait tyranniquement.

Certaines pétitions des Cortès montrent, si on les juge avec les lumières acquises aujourd'hui, une étrange ignorance des véritables principes de la législation, en matière de commerce. C'est ainsi que, relativement à l'or et à l'argent, qui ont une si grande valeur comme moyen d'échange, et constituent d'une manière particulière la richesse d'un pays, la législature croyait qu'en bonne politique il fallait garder ces métaux précieux à l'intérieur du pays, et elle demanda qu'on en interdît l'exportation. C'était là une erreur partagée par d'autres nations, au XVIe siècle; on peut toutefois s'étonner qu'une expérience de soixante-quinze ans n'eût pas convaincu l'Espagnol de l'inutilité de ces tentatives pour arrêter le cours naturel de la circulation commerciale.

C'est dans le même esprit que les Cortès prièrent le roi de défendre que l'on fît usage de l'or et de l'argent pour la vaisselle, pour la décoration intérieure des maisons et pour toute espèce d'objets de luxe ou de toilette; elles craignaient de voir se perdre ces métaux si utiles. On peut, sans doute, expliquer, en partie, cette pétition par le goût des Castillans

[1] Lafuente, *Historia de Espana*, tom. XIII, p. 125.

pour les lois somptuaires, plus nombreuses chez eux que partout ailleurs [1]. Peut-être la passion du luxe chez l'Espagnol était-elle due à l'influence des Arabes qui recherchaient les vêtements les plus chers, se plaisant à étaler leurs richesses de cette manière; déjà, à une époque antérieure, elle fournissait un sujet de déclamations sans fin au clergé, contre la pompe et les vanités du monde.

Malheureusement Philippe, si souvent sourd à des demandes plus sages, accueillit favorablement celle-ci, et, dans une pragmatique publiée à cet effet, il entra aussi avant dans les idées des pétitionnaires que l'eût pu désirer le réformateur le plus sévère. Cet édit singulier, où étaient minutieusement énumérées les diverses parties de l'habillement des hommes et des femmes, paraissait moins l'œuvre de graves législateurs que d'une commission de tailleurs et de marchandes de modes [2]. Les tailleurs, considérés comme des instruments de perdition, n'échappèrent pas à la censure des Cortès, qui, dans une autre pétition, les déclarèrent des êtres inutiles, occupés de travaux d'aiguille, comme des

[1] L'histoire du luxe en Castille et des différentes lois portées pour le réprimer forme le sujet d'un ouvrage de Sempere y Guarinos, dans lequel on trouve un grand nombre de détails curieux, relativement surtout à la manière de vivre des Castillans à une époque plus reculée. — *Historia del Luxo*, Madrid, 1788, 2 tom. in-12.

[2] « Anssi mismo mandamos que ninguna persona de ninguna condicion ni calidad que sea, no pueda traer ni traya en ropa ni en vestido, ni en calzas, ni jubon, ni en gualdrapa, ni guarnicion de mula ni de cavallo, ningun genero de bordado ni recamado, ni gandujado, ni entorchado, ni chaperia de oro ni de plata, ni de oro de canutillo, ni de martillo, ni ningun genero de trenza ni cordon ni cordoncillo, ni franja, ni pasamano, ni pespunte, ni perfil de oro ni plata ni seda, ni otra cosa, aunque el dicho oro y plata sean falsos, » etc. — Pracmatica expedida á peticion de las Cortes de Madrid de 1563.

femmes, au lieu de labourer la terre ou de combattre virilement au service du roi [1].

La législature, poursuivant cette voie fausse, voulut régler les dépenses de la table, devenues excessives depuis quelques années, comme nous l'avons dit; elle demanda qu'il fût défendu de se faire servir, au même repas, plus de quatre plats de viande et quatre de fruit. Elle s'indigna surtout en voyant se répandre l'usage des carrosses, connus depuis très peu de temps en Espagne ; ces voitures n'étaient bonnes, à son avis, qu'à donner aux Castillans des habitudes de mollesse, que peu sauraient plus tard surmonter; elles leur feraient perdre leur ancienne réputation d'habiles écuyers, et, « puisque la nation avait su s'en passer pendant si longtemps, elle pourrait s'en passer encore [2]. » Philippe se rendit si bien à ces observations qu'il ne permit de tenir carrosse qu'aux personnes possédant quatre chevaux ; il espérait ainsi, tout en protégeant l'amélioration de la race chevaline, empêcher ses sujets, excepté les plus riches, d'affecter un luxe désordonné.

Les Cortès adressèrent au roi une autre demande, assez singulière et digne d'être rappelée, parce qu'elle est la preuve de l'attachement voué par les Espagnols à une institution ancienne, qui a souvent été censurée par les étrangers. En 1573, elles prièrent le monarque d'encourager les combats de taureaux, qui, depuis quelques années, avaient perdu de

[1] « Ocupados en este oficio y género de vivienda de coser, que habia de ser para las mugeres, muchos hombres que podrian servir á S. M. en la guerra dejaban de ir á ella, y dejaban tambien de labrar los campos. » — Cortès de 1573, pét. 75, ap. Lafuente, *Hist. de Espana*, tom. XIV, p. 407.

[2] *Ibid.*, p. 408.

leur importance; elles proposaient l'établissement de nouvelles arènes dans les principales villes et voulaient que les municipalités fussent chargées, à leurs propres frais, de fournir des lances et un corps de musique aux combattants. On améliorerait ainsi la race chevaline, tout en offrant un exercice chevaleresque aux nobles et aux cavaliers. Cette conclusion peut étonner celui qui assiste de nos jours à cette sorte de spectacle et ne voit paraître dans la lice que de mauvais chevaux et des hommes de basse condition; mais, dans ces jours glorieux de la chevalerie, on choisissait pour ces jeux sanglants les meilleurs chevaux, et les combattants étaient des nobles, qui recherchaient cette occasion de déployer leur vaillance, comme dans les tournois. Même au XVIe siècle, Charles-Quint rappelait avec fierté que, dans sa jeunesse, il était descendu dans l'arène comme *matador* et avait tué un taureau. Philippe agréa la proposition de la législature avec empressement : il comprenait bien le caractère de ses compatriotes.

On aurait tort de chercher dans ces demandes frivoles et exceptionnelles des Cortès le caractère prédominant de la législation castillane. Les lois ou, pour mieux dire, les pétitions de ce corps portent l'empreinte d'un sentiment sage et patriotique; elles le montrent parfaitement instruit des besoins de la communauté et désireux de les satisfaire. C'est ainsi que nous le voyons recommander d'instituer des espèces de tuteurs, chargés de procurer de l'occupation aux jeunes orphelins qui, sans amis pour venir à leur aide, seraient privés de moyens de subsistance [1]; c'est ainsi encore qu'il propose la nomination d'inspecteurs des prisons, ayant

[1] Ranke, *Ottoman and Spanish Empires*, p. 59.

pour mission de les visiter toutes les semaines et de s'assurer de l'observation des règlements, en ce qui concerne la santé et la propreté des détenus [1]. La législature exprime le désir que les hôtelleries soient bien tenues [2]; pénétrant, comme il lui arrive souvent, par un excès de zèle, dans l'intérieur des familles, elle s'occupe de la conduite des serviteurs envers leurs maîtres, et, avec une simplicité qui provoquera peut-être un sourire chez le lecteur, elle blâme sévèrement les jeunes filles qui, « en l'absence de leurs mères, perdent leur temps à lire des romans, pleins de faussetés et de folies qu'elles acceptent comme des vérités utiles pour elles-mêmes dans leurs relations avec le monde [3]. » Sans doute, les livres dont il s'agit ici étaient les romans de chevalerie, qui, à cette époque, étaient plus populaires qu'ils ne l'avaient jamais été, en Castille; Cervantès n'avait pas encore déversé sur cette littérature empoisonnée le ridicule qui, plus qu'aucune loi, la bannit de l'Espagne.

Les communes veillaient aux progrès de l'instruction publique avec autant de sollicitude qu'aux intérêts matériels de l'État; elles faisaient inspecter les écoles supérieures, et

[1] « Que cada semana o cada mes se nombren en los ayuntamientos de cada ciudad o villa destos Reynos, dos Regidores, los quales se hallen á la vision y visitas de la carcel. » — Cortès de Tolède en 1559, pét. 102.

[2] Provision real para qne los mesones del reyno esten bien proveidos de los mantenimientos necesarios para los caminantes, Toledo, 20 de Octubre de 1560.

[3] « Como los mancebos y las donzellas por su ociosidad se principalmente ocupan en aquello [leer libros de mentiras y vanidades], desvanecense y aficionanse en cierta manera á los casos que leen en aquellos libros haver acontescido, ansi de amores como de armas y otras vanidades : y afficionados, quando se offrece algun caso semejante, danse á el mas á rienda suelta que si no lo hnviessen leydo. » — Cortès de 1558, pét. 107, citée par Ranke, *Ottoman and Spanish Empires*, p. 60.

recommandèrent l'érection de chaires nouvelles dans les universités. D'accord avec elles, mais sans qu'elles l'y eussent positivement invité, Philippe publia une pragmatique relativement à ces institutions. Il se plaignit de ce que ses sujets, d'après un usage, qui se propageait rapidement, allaient faire leur éducation à l'étranger, lorsqu'ils pouvaient la faire parfaitement dans leur pays; cette émigration de la jeunesse avait des suites très fâcheuses, car, tandis que les universités castillanes languissaient dans l'abandon, les élèves qui revenaient en Espagne y rapportaient des idées qui ne s'accordaient guère avec celles de leurs compatriotes. Le roi défendit donc aux Espagnols de sortir de la péninsule et ordonna aux absents de revenir; toute infraction à cet ordre était sévèrement punie de la confiscation des biens pour les ecclésiastiques et les laïques, et, en outre, du bannissement pour ces derniers [1].

Cet édit, bien qu'il ne fût pas, sans doute, en désaccord avec l'opinion publique, était empreint d'un arbitraire que ne révélaient pas ceux qui étaient directement proposés par la législature; il ne différait guère, sous ce rapport, des ordonnances qui émanaient directement de la volonté royale, sans égard aux vœux des communes. De pareilles ordonnances, et elles furent probablement plus nombreuses que toute autre espèce de lois, sous ce règne, comptent certainement parmi les actes les plus tyranniques dont un monarque puisse se rendre coupable, car elles constituent une usurpation du pouvoir législatif. Aussi, en 1579, les communes s'élevèrent vigoureusement contre cet abus et conjurèrent

[1] Pracmatica para que ningun natural de estos reynos vaya á estudiar fuera de ellos, Aranjuez, 22 de Noviembre de 1559.

Philippe de ne plus publier des lois, sans la sanction préalable des Cortès [1]. Le roi eût pu invoquer pour sa justification l'exemple de ses prédécesseurs, même de ceux qui, comme Ferdinand et Isabelle, étaient le plus dévoués aux intérêts de la nation [2].

On doit reconnaître que le mode le plus régulier de procéder, avec la coopération des Cortès, était bien propre à répandre l'idée que la législation appartenait réellement au souverain. Une pétition, conçue ordinairement dans les termes les plus humbles, priait sa majesté de donner son assentiment à la loi proposée. Le prince le donnait en peu de mots ou plus communément le refusait, déclarant que, pour le moment, « il n'y avait pas lieu à faire aucun changement. » On remarqua que Philippe repoussa plus souvent qu'aucun des rois précédents les demandes de la législature.

Plus fréquemment, le monarque faisait à ces pétitions une réponse qui s'accordait mieux avec son caractère irrésolu et ses habitudes de temporisation; il disait d'une manière vague « qu'il prendrait l'affaire en considération, » ou « qu'il la soumettrait à son conseil et adopterait les mesures qu'il jugerait le plus utiles. » Il laissait ainsi les communes dans l'ignorance du sort réservé à leurs propositions. Même lorsqu'il accueillait favorablement celles-ci, comme il était le maître de rédiger la loi, elle pouvait répondre peu à l'attente des Cortès, et, dans ce cas, celles-ci s'étant séparées,

[1] Marina, *Teoria de las Cortes*, tom. II, p. 219.

[2] Voy. les « Pracmaticas del Reyno, » imprimés pour la première fois à Alcala de Henarès, à la fin du règne d'Isabelle, en 1503. Cette collection fameuse se composait presque entièrement des ordonnances de Ferdinand et d'Isabelle; après avoir eu plusieurs éditions, elle fut enfin absorbée dans la « *Nueva Recopilacion* » de Philippe II.

devaient attendre, pour se plaindre, une nouvelle session, c'est à dire habituellement pendant trois ans. L'usage établi par Charles-Quint de renvoyer la présentation des adresses après le vote des subsides et d'ajourner ensuite immédiatement la législature, assura aux princes de la maison d'Autriche une autorité absolue, qui fut la cause d'une révolution complète dans la constitution ancienne de la Castille.

Cependant, dépouillées des priviléges dont elles jouissaient autrefois, les Cortès n'eurent pas moins une action bienfaisante. Nul ne connaissait mieux que les représentants mêmes de la nation les besoins et les vœux de celle-ci. Le roi tirait évidemment profit des renseignements qu'ils lui transmettaient; il pouvait ainsi prendre le parti qui s'accordait le mieux avec les intérêts du peuple, auxquels il était naturellement attaché, lorsqu'ils ne contrariaient pas les siens. Lors même qu'il agissait autrement, les communes, par de fermes représentations, pouvaient espérer de le faire revenir sur sa détermination. Malgré son pouvoir absolu, le roi devait éviter de braver l'opinion publique, car de timides remontrances pouvaient être suivies d'une résistance ouverte.

L'indépendance avec laquelle les députés dénonçaient au souverain les nombreux abus du gouvernement, prouve la liberté de discussion qui régnait parmi eux. Philippe, à son honneur, ne tenta jamais, à ce qu'il semble, de restreindre cette liberté; peut-être était-ce par politique et voulait-il laisser une soupape toujours ouverte, pour prévenir une explosion des passions populaires; certain de posséder le pouvoir, il en laissait l'ombre à la nation, dont il caressait ainsi l'amour-propre. Quoi qu'il en soit, l'exercice de ces droits, malgré leur imperfection, par le tiers-état, produisit de bons effets que l'on ne saurait méconnaitre. Par cela

seul qu'on l'appelait à délibérer sur les affaires publiques, l'Espagnol acquit, à ses propres yeux, une importance qui l'éleva bien au dessus de la condition abjecte des Orientaux; cet amour de l'indépendance qu'il avait hérité de ses ancêtres subsista chez lui, et son cœur resta plein de ces sentiments élevés qui le distinguaient entre tous les peuples chrétiens.

Un trait manquait à ce tableau d'une monarchie absolue. Jusque là l'Espagne n'avait pas encore possédé une armée permanente; Charles-Quint avait, sans doute, gardé constamment sur pied des forces immenses, dont une grande partie était recrutée parmi les Castillans; mais ces soldats ne séjournaient pas dans la péninsule et n'étaient levés que pour des guerres étrangères. C'est sous le règne de Philippe qu'une armée permanente, destinée à maintenir l'ordre à l'intérieur du pays, fut établie pour la première fois.

Le roi organisa dans ce but vingt compagnies d'hommes d'armes, qui, avec le complément de quatre ou cinq hommes par lance, formaient un corps militaire assez redoutable; il équipa également cinq mille *ginetes* ou chevau-légers [1]. L'entretien de ces troupes était une lourde charge pour la couronne; on les appelait « les gardes de Castille. » Les hommes d'armes, en particulier, étaient l'objet d'une grande sollicitude et se faisaient remarquer par leur admirable discipline; le roi, qui pourtant n'avait guère des goûts militaires, avait l'habitude de les passer lui-même en revue. Il y avait, en outre, trente mille hommes de milice qui pouvaient être mis en campagne, s'il était nécessaire. Environ

[1] *Relazione di Contarini*, MS.

seize cents cavaliers parcouraient l'Andalousie, prêts à repousser une invasion des musulmans d'Afrique; enfin des garnisons occupaient les forteresses sur les frontières de l'Espagne, au nord et au midi. Le monarque avait ainsi les moyens de réprimer les révoltes de ses sujets et de déjouer les entreprises de l'étranger.

CHAPITRE II.

L'ESCURIAL.

Le clergé. — Sa subordination à l'égard de la couronne. — L'Escurial. — La reine Anne.

Un tableau de l'administration intérieure de la Castille serait incomplet si l'on n'y faisait entrer le clergé, qui devait naturellement jouir de grandes prérogatives dans un pays comme l'Espagne, et sous un roi tel que Philippe II. Ce prince ne se présentait pas seulement au monde comme le puissant champion de la foi, mais il paraissait rechercher, dans sa vie privée, toutes les occasions d'étaler son zèle pour la religion catholique et les ministres du culte. On cite à cet égard plus d'une anecdote; un jour, voyant une jeune fille entrer dans le chœur d'une église, il la réprimanda en lui disant : « Où est le prêtre, il n'y a place ni pour vous ni pour moi [1]. » Une autre fois, il condamna à mort un gentilhomme qui avait frappé un chanoine de Tolède [2].

Sous la protection de ce monarque qui la comblait de ses

[1] « Vos ni yo no avemos de subir donde los Sacerdotes. » — *Dichos y Hechos de Phelipe II*, p. 96.

[2] Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 894.

faveurs, l'Église atteignit au plus haut degré de prospérité. Des colléges, des couvents, toute espèce d'institutions religieuses, s'élevèrent de tous les côtés, dans la péninsule. Les bons pères aimaient à fixer leurs demeures dans des sites riants et pittoresques; le voyageur qui visitait l'Espagne était surpris d'y voir tant de fastueux édifices, situés sur le sommet ou sur le flanc des montagnes, au milieu de domaines qui s'étendaient à plus d'une lieue de là et offraient à la vue des prairies, des plaines cultivées et des pâturages.

Les membres du clergé séculier ou tout au moins les hauts dignitaires de l'Église possédaient parfois une fortune suffisante pour pouvoir éclipser les plus grands seigneurs par la pompe de leurs maisons. Du temps de Ferdinand et d'Isabelle, l'archevêque de Tolède exerçait sa juridiction sur quinze villes de premier ordre et un grand nombre de villages; son revenu s'élevait à quatre-vingt mille ducats par an [1]. Celui de l'archevêque de Séville, sous Philippe II, était tout aussi considérable, et l'archevêché de Tolède rapportait deux cent mille ducats, presque le double du revenu du grand d'Espagne le plus riche [2]. Sous le rapport de la puissance et de l'opulence, le primat du royaume occupait un rang à peine inférieur à celui du pape.

La source des richesses du clergé en Castille, comme dans beaucoup d'autres pays, était les dons et les legs des personnes pieuses, surtout des pécheurs qui, devenant dévots à la fin de leur vie, s'empressaient de racheter leurs fautes passées par des actes de munificence qui ne leur coûtaient guère, étant faits aux dépens de leurs héritiers.

[1] L. Marineo Siculo, *Cosas Memorabiles*, fol. 23.
[2] *Nota di tutti li Titolati di Spagna*, MS.

Comme les biens ainsi légués restaient la propriété perpétuelle de l'Église, celle-ci avait fini, au temps de Philippe, par accaparer, si nous en croyons les Cortès, la moitié des terres du royaume [1]. Aussi les communes, obligées de pourvoir aux dépenses de l'État, succombaient-elles sous un fardeau de plus en plus pesant; nous les voyons, dès l'avénement du roi, s'élever contre ces aliénations au profit des gens de mainmorte, mais inutilement; presque à chaque session suivante, la législature reproduisit ces plaintes dans nn langage énergique, et le monarque répondit toujours qu'il n'y avait pas lieu à changer les lois existantes. Philippe ne protégeait pas seulement la religion, mais il faisait construire à grands frais l'Escurial et ne voulait probablement pas tarir, lorsqu'il avait lui-même besoin d'y puiser, une source jusqu'alors si féconde.

Tout en favorisant le clergé déjà trop puissant, le roi ne voulait pas qu'il s'élevât assez haut pour éclipser l'autorité royale. Dans l'Église et dans les conseils, où ils furent appelés en grand nombre, les théologiens se montrèrent toujours les serviteurs les plus dévoués de la couronne; c'était, en effet, de la faveur du prince que dépendait leur avancement.

Philippe comprenait parfaitement que le seul moyen de maintenir les hommes d'Église dans la soumission, était de se conserver le droit de nomination aux bénéfices ecclésiastiques. La papauté, avec son esprit envahisseur, avait longtemps réclamé ce droit en Castille, comme dans d'autres pays d'Europe. La grande lutte avec Rome avait été livrée au temps d'Isabelle la Catholique; heureusement le sceptre

[1] Lafuente, *Historia de Espana*, tom. XIV, p. 416.

était alors aux mains d'une souveraine dont les sentiments religieux ne pouvaient être mis en doute. Isabelle était sortie victorieuse de ce débat et, depuis ce temps aucune contestation ne s'était plus élevée entre les cours de Rome et de Castille.

Le roi, malgré toute sa déférence pour le saint-siége, n'était pas disposé à lui abandonner aucune de ses prérogatives. Un différend s'éleva sous le pontificat de Pie V, qui prétendit, comme ses prédécesseurs, nommer aux bénéfices ecclésiastiques à Milan, à Naples et en Sicile, possessions italiennes de l'Espagne, et se plaignit amèrement de ce que les conseils, institués dans ses États, refusaient de permettre la publication des bulles papales, sans l'exequatur royal. Philippe lui répondit avec douceur, en exprimant le désir d'entretenir les relations les plus amicales avec le pontife, pourvu qu'il ne compromît pas les intérêts de sa couronne; en même temps, il se déclarait surpris de voir sa sainteté offensée, parce qu'il exerçait un droit reconnu à ses prédécesseurs, dont plusieurs avaient rendu à la religion les services les plus signalés. Le pape comprenait l'importance de ne pas se brouiller avec un fils aussi dévoué de l'Église, et le roi ne se vit plus disputer désormais cette précieuse prérogative [1].

Philippe usait avec une grande prudence du pouvoir dont il était investi; grâce aux nombreux moyens d'information qu'il possédait, il connaissait les mœurs des membres du clergé dans toute l'étendue de ses domaines et était si bien instruit qu'il pouvait souvent redresser ou compléter les

[1] Lafuente, *Historia de Espana*, tom. XIII, p. 261.— Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 432, 433.

renseignements qu'on lui donnait. Un jour quelqu'un lui parlait d'un certain prêtre : « Vous ne m'avez rien dit de ses amours, » observa le roi. Ainsi, parfaitement renseigné, il était prêt, dès qu'un bénéfice devenait vacant, à y nommer l'homme qui le méritait le mieux [1].

Avant d'élever quelqu'un à une haute dignité, le monarque avait l'habitude d'éprouver ses capacités dans une position inférieure. Le rang, à cause de l'influence qu'il donne, avait du prix à ses yeux, mais souvent, lorsqu'il reconnaissait leur mérite, il choisissait ceux qui, nés dans une humble condition, n'avaient pu s'attendre à leur élévation [2]. Il n'y avait pas de meilleur moyen de se concilier ses bonnes grâces que de résister énergiquement aux usurpations de Rome; ce fut, en partie du moins, à son refus de publier sans l'autorisation royale une bulle du pape, que l'évêque de Cuença, Quiroga, dut sa nomination à l'archevêché de Tolède, la première dignité du royaume. Philippe voulait qu'on lui témoignât de la reconnaissance pour les faveurs qu'il accordait, et, un prêtre qu'il avait fait évêque étant allé prendre possession de son siége, sans l'avoir remercié, il l'appela pour lui remémorer son devoir [3]. C'était une espèce d'hommage qu'il exigeait de ses protégés, comme l'exigerait un maître des serviteurs qu'il élève.

Ainsi la reconnaissance pour le passé, l'espoir pour

[1] Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. XI, cap. XI; lib. XII, cap. XXI. — *Relazione Anon.*, 1588, MS.

[2] « Otras vezes presentaba para Obispos Canonigos tan particulares i presbiteros tan apartados no solo de tal esperança, mas pensamiento en si mismos, i en la comun opinion, que la cedula de su presentacion no admitia su rezelo de ser enganados o burlados. Eligia á quien no pedia, i merecia. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 891.

[3] *Ibid.*, lib. XI, cap. XI.

l'avenir étaient les liens solides qui rattachaient chaque prélat à son souverain ; dans un différend avec Rome, on était sûr de le voir toujours prendre parti pour le roi, plutôt que pour le pape, et, de même, au milieu de ses embarras, c'était au monarque qu'il s'adressait et non au pontife. D'un autre côté, dans des moments de détresse qui se reproduisaient souvent, Philippe recourait au clergé, qui s'empressa presque toujours de venir généreusement à son aide. Celui-ci ne supportait nulle part des charges aussi lourdes qu'en Espagne [1]; on a calculé qu'il abandonnait au moins un tiers de ses revenus au roi. Laïques ou ecclésiastiques, tous étaient partout soumis à l'autorité royale.

Un peu plus haut, en parlant des biens du clergé, nous avons cité le nom de l'Escurial, cette « huitième merveille du monde, » comme l'appellent orgueilleusement les Espagnols. On ne peut mieux placer des détails sur cet édifice extraordinaire, que dans ce chapitre destiné à retracer le caractère et les occupations de Philippe. L'Escurial amusa, pendant plus de trente années, les loisirs de ce monarque; il porte l'empreinte de ses goûts et de son esprit austère, et, si l'on peut le critiquer au point de vue de l'art, on ne peut nier que, ne restât-il pas d'autre trace de ce règne, ce gigantesque monument suffirait pour témoigner de la grandeur des plans de ce prince et de l'étendue de ses ressources.

La tradition vulgaire, d'après laquelle Philippe fit bâtir l'Escurial, en accomplissement d'un vœu fait au temps de la mémorable bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557, a été rejetée par des auteurs modernes, pour le motif que les

[1] *Relazione di Contarini*, MS. — Ranke, *Ottoman and Spanish Empires*, p. 61.

écrivains contemporains et, parmi eux, les historiens du couvent ne font pas mention de ce fait. Mais un document découvert récemment ne permet plus guère de douter qu'un pareil vœu ait été fait [1]. Quoi qu'il en soit, il est certain que le fils de Charles-Quint se proposa d'ériger l'Escurial en souvenir de cette victoire, car il le dédia à saint Laurent, dont on célébrait la fête le jour où la bataille avait été livrée. L'endroit choisi pour l'emplacement de l'édifice fut nommé *El Sitio de San Lorenzo el Real*, mais le couvent fut mieux connu sous le nom du hameau voisin, *El Escurial* ou *El Escorial;* cette dernière orthographe fut bientôt préférée par les Castillans. [2]

Du reste, les motifs qui probablement eurent le plus d'influence sur l'esprit du monarque n'avaient rien de commun avec la bataille de Saint-Quentin. Son père, l'empereur, avait ordonné, par son testament, que ses restes mortels fussent conservés à Yuste, jusqu'à ce que son fils les fît transporter dans un lieu plus convenable. Philippe, en projetant l'Escurial, eut l'intention d'élever un mausolée à ses parents, ainsi qu'aux descendants de la maison royale

[1] Le document dont il s'agit est une lettre, sans date ni signature, mais l'écriture est du XVI[e] siècle et la pièce a été écrite par une personne chargée de rédiger les actes nécessaires pour la fondation du couvent. L'écrivain demande s'il doit faire mention dans le préambule du vœu de sa majesté. « *El voto que S. M. hijo,* si S. M. no lo quiere poner ni declarar, bien puede, porque no hay para que; pero si S. M. quisiere que se declare en las escrituras, avísemelo v. m. » — *Documentos inéditos,* tom. XXVIII, p. 567.

[2] On trouve des exemples anciens de l'une et de l'autre orthographe, bien que celle d'*Escorial,* aujourd'hui universellement reçue en Castille, paraisse avoir été tout d'abord la plus commune. Ce mot vient de *scoriæ,* scories, à cause des mines de fer découvertes aux environs. — Voy. Ford, *Handbook for Spain* (3[e] édit.), p. 751.

d'Autriche, mais une idée dominante chez lui était de faire construire un monastère dont la magnificence attestât son attachement à la foi; à ce projet il en unissait enfin un autre, celui de se bâtir un palais, car, ainsi que son père dont il avait hérité ce goût, il aimait de vivre à l'ombre du cloître. Ces idées, qui peuvent paraître incohérentes, furent pleinement réalisées par l'érection d'un monument destiné à être à la fois un palais, un couvent et une sépulture [1].

Peu de temps après son retour en Espagne, le roi se proposa de mettre son plan à exécution. Après un examen attentif, il choisit pour l'emplacement de l'édifice un endroit dans les montagnes du Guadarrama, sur les confins de la Nouvelle-Castille [2], à huit lieues environ au nord-ouest de Madrid. La salubrité de l'air dans ce lieu, éloigné de la capitale autant que le désirait le monarque, jointe à l'aspect sévère de ces solitudes en harmonie avec le caractère sombre de Philippe, lui fit donner la préférence sur d'autres sites, qui auraient plu davantage à des gens d'un esprit différent. Enfermé entre d'abruptes collines, qui parfois s'élèvent à la hauteur de gigantesques montagnes, il semblait complétement séparé du monde; on y voyait des arbres rabougris et clair-semés, parmi lesquels on remarquait de loin en loin des traces de la végétation luxuriante des plaines; le vent qui venait de la *sierra* voisine soufflait avec force. Cependant, comme nous l'avons dit, l'air était salubre et des ruisseaux

[1] Une lettre du royal fondateur, publiée par Siguença, énumère les objets que l'architecte du nouveau bâtiment devait se proposer particulièrement. — *Historia de la Orden de San Geronimo*, tom. III, p. 534.

[2] Certains géographes placent l'Escurial dans la Vieille-Castille; mais la délimitation des provinces est fixée sur la crête de la *sierra* qui s'élève derrière l'édifice. — Ford, *Handbook for Spain*, p. 750.

d'une eau pure arrosaient le sol; en outre, il y avait près de là une carrière d'excellentes pierres, assez semblables en apparence à du granit; on pouvait s'y procurer facilement des matériaux, considération d'une certaine importance pour une œuvre aussi vaste.

L'architecte qui fournit les plans et fut chargé par le roi de les exécuter se nommait Juan Bautista de Toledo; il était né en Espagne et, ayant révélé de bonne heure un talent extraordinaire pour sa profession, avait été envoyé en Italie. Il s'y inspira des principes de son art à l'école des grands maitres qui couvraient alors leur pays natal de ces monuments de leur génie, où l'artiste pouvait trouver le meilleur sujet d'étude. Toledo se nourrit de leur esprit et se forma sous leurs yeux un goût simple et même sévère, qui contrastait avec le style habituel de l'architecture espagnole, mais qui heureusement obtint l'approbation de son royal maître.

Avant même que l'on eût posé la première pierre du bâtiment, Philippe avait pris soin de choisir les personnes qui devaient habiter celui-ci. Dans un chapitre général de l'ordre des hiéronymites, un prieur avait été désigné pour le couvent de l'Escurial, qui devait renfermer cinquante religieux, nombre qui fut rapidement doublé. Le roi avait donné la préférence aux hiéronymites, en partie à cause de leur réputation de piété ascétique, en partie à cause de l'estime que leur avait témoignée son père, en venant passer au milieu d'eux les dernières années de sa vie. Les moines furent bientôt transférés dans le village de l'Escurial, où ils résidèrent jusqu'à ce qu'on leur eût préparé des logements dans le magnifique édifice qu'ils devaient occuper.

Leur habitation temporaire, comme, du reste, la plupart

des maisons du hameau, était des plus humbles, sans fenêtre ni cheminée, et la pluie perçait le plafond troué de la salle qui leur servait de chapelle, de sorte qu'ils étaient obligés de tendre une couverture au dessus de leurs têtes. A l'une des extrémités de cette chapelle s'élevait un autel grossier, surmonté d'un crucifix dessiné au moyen de charbon sur la muraille [1].

Le roi, lorsqu'il visitait le village, était logé dans la maison du curé, laquelle n'était guère dans un meilleur état que les autres. Il ne manquait jamais d'entendre la messe, assis près du chœur sur un méchant escabeau à trois pieds, derrière une toile si usée que les curieux pouvaient le voir sans peine au travers [2]; il était placé si près des moines, qu'il leur était difficile de ne pas le toucher en se remuant. L'hiéronymite de qui nous tenons ces détails assure que le frère Antonio lui rapporta en pleurant que plus d'une fois, en jetant à la dérobée un regard sur le monarque, il vit les yeux de celui-ci remplis de larmes; « tels étaient, » dit le bon père, « les sentiments de dévotion et de joie qui animaient le prince, lorsque, au spectacle de la misère qui l'entourait, il méditait ses plans sublimes pour transformer cette scène misérable en un magnifique théâtre, plus digne du culte qui devait y être célébré [3]. »

[1] Siguença, *Hist. de la Orden de San Geronimo*, t. III, p. 549. — *Memorias de Fray Juan de San Geronimo*, Documentos ineditos, t. VII, p. 22.

[2] « Tenia de ordinario una banquetilla de tres pies, bastísima y grosera, por silla, y cuando iba á misa porque estuviese con algun decencia se le ponia un pano viejo francés de Almaguer el contador, que ya de gastado y deshilado hacia harto lugar por sus agujeros á los que querian ver á la Persona Real. » — *Memorias de Fray Juan Geronimo*, Documentos inéditos, tom. VII, p. 22.

[3] « Jurábame muchas veces llorando el dicho fray Antonio que muchas

Les moines étaient fort édifiés de l'humilité avec laquelle le roi assistait aux exercices religieux dans cette chapelle informe; ils racontèrent longtemps qu'arrivant un jour trop tard à matines et ne voulant pas interrompre le service, il prit tranquillement place à l'entrée, sur un banc grossier, à l'autre bout duquel était assis un paysan; il y resta quelque temps avant d'être aperçu par les moines, qui le conduisirent à son fauteuil [1].

Le 23 avril 1563, on mit la première pierre au couvent, et, le 20 août suivant, à l'église, avec plus de pompe et de solennité encore. L'évêque de Cuença, confesseur du roi, présida, en habits pontificaux, à cette cérémonie. Le roi était présent et posa de ses propres mains la pierre. Les principaux seigneurs de la cour assistèrent à cette fête, qui avait attiré une foule considérable de prêtres et de laïques. A la fin de la cérémonie, les moines en chœur chantèrent les louanges du Seigneur, auquel on élevait dans ces sauvages montagnes un temple aussi glorieux [2].

La *sierra* déserte parut alors pleine de vie; le sol se couvrit de tentes et de huttes; les bruits du travail se marièrent à la voix des ouvriers, chantant des chansons dans les dialectes des provinces, souvent éloignées, d'où ils étaient venus. Le plus grand ordre régnait dans cette réunion

veces alzando cautamente los ojos viò correr por los de S. M. lágrimas : tanta era su devocion mezclada col el alegría de verse en aquella pobreza y ver trás esto aquella alta idea que en su mente traia de la grandeza á que pensaba levantar aquella pequenez del divino culto. » — *Memorias de Fray Juan de San Geronimo*, DOCUMENTOS INEDITOS. Ubi supra.

[1] « Para levantar tanta fábrica menester eran actos de humildad tan profunda! » — *Ibid.*, p. 23.

[2] *Ibid.*, p. 25 et seq. — Siguença, *Hist. de la Orden de San Geronimo*, tom. III, p. 546.

mêlée d'hommes, et jamais des querelles inconvenantes ne troublaient les paisibles occupations du jour.

A mesure que les travaux avançaient, les visites de Philippe à l'Escurial devenaient plus longues et plus fréquentes. Il avait toujours aimé la solitude du cloître; tous les ans, il passait quelques jours dans un couvent et avait même l'habitude de se retirer, pendant la semaine sainte, dans le couvent de Guisando, non loin du village de l'Escurial, lequel avait un plus grand attrait pour lui, puisqu'il y voyait s'élever sous ses yeux le magnifique monument, qui occupait ses pensées autant que les affaires de l'État.

Le roi s'était adonné à l'étude des beaux-arts avec une ardeur que l'on voit rarement chez les souverains; il était bon connaisseur en peinture et aimait surtout l'architecture, dont il avait attentivement médité les principes; il faisait lui-même des dessins à l'occasion [1]. Aucun prince de ce temps n'a donné autant de preuves de goût et de magnificence, sous ce rapport; l'hôtel royal des monnaies à Ségovie, la maison de chasse du Prado, la riante résidence d'Aranjuez, l'alcazar de Madrid, l'*Armeria Real* et d'autres nobles monuments qui ornèrent sa nouvelle capitale, furent ou bâtis ou considérablement embellis par ses ordres. L'Espagne se couvrit d'édifices publics ou religieux, élevés sous la protection du monarque; partout l'œil du voyageur rencontrait des églises et des couvents; les monastères surtout étaient déplorablement nombreux. Ces bâtiments se faisaient

[1] « Tenia tanta destreça en disponer las traças de Palacios, Castillos, Jardines, y otras cosas, que quandò Francisco de Mora mi Tio Traçador mayor suyo, y Juan de Herrera su Antecessor le traian la primera planta, assi mandava quitar, ò poner, ò mudar, como si fuera un Vitrubio. » — *Dichos y Hechos de Phelipe II*, p. 181.

remarquer, en général, par l'extrême simplicité de leur style; quelques-uns, comme la grande cathédrale de Valladolid, gardant, malgré de plus grandes prétentions, le même caractère sévère, fournirent d'excellents modèles d'architecture pour combattre les fausses tendances de l'époque. Philippe protégea, à l'aide de constructions d'un autre genre, les frontières du nord et les côtes méridionales du pays, et le marin de la Méditerranée voyait toutes les hauteurs, au bord de la mer, couronnées de forteresses défiant les corsaires barbaresques. Et ce n'était pas seulement l'Espagne qui attirait l'attention du roi, mais partout la marche de ses armées dans les régions à demi-civilisées du nouveau monde était marquée par des temples et par des forts qui s'élevaient sur les pas des conquérants.

Heureusement le monarque avait le même goût que Toledo et tous deux s'entendirent parfaitement, dans leurs conférences sur le monument qui devait illustrer l'architecture, sous ce règne. Philippe, attentif aux moindres détails, surveillait tous les progrès de l'œuvre avec autant de vigilance que Toledo lui-même; pour mieux juger de l'effet produit à distance, il gravissait souvent la montagne, jusqu'à un endroit où se voyait une espèce de siége, taillé dans le rocher, à une demi-lieue du couvent; il y restait assis des heures entières, la lunette à la main, contemplant l'édifice qui s'élevait à ses pieds. Cet endroit est connu aujourd'hui encore sous le nom de « la chaise du roi [1]. »

Ce n'était certainement pas une faible preuve du profond intérêt pris par le prince à ces travaux, que cette satisfaction avec laquelle il quittait son palais de Madrid pour aller habiter

[1] Lafuente, *Historia de Espana*, tom. XIII, p. 253.

un aussi misérable village que celui de l'Escurial. En 1571, il changea sensiblement l'aspect de ces lieux, en y faisant bâtir une chapelle plus convenable que la hutte délabrée qui avait servi jusque-là à l'exercice du culte, et en se faisant préparer un logement plus commode, où il passa dès lors une plus grande partie de son temps, dans une solitude plus profonde que jamais. L'Escurial n'occupait pas toutes ses pensées; entouré de ses secrétaires, de ses papiers, il lisait les dépêches qui lui étaient envoyées et entretenait une correspondance suivie avec ses agents dans toutes les parties de ses vastes États; il y faisait quatre fois plus de besogne, dit un hiéronymite, que dans la capitale [1]; il se vantait souvent de gouverner le monde, avec un morceau de papier, du fond de cette retraite. Qu'il ne le gouvernât pas toujours sagement, la preuve en est dans plus d'une lettre écrite en ces lieux consacrés, au sujet des affaires des Flandres; c'est là qu'il reçut les détails de l'insurrection des Flamands hérétiques et des Mores de Grenade. En apprenant qu'ils avaient détruit églises et couvents, qu'ils avaient profané les symboles les plus vénérés de la foi catholique, il se sentit, sans doute, fier de pouvoir attester sa piété par l'érection du plus somptueux édifice qui eût jamais été consacré à son Dieu.

En 1577, la construction de l'Escurial était déjà assez avancée pour qu'il fût possible de préparer des appartements, non seulement à Philippe et à sa suite, mais à un grand nombre de courtisans qui avaient l'habitude de passer une partie de l'été auprès de leur souverain, dans le village. Vers

[1] « Sabese de cierto que se negociava aqui mas en un dia que en Madrid en quatro. » — Siguença, *Hist. de la Orden de San Geronimo*, tom. III, p. 575.

ce temps eut lieu un accident qui faillit avoir les suites les plus désastreuses pour le monument.

Pendant un furieux orage qui avait éclaté dans les montagnes, la foudre tomba sur une des grandes tours du couvent; en peu d'instants, toute la partie supérieure du bâtiment fut en flammes; les matériaux heureusement n'étaient guère combustibles et les progrès de l'incendie furent lents; mais on se procura très difficilement de l'eau pour l'éteindre,

Le feu se déclara à onze heures du soir, lorsque tous les serviteurs du roi s'étaient retirés pour prendre du repos; ils furent bientôt réveillés en sursaut par le bruit. Le roi monta dans la tour opposée et y resta, surveillant avec une profonde anxiété la marche de l'élément destructeur. Le duc d'Albe était là; malgré la goutte qui le faisait cruellement souffrir, il s'enveloppa de sa robe de chambre et se plaça dans un endroit élevé, tout près du théâtre de l'incendie; de là le « bon duc, » qui prit aussitôt le commandement, donna des ordres avec autant de promptitude et de décision que s'il eût été sur un champ de bataille [1].

Tous les ouvriers étaient accourus, ainsi que les paysans des environs, et l'on vit régner parmi eux autant de subordination qu'ils en avaient montré jusque-là; ils obéirent ponctuellement au duc et maints de ses hommes qui bravaient les fatigues, comprenant que l'œil de leur souverain était fixé sur eux, se signalèrent par des traits de dévouement. Le haut de la tour qui tremblait menaçait à tout moment de

[1] « El buen Duque de Alba, aunque su vejez y gota no le daban lugar, se subiò á lo alto de la torre á dar ánimo y esfuerzo á los oficiales y gente; . . . . y esto lo hacia S. E. como diestro capitan y como quien se habia visto en otros mayores peligros en la guerra. » — *Memorias de Fray Juan de San Geronimo*, Documentos inéditos, tom. VII, p. 197.

s'écrouler ; on craignait qu'elle n'écrasât dans sa chute l'hôpital qui en était voisin ; heureusement elle tomba dans une autre direction, avec le magnifique carillon qu'elle renfermait, sans blesser personne. Mais la perte la plus sensible au roi fut celle de plusieurs reliques inestimables qui furent détruites par le feu ; son chagrin fut un peu adouci lorsqu'il apprit qu'un morceau de bois de la vraie croix et le bras droit de saint Laurent, le bienheureux patron de l'Escurial, avaient été retirés des flammes. A la fin, grâce à d'incroyables efforts, l'incendie, qui avait duré jusqu'à six heures du matin, fût maîtrisé, et Philippe se retira dans sa chambre, où son premier soin fut, dit-on, de remercier Dieu d'avoir sauvé le monument qui avait été élevé en son honneur [1].

Le roi voulait que l'Escurial fût, autant que possible, bâti avec les matériaux fournis par ses vastes États, dont les productions étaient si variées que l'on put s'y procurer presque tout ce qui était nécessaire pour la construction et pour la décoration intérieure de l'édifice. La pierre grise dont on fit les murs venait d'une carrière voisine; on la nommait *berroquena* et elle ressemblait au granit, sans en avoir la dureté. Les blocs que l'on extrayait pour les tailler étaient quelquefois si énormes qu'il fallait quatre-vingts ou cent bœufs pour les trainer. On cherchait le jaspe à Burgo de Osma, dans le voisinage, et les marbres plus fins, aux couleurs très variées, dans les montagnes, au sud de la péninsule. On demanda, en grande partie, à l'industrie nationale les produits riches et élégants; Grenade donna le velours et le damas; les objets en fer, en bronze, et même

[1] *Memorias de Fray Juan de San Geronimo*, DOCUMENTOS INÉDITOS, t. VII, p. 201.

en d'autres métaux plus précieux, attestèrent les progrès de l'art dans certaines villes, telles que Madrid, Tolède, Saragosse.

Cependant Philippe fit de grands emprunts à ses possessions étrangères, surtout à l'Italie et aux Pays-Bas, pour l'embellissement de l'Escurial, dont l'extérieur, d'une simplicité sévère, contrastait avec l'intérieur somptueusement décoré. Milan, si renommé, à cette époque, pour ses beaux ouvrages en acier, en or et en pierres précieuses, fut mis à contribution; les magnifiques tapisseries des Flandres couvrirent les murs du palais, et les couvents espagnols donnèrent les broderies servant aux autels. Même les colonies naissantes du nouveau monde ne furent pas oubliées, et l'on demanda aux forêts américaines le cèdre, l'ébène et le bois richement teint, qui, sous la main de l'artiste castillan, étalèrent leurs brillantes couleurs [1].

Malgré son désir de n'employer que les productions de son empire et d'encourager l'industrie nationale, le roi, sous un rapport, recourut presque exclusivement à des étrangers. Les peintures à l'huile et les fresques qui décoraient à profusion les murs et les plafonds de l'Escurial furent l'œuvre d'artistes venus surtout d'Italie; l'école italienne était alors à l'apogée de sa gloire. Mais, de tous les peintres vivants, le Titien fut celui que Philippe tint le plus en honneur, ainsi que Charles-Quint; on doit au généreux patronage du monarque quelques-unes des plus belles productions de ce grand maître, dont les tableaux trouvèrent dans l'Escurial la place qu'ils méritaient.

[1] Siguença, *Hist. de la Orden de San Geronimo*, tom. III, p. 596. — *Dichos y Hechos de Phelipe II*, p. 289. — Lafuente, *Hist. de Espana*, tom. XIV, p. 427.

Le roi payait les artistes assez cher pour attirer les plus éminents; on cite de lui plusieurs traits de munificence. Critique sévère, il tardait à exprimer son opinion, mais, lorsque l'heure était venue, le peintre confus voyait parfois l'œuvre qu'il avait faite avec plus d'assurance peut-être que de talent, rejetée péremptoirement ou reléguée dans quelque coin obscur. C'est ce qui arriva à un Italien qui, ayant plus de prétentions que d'habileté, fut renvoyé dans son pays après plusieurs tentatives où il avait échoué, au jugement de Philippe, respecté par les critiques postérieurs. Mais, dans cette circonstance même, le prince se montra magnanime envers le malheureux peintre : « Ce n'est pas la faute de Zuccaro, » dit-il, « mais des personnes qui l'ont amené ici; » et, au départ de l'artiste, il lui donna, outre le traitement considérable qui lui avait été promis, une forte somme d'argent [1].

Devant ce magnifique édifice qu'il avait en quelque sorte créé, le roi paraissait devenir accessible à ces sentiments généreux qu'il ne montra jamais ailleurs. Il passait des heures entières à regarder travailler les artistes, leur faisant à l'occasion des observations et posant familièrement la main sur leur épaule [2]; il semblait perdre alors sa réserve et sa froideur habituelles. Un jour, dit-on, un étranger, visitant l'Escurial habité en ce moment par le monarque, le prit pour un des officiers du palais et le questionna sur certains tableaux; le roi, sans l'avertir de son erreur, s'en amusa et lui servit de cicerone, répondant à ses questions et lui montrant les objets qui méritaient le plus d'être

[1] Stirling, *Annals of the Artists of Spain*, tom. I, p. 211.
[2] *Ibid.*, p. 203.

vus[1]. On rapporte des anecdotes de ce genre sur d'autres princes, mais on peut s'étonner de voir attribuer à Philippe ce trait de bonhomie.

En 1584, la construction de l'Escurial était achevée; vingt et une années s'étaient écoulées depuis la pose de la première pierre; certainement il avait fallu peu de temps pour ériger ce gigantesque monument. L'église de Saint-Pierre, à laquelle on le compare naturellement sous le rapport de la grandeur et de la magnificence, avait exigé le travail de plus d'un siècle, et dix-huit papes au moins la virent s'élever sous leurs yeux. L'Escurial, à l'exception de la chapelle souterraine construite par ordre de Philippe IV pour recevoir les tombeaux des princes espagnols, fut bâti sous le règne d'un seul monarque, mais d'un monarque qui avait à sa disposition les richesses de l'ancien et du nouveau monde, et qui, surveillant lui-même les travaux, ne laissa personne s'endormir dans l'inaction.

Cependant il ne fut pas permis à l'architecte qui avait conçu le monument de le voir achevé; longtemps avant que celui-ci fût fini, Toledo était mort. C'était, semblait-il, une perte irréparable; du moins Philippe en jugea ainsi et il ne confia qu'avec une grande défiance une tâche aussi importante à un jeune Asturien, Jean de Herrera. Mais ce jeune homme s'était formé sur les meilleurs modèles, il était l'élève favori de Toledo et montra bientôt qu'il ne s'était pas seulement inspiré du goût sévère et élevé de son maître, mais que, grâce à son propre génie, il était parfaitement capable de comprendre toutes les grandes conceptions de Toledo et d'exécuter les plans de celui-ci, aussi bien qu'il eût

[1] *Dichos y Hechos de Phelipe II*, p. 81.

pu le faire lui-même. Philippe fut heureux de reconnaître qu'il n'avait pas fait un mauvais choix, et bientôt il fut aussi familier avec le nouvel architecte qu'il l'avait été avec son prédécesseur; il lui témoigna même une plus grande faveur et lui conféra, avec la croix de Saint-Jacques, un emploi dans sa maison. Herrera eut le bonheur d'achever l'Escurial; il vécut encore six années plus tard. Il laissa plusieurs édifices publics ou religieux qui lui ont fait une réputation, mais l'Escurial est le monument qui a fait passer son nom et celui de son maître, Toledo, à la prospérité, comme ceux des deux plus grands architectes que l'Espagne est fière d'avoir produits.

Ce n'est pas ici le lieu de critiquer l'Escurial, au point de vue de l'architecture; une pareille discussion trouvera mieux sa place dans un traité sur l'art. Nous n'avons voulu que donner à nos lecteurs une idée de ce grand monument, auquel Philippe consacra une si grande partie de son temps et qui porte, fortement marquée, l'empreinte du caractère de ce prince.

Les critiques ont beaucoup différé dans leurs jugements sur l'Escurial. Peu d'étrangers ont adhéré à l'opinion des Castillans qui le déclarent la huitième merveille du monde [1]; toutefois on ne peut nier que les étrangers ne soient guère aptes, en général, à juger une œuvre qui, pour être convenablement appréciée, exige une connaissance parfaite du caractère du peuple espagnol et du roi qui la commanda. Le voyageur, qui voit ces longues et tristes murailles de

[1] Un des historiens de l'Escurial, le père Francisco de los Santos, l'appelle, sur le titre de son ouvrage, « *Unica Maravilla del Mundo.* » — *Descripcion del Real Monasterio de San Lorenzo de el Escorial* (Madrid, 1698).

pierre grise, à peine égayées çà et là par un ornement, éprouve une sensation pénible, lorsqu'il compare ce froid monument aux édifices légers et gracieux auxquels sa vue est habituée; mais le caractère du fondateur se révèle à lui. Philippe ne recherchait pas le beau, encore moins l'aimable et le riant; le sentiment qu'il désirait éveiller dans le cœur du spectateur était celui de cette tristesse solennelle, qui s'harmonisait le mieux avec l'esprit sombre de sa foi.

Quelques défauts que l'on puisse reprocher à l'Escurial, il est impossible de voir de loin ce gigantesque monument surgir des sombres profondeurs des montagnes, sans être frappé de son parfait accord avec l'aspect sauvage et morne de la *sierra*. On ne peut davantage franchir l'enceinte consacrée, sans subir l'influence du génie de ces lieux, ni errer, sans éprouver un sentiment de terreur secrète, dans ces salles désertes, que l'imagination peuple des mélancoliques fantômes du passé.

L'architecte dut lutter contre plus d'une difficulté d'un genre particulier; il ne devait pas seulement bâtir un monastère; il devait, comme nous l'avons vu, renfermer dans le même édifice un couvent, un palais et un caveau funèbre. Il n'était pas facile de concilier ces idées discordantes et de les soumettre à un principe commun d'unité; il serait donc injuste de reprocher à Toledo de n'avoir pas parfaitement réussi dans cette entreprise et d'avoir donné au palais, qui semble une superfétation plutôt qu'une partie intégrante du monument, le caractère prédominant de celui-ci.

Une autre difficulté, d'une nature plus bizarre encore, provenait de l'obligation imposée à l'architecte de construire l'Escurial en forme de gril, pour rappeler le martyre souffert par saint Laurent. C'est ainsi que les longues lignes des

cloitres avec les cours qui les séparaient représentaient les barres; les quatre flèches élancées, aux extrémités du couvent, figuraient les pieds du gril renversés, et le palais, qui s'allongeait en se rétrécissant vers l'est, la queue de l'instrument de torture.

La parole ne peut donner une représentation exacte d'une œuvre d'art; mais, au moins, pour l'architecture, les dimensions connues d'un édifice nous aident à nous en former une idée. Los Santos, moine hiéronymite, qui nous a laissé l'une des meilleures descriptions de l'Escurial, nous fournit certains renseignements qui nous font juger de la grandeur de cet édifice.

D'après Los Santos, le bâtiment principal, le couvent, est long de sept cent quarante pieds castillans sur cinq cent quatre-vingts de large; sa plus grande hauteur, mesurée à la croix centrale qui surmonte le dôme de la grande église, est de trois cent quinze pieds. L'Escurial, en y comprenant le palais, couvre un espace de deux mille neuf cent quatre-vingts pieds ou près des trois cinquièmes d'un mille. Le patient investigateur nous apprend qu'il n'y avait pas moins de douze mille portes et fenêtres, que les clefs seules pesaient cinquante *arrobas* ou douze cent cinquante livres; enfin que les salles et les cours de ce monument immense renfermaient soixante-huit jets d'eau [1].

La construction et la décoration intérieure de l'Escurial coûtèrent près de six millions de ducats, d'après Siguença, qui était prieur du couvent et eut naturellement accès aux meilleures sources d'information [2]. Ce qui fait supposer qu'il

[1] Los Santos, *Descripcion del Escorial*, fol. 116.

[2] Siguença, *Hist. de la Orden de San Geronimo*, tom. III, p. 862.

n'y a pas d'exagération dans ce calcul, c'est que le prieur cherche à disculper le roi du reproche de prodigalité qui lui était, paraît-il, généralement adressé, comme on le voit dans les écrivains contemporains, dont le mécontentement ne se dissimule guère. Jamais probablement aucun édifice ne renferma autant de trésors inestimables et variés que l'Escurial, tant de tableaux et de statues des plus grands maîtres, tant d'objets précieux d'un travail exquis. Ce serait une erreur de croire que, le bâtiment construit, la tâche de Philippe fut accomplie; on pourrait presque dire qu'il l'avait seulement entreprise. L'écrin était fait, mais le monarque passa le reste de sa vie à le remplir des perles les plus rares et les plus précieuses. Il n'était pas destiné à voir cette œuvre achevée et devait la léguer à ses successeurs qui, avec plus ou moins de goût, continuèrent à embellir l'Escurial à l'aide des revenus de l'Inde [1].

Philippe II donna l'exemple; il n'oublia rien de ce qui pouvait augmenter la valeur réelle ou imaginaire de son musée. Il réunit à grands frais plusieurs centaines de caisses, renfermant des ossements de saints et de martyrs, qu'il fit déposer dans des châsses d'argent admirablement ciselées. Il recueillit également quatre mille volumes en différentes

[1] Fray Alonso de San Geronimo, emporté par son enthousiasme, n'hésite pas à déclarer que Dieu doit de la reconnaissance à Philippe II, pour lui avoir dédié un temple aussi glorieux ! « Este Templo, Senor, deve á Filipo Segundo vuestra Grandeza; con que gratitud le estará mirando, en el Impireo, vuestra Divinidad! »

Ces mots, où l'on verrait de nos jours presque un blasphème, se trouvent dans un panégyrique prononcé à l'Escurial, à l'occasion d'une fête solennelle en l'honneur du centième anniversaire de la fondation du couvent. Dans un ouvrage compilé par Fray Luis de Santa Maria on peut lire un compte rendu détaillé de ces cérémonies, sous le titre de « *Octava sagradamente culta, celebrada en la Octava Maravilla,* » etc. (Madrid, 1664, in-folio.)

langues, particulièrement en arabe; ce fut l'origine de la belle bibliothèque de l'Escurial.

La sollicitude des successeurs de Philippe, qui continuèrent d'y venir passer une partie de l'année, préservèrent le palais-couvent, avec ce qu'il renfermait, des outrages du temps; mais la violence détruisit ce que celui-ci avait épargné. Les Français qui, au commencement de ce siècle, se ruèrent comme une horde de Vandales sur la péninsule, ne pardonnèrent pas à l'Escurial, qu'ils considéraient comme destiné à perpétuer le souvenir d'une défaite humiliante pour eux. Un corps de dragons, sous les ordres de La Houssaye, s'abattit sur le monastère, dans l'hiver de 1808, et quelques jours suffirent à ces hommes pour dégrader l'œuvre d'art qui avait coûté tant d'années et tant d'efforts. L'appréhension de semblables excès de la part des carlistes, en 1837, fit transporter à Madrid les plus beaux tableaux de l'Escurial. Celui-ci cessa d'être une résidence royale; il fut abandonné, désert et sans protection, à la furie des vents qui soufflent dans les montagnes du Guadarrama.

Le voyageur, qui visite aujourd'hui ces lieux, les trouvera bien différents de ce qu'ils étaient au commencement de ce siècle. Il n'y verra plus les toiles animées par le pinceau magique de Raphaël et du Titien, ni les chefs-d'œuvre de l'école castillane, au style sévère et pompeux à la fois. Les riches objets d'art qui cachaient ces murs, maintenant nus et délabrés, ont été détruits ou volés. Les moines, si longtemps les gardiens du monument, ont partagé le sort de leurs frères, et, depuis la suppression des couvents en Espagne, ils ont disparu. Le silence et la solitude règnent dans les cours, où l'on n'entend plus d'autre bruit que celui du vent, dont le lugubre murmure semble un chant plaintif qui sort

des ruines de l'Escurial déchu. Rien, pour ainsi dire, ne rappelle qu'un couvent, un palais ont existé là; cet édifice n'est plus aujourd'hui qu'un mausolée pour la famille royale de Castille. Le génie de la mort erre dans ces lieux, autour du caveau funèbre où reposent, depuis des siècles, des princes qui ne prévoyaient pas cette décadence, lorsqu'ils descendaient dans la tombe.

Pendant la dernière moitié de son règne, Philippe avait l'habitude de se rendre avec sa cour à l'Escurial et d'y passer une partie de l'été; il y conduisit sa jeune épouse, Anne d'Autriche, dont la présence donnait au sombre monument un air d'animation extraordinaire. Dans un chapitre précédent, il a été question des préparatifs faits pour le mariage de cette princesse avec le roi, moins de deux ans après la mort de l'aimable Isabelle. Anne avait été promise autrefois à l'infortuné don Carlos; Philippe, en l'épousant, eut la triste satisfaction de supplanter encore une fois son fils. Elle était la nièce du monarque, sa mère, l'impératrice Marie, étant fille de Charles-Quint. Il y avait également une grande inégalité d'âge entre les futurs époux; Anne, née en Castille, en 1549, pendant la régence de ses parents, n'avait que vingt et un ans, tandis que le roi en avait plus du double. Il ne paraît toutefois pas que l'empereur Maximilien ait fait aucune objection à ce mariage; s'il le trouva disproportionné, il était trop politique pour empêcher sa fille de monter sur le trône du plus puissant monarque de l'Europe.

Il avait été convenu que la princesse traverserait les Flandres pour se rendre en Espagne. Au mois de septembre 1570, elle fit ses adieux à son père et commença son long voyage, avec une suite magnifique. A son entrée dans les Pays-Bas, elle fut reçue en grande pompe par le duc d'Albe,

à la tête des nobles flamands. Peu après son arrivée, elle vit venir une escadre de huit vaisseaux, envoyée par la reine Élisabeth, qui lui offrait de la transporter en Espagne et l'invitait à visiter en route l'Angleterre. Elle déclina poliment ces offres et, sous l'escorte du comte de Bossu, capitaine-général de la flotte flamande, qui avait réuni une magnifique escadrille, elle arriva heureusement à sa destination, après une traversée de moins de huit jours. Le 3 octobre, elle débarqua à Santander, au nord de l'Espagne, où elle trouva l'archevêque de Séville et le duc de Bejar, qui l'attendaient avec une suite splendide.

Anne fut conduite, par Burgos et Valladolid, dans l'antique cité de Ségovie; dans les grandes villes où elle passa, elle fut reçue d'une manière digne de son rang. Partout, sur sa route, elle se vit saluée par des acclamations enthousiastes, car ce mariage était populaire et les Cortès avaient prié le roi de le hâter autant que possible [1]. Les Espagnols souhaitaient la naissance d'un héritier mâle de la couronne, Philippe n'ayant plus que des filles, depuis la mort de Carlos.

A Ségovie, où la cérémonie nuptiale devait avoir lieu, de magnifiques préparatifs avaient été faits pour la réception de la princesse. A son approche, un fort détachement de la milice locale, en brillant uniforme, vint la recevoir, avec les officiers municipaux à cheval et en grand costume. Elle entra dans la ville, au milieu de ce cortége imposant; les rues étaient ornées de fontaines et d'arcs de triomphe, sous lesquels la princesse passa, en se rendant à la grande cathédrale, au bruit des acclamations du peuple [2].

[1] Florez, *Reynas Catholicas*, tom. II, p. 905.
[2] *Ibid.*, p. 908.

Anne, alors dans tout l'éclat de la jeunesse, était délicate et pleine de santé; elle avait la physionomie douce, les manières aimables; elle conduisait son palefroi richement caparaçonné avec une grâce et une dignité naturelles. Un chroniqueur, d'ailleurs partial, dit que l'on admirait surtout son costume de bohémienne, nouveau pour les Espagnols, son chapeau d'amazone orné de plumes et son court manteau de velours cramoisi à franges d'or [1].

Le Te Deum chanté, le brillant cortége se dirigea vers l'alcazar, le fameux palais-forteresse, qui, bâti par les Mores, servait maintenant de résidence royale et de prison d'État. C'est là que l'infortuné Montigny avait langui bien longtemps en captivité, et il n'y avait pas trois mois qu'il avait quitté ces lieux, théâtre de fêtes prochaines, et qu'il avait été jeté dans les cachots de Simancas, où il devait périr, la nuit, de la main du bourreau. La princesse, à son passage par les Pays-Bas, avait, dit-on, ainsi que nous l'avons déjà vu, promis à la famille de ce malheureux seigneur d'intercéder en sa faveur auprès du roi, mais celui-ci, voulant peut-être s'épargner le désagrément de refuser la première grâce demandée par sa jeune femme, se débarrassa de Montigny, lorsque celle-ci, à peine débarquée, était encore dans le nord de la péninsule.

Anne entra dans l'alcazar, au bruit des salves d'artillerie; elle y trouva la bonne princesse Jeanne, sœur de Philippe, qui la reçut avec les marques d'affection qu'elle avait données, douze ans auparavant, dans une occasion semblable, à Élisabeth de France, entrant en Castille. Le mariage était

[1] « Realzada con gracia por el mismo trage del camino, sombrero alto matizado con plumas, capotillo de terciopelo carmesí, bordado de oro á la moda Bohema. » — Florez, *Reynas Catholicas*, tom. II, p. 907.

fixé au lendemain, 14 novembre. Le roi, dit-on, vit pour la première fois sa fiancée, mêlé, sous un déguisement, à la foule de courtisans qui l'escortèrent dans la ville [1]. Lorsqu'il avait conduit Isabelle au pied de l'autel, quelques cheveux gris à ses tempes avaient attiré l'attention de celle-ci [2]; pendant les dix années qui s'étaient écoulées depuis lors, les soucis du gouvernement avaient prématurément blanchi sa tête, comme celle de son père. Le mariage fut célébré en grande pompe dans la cathédrale de Ségovie; l'archevêque de Séville officiait. La vaste église était encombrée de spectateurs, parmi lesquels on remarquait les plus hauts dignitaires de l'Église et les nobles les plus illustres de l'Espagne [3].

Pendant les quelques jours que les royaux époux restèrent à Ségovie, la ville s'abandonna à l'allégresse. L'heureux événement fut célébré par des illuminations publiques et des fêtes splendides; le roi et la reine dansèrent devant toute la cour, qui les entourait dans un respectueux silence [4]. Le 18, ils partirent pour Madrid, où l'on avait fait pour leur réception de magnifiques préparatifs qui témoignaient du dévouement des habitants.

Aussitôt que l'Escurial fut assez avancé pour qu'on y pût loger convenablement la jeune reine, Philippe passa, chaque année, une partie de l'été dans ces solitudes monastiques, qui avaient pour lui plus d'attrait qu'aucune autre résidence. La présence d'Anne et de la cour donnait à ce grand et

[1] Florez *Reynas Catholicas*, ubi supra.

[2] Voy. plus haut, tom. II, p. 86.

[3] Florez, *Reynas Catholicas*, tom. II, p. 908. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 661.

[4] « En el sarao bailaron Rey y Reyna, estando de pie toda la Corte. » — Florez, *Reynas Catholicas*, tom. II, p. 908.

triste monument un air d'animation auquel on n'était guère habitué. Entre autres divertissements imaginés pour amuser la reine, nous voyons mentionnés des *autos sacramentales*, drames religieux rappelant les mystères et les moralités qui passionnaient nos aïeux. Les *autos* étaient en si grande faveur chez les Espagnols, qu'ils occupèrent la scène dans la péninsule, plus longtemps que dans les autres pays; ce genre, du reste, n'y fut perfectionné que plus tard, par le génie de Calderon.

La plume d'où sortirent ces drames édifiants ne ressemblait guère à celle de Calderon. Ces *autos* étaient probablement l'œuvre de quelque hiéronymite, doué de sentiments plus poétiques que ses frères. On choisissait les acteurs parmi les élèves du séminaire institué dans l'Escurial. Anne, dont les goûts étaient simples, paraît-il, se plaisait, dit-on, beaucoup à ces représentations et s'amusait à faire des excursions dans la contrée sauvage et romantique qui entourait le couvent. Les historiens nous ont transmis peu de renseignements sur sa vie et sur son caractère, beaucoup moins que sur Isabelle. D'après ce qu'ils rapportent, elle était douce et pieuse; on la voyait rarement oisive. Elle donnait une grande partie de son temps à des travaux d'aiguille; elle brodait avec talent des objets pour la décoration des églises et des couvents; une riche tapisserie, œuvre de ses mains et de celles de ses suivantes, fut longtemps conservée dans la chapelle royale sous le nom de « tapisserie de la reine Anne. »

La jeune reine ne devait pas rester longtemps sur le trône; elle l'occupa seulement deux ans de plus qu'Isabelle; mais elle eut une postérité plus nombreuse qu'aucune des princesses qui l'y avaient précédé. Elle eut quatre fils, qui

tous moururent enfants ou très jeunes, à l'exception de son troisième fils, qui succéda à son père, sous le nom de Philippe III.

Anne mourut, le 26 octobre 1586, dans la trente et unième année de son âge et la onzième de son règne. On rapporte, au sujet de sa mort, une singulière anecdote. La cour était à Badajoz, où elle s'était transportée afin de pouvoir suivre de plus près les péripéties de la guerre engagée, à cette époque, avec le Portugal. Le roi tomba malade dans cette ville, et les symptômes les plus alarmants se déclarèrent. La reine, dans sa douleur, supplia Dieu d'épargner une vie aussi nécessaire au bonheur du royaume, ainsi qu'au bien de l'Église, et d'accepter en échange le sacrifice de sa propre existence. Le ciel, dit le chroniqueur, comme l'événement le prouva, écouta cette prière [1]. Le roi recouvra la santé et la reine fut atteinte d'une maladie qui, en peu de jours, eut une issue fatale. Ses restes, après avoir été exposés pendant quelque temps, furent solennellement transférés à l'Escurial, où, triste honneur, ils furent déposés dans la partie du mausolée exclusivement réservée aux rois et aux mères de rois. Ainsi mourut Anne d'Autriche, la quatrième et dernière épouse de Philippe II.

[1] « El efecto dijo, que oyò Dios su oracion : pues mejorando el Rey, cayò mala la Reyna. » — Florez, *Reynas Catholicas*, tom. II, p. 913.

APPENDICE.

Un historien, moins renommé que Mendoza, mais plus important pour la connaissance de la rébellion des Mores, est Louis del Marmol Carbajal, écrivain sur la vie duquel on n'a guère de détails, sinon ceux qu'il donne brièvement lui-même dans ses ouvrages. Il était né à Grenade, on ne sait dans quelle année, était de bonne famille et embrassa la profession des armes. Jeune encore, comme il le raconte, il assista au fameux siége de Tunis, en 1535, et resta vingt-deux ans au service de l'empereur. Il fut sept ans captif et suivit la bannière victorieuse de Mohammed, prince de Maroc, dans les expéditions de ce chef à l'ouest de l'Afrique. Les vicissitudes de sa vie et son long séjour dans différentes parties du continent africain, particulièrement sur la côte barbaresque et en Égypte, lui procurèrent de nombreux renseignements sur les sujets de ses recherches historiques, et, comme il connaissait l'arabe, il put en même temps consulter les auteurs qui avaient écrit dans cette langue. Il consigna les résultats de ses études et de ses observations dans sa « *Descripcion*

general de Africa, » ouvrage en trois volumes in-folio, dont la première partie parut à Grenade, en 1573; le reste ne fut publié qu'à la fin du siècle.

Ce livre valut une grande réputation à Marmol, qui fut beaucoup loué pour la fidélité et pour le zèle avec lequel il avait poussé ses recherches dans un domaine où le savant européen s'était rarement aventuré jusque-là.

En 1600, parut à Malaga le second ouvrage de cet auteur, intitulé « *Historia del Rebelion y Castigo de los Moriscos del Reyno de Granada,* » en un volume in-folio. Marmol, qui connaissait le caractère et la condition des Mores, et qui, en outre, avait pris part à la guerre contre les musulmans révoltés, était parfaitement placé pour écrire cette histoire; il avait occupé la charge de commissaire dans l'armée royale, depuis le commencement de la campagne jusqu'à la fin. Dans ce récit coloré, où l'on trouve les plus petits faits, on se sent en présence d'un homme qui a vu les scènes qu'il décrit. L'intérêt que l'écrivain prend naturellement, comme un personnage de l'action, aux opérations militaires, l'entraîne dans une foule de détails qui peuvent paraître surabondants au lecteur moins intéressé à cette lutte. Mais, si le style de l'auteur est quelque peu diffus, comme celui des vieux chroniqueurs castillans, il a une certaine élégance qui le rapproche de la forme classique. Loin qu'on puisse lui reprocher l'obscurité de Mendoza, Marmol est extraordinairement clair; doué d'une grande facilité d'expression, il varie de langage selon l'occasion, tantôt éloquent, tantôt pathétique, comme il devait l'être souvent dans ce triste récit. Quoique fermement attaché à son pays et à sa foi, il montre rarement cette farouche intolérance qui caractérisait ses compatriotes et surtout ceux des Espagnols qui luttèrent contre les musulmans; nous le voyons plus d'une fois donner des preuves de cette charité chrétienne qui, à cette époque, était de toutes les vertus la plus rare et malheureusement la moins estimée en Castille.

Dans le vaste plan adopté par Marmol, l'histoire de la rébellion des Mores renferme une notice préliminaire sur la conquête de Gre-

nade et sur la cruelle politique qui fut suivie par les vainqueurs et provoqua l'insurrection ; c'était combler une lacune considérable dans les annales du pays. Mais, malgré l'importance de l'ouvrage à ce point de vue, malgré le mérite reconnu de l'écrivain, telle était l'indifférence des Espagnols pour leur glorieux passé, qu'une seconde édition de ce livre ne fut autorisée qu'à la fin du siècle dernier, en 1797. Cette édition, en deux volumes in-octavo, imprimés par Sancha, à Madrid, est celle dont nous nous sommes servi

L'histoire la plus étendue et, à notre connaissance, la meilleure histoire des Mores d'Espagne, est celle que nous devons au comte Albert de Circourt, sous le titre de « *Histoire des Arabes d'Espagne*. » Se conformant à l'ordre des faits, l'auteur raconte d'abord la conquête de la péninsule par les musulmans; il dépeint sous de brillantes couleurs le magnifique empire des califes d'Espagne; il rappelle avec assez de détails les interminables querelles qui, dues à la diversité des races et des tribus, déjouèrent toutes les tentatives faites pour consolider un gouvernement commun. Vient ensuite la fameuse guerre de Grenade, ainsi que la délivrance du pays par les rois catholiques ; enfin le triste tableau de la vie ultérieure des vaincus jusqu'à leur expulsion de la péninsule. Ainsi le lecteur voit se succéder régulièrement sous ses yeux les scènes changeantes de ce drame pittoresque, retracées de main de maître.

Dans ce long récit, l'auteur, loin de se borner à rappeler sèchement les événements, en recherche soigneusement les causes; il examine attentivement tous les faits contestés. Il s'occupe longuement aussi des progrès faits par les Arabes dans les sciences, les lettres et les arts, et fait connaître complétement cette civilisation particulière, qui réunit, d'une manière si étrange, les traits caractéristiques de la civilisation européenne et orientale.

Si l'on peut reprocher parfois à M. de Circourt une certaine recherche, on ne peut mettre en doute sa sincérité et son esprit philosophique. Même lorsqu'il nous arrive de ne pas partager ses opinions, nous devons reconnaître qu'elles sont le résultat d'une étude

attentive et révèlent un penseur indépendant. Nous regrettons que, dans une circonstance importante, en décrivant la politique du gouvernement de Ferdinand et d'Isabelle, il porte un jugement différent du nôtre, tel que nous l'avons exprimé dans notre histoire de ces deux souverains. Il se peut que la prédilection que le romancier et l'historien ressentent naturellement pour leur héros, lorsque celui-ci en paraît digne, nous ait fait quelquefois dévier de notre impartialité, en scrutant les caractères et les motifs des actions. Nous ne voyons toutefois pas de motif pour changer les conclusions auxquelles nous sommes arrivé, après une étude attentive de notre sujet; quoi qu'il en soit, il est certain que les travaux de M. de Circourt ont jeté du jour sur plus d'un endroit obscur dans l'histoire de Ferdinand et d'Isabelle, et l'on doit en savoir gré à l'auteur.

SUPPLÉMENT.

POSTFACE.

Ici s'arrête l'histoire de Philippe II écrite par Prescott; la mort a empêché l'auteur d'achever l'ouvrage qui devait mettre le sceau à sa réputation, déjà solidement établie par de savants travaux qui assignent à l'illustre Américain un des premiers rangs parmi les historiens de ce siècle.

Au moment où la mort l'a surpris, Prescott avait publié six livres de cette histoire; pendant quelque temps, on a pu espérer que d'autres seraient retrouvés dans ses papiers et mis au jour par les soins de sa famille. Mais près de deux années se sont écoulées et rien n'a paru; l'espoir que l'on avait conçu paraît malheureusement ne pas devoir se réaliser.

Les six livres dont nous offrons la traduction au public français embrassent les quatorze premières années d'un règne qui en a duré quarante-trois; ils se rapportent à la guerre contre le pape et contre Henri II de France, à la régence de Marguerite de Parme et au commencement de

l'administration du duc d'Albe, au fameux siége de Malte par les Turcs, à la mort mystérieuse de don Carlos et à la rébellion des Mores d'Espagne. Tableau intéressant et varié, que Prescott déroule lentement sous les yeux du lecteur!

Mais la suite de cette histoire devait offrir un spectacle fécond en grands enseignements et plus émouvant encore; elle devait nous montrer le plus puissant roi de l'Europe, à cette époque, vaincu par un petit peuple qui ouvrit l'ère glorieuse des révolutions modernes; la fondation de la république des Provinces-Unies, écueil où la puissance de Philippe II vint se briser, comme plus tard celle de Louis XIV; la dissolution de la ligue et l'intervention intéressée de l'Espagne dans les affaires de France; la conquête du Portugal; la destruction de l'invincible armada et le déclin de la monarchie espagnole, reléguée dans l'ombre sur la scène du monde où elle avait brillé de tant d'éclat.

Pour retracer ces événements, pour décrire ces luttes, pour dépeindre ces temps, il fallait un historien tel que le nôtre, doué des qualités solides que réclame le genre historique; on peut juger par cette œuvre inachevée si Prescott était à la hauteur de la grande et difficile tâche qu'il avait entreprise et s'il s'en fût dignement acquitté.

L'histoire de Philippe II est l'histoire de l'Europe, dans la dernière moitié du XVIe siècle; elle n'intéresse pas seulement l'Espagne, mais toutes les nations et particulièrement le pays qui fut le champ de bataille où le peuple remporta sa première victoire sur l'absolutisme. Prescott n'a pu raconter les combats soutenus contre les redoutables vétérans de Charles-Quint par ces héros, par ces gueux qui égalèrent les Grecs de Marathon et de Salamine; son récit s'arrête à l'année 1568, qui fut témoin de la défaite des Espagnols à Heyliger-

Lee et vit tomber les têtes des comtes d'Egmont et de Hornes.

C'était le signal d'une révolution qui changea la face du monde, car elle amena le triomphe des idées nouvelles de liberté sur le despotisme politique et religieux du moyen âge; elle ébranla le catholicisme, précipita l'Espagne du faîte de sa grandeur et enfanta la république des Provinces-Unies, appelée si tôt aux plus hautes destinées.

Au moment même où le régime de la terreur inauguré par le duc d'Albe avait plongé les Pays-Bas dans la stupeur, où l'insurrection était partout vaincue, où la reine Élisabeth fermait les ports de l'Angleterre aux vaisseaux flamands, la prise de La Brielle par les gueux de mer rallume le feu de la révolte, qui se répand rapidement; toute la Zélande est bientôt en armes; la Hollande se soulève et le comte Louis de Nassau, digne frère du Taciturne, entre dans le Hainaut. Mons insurgé retombe au pouvoir des Espagnols, malgré les efforts du prince d'Orange, surpris par la nouvelle du massacre des Huguenots dans l'exécrable nuit de la Saint-Barthélemy. Les vainqueurs saccagent Zutphen et Malines, puis ils se tournent vers la Hollande, dont les états, réunis à Dordrecht, ont proclamé Guillaume stadthouder et commandant en chef des forces de terre et de mer. Ferdinand de Tolède, fils du duc d'Albe, massacre les habitants de Naarden et s'empare de Harlem, après une longue résistance; mais le duc, obligé de lever le siége d'Alkmaar, voit les insurgés battre sa flotte et prendre Gertruydenberg; il est rappelé et remplacé, en 1574, par Requesens.

Le comte Louis tente une nouvelle invasion dans les Pays-Bas; il est défait et disparaît mystérieusement dans la bataille. Mais la flotte espagnole est détruite; l'amnistie

publiée par le nouveau gouverneur ne répond pas à son attente; il est forcé de lever le siége de Leyde, qui se défend avec un héroïsme dont il y a peu d'exemples dans l'histoire, et meurt après avoir pris Zierickzee, la clef de la Zélande, en 1575.

Le conseil d'État s'empare alors du gouvernement. Les Espagnols se mutinent, surprennent Alost; il les déclare rebelles. Anvers est saccagé par la soldatesque qui se livre aux plus horribles excès. Les provinces s'allient par la pacification de Gand. Don Juan d'Autriche arrive, signe une convention, dérisoirement appelée édit perpétuel, avec les États qui, lui retirant bientôt leur confiance, appellent l'archiduc Mathias, frère de l'empereur d'Allemagne. Celui-ci entre à Bruxelles, en 1578, tandis que la reine d'Angleterre envoie des secours et fait un traité avec les États. Mais l'armée nationale est défaite à Gembloux et les Wallons catholiques cessent de s'entendre avec les Flamands protestants; funeste mésintelligence, féconde en calamités pour les provinces du sud, retombées sous le joug de l'Espagne. L'union d'Arras sépare la cause des Wallons de celle de leurs frères du nord; l'union d'Utrecht resserre les liens qui réunissent les sept provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, de Gueldre, de Frise, de Brabant et de Flandre; les bases de la république des Provinces-Unies sont jetées.

Vers ce temps, le jeune Sébastien de Portugal, jouet d'une chimérique ambition, avait conduit en Afrique une imposante armée; il périt avec elle dans la bataille d'Alcazar, laissant son trône à son oncle, don Henri. Celui-ci était vieux, infirme, sans enfants, et sept prétendants réclament sa succession, entre autres Antoine, prieur de Crato, fils d'une maitresse du jeune fils du roi Emmanuel, la duchesse

de Braganee et Philippe II. Don Henri s'oceupait d'examiner les droits des prétendants, lorsqu'il meurt, en 1580. Le prieur de Crato avait un parti nombreux; mais le duc d'Albe envahit le Portugal et le soumet.

Dans cette même année, le due d'Anjou est appelé dans les Pays-Bas. Le roi d'Espagne met à prix la tête de Guillaume le Taciturne; il est solennellement déposé par les États, l'année suivante. Le due d'Anjou meurt sans être regretté, et le prince d'Orange est assassiné par un fanatique à qui le clergé a promis le ciel, et Philippe II, de l'or ainsi que des lettres de noblesse.

Alexandre Farnèse, prince de Parme, commande les Espagnols, mais les insurgés ont pour chef Mauriee de Nassau, fils du Taciturne. Farnèse réduit Anvers, après un siége signalé par des péripéties extraordinaires; il remporte d'autres succès encore, pendant que l'on offre la souveraineté des Provinces-Unies à Henri III, puis à Élisabeth, qui la refusent, mais cette reine envoie Leicester avec une armée.

Sur ces entrefaites, Philippe II projette une invasion en Angleterre; ce pays, aujourd'hui le soutien des petits États libres du continent, était, au XVIe siècle, le boulevard du protestantisme. Une flotte immense est réunie dans les ports de l'Espagne; elle se compose de cent cinquante vaisseaux, montés par cent mille matelots et vingt-huit mille soldats: on la nomme l'Invincible Armada, mais, à peine partie, elle est assaillie par une furieuse tempête, qui la ramène au rivage, et, lorsqu'elle est entrée dans la Manche, elle est défaite par les Anglais et les Hollandais réunis.

Le grand champion du catholicisme ne devait pas être plus heureux en France; les troubles qu'il avait fomentés dans ce pays, avec l'espoir d'en profiter pour y établir son

autorité, paraissaient près de cesser. Les beaux jours de la Ligue étaient passés et Henri IV assiégeait Paris. Le prince de Parme reçoit l'ordre de secourir cette ville et en fait lever le siége, pendant que Maurice de Nassau s'empare de Zutphen, de Deventer, d'Hulst et de Nimègue.

En 1591, Farnèse entre une seconde fois en France et délivre Rouen assiégé par Henri IV; il meurt, l'année suivante. Ses successeurs, le comte de Mansfeldtet l'archiduc Ernest d'Autriche, ne peuvent arrêter les progrès de Maurice. La guerre est déclarée entre l'Espagne et la France, qui a enfin reconnu Henri IV. Philippe II, par le traité de Vervins, en 1598, abandonne ses conquêtes sur le territoire français; il meurt, la même année, le 13 septembre, après avoir abdiqué la souveraineté des Pays-Bas en faveur de sa fille aînée, l'infante Isabelle, épouse de l'archiduc Albert.

Tels sont, brièvement rappelés, les principaux événements que Prescott devait retracer; vaste et magnifique sujet qu'il était assurément capable de bien traiter. L'éminent historien, que la jeune république des États-Unis est fière d'avoir produit, a, sans doute, amèrement regretté, à sa dernière heure, de laisser imparfaite l'œuvre qui devait le plus contribuer à le faire vivre dans la mémoire des hommes; mais, n'eût-il pas écrit la première partie de ce règne, il a fait assez pour mériter l'immortalité. L'auteur de l'histoire de *Ferdinand et d'Isabelle*, de la *Conquête du Pérou*, de la *Conquête du Mexique*, ne sera pas oublié parmi les grands écrivains qui font la gloire de la littérature du XIXe siècle, et son histoire de Philippe II restera debout comme un monument inachevé, objet à la fois de douleur et d'admiration pour les amis des lettres.

GUILLAUME RENSON.

VIE DE CHARLES-QUINT A YUSTE [1].

CHAPITRE PREMIER.

Le couvent de Yuste. — Adieux de Charles-Quint aux Pays-Bas. — Arrivée en Espagne. — Réception à Valladolid. — Voyage à Jarandilla. — Séjour dans cette ville. — Mécontentement de la maison de l'empereur. — Amis de Charles-Quint. — Ses excès de table. — Départ pour Yuste.

Charles-Quint avait conçu, plusieurs années avant qu'il le mît à exécution, le projet de déposer le sceptre et de se retirer loin du monde ; c'est ce qui résulte d'une conversa-

[1] Les pages qui suivent, retraçant les trois dernières années de la vie de Charles-Quint, ont été ajoutées par Prescott à la célèbre histoire de Robertson. Le même sujet avait déjà été traité, mais avec moins de développements, par notre auteur, au commencement de l'histoire de Philippe II, tome 1er, ch. IX. La publication du second volume de l'ouvrage de M. Gachard, « Retraite et mort de Charles-Quint, » a permis à Prescott de compléter cet intéressant tableau de la vie du grand empereur à Yuste, après son abdication. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur offrant la traduction de cet écrit remarquable, un des derniers produits de la plume du grand historien, arrêté par la mort au milieu de ses travaux, mais heureusement non trop tôt pour sa gloire.
N. D. T.

tion qu'il eut peu de temps après son abdication, avec l'ambassadeur de Portugal, Lorenzo Pires de Tavora, et dans laquelle il dit à celui-ci que, déjà en 1535, après la prise de Tunis, il avait formé le dessein de renoncer à la couronne. Il était alors au printemps de la vie et à l'apogée de sa gloire; une éclatante victoire venait de couronner ses armes. Cinq ans plus tard, accablé de douleur par la mort de sa belle et bien-aimée épouse, Isabelle de Portugal, il sentit s'augmenter son dégoût du monde. L'extrême jeunesse de son fils Philippe, les embarras du gouvernement et surtout les guerres religieuses d'Allemagne, lui firent ajourner l'exécution de son projet. Lorsqu'enfin l'heure de son abdication arriva, elle le trouva affaibli par la maladie et découragé par une série de revers, qui avaient couvert de sombres nuages le déclin de ses jours; il exprima, devant l'envoyé portugais, son regret de n'avoir pas pris plus tôt cette résolution, quand sa renommée n'avait encore été ternie par aucune défaite.

L'empereur choisit pour s'y retirer le couvent des hiéronymites de Yuste, en Espagne, situé au pied d'une chaîne de montagnes qui traverse le nord de l'Estramadure. L'ordre de Saint-Jérôme, espagnol d'origine, remonte à la dernière moitié du XIV[e] siècle; obscur au commencement, il s'éleva bientôt, grâce à la protection des princes et aux largesses des personnes pieuses, à un haut degré de considération; il acquit des terres dans toutes les parties de la péninsule, et ses couvents, dans les situations les plus pittoresques, avaient parfois l'aspect et presque les dimensions de châteaux forts. La réputation de l'ordre grandit avec sa prospérité; si, sous le rapport de la science, ces moines ne pouvaient rivaliser avec certains autres, ils pouvaient être cités entre tous pour la pureté et même la sainteté de leur vie,

pour la pompe et la splendeur de leurs services religieux, ainsi que pour leur bienfaisance. Ferdinand le Catholique, qui n'était guère prodigue de son argent, même envers l'Église, dota plus d'un couvent de l'ordre; Charles-Quint fit plus d'honneur encore à celui-ci, en choisissant Yuste pour lieu de retraite, et Philippe II l'éleva au dessus de tous les autres, en installant les hiéronymites dans le palais-couvent de l'Escurial.

La communauté de Yuste, fondée en 1404, était une des plus anciennes; ce nom, dont certains auteurs ont fait à tort Saint-Just, n'était pas celui d'un saint, mais d'un petit ruisseau sorti des montagnes voisines. Le couvent n'était habité, à l'origine, que par une poignée de moines, exposés aux déprédations et aux insultes de religieux rivaux, établis dans le voisinage; leur supérieur les mit par la suite sous la protection des comtes d'Oropesa, qui possédaient de vastes domaines dans les environs. Avec le temps, la petite communauté devint assez riche et assez forte pour pouvoir se protéger elle-même; ses terres s'étendirent au loin dans la *vega* cultivée; le couvent fut entouré de jardins d'orangers et de vergers; le cloître s'agrandit successivement pour recevoir un nombre toujours croissant de religieux, et, peu de temps avant l'arrivée de l'empereur, on y avait ajouté un grand bâtiment carré, dans le style d'architecture plus élégant qui avait été récemment importé d'Italie.

Aux jours de leur prospérité, les moines de Yuste justifièrent pleinement la réputation de charité acquise par leur ordre. Leurs portes étaient toujours ouvertes au voyageur, leur table était abondamment servie pour les pauvres qui venaient leur demander l'aumône, et les bons frères, auxquels une longue habitude avait donné une habileté qui était

presque de la science, se montraient infatigables pour secourir les malades et les infirmes.

Comment Charles-Quint vint à choisir ce lieu retiré au fond de l'Estramadure, on ne le sait pas trop. Il n'est pas prouvé qu'il l'eût jamais vu auparavant; mais, comme il résida plus d'une fois aux environs, il est possible qu'il eût fait des excursions dans la belle *vega* ou que les gens du pays lui en eussent fait une description propre à séduire son imagination. C'était certainement l'endroit qui convenait le mieux pour une retraite. Caché au milieu de sombres forêts de chênes et de châtaigniers qui tapissaient les flancs de la *sierra* et descendaient jusqu'au pied de la montagne, le couvent de Yuste dominait une vaste plaine cultivée, qui s'étendait, à la distance de plusieurs lieues, vers la ville de Plasencia. Dans les profondeurs de ces solitudes sauvages, le monarque pouvait s'adonner entièrement à une vie de contemplation paisible, sans se priver de tout moyen de communication avec le monde, auquel, ainsi que nous le verrons plus loin, il continuait de prendre un vif intérêt, dans sa solitude.

L'empereur avait demandé à deux des meilleurs architectes de l'Espagne le plan d'un bâtiment, qui devait être ajouté au couvent et où il devait se loger avec le petit nombre de serviteurs qu'il voulait emmener avec lui. Il avait instruit Philippe de ses intentions à ce sujet; plus tard, il l'avait prié de visiter ces lieux en personne et de presser les travaux de construction. Mais il n'était au pouvoir ni de Charles-Quint ni de son fils de changer les lois de la nature et de corriger la lenteur proverbiale de l'Espagnol. Plus de deux années s'étaient écoulées, et, malgré l'extrême simplicité du plan, l'œuvre était loin d'être achevée. Charles,

dans son impatience, refusa d'attendre plus longtemps, mais il était à craindre qu'à son arrivée à Yuste, la maison ne fût pas prête à le recevoir.

Le 8 août 1556, l'empereur quitta Bruxelles, se dirigeant vers Flessingue, où une flotte de cinquante-six vaisseaux l'attendait pour le transporter avec sa suite en Espagne. Il était escorté d'un grand nombre de seigneurs flamands, dont quelques-uns devaient rester auprès de lui; on y voyait, entre autres, Florent de Montmorency, baron de Montigny, condamné plus tard par son souverain à une mort obscure et ignominieuse. Charles-Quint était également accompagné de ses sœurs, les reines-douairières de Hongrie et de Portugal; la première et la plus jeune, Marie, avait récemment exercé les fonctions de régente dans les Pays-Bas, où son énergie avait mis, pendant quelques années, un frein à l'esprit libre et indépendant du peuple. Son caractère viril contrastait singulièrement avec celui de l'aimable et jadis belle, mais malheureuse épouse de François Ier, Isabelle, unie, après la mort de ce monarque, au roi de Portugal, auquel elle avait également survécu. Marie était d'un an l'aînée de l'empereur, qui eut toujours pour elle une affection particulière, comme on le voit dans sa correspondance, où il l'appelle habituellement « ma meilleure sœur. » Ces princesses, qui avaient le plus grand respect pour leur frère, étaient comme lui fatiguées du monde et désiraient jouir, le restant de leurs jours, des douceurs de la vie privée; elles auraient volontiers suivi Charles dans sa retraite, mais, cela n'étant pas possible, elles se proposaient de chercher dans la péninsule, pour s'y établir, un endroit à proximité de Yuste.

La suite de l'empereur s'était grossie d'une foule de serviteurs qui devaient rester auprès de lui. Charles avait formé

sa maison sur le modèle de la splendide cour de Bourgogne; elle ne comprenait pas moins de sept cent soixante-deux personnes; il en choisit cent cinquante pour le suivre en Espagne, mais n'en voulait garder à Yuste qu'un peu plus de cinquante; de ce nombre étaient son majordome, son médecin, ses secrétaires, ses chambellans et d'autres fonctionnaires. L'empereur montrait ainsi que, s'il avait choisi un couvent pour s'y retirer, ce n'était pas pour y mener la vie d'un moine.

Philippe rejoignit son père à Gand [1]. Celui-ci, l'embrassant tendrement, lui fit ses adieux et lui abandonna ce fardeau du gouvernement qu'il avait trouvé si lourd dans sa vieillesse. Ensuite il continua sa route, et, le 13 septembre, s'embarqua à bord de *la Bertendona*, vaisseau biscaïen de cinq cent soixante-cinq tonneaux, équipé tout exprès pour le porter. On avait préparé à Charles, sur le pont, deux grandes chambres et deux cabinets; cet appartement à huit fenêtres, donnant vue de tous côtés, était fait en bois artistement sculpté, et tapissé de drap vert. Le lit, ainsi que certains fauteuils pesants, était suspendu au plafond par des cordes, afin que l'empereur goutteux fût le moins possible incommodé par le mouvement du navire. On avait également préparé des logements, sur ce pont, à quelques-uns des personnages les plus distingués de la suite, et au dessous on avait laissé un grand espace pour la cuisine

[1] C'est ce que dit Vandernesse, en opposition avec d'autres écrivains; mais Vandernesse a plus d'autorité qu'eux. Il occupa une position importante dans la maison de l'empereur, et plus tard dans celle de Philippe. Son ouvrage, qui est un simple itinéraire, est resté manuscrit et l'on n'en trouve pas facilement des copies; celle que nous possédons a été faite sur un manuscrit déposé à la bibliothèque impériale de Vienne.

royale et le garde-manger, qui regorgeait de vivres. Les deux sœurs de Charles s'embarquèrent, avec leur suite, sur un vaisseau flamand.

La flotte avait levé l'ancre, le 13 septembre, mais des vents contraires la retinrent à Rammekens, où, dans la matinée du 17, l'empereur reçut une dernière visite de son fils, qui était resté à Gand. Dans l'après-midi du même jour, on mit à la voile.

Trente-neuf ans auparavant, le 7 septembre 1517, Charles-Quint s'éloignait de ces mêmes rivages, pour aller, en Espagne, recevoir le magnifique héritage de ses aïeuls, Ferdinand et Isabelle. Il était alors au printemps de la vie et voyait s'ouvrir devant lui la plus belle carrière que pût rêver une jeune imagination. Quelles réflexions différentes se pressaient dans son esprit, en ce moment où, malade de corps et abattu, il refaisait ce voyage! Il avait poursuivi la gloire et, après l'avoir goûtée, s'était convaincu que tout était vanité; il revenait dans les lieux où il avait pris son élan, n'ayant plus d'autre souci que de trouver un coin de terre où il pût reposer ses membres fatigués et mourir en paix [1].

En traversant la Manche, la flotte fut de nouveau arrêtée par des vents contraires. A son passage devant Douvres, le grand-amiral d'Angleterre sortit du port avec cinq vaisseaux, pour rendre ses hommages au beau-père de sa souveraine; celui-ci le reçut à bord de la *Bertendona* et lui donna sa main à baiser. Près de l'île de Wight, une brise favorable se leva et souffla pendant quelques jours, de sorte que Charles put arriver en Espagne, sans de nouveaux retards. Grâce à la clémence du temps, il débarqua en bonne

[1] Nous devons à M. Gachard l'idée de ce contraste saisissant.

santé, à Laredo, le 28 septembre ; mais il avait à peine mis le pied sur le rivage, qu'une tempête, s'abattant sur la petite flotte, força le navire portant les deux reines de se réfugier dans le port voisin de Santander ; quelques vaisseaux marchands, qui se trouvaient sur les côtes, furent plus maltraités car l'un d'eux sombra, dit-on, avec son équipage. Ce désastre est raconté par les chroniqueurs du temps qui, donnant une teinte de merveilleux à leur récit, assurent que ce bâtiment était celui que montait l'empereur et qu'il s'abîma dans les flots, aussitôt que celui-ci fut débarqué ; s'il en était ainsi, il serait bien plus étrange qu'il n'y eût aucune allusion à cette espèce de miracle dans les lettres, et nous en avons plusieurs, écrites de Laredo par les officiers de la maison impériale.

Nous ne voyons non plus mentionné nulle part un autre fait extraordinaire, rapporté par les historiens ; ils disent que Charles, en débarquant, se prosterna par terre et s'écria : « O toi, commune mère des hommes, nu je suis sorti de ton sein et nu j'y retournerai. » Cet incident, quelque leçon morale qu'il renferme, n'a existé que dans l'imagination d'écrivains qui, vivant loin du théâtre des événements et ignorant ce qui s'y passait réellement, ont cherché à frapper l'esprit de leurs lecteurs, au moyen d'anecdotes singulières.

Charles-Quint, à son arrivée à Laredo, eut sa patience mise à l'épreuve par la mesquinerie des préparatifs faits pour sa réception. Une épidémie s'était déclarée pendant la traversée et avait emporté plusieurs hommes à bord de la flotte ; d'autres étaient dangereusement atteints. Il n'y avait pas de médecins à Laredo, pas de logements pour les malades ; à peine y en avait-il pour les autres. L'empereur

avait ordonné d'envoyer six chapelains dans cette ville, au-devant de lui; ils auraient été surtout utiles, dans cette circonstance. Il comptait également trouver une forte somme d'argent pour payer l'équipage et couvrir les dépenses du voyage. Tout manquait; les seules personnes qui l'attendaient étaient un alcade, nommé Durango, avec une escouade d'alguazils, et l'évêque de Salamanque; sans les efforts et l'activité du bon prélat, les nouveaux arrivants se seraient difficilement procuré des moyens de subsistance.

Charles se plaignit hautement de cette apparente négligence et ne dissimula pas son indignation dans les lettres qui furent envoyées, par ses ordres, à Valladolid, où sa fille, la régente Jeanne, tenait sa cour. On a beaucoup reproché à Philippe cette ingratitude envers un père qui venait de lui donner tout ce qu'il possédait, mais c'est, parait-il, à tort. Le 14 mai, le roi avait écrit à sa sœur pour lui annoncer le prochain retour de l'empereur en Espagne et lui recommander de préparer tout pour le recevoir. Il avait répété ces recommandations dans une seconde lettre, en date du 26 août; il avait été précis dans ses instructions, au sujet des six chapelains et de l'argent; il voulait que son père fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang et traité le mieux possible. Il était revenu une troisième fois sur ce sujet, dans une lettre écrite le 8 septembre, peu de jours avant le départ de Charles. Philippe, à la distance où il se trouvait, ne pouvait faire plus.

Jeanne, à la réception de ces dépêches, s'empressa d'y obéir, mais, chez un peuple dont la lenteur est bien connue, il était plus facile de donner des ordres que de les faire exécuter. Cependant on peut avec raison rejeter en partie

la faute sur l'empereur lui-même, qui, s'il était venu plus tôt, aurait peut-être trouvé les choses dans un meilleur état; mais il avait si souvent ajourné son départ, que ses sujets n'étaient plus sûrs de rien; lorsqu'il arriva enfin, ils furent pris à l'improviste.

En apprenant par la lettre qu'il lui fit envoyer, l'arrivée de son père, la régente fit offrir des actions de grâces dans les églises et dépêcha en même temps un courrier au majordome de l'empereur, don Louis Quixada, qui habitait en ce moment ses terres, aux environs de Valladolid; elle lui ordonnait de se rendre en toute hâte à Laredo et de prendre, chemin faisant, les arrangements nécessaires pour le voyage de son maître jusqu'à la capitale. Il devait surtout s'assurer si celui-ci désirait être reçu à la cour, avec les honneurs dus à son rang ou en simple particulier. Comme ce personnage doit occuper une des premières places dans la suite de ce récit, il convient de donner ici quelques détails sur lui.

Louis Mendez Quixada appartenait à une famille ancienne et honorable; mais, ayant un frère aîné, le nom qu'il portait fut la meilleure partie de son héritage. Il entra d'abord à la cour, en qualité de page de l'empereur; il s'engagea plus tard dans l'armée, fut nommé capitaine d'infanterie et s'éleva avec le temps au grade de colonel. Il suivit Charles-Quint dans ses guerres et se signala, en plusieurs occasions, par sa bravoure; rigide observateur de la forme, il se fit remarquer par la discipline sévère qui régnait dans les troupes placées sous ses ordres. L'empereur, dont on connaît le coup d'œil perçant, rendait pleine justice aux excellentes qualités de ce seigneur, et surtout à sa fidélité, à son dévouement. Quixada devint l'un des trois majordomes de la maison impériale et vit ainsi fréquemment de près l'empereur, qui bientôt

lui accorda plus de confiance qu'à tout autre; c'est ce qui parut, du moins, dans une occasion mémorable. Charles confia aux soins de Quixada, en lui révélant le secret de la naissance de cet enfant, son fils illégitime, don Juan d'Autriche, le futur héros de Lépante, alors âgé de trois ans. Le majordome avait épousé dona Magdalena de Ulloa, dame qui rehaussa l'éclat de son nom par des vertus rares, rappelées dans une biographie qui a pris, sous la plume d'un de ses compatriotes, les proportions respectables d'un in-quarto. Dona Magdalena recueillit et aima l'enfant, qu'elle supposait le fruit d'un premier amour de son époux, avant le mariage; celui-ci ne jugea pas à propos de la détromper et garda fidèlement le dangereux secret, qu'il considérait peut-être comme étant celui de son maître plutôt que le sien. Sous les yeux de sa mère adoptive, à laquelle il témoigna toujours une profonde affection, le jeune héros reçut l'éducation brillante qui le prépara à parcourir glorieusement la carrière où il devait entrer plus tard.

Quixada était un type accompli du vieil hidalgo espagnol; fier, pointilleux, il était aussi délicat sur le point d'honneur qu'un paladin de roman; ses principes en matière de religion étaient fort orthodoxes, mais, tout fils soumis de l'Église qu'il fût, il n'aimait nullement les moines, comme il ne le prouva que trop pendant son séjour à Yuste. Honnête et franc, mais quelque peu grondeur, à ce qu'il paraît, il s'exprimait parfois avec une liberté qui accusait moins de politesse que de sincérité. Il avait le plus grand respect pour l'empereur, ce qui ne l'empêchait pas de parler quelquefois à celui-ci avec une franchise à laquelle les oreilles des princes sont peu habituées. Charles eut le bon esprit de ne pas s'en offenser, connaissant la loyauté et le dévouement de son

majordome; il avait d'ailleurs vécu trop longtemps sur le trône, pour ne pas savoir que la vérité est le joyau le plus précieux et en même temps le plus rare dans le palais des rois. Écrivant un jour à son fils, au sujet du précepteur de celui-ci, Zuniga, il lui dit : « S'il vous parle librement, c'est par l'amour qu'il vous porte. S'il vous flattait, il ressemblerait à tous les autres, et vous n'auriez personne auprès de vous pour vous dire la vérité, le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, vieux ou jeune. » Lorsque l'empereur prit la résolution de retourner en Espagne, il jeta les yeux sur Quixada; il le chargea de prendre tous les arrangements pour son voyage dans ce pays et, plus tard, pour son établissement à Yuste. C'était un choix heureux, comme le résultat le prouva.

En recevant la lettre de la régente, le majordome sauta à cheval et partit en toute hâte; malgré le mauvais état des routes, il fit cinquante-cinq lieues en un peu moins de trois jours, tout en prenant des dispositions, chemin faisant, pour la réception de l'empereur.

L'arrivée de Quixada à Laredo remplit de joie tous ceux qui l'attendaient et surtout Charles, qui parut croire que tous ses embarras allaient finir dès ce moment. On ne perdit pas de temps; le lendemain, 6 octobre, on partit pour Valladolid. Comme le pays en grande partie désert, que l'on devait traverser, était souvent montueux, l'empereur voyageait en litière et, dans les endroits les plus difficiles, on le portait dans un fauteuil. Quixada se tenait à ses côtés, derrière venaient le reste de la suite à cheval et une longue file de mulets chargés des bagages. L'arrière-garde était formée par l'alcade, avec son escouade d'alguazils qui donnaient à la cavalcade, selon le majordome, l'air d'une chaîne de forçats

conduits par des officiers de justice. Les deux reines, avec leur maison, suivaient à la distance d'une journée de marche, pour prévenir les embarras qui naîtraient du manque de logements pour une troupe aussi nombreuse. Charles ne pouvant supporter la fatigue, on avançait à petites étapes, faisant rarement plus de quatre ou cinq lieues par jour.

Comme la cavalcade avançait et que la nouvelle du retour de l'empereur se répandait au loin, les populations accouraient en foule sur le passage de leur ancien souverain, pour le voir une dernière fois. Dans les principaux endroits où il s'arrêta, Charles rencontra les nobles du voisinage et des députations envoyées par les conseils et les autorités des villes. Près de Burgos, il vit venir au devant de lui, suivi d'une brillante troupe de cavaliers, le grand-connétable de Castille, qui le pria de permettre aux habitants de lui préparer une réception solennelle. L'empereur n'y consentit pas. La nuit était venue lorsqu'il entra dans l'antique cité qui fut le berceau du Cid; sa volonté n'avait pas été respectée; les rues où il passa étaient illuminées et les cloches des églises sonnaient joyeusement pour lui souhaiter la bienvenue. Le connétable le conduisit dans sa propre demeure, le palais héréditaire des Velasco. L'amiral de Castille, le duc de l'Infantado et les principaux grands d'Espagnes résidant aux environs, avec d'autres, tels que les ducs de Medina Sidonia et de Medina Cœli, dont les terres étaient, pour la plus grande partie, situées dans le midi, vinrent rendre leurs hommages à leur ancien maître; des députations de la chancellerie de Valladolid et des différentes villes du royaume arrivèrent, portant des adresses. Après avoir passé deux jours à Burgos, Charles se remit en route; le grand-connétable l'accompagna à quelque distance de la ville, et don Francès

de Beamonde, avec une imposante escorte, le suivit jusqu'à Valladolid, arrangement dont fut surtout satisfait le major-dome, qui put renvoyer l'alcade avec les alguazils.

La troisième nuit après leur départ de Burgos, les voyageurs s'arrêtèrent à Torquemada, ville agréablement située au milieu d'un pays riche et bien cultivé. Don Pedro de la Gasca, évêque de Valence, les y attendait. Ce prélat éminent avait été, autrefois, chargé par Charles-Quint d'une mission extraordinaire dans le nouveau monde, lorsque la rébellion de Gonzalve Pizarre faillit enlever le Pérou à l'Espagne; avec une habileté, une adresse remarquable, il réussit à étouffer l'insurrection, défit les révoltés, punit leurs chefs et ramena les habitants à l'obéissance, conservant ainsi à la Castille sa plus belle colonie; en récompense de ces services, il fut promu au siége de Valence. En apprenant que l'empereur approchait, le bon évêque envoya de la volaille, du vin, des fruits en abondance aux voyageurs, et, le lendemain matin, vint en personne saluer son ancien maître.

A Cabezon, à deux lieues environ de Valladolid, Charles eut le plaisir de rencontrer son petit-fils, don Carlos, l'infortuné prince dont la vie, courte mais désastreuse, a fourni de si tristes pages aux chroniques du temps. L'infant, alors âgé de onze ans, avait été envoyé de Valladolid au devant de son grand-père. Celui-ci, on le comprend, s'intéressait vivement à cet enfant, qui devait hériter de ses États; il le fit souper avec lui, à sa table, et, remarquant qu'il aimait à entendre parler des affaires militaires, il lui raconta ses campagnes. Lorsqu'il en vint à sa fuite d'Inspruck, Carlos s'écria : « Je n'aurais pas fui, moi! » L'empereur s'efforça de lui faire comprendre qu'il n'avait pu éviter qu'ainsi de tomber dans les mains de l'ennemi, mais l'enfant ne fit que

répéter avec plus de chaleur : « Je n'aurais pas fui, » amusant beaucoup l'empereur qui retrouvait chez son petit-fils l'ardeur bouillante de sa propre jeunesse.

Mais Charles-Quint, avec son coup d'œil perçant, ne tarda pas à démêler dans le caractère de l'infant d'autres indices, qui le remplirent d'appréhensions. « Il a l'air inquiet, » dit-il; « ni ses manières ni son humeur ne me plaisent. Je ne sais ce qu'il deviendra. » Le jeune prince avait remarqué un petit poêle portatif, que l'empereur emportait avec lui, pour chauffer ses appartements, à défaut de cheminée; il aurait voulu avoir cet objet, mais l'empereur lui dit d'attendre qu'il fût mort. L'éducation de Carlos avait été confiée à sa tante, la régente ; lorsque Charles vit sa fille à Valladolid, il lui déclara franchement que, « si elle témoignait moins d'indulgence à cet enfant, la nation aurait sujet de lui en savoir gré. »

Partout les populations étaient accourues sur le passage du cortége. Deux routes partaient de Cabezon, se dirigeant vers la capitale. L'une était plus retirée que l'autre, et certains personnages de la suite de Charles, connaissant ses goûts, l'engagèrent à la prendre; il l'eût fait, si l'honnête Quixada ne lui eût représenté « qu'il ferait mal en se cachant aux yeux de ses fidèles sujets, qui désiraient le voir une dernière fois. » Le majordome fut écouté, mais Charles ne voulut pas permettre qu'on lui fit une réception publique à Valladolid ; il laissa cet honneur à ses deux sœurs, qui entrèrent solennellement dans la ville, escortées d'une brillante troupe de nobles et de cavaliers, conduits par les autorités municipales.

Valladolid était en ce moment, et depuis un grand nombre d'années, la résidence de la cour, autrefois établie à

Tolède, l'ancienne capitale des Visigoths; elle le resta jusqu'au règne de Philippe II, où le siége du gouvernement fut transféré à Madrid, qui devint désormais la capitale de l'Espagne. Valladolid était donc, à cette époque, une glorieuse cité, ornée de magnifiques édifices et remplie de palais habités par les grands seigneurs, qui recherchaient naturellement le voisinage de la cour.

Charles fut reçu, de la manière la plus convenable et la plus affectueuse, par sa fille, qui le conduisit à la maison de Ruy Gomez de Silva, le ministre favori de Philippe II; il avait refusé de se loger dans le palais royal, qui fut assigné à ses sœurs. Il passa quelque temps dans la noble cité, s'entretenant avec Jeanne et se reposant des fatigues de son long voyage; chaque jour, il voyait se presser à ses portes une foule de serviteurs, parmi lesquels on remarquait quelques-uns des principaux grands du royaume ainsi que des prélats; ces marques de respect plaisaient d'autant plus à l'empereur que, depuis son abdication, elles paraissaient s'adresser plus à l'homme qu'au monarque. Les membres du conseil, le corrégidor et les officiers de la municipalité obtinrent une audience de leur ancien maître, qui leur donna sa main à baiser. Il eut avec tous ces manières gracieuses qu'il savait si bien prendre et qui contrastaient fortement avec la réserve glaciale, le *sosiego*, comme l'appellent les Espagnols, qui intimidait quiconque approchait de Philippe; il accueillit avec une extrême courtoisie les dames nobles qui venaient lui faire leurs adieux. C'est dans une de ces occasions que Perico de Sant Erbas, un de ces fous ou plutôt de ces beaux-esprits privilégiés, qui jadis se voyaient dans toutes les cours, venant à passer auprès de lui, Charles, qui était de bonne humeur, le salua en se découvrant la tête; « grand

merci, » dit le plaisant; « me saluez-vous maintenant, parce que vous n'êtes plus empereur? » « Non, Pedro, » répondit Charles, « mais parce que je ne puis plus rien vous donner, si ce n'est un coup de chapeau. »

Dans la suite de l'empereur il y avait trois moines de Yuste et, avec eux, le général de l'ordre. Celui-ci informa le monarque des progrès des travaux commencés à Yuste; il l'assura également que ses frères et lui avaient été heureux d'apprendre que sa majesté avait daigné choisir leur monastère pour s'y retirer. Avec l'aide de ces moines, Charles choisit, dans les différents couvents du pays, les hiéronymites nécessaires pour le service de la chapelle, ceux que leur piété, leur science, recommandaient comme prêcheurs, tous ceux enfin qui devaient former ce qu'on pourrait appeler la partie religieuse de sa maison.

Pendant son séjour à Valladolid, l'empereur s'occupa de quelques affaires publiques d'importance; il voyait chaque jour sa fille et l'aida de sa longue expérience à administrer le royaume. Il était évident que, s'il avait voulu imiter l'exemple de Dioclétien en renonçant au monde, il ne voulait pas, comme celui-ci, devenir indifférent aux grands intérêts de l'humanité.

Après être resté quinze jours dans la belle cité, Charles fit ses préparatifs de départ. Le 4 novembre, il consentit pour la dernière fois à dîner en public; dans l'après-midi du même jour, il fit de tendres adieux à sa fille et à son petit-fils, ainsi qu'à ses deux sœurs, qui ne devaient pas l'accompagner plus loin. Il fut conduit par une foule de nobles et de cavaliers jusqu'aux portes de la ville, où il les congédia poliment, quoiqu'un grand nombre eussent voulu le suivre; il accepta toutefois l'escorte d'une petite troupe de soldats

à cheval et de quarante hallebardiers, qui devaient rester avec lui jusqu'à son arrivée à Yuste.

En quittant Valladolid, Charles parut renoncer pour toujours aux pompes et aux vanités du monde, et il semblait qu'en se séparant de sa famille il eût rompu le dernier lien qui le rattachait encore à la vie. Il voyageait en litière et à petites étapes, comme auparavant. Il passa la seconde nuit dans l'antique ville de Medina del Campo, qui fut témoin de la mort de son illustre aïeule, Isabelle la Catholique; il ne se logea pas dans le palais royal, que le temps n'avait pas, sans doute, rendu plus agréable à habiter, mais bien chez un riche banquier, nommé Rodrigo de Duenas. Celui-ci, soit pour étaler sa richesse, soit pour faire honneur à son hôte, avait fait chauffer la chambre de l'empereur avec un brasier d'or massif, où brûlait de la cannelle. Charles n'aimait pas cette odeur, et, lorsqu'il partit, le lendemain matin, pour rabattre l'orgueil du banquier, il refusa de lui donner sa main à baiser et voulut, en outre, qu'on le payât, comme un hôtelier ordinaire. Il n'avait pas été aussi mécontent autrefois d'une pareille flatterie dont il avait été l'objet de la part des Fugger, les fameux banquiers d'Allemagne. A son retour de sa mémorable expédition contre Tunis, pour laquelle ceux-ci lui avaient avancé d'énormes sommes d'argent, il logea une nuit à Augsbourg, dans leur maison; le brasier qui chauffait sa chambre était également rempli de cannelle, mais, pour montrer leur reconnaissance envers le prince qui venait de purger la mer d'un nid de pirates, les Fugger jetèrent dans le feu les reçus de l'empereur, ce qui corrigea si bien l'odeur de la cannelle que celui-ci n'en fut nullement incommodé.

A mesure que les voyageurs avançaient, laissant le monde

derrière eux, Charles se sentait plus près de la paisible retraite à laquelle il aspirait. « Dieu soit loué! » s'écria-t-il; « plus de visites de cérémonie désormais, plus de réceptions! » On marchait dans la direction du sud, mais, comme on longeait la chaîne de montagnes qui traverse le centre de la péninsule, de l'est à l'ouest, l'air trop vif glaça l'empereur, que sa constitution délicate rendait très sensible au froid. Les cheminées étaut inconnues dans ce pays, il dût se servir de son poêle portatif. Partout, sur son passage, ses ancieus sujets lui donnaient toute espèce de preuves d'attachement; ils déblayaient les chemins, qui devenaient de plus en plus mauvais, à mesure que l'on s'éloignait des grandes routes du royaume; ils connaissaient les goûts de leur souverain et garnissaient sa table de truites, d'anguilles et d'autres poissons, qu'il aimait passionnément.

Le 12 septembre, Charles atteignit Tornavacas, petite ville située près des frontières septentrionales de l'Estramadure et séparée par une haute montagne de la *vega* ou vallée de Plasencia, au bord de laquelle s'élevait le monastère, terme du pèlerinage. Il y avait deux moyens d'arriver à cette vallée; l'un était de franchir la *sierra*, ce qui pouvait être fait en quelques heures; mais il fallait prendre un sentier rude et escarpé, dout se servaient les paysans du voisinage. On pouvait aussi snivre le Xerte dans ses détours jusqu'à Plasencia, où la route traversait une plaine douce et unie, qui s'étendait presque jusqu'aux portes de Yuste; mais le voyage devait durer quatre jours de plus, et Charles, fatigué, le trouvant déjà trop long, résolut, avec son énergie habituelle, de braver les dangers de la montagne.

Le lendemain matin, de bonne heure, les voyageurs commencèrent leur ascension, qui était tout aussi périlleuse

qu'ils se l'étaient imaginé; ils furent heureusement aidés par des gens du pays, qui connaissaient bien la route. Une bande de hardis paysans, munis de pics, de pelles et d'autres instruments, leur frayaient le passage. Les torrents qui avaient profondément creusé les flancs des montagnes, avaient jeté çà et là des troncs d'arbres et d'énormes quartiers de roche, qu'il semblait impossible d'écarter. Le sentier étroit, tracé au bord d'effrayants précipices, était peu sûr, et le moindre faux pas pouvait entraîner la mort. L'entreprise déjà dangereuse pour l'homme seul, à pied, sans bagages, était rendue plus difficile par la présence de l'empereur. Les paysans chargèrent sur leurs épaules la litière de Charles et s'avancèrent, se relayant de temps à autre, tandis que le fidèle Quixada, marchant à côté de son maître, donnait ses ordres. Les rudes montagnards durent, dans certains endroits, porter leur ancien souverain dans un fauteuil et même à bras.

A la fin, après quelques heures de fatigues excessives, on arriva au haut de la montagne; en sortant des sombres défilés du *Puerto Nuevo*, appelé depuis « le passage de l'empereur, » Charles s'écria : « c'est mon dernier voyage avant la mort! »

La descente fut comparativement facile, et bientôt Charles aperçut avec joie la belle *vega* couverte d'un riant tapis de verdure que l'automne n'avait pas encore flétrie; de loin en loin, un hameau rompait la monotonie de la vaste plaine, bordée à l'ouest par l'élégante ville de Plasencia. On voyait vaguement à l'horizon poindre les murailles grises du couvent de Yuste, à demi caché entre les massifs de châtaigniers qui s'élevaient au bord de la *sierra*.

La maison que Charles-Quint s'était fait bâtir n'étant pas

prête à le recevoir, il décida de rester en attendant à Jarandilla, village à deux lieues de Yuste, à l'est, où était un château appartenant au comte d'Oropesa, qui, ainsi que nous l'avons dit, possédait de vastes domaines dans les environs. C'était un somptueux édifice, dont on voit encore les ruines aujourd'hui; le nom de l'empereur, donné à un bassin d'eau dans le jardin, rappelle que celui-ci habita quelque temps ces lieux.

Charles fut reçu de la manière la plus hospitalière par le comte, qui lui avait fait préparer de spacieux appartements, exposés au midi et donnant vue sur un jardin de citronniers et d'orangers. Le temps était doux et, malgré les fatigues de la journée, l'empereur, égayé par le spectacle qu'il avait sous les yeux, n'éprouvait aucun malaise. Pendant ces belles journées, les Flamands purent voir, des fenêtres du château, d'épais nuages de vapeur s'élever lentement autour de la montagne où Yuste était situé; bientôt les nuits froides de l'automne commencèrent à se faire sentir. L'empereur, habitué aux chaudes chambres des Flandres, quitta la sienne pour en occuper une autre où il avait fait faire une cheminée. Le comte ne tarda pas à lui abandonner toute la maison et alla habiter une autre partie de ses terres.

Comme l'hiver approchait, le temps devint pluvieux; les rues de Jarandilla se remplirent de boue, et le pauvre majordome dut les traverser continuellement pour remplir les devoirs de sa charge; pour comble de maux, le village n'offrait guère de moyens de subsistance aux nouveaux hôtes qui en avaient inopinément grossi la population. Les lettres de Quixada, pleines de lamentations, témoignent des embarras où il se trouvait. Cependant Charles-Quint ne pouvait renvoyer une partie de sa suite, avant d'avoir reçu de l'argent

de Valladolid pour payer les arriérés dus à ses serviteurs. Ceux-ci jetèrent plus d'une fois un morne regard sur ces lieux désolés où leur maître avait voulu se retirer et dont l'humidité constante, disaient-ils, nuirait à sa santé. Le majordome ne craignit pas de le déclarer à l'empereur lui-même, mais celui-ci lui répondit que « partout où il avait été en Espagne, il avait toujours trouvé qu'il faisait froid et pluvieux pendant l'hiver. »

Quixada et le secrétaire Gaztelu s'exprimaient plus librement dans leur correspondance avec le secrétaire d'État à Valladolid; ils redoutaient qu'un pareil climat ne fût des plus funestes au royal malade, et parlaient d'une manière peu flatteuse du logement préparé pour celui-ci au couvent, ainsi que du caractère des moines. Ils demandaient que l'on cachât ces lettres à la régente, mais la famille de l'empereur connut d'une manière ou d'autre ces plaintes et, les croyant fondées, sa sœur, la reine de Hongrie, le pria de ne pas se fixer à Yuste. Charles, quoique peu satisfait de ces observations, répondit plaisamment que « le lion n'était pas aussi terrible qu'on l'avait dépeint. »

Il est singulier que des personnes connaissant aussi bien le caractère de ce prince aient cru facile de lui faire abandonner son projet favori. Extraordinairement lent à prendre une décision, une fois qu'il l'avait prise, il n'y avait pas de puissance au monde qui pût l'y faire renoncer. Il le savait lui-même et le dit un jour au vénitien Contarini; l'ambassadeur répondit, en vrai courtisan, que ce n'était pas de l'obstination que de persister dans de sages résolutions. « Il est vrai, » répliqua Charles, « mais il m'arrive quelquefois d'en maintenir qui ne sont pas sages. »

Vers la fin de novembre, l'empereur profita d'une journée

un peu plus belle que d'ordinaire, pour se rendre à Yuste, afin d'examiner en personne l'état des travaux. Il se déclara satisfait du site et des dispositions prises pour le recevoir; il donna même l'ordre de préparer des logements pour deux fois plus de personnes qu'il ne voulait d'abord en amener avec lui, et lorsque le frère Roger, chargé de ces arrangements, se hasarda à lui représenter l'impossibilité de loger un aussi grand nombre d'individus, Charles lui ferma la bouche en lui disant : « Faites ce qui vous a été ordonné et ne donnez pas votre opinion à ce sujet. » Les serviteurs du monarque finirent enfin par comprendre que toutes représentations, de quelque part qu'elles vinssent, échoueraient contre cette obstination. « L'empereur ne renoncera jamais à son projet, » écrivait le secrétaire, « dussent le ciel et la terre s'anéantir. »

La pluie continuait de tomber sans relâche et avec un degré de violence surpassant tout ce que l'on avait jamais vu dans d'autres parties du pays. « Il tombe autant d'eau ici en une heure, » écrivait Quixada, « qu'à Valladolid, dans toute une journée; à Yuste, me dit-on, c'est bien pis encore. » Gaztelu disait de même : « Les brouillards sont si épais qu'on ne distingue pas un homme à vingt pas. » L'empereur qui, pendant le beau temps, était sorti pour prendre de l'exercice et même s'était amusé quelquefois avec son fusil de chasse, fut alors confiné dans ses appartements, ne pouvant se garantir du froid qu'au coin de sa cheminée, enveloppé dans la robe d'édredon que lui avait envoyée sa fille Jeanne; là il se faisait lire les dépêches qui arrivaient de Bruxelles ou de Valladolid.

L'Espagne était, à cette époque, engagée dans une guerre avec Paul IV, pontife qui, s'inspirant du génie belliqueux de

Jules II, avait échangé sa crosse contre une épée et juré de chasser les barbares de l'Italie. Charles écoutait avec le plus grand intérêt la lecture des lettres qui lui donnaient de temps en temps des nouvelles de la guerre et des victoires du duc d'Albe; lorsque Gaztelu avait fini de lire, il avait l'habitude de lui demander : « Est-ce tout? » Mais lorsqu'il apprit la trêve accordée à l'ennemi par ce général victorieux, au moment même où le sort de Rome semblait être dans ses mains, son indignation ne connut plus de bornes; il ne voulut pas même, comme le raconte le secrétaire, connaître les articles du traité. « On ne faisait, » dit-il, « que donner aux Français le temps de joindre leurs forces à celles du pape; » il murmura entre ses dents d'autres mots difficiles à saisir. Il s'exprima librement sur ce sujet, dans ses lettres à Philippe et à Jeanne. Lorsque, peu de temps après, la guerre éclata entre la France et l'Espagne, il écrivit dans les termes les plus pressants à sa fille, insistant sur l'urgence de mettre les frontières, et surtout la Navarre, dans le meilleur état de défense; il lui recommanda de renforcer la flotte sur les côtes, de rembourser l'argent dû aux banquiers d'Espagne, afin de maintenir le crédit du pays, si important dans ce moment de crise, et enfin de pourvoir à la sûreté des possessions espagnoles en Afrique, surtout d'Oran, où il prévoyait une attaque. « Si cette place devait être perdue, » disait-il, « je ne voudrais être ni en Espagne, ni dans les Indes, ni dans aucun lieu où pût jamais me parvenir la nouvelle d'un événement aussi désastreux pour le roi et pour la monarchie. »

Évidemment, si Charles s'était retiré du monde, il n'avait pas cessé de prendre intérêt à tout ce qui concernait son pays; dans cette occasion et dans d'autres, il s'empressa de

venir en aide à l'inexpérience de son successeur, en lui enseignant cette sagesse pratique qui lui avait valu à lui-même la réputation d'être le plus habile monarque de la chrétienté. Philippe demanda souvent conseil à son père, et il faut dire, pour lui rendre justice, qu'il paraît avoir eu alors autant de déférence pour ses avis qu'il en témoignait aux jours où les désirs de l'empereur tout-puissant étaient des ordres auxquels tous obéissaient.

Pour adoucir les ennuis de sa solitude, Charles consentait quelquefois à recevoir la visite de certains nobles du voisinage, désireux de lui rendre leurs hommages; le comte d'Oropesa et son frère, l'ancien vice-roi du Pérou, avaient mille attentions pour lui. Il fut particulièrement charmé de voir don Louis de Avila y Zuniga, grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara; cet homme remarquable, après une longue et heureuse vie publique, était venu passer le restant de ses jours dans sa résidence princière de Plasencia. Il avait, dans sa jeunesse, suivi l'empereur à la guerre et avait combattu, à ses côtés, à Tunis et en Allemagne, où il avait acquis une grande réputation militaire; il s'était plus tard engagé dans la carrière diplomatique et avait été chargé de quelques négociations importantes. Enfin, ces succès n'ayant pas encore satisfait son ambition, il avait recherché la gloire des lettres et avait écrit une histoire des campagnes d'Allemagne, où il avait joué lui-même un rôle marquant; cet ouvrage, bien accueilli du public, fut réimprimé plusieurs fois du vivant de l'auteur et traduit en différentes langues. Charles témoigna une vive affection à son ancien compagnon d'armes, dont la présence lui rappelait peut-être ces belles années de sa jeunesse, où il enchaînait la victoire à ses drapeaux; on se doute bien que la conversation des

deux vieux guerriers roula plus sur les souvenirs émouvants du passé que sur les froids et arides sujets qui convenaient à des reclus.

L'empereur discutait ces sujets avec un autre personnage, que, dans sa jeunesse, il avait honoré de son amitié; c'était le célèbre François de Borja, autrefois duc de Gandia, maintenant humble membre de la société de Jésus. Né dans les premiers rangs de l'aristocratie espagnole, Borja avait montré de bonne heure ces vertus épurées, plus rares, à une époque de rudesse, que les talents du soldat et du diplomate; mais il possédait également ceux-ci à un haut degré. Charles-Quint, prompt à distinguer le mérite chez le dernier de ses sujets, ne pouvait le méconnaître chez un homme que sa naissance exposait à tous les regards, et il témoigna sa confiance à celui-ci, en l'élevant aux positions les plus importantes; mais, quoique ce seigneur justifiât ces faveurs par l'habileté avec laquelle il s'acquitta de ses devoirs, il n'aimait pas la vie publique, une ardeur religieuse le consumait. Dégoûté du monde et de ses vanités, il résolut d'y renoncer et de consacrer le restant de ses jours à la grande œuvre de son salut. Avec le consentement de son maître, à l'âge de trente-sept ans, il abandonna son titre de duc et ses vastes domaines à son fils aîné, et entra dans la société de Jésus, qui, à peine fondée alors, ne faisait guère pressentir les magnifiques destinées qui l'attendaient. L'austérité de sa vie, le généreux sacrifice qu'il avait fait de ses biens terrestres, le zèle infatigable avec lequel il travailla au succès de cette institution, lui valurent bientôt une réputation de sainteté presque égale à celle d'Ignace de Loyola lui-même. Élu par la suite général des jésuites, il fut le troisième qui occupa cette position, et nul probablement

ne contribua davantage à répandre la réputation de la société et à lui assurer la prééminence dont elle jonit plus tard parmi les communautés religieuses de la chrétienté.

Borja se trouvait, en ce moment, dans les environs de Plasencia, où il surveillait l'établissement d'un collége de jésuites. Informé par le comte d'Oropesa que l'empereur désirait le voir, il s'empressa de se rendre à Jarandilla. Lorsque frère François « le pécheur, » tel était le nom pris humblement par le duc de Gandia, se présenta devant Charles-Quint, il montra qu'il n'avait pas oublié dans son couvent l'étiquette des cours; il s'agenouilla devant son ancien maître et voulut lui parler dans cette attitude, mais celui-ci, le relevant, refusa de l'entendre avant qu'il se fût assis et couvert. L'entrevue ayant été secrète, nous manquons de détails authentiques sur la conversation qui s'engagea alors; elle roula principalement, prétend-on, sur le caractère et la situation de la société nouvelle dans laquelle Borja était entré. Ce choix n'avait pas obtenu l'approbation de l'empereur, qui, ayant vu l'obscur commencement de cette institution, n'y avait pas découvert les germes de sa future grandeur; avec les sentiments conservateurs, naturels à un monarque et à un vieillard, il n'aimait pas les innovations.

L'ordre des jésuites avait été fondé au temps où l'Église romaine tremblait sous les coups que lui portait Luther, et avait pour but avoué de raffermir la papauté chancelante; mais Charles-Quint, tout dévot qu'il fût, l'entendait avec déplaisir se déclarer la milice spirituelle des papes; il avait eu plus d'une fois des différends avec la cour de Rome et, dans ce moment même, l'Espagne était en guerre avec le Vatican. Il eût voulu persuader à son ancien ami de quitter

les jésuites et de s'attacher aux hiéronymites, au milieu desquels il allait vivre.

Borja entra dans une discussion complète de ce sujet; il exposa à l'empereur les motifs de sa préférence, les principes sur lesquels la société avait été organisée et le but qu'elle s'était proposé; enfin, s'il ne convertit pas son auditeur à son opinion, ce qu'il ne fallait guère attendre, il réussit du moins, paraît-il, à justifier jusqu'à un certain point le parti qu'il avait pris, de sorte que Charles ne tenta plus de l'y faire renoncer.

Borja resta trois jours à Jarandilla; il passa la plus grande partie de ce temps dans la chambre de l'empereur. Celui-ci, au départ du jésuite, l'invita, faveur extraordinaire, à lui faire une nouvelle visite à Yuste. Charles devait, on le comprend, se plaire beaucoup dans la société d'un homme dont la destinée ressemblait, sous tant de rapports, à la sienne. Ainsi que son maître, Borja avait renoncé à tout ce que l'on aime le plus ici-bas, rang, fortune, nom, pour consacrer ses jours à Dieu; mais il n'avait pas, comme Charles, attendu, pour se retirer du monde, que la maladie et les chagrins lui en eussent inspiré le dégoût; il l'avait fui au printemps de la vie, au moment même où l'ambition s'éveille et lorsqu'une carrière brillante s'ouvrait devant lui.

Charles ne donnait pas tout son temps à la lecture et à la conversation, plaisirs de l'intelligence; il avait conservé dans sa retraite les goûts grossiers qu'il avait sur le trône. Il mangeait énormément, comme Louis XIV, Frédéric le Grand et d'autres rois dont l'histoire célèbre la gourmandise en toutes circonstances, il assouvissait sa faim avec un entêtement qui est presque un trait de caractère. L'ambassadeur de Venise résidant à sa cour, vers la fin de son

règne, rapporte que le matin, avant de se lever, il se faisait habituellement servir un chapon en pot, apprêté avec du sucre, du lait et des épices; après quoi il se remettait à dormir. A midi il dinait d'un grand nombre de plats; peu après vêpres, il prenait un nouveau repas, et, plus tard dans la soirée, il soupait copieusement d'anchois ou d'autres mets d'une forte saveur, qu'il aimait particulièrement. Les cuisiniers devaient mettre leur imagination à la torture pour inventer les assaisonnements nouveaux que réclamait le palais blasé de l'empereur; un jour, prétend-on, son maître d'hôtel, très embarrassé et le voyant mécontent, lui dit, connaissant sa passion pour les horloges, « qu'il ne savait réellement que faire, à moins de servir à sa majesté une fricassée de montres. » Cette saillie provoqua chez le monarque un de ces accès d'hilarité auxquels il se livra rarement vers la fin de son règne.

Pour digérer cette quantité extraordinaire d'aliments, Charles buvait en proportion; sa boisson favorite était de la bière glacée, qu'il prenait souvent le matin, en se levant; lorsque celle-ci ne produisait pas assez d'effet, il recourait sans déplaisir au vin du Rhin. Roger Ascham vit, en Allemagne, l'empereur assis, le jour de la Saint-André, au banquet de la Toison d'or; « jamais, » dit-il, « je ne vis un aussi fort buveur; il gardait son verre à la bouche cinq fois plus longtemps que nous et ne but jamais moins d'une bonne pinte de vin du Rhin en une gorgée. » En vain son médecin lui fit des représentations à ce sujet; en vain son confesseur, le cardinal Loaysa, avec une indépendance qui lui fait honneur, s'éleva vivement contre cette pernicieuse habitude de boire et de manger avec excès, et lui rappela que Dieu ne l'avait pas mis au monde pour satisfaire ses

appétits sensuels, mais pour travailler de tous ses efforts au triomphe du christianisme; Charles n'écouta ni l'un ni l'autre. Malheureusement il pouvait, grâce à sa position, obtenir trop facilement une dispense des jeûnes commandés par l'Église, qui lui auraient été salutaires; à la fin ces excès eurent leurs suites ordinaires; le monarque fut tourmenté par des indigestions, par la goutte et par toutes les maladies réservées aux gourmands; la goutte surtout était sa redoutable ennemie, elle ne lui laissait pas de repos. L'homme qui avait bravé les fatigues de la chasse dans les rudes défilés des Alpujarras, que l'on avait vu à cheval, nuit et jour, dans ses campagnes, et qui avait passé pour l'un des meilleurs chevaliers du temps, dut finir par voyager en litière, comme un perclus; des soucis, des travaux excessifs avaient, joints à l'intempérance, ruiné une constitution naturellement robuste, et Charles-Quint, avant d'avoir atteint la cinquantaine, était déjà un vieillard.

L'empereur conserva dans sa retraite ses goûts vicieux. Les lettres échangées presque chaque jour entre Quixada ou Gaztelu et le secrétaire d'État à Valladolid, ne roulent, pour ainsi dire, que sur la manière de se nourrir ou le mauvais état de santé de Charles, l'une expliquant l'autre. Rarement de pareils sujets ont donné lieu à des communications diplomatiques, et le secrétaire, sans doute, eut plus d'une fois peine à garder son sérieux, en lisant des dépêches où la gastronomie et la politique étaient si étrangement mêlées. Le courrier qui se rendait de Valladolid à Lisbonne, reçut l'ordre de faire un détour pour aller porter des vivres à Jarandilla; tous les jeudis, il devait y arriver avec du poisson pour le lendemain, jour maigre. Charles trouvait les truites des environs trop petites; il s'en fit envoyer d'autres, plus

grandes, de Valladolid. Il aimait le poisson et tout ce qui ressemble au poisson, d'une manière quelconque; les anguilles, les grenouilles, les huîtres, chargeaient en tout temps sa table. Il préférait le poisson mariné et surtout les anchois, dont il regrettait de n'avoir pas fait une plus grande provision dans les Pays-Bas. Il était particulièrement friand de pâtés d'anguille; de temps en temps, il recevait de la capitale, en abondance, ces pernicieux comestibles; la régente, sa fille, tâchant ainsi de faire oublier, d'après Gaztelu, la négligence avec laquelle on l'avait traité, sous ce rapport, pendant son voyage dans le pays. On envoyait aussi, en grande quantité, de Séville et du Portugal, des soles, des lamproies, des plies. Le porc et le mouton des environs de Jarandilla fournissaient les pièces de résistance; le gibier ne manquait pas non plus. Charles avait conservé un doux souvenir de certaines perdrix, qu'il avait mangées dans les Flandres et qui avaient été prises sur des terres appartenant au comte d'Ossorno; le majordome s'en procura quelques-unes dans le même endroit, mais son maître fit observer « qu'elles n'avaient plus le même goût qu'il leur avait trouvé autrefois. » Les olives de l'Estramadure étaient trop grosses et trop communes pour l'empereur; il recommanda instamment à Quixada d'en acheter à un marchand, nommé Perejon, qui lui en avait déjà fourni de plus petites et de plus délicates; il voulait qu'on demandât à celui-ci sa recette pour les confire. On croirait que dans ce pays riche en porcs on aurait su préparer parfaitement des saucisses, mais Charles n'avait pas oublié celles que feu sa mère se faisait faire à Tordesillas. Le secrétaire d'État reçut l'ordre d'écrire dans cette ville pour s'en procurer; s'il n'y réussissait pas, il pouvait demander au cuisinier du marquis de Denia

comment il les préparait. Malheureusement, le majordome le rapporte avec chagrin, les saucisses n'arrivèrent à Jarandilla que dans la nuit du jeudi, et, comme il n'était pas possible de les classer parmi les poissons, l'empereur dut attendre avant d'y toucher, vingt-quatre heures au moins, et peut-être davantage, car, ainsi que nous le voyons dans une lettre, il eut vers ce temps une violente attaque de goutte.

Les nobles du voisinage, connaissant le côté faible de leur ancien souverain, lui faisaient à chaque instant cadeau de gibier et de légumes. Les hommes d'Église n'avaient pas moins d'attentions pour lui; le prieur de Notre-Dame de Guadeloupe, l'archevêque de Saragosse, l'évêque de Plasencia et l'archevêque de Tolède le comblèrent de présents; ce dernier prélat envoya une caravane de mulets, chargés de provisions pour l'empereur et sa suite. Les duchesses de Bejar et de Frias, qui habitaient cette partie du pays, témoignèrent leur attachement à Charles-Quint, en lui offrant toute espèce de confitures ou certains petits objets de toilette; c'est ainsi qu'il reçut de la seconde de ces dames quelques paires de magnifiques gants, beaucoup plus rares alors qu'aujourd'hui. Le vieux monarque, jetant un regard sur ses doigts goutteux, fit observer que « la duchesse aurait dû lui donner, avec ces gants, des mains pour les porter. » Quixada, qui s'était plaint, en arrivant à Jarandilla, du manque de provisions, conçut, en les voyant affluer tout à coup, les plus sombres appréhensions au sujet de son maître qui, dans sa vie d'inaction, pouvait à peine supporter ses excès ordinaires de nourriture; mais, comme il l'écrivait d'un ton dolent à Valladolid, ses observations ne furent pas écoutées et ce qu'il avait prédit arriva.

Le 27 décembre, Charles eut une terrible attaque de goutte. Le mal commença d'abord par la main et le bras droit; de là il se communiqua rapidement au cou, puis au bras et à la main gauche, enfin aux genoux; l'empereur, perclus de tous ses membres et incapable même de porter sa nourriture à la bouche, dut se mettre au lit, où il resta plusieurs jours, souffrant cruellement. Il recourut à ses remèdes ordinaires, la tisane d'orge, des jaunes d'œufs et du vin de séné, que l'on obtenait en faisant infuser cette plante, pendant quelques mois, dans un vin léger, d'excellente qualité. La préparation exigeait même une année, pour être parfaite. Charles attribuait à cette potion des vertus si merveilleuses, qu'il fit envoyer de Flandre la recette au secrétaire d'État à Valladolid, sous les yeux duquel le remède devait être préparé. Mais celui-ci ne put le préserver d'autres maux, et, dans le moment où le malade était encore tourmenté de la goutte, il eut un accès de fièvre, accompagné d'une angine qui ne lui permit plus de manger qu'avec beaucoup de peine. Cela eut toutefois un bon effet, et Quixada dit à son maître, en guise de consolation, « que le meilleur moyen pour lui de se guérir de la goutte, était de tenir la bouche fermée. »

Le médecin de l'empereur était jeune; la régente envoya le sien, plus âgé et probablement plus expérimenté, comme conseil. On appela un troisième médecin, un Italien, renommé pour la cure des maladies auxquelles le vieux monarque était sujet; celui-ci entreprit de le guérir de la goutte, mais il avait affaire à un malade moins soumis qu'il ne le désirait. Il commença, avec beaucoup de raison, par lui interdire la bière glacée, mais l'empereur lui dit ouvertement « qu'il n'en ferait rien. » Il se plaignit ensuite du climat qui était trop humide; Charles répondit qu'il pouvait s'en aller quand

bon lui semblerait, « n'ayant pas encore prononcé de vœux. » Quixada, paraît-il, n'avait pas une haute opinion de l'habileté du docteur, et peut-être de celle de la faculté, en général, car il écrivait que son maître « pourrait, s'il le voulait, se traiter lui-même mieux que tout autre. » Heureusement pour le malade, il dut malgré lui recourir au seul remède efficace, l'abstinence; nous ne pouvons cependant dire qu'il poussa celle-ci à l'extrême, puisque, s'éveillant un jour à trois heures du matin, il avala toute une soupière de bouillon de chapon.

Cette première attaque de goutte fut suivie, en janvier 1557, d'une seconde, occasionnée, dit-on, par le chagrin que l'empereur éprouva, en apprenant les nouvelles d'Italie dont il a été question plus haut. Celle-ci ne fut pas aussi violente ni d'aussi longue durée que la précédente. Comme les symptômes devenaient plus rassurants et que le mal diminuait peu à peu, le malade, recouvrant l'appétit, se régala d'une omelette de sardines et d'autres mets savoureux, au grand mécontentement de son majordome; celui-ci, en rapportant le fait au secrétaire d'État, déclara « qu'il n'y avait point de sa faute; c'était peine perdue que d'essayer de guérir son maître de sa passion pour le poisson. »

Charles-Quint était déjà depuis trois mois à Jarandilla; pendant ce temps, on avait pressé les travaux entrepris à Yuste, de sorte que sa maison était presque achevée et prête à le recevoir. Les moines attendaient son arrivée avec impatience. « Si « l'empereur ne venait pas, » écrivait Gaztelu, « ils se pen« draient. Et pourtant, » ajoutait-il, « je ne croirai jamais « qu'il ira chez eux, avant de l'avoir vu. »

Le fait est que Charles était retenu à Jarandilla, faute d'argent pour payer ceux de ses serviteurs qui ne devaient pas

l'accompagner à Yuste. Il avait demandé à Valladolid trente mille ducats. Les semaines s'écoulaient sans qu'il en arrivât un seul, et le trésor royal était dans un si mauvais état que Quixada dut avancer une centaine de réaux pour couvrir les dépenses de la maison de l'empereur. A la fin, vingt-six mille ducats furent envoyés, mais le monarque refusa de partir avant d'avoir reçu la somme entière. On ne pouvait toutefois accuser Jeanne de négligence, en cette occasion; Charles savait par expérience qu'il n'était pas toujours facile à un roi d'Espagne, ayant les trésors de l'Inde à sa disposition, de se procurer l'argent nécessaire pour l'entretien de sa cour.

Les quatre mille ducats restants étant enfin venus, Quixada put payer tous les arriérés. On prit des arrangements pour renvoyer ceux des serviteurs de l'empereur, qu'il n'emmenait pas avec lui, et l'on pria la régente de fournir des vaisseaux pour les transporter en Flandre.

De plus de cent cinquante personnes qui avaient suivi Charles-Quint à Jarandilla, cinquante à soixante seulement devaient l'accompagner à Yuste. Le choix avait été assez difficile à faire; plusieurs des principaux Flamands, que leur maître voulait garder, n'étaient pas disposés à rester avec lui; ils n'avaient nullement l'intention de renoncer à leur pays natal et à des espérances ambitieuses, pour aller s'enterrer dans un couvent, au fond des solitudes de l'Estramadure; ils connaissaient d'ailleurs trop bien l'avarice de l'empereur, pour croire qu'il reconnaîtrait généreusement les sacrifices qu'il leur demandait. « Ils nous portent peu d'attachement, » écrivait Quixada; « je suis peiné de les entendre parler des loyaux services qu'ils ont longtemps rendus et de la faible récompense qu'ils ont reçue ou s'attendent à recevoir. »

Ceux qui devaient aller à Yuste n'étaient pas moins mécontents. Quixada dut leur faire connaître leurs traitements et les legs que Charles leur faisait par son testament. « Il arriva alors, » écrit le majordome, « ce qui arrive ordinairement en pareil cas; les uns étaient plus satisfaits que les autres de ce qui avait été fait pour eux; aucun n'était parfaitement content, et je l'étais moins qu'eux tous, me voyant chargé d'une mission aussi désagréable et obligé de leur dire des choses qu'ils n'aimaient pas plus d'entendre que je n'aimais de les dire. » Pour l'empereur, il pouvait penser avec plaisir que, tout motif intéressé étant écarté, ceux qui restaient auprès de lui étaient mus uniquement par leur amour pour lui. En réalité, s'il n'était pas généreux, il était bon; ses manières gracieuses, ses égards pour ses serviteurs, leur avaient inspiré, indépendamment du respect qu'ils ressentaient naturellement, un profond sentiment d'affection pour lui. Il en était surtout ainsi des Flamands, qui aimaient davantage encore Charles-Quint, parce qu'il était leur compatriote, étant né à Gand. Aussi, lorsqu'avant son départ, assemblés aux portes du château, ils écoutèrent pour la dernière fois cette voix aimée, ils se montrèrent émus et il y en eut peu qui ne fondirent en larmes; en un mot, pour emprunter les paroles de Mignet, le regret de ceux qui devaient être à jamais séparés de leur maître, n'était égalé que par la douleur de ceux qui allaient s'enterrer avec lui au fond d'nn couvent.

Le 3 février, à trois heures de l'après-midi, l'empereur, avec sa suite, dit adieu à la demeure hospitalière du comte d'Oropesa; il voyageait, selon son habitude, en litière, ayant à ses côtés son généreux hôte et son fidèle majordome à cheval. Quand il passa entre les files des hallebardiers

rangés devant le château, ceux-ci jetèrent leurs piques à terre, déclarant ainsi qu'ils avaient fini de servir. On traversa la vallée et l'on gravit lentement le flanc de la montagne, couvert d'arbres que l'hiver avait depuis longtemps dépouillés de leur feuillage. Comme on approchait de Yuste, on entendit au delà du bois le son joyeux des cloches du couvent. Les moines étaient réunis dans l'église, pompeusement décorée, comme aux jours de fête; la chapelle était éclairée à profusion par des cierges, dont l'éclat dissipait les ténèbres croissantes de la nuit. Quand le cortége arriva à la grande porte du monastère, les religieux, conduits par le prieur élevant un crucifix dans ses mains, s'avancèrent en procession, chantant le *Te Deum*, pour recevoir leur auguste visiteur dans sa nouvelle demeure. Charles descendit de sa litière et, toujours accompagné du comte d'Oropesa et de Quixada, fut porté à bras dans un fauteuil, au pied du maître-autel. Il resta là, absorbé dans ses prières, jusqu'à ce que le service fût fini et que l'orgue eût cessé de se faire entendre. Il reçut alors gracieusement les moines qui se pressaient autour de lui, ayant une parole aimable pour chacun, à mesure qu'ils venaient lui baiser la main. Le prieur, un peu embarrassé en présence de l'empereur, le complimenta et, dans son trouble, l'appela « *paternidad*, » mais il se reprit aussitôt, un des frères lui ayant soufflé le mot de « *magestad*. »

La cérémonie finie, Charles eut encore assez de force pour visiter le monastère, ainsi que sa propre maison; il examina les logements préparés pour sa suite et se fit enfin porter dans un fauteuil jusqu'au petit hermitage de Bethléem, dans les bois, à la distance de deux portées d'arbalète. Il était en bonne santé et se déclara enchanté de tout ce qu'il voyait; c'est dans ces excellentes dispositions qu'il entra

dans la modeste demeure où il devait passer le reste de sa vie, destinée à n'être plus longue. Les moines, de leur côté, étaient au comble de leurs vœux. « Plaise à Dieu, » écrivait le secrétaire Gaztelu, « que sa majesté puisse continuer à les supporter aussi patiemment qu'il le fait maintenant; cela ne sera pas facile. Ce sont des hôtes fâcheux, désagréables en proportion de leur ignorance, et il ne manque pas d'ignorants parmi les religieux de Yuste. »

CHAPITRE II.

L'habitation de Charles-Quint à Yuste. — Meubles et objets d'art. — Van Male. — La maison de l'empereur. — Frais d'entretien. — Manière de vivre de Charles-Quint. — Son confesseur. — Son goût pour la mécanique. — Sa ponctualité à observer les rites religieux. — Son contentement à Yuste.

La maison de Charles-Quint à Yuste, quoique le plan en eût été fourni par un des meilleurs architectes de l'Espagne, avait peu de droits au nom de palais, sous lequel les moines chroniqueurs avaient l'habitude de la désigner, par respect pour celui qui l'occupait. C'était un bâtiment simple et de très modestes dimensions, élevé sur le flanc escarpé de la montagne et, au midi, adossé au monastère ; il ne comprenait que huit chambres, quatre à chaque étage, de grandeur uniforme, longues de vingt-cinq pieds et larges de vingt ; toutes s'ouvraient sur des corridors, traversant la maison et aboutissant à deux larges portiques ou galeries, qui la flanquaient à l'est et à l'ouest. Ces galeries touchaient à des terrasses, qu'il avait été facile de disposer sur ce terrain en

pente et que l'empereur orna plus tard de fleurs, de fontaines et de viviers alimentés par les eaux qui descendaient des hauteurs environnantes. Un chemin doucement incliné, approprié à la faiblesse du vieux monarque, conduisait de la terrasse occidentale au jardin, situé plus bas, au pied de l'habitation. Ce jardin, d'une étendue considérable, était séparé du domaine des moines par un mur élevé; on en avait réservé une petite partie pour les légumes destinés à la table royale; le reste était un parc avec des parterres de fleurs et des allées riantes, ombragées par des orangers, des citronniers et des mûriers, qui, dans ce coin de terre abrité contre les âpres vents du nord, croissaient aussi abondamment que sous des latitudes plus méridionales. Une de ces allées conduisait à un pavillon, d'une construction légère et gracieuse, dont on découvre encore les ruines parmi les décombres qui s'amoncellent aujourd'hui en cet endroit; une autre avenue, bordée de cyprès, finissait à une porte qui s'ouvrait sur la forêt voisine, où paissaient deux vaches qui fournissaient du lait pour l'empereur.

Charles se logea, au second étage, dans une chambre exposée au nord-est et attenant à la chapelle, partie du couvent à laquelle sa maison était adossée. Une des fenêtres de son appartement donnait sur le chœur et, de son lit, le prince voyait complétement le maitre-autel; il pouvait même, lorsqu'il était malade, assister de cette manière aux services religieux. A l'extrémité opposée du bâtiment, était le cabinet où il passait le jour à traiter les affaires, dont il continuait de s'occuper à Yuste; c'est là aussi qu'il recevait les envoyés et les visiteurs qui venaient lui rendre leurs hommages dans sa retraite.

Les chambres situées au nord devaient être sombres et

tristes, ne recevant la lumière du jour qu'à demi interceptée par les portiques qui garnissaient les deux côtés de la maison; mais celles qui étaient exposées au midi étaient échauffées par le soleil et donnaient vue sur le jardin. Des vignes escaladaient les murailles et y étalaient leurs grappes dorées; la brise répandait dans les airs le doux parfum des orangers. De ces fenêtres, l'empereur avait une magnifique perspective; il voyait se dresser au loin les hautes cimes de la *sierra*, couronnées de sombres forêts de chênes et de châtaiguiers; en baissant les yeux, il contemplait la belle plaine qui s'étendait à plusieurs lieues de là, comme un océan de verdure, avec ses couleurs riantes, contrastant avec le caractère sauvage du site. Charles, qui aimait le beau dans la nature autant que dans l'art, aimait à regarder ce paysage, et souvent, dans l'après-midi, il venait s'asseoir dans la galerie à l'ouest, éclairée par les rayons du soleil couchant qui disparaissait majestueusement derrière les montagnes.

L'empereur, comme nous l'avons vu, était frileux; il voyageait avec un poêle portatif et faisait construire des cheminées dans toutes les maisons où il restait pendant quelque temps. On peut être sûr qu'il ne négligea pas ces précautions dans un endroit tel que Yuste, où l'humidité de l'air rendait les poêles aussi utiles que dans les pays froids, bien que les habitants n'en fissent guère usage. Charles fit placer des foyers dans toutes les chambres; il avait réellement, on pouvait le dire, la nature de la salamandre, et ses appartements étaient d'ordinaire une véritable fournaise, où ses serviteurs n'entraient pas volontiers. Malgré cela, et quoiqu'il fût toujours couvert de fourrures et d'édredon, il se plaignait souvent, surtout quand la goutte le tourmentait, d'être glacé jusqu'aux os.

Les meubles et les objets qui ornaient la maison du monarque n'étaient pas tout à fait, paraît-il, en harmonie avec la simplicité du bâtiment. Cependant l'historien de l'empereur, Sandoval, assure que « les appartements étaient si mesquinement meublés qu'on eût dit que l'ennemi les avait dévastés et non qu'un grand prince y résidait. Les murs, et seulement encore dans la chambre impériale, n'étaient tendus que de drap noir, comme pour un deuil. Charles-Quint n'avait qu'un seul fauteuil ou plutôt une chaise, si vieille et si usée qu'on n'en eût pas donné quatre réaux; enfin sa garde-robe était tout aussi modeste : elle ne se composait que d'un costume en mauvais drap noir. » Vera y Figueroa, Valparayso, Strada et d'autres écrivains respectables, reproduisent ce thème avec plus ou moins de variantes. On peut bien croire que Charles ne fût pas somptueusement vêtu, car, dans les dernières années de sa vie, il avait singulièrement négligé sa toilette; « quand il passait dans une ville, » dit un contemporain, « au milieu d'une brillante escorte de courtisans et de cavaliers, on le reconnaissait facilement à la simplicité de sa mise. » Vers la fin de son règne, il s'habillait tout de noir. Roger Ascham, qui fut reçu en audience particulière par l'empereur, cinq ans environ avant son abdication, dit « qu'il portait ce jour-là une robe de taffetas noir et ressemblait quelque peu au curé d'Epurstone. » Son avarice, sous ce rapport, venait en aide à ses inclinations. On raconte qu'un jour, surpris par un orage aux environs de Naumbourg, Charles-Quint ôta son bonnet de velours neuf et resta la tête découverte, en attendant qu'on lui en eût cherché un vieux à la ville. L'anecdote est rapportée par un des officiers présents, qui s'écrie à ce sujet : « Malheureux empereur, qui engloutit des tonnes d'or dans ses guerres et s'expose

tête nue à la pluie, pour épargner un bonnet de velours! » La réflexion est naturelle, mais ne l'est pas plus que l'inconséquence qui la provoquait.

Ce qui peut faire supposer que Charles ne dédaignait pas absolument la toilette à Yuste, c'est que sa garde-robe ne renfermait pas moins de seize robes de soie et de velours, doublées d'hermine, d'édredon ou du tissu produit par la molle toison de la chèvre de Barbarie. Quant à son mobilier, pour comprendre combien il faut se défier des bruits mis légèrement en circulation à ce sujet, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'inventaire dressé par Quixada et Gaztelu, peu de temps après la mort de leur maître. Nous y voyons figurer, entre autres objets, des tapis de Turquie et d'Alcaraz, des dais de velours et d'autres étoffes, des tentures de fin drap noir, couleur qu'il avait choisie pour sa chambre à coucher, depuis la mort de sa mère; les autres chambres étaient garnies de vingt-cinq tentures, fabriquées dans les Flandres, avec de riches broderies représentant des animaux et des paysages. Au lieu du misérable siége dont il est question, l'inventaire mentionne, outre un grand nombre de sofas et de chaises en noyer sculpté, une demi-douzaine de fauteuils couverts de velours noir, et deux autres, d'un travail plus exquis, spécialement réservés à l'empereur; l'un était garni de six coussins et d'un marche-pied pour qu'il y pût reposer à l'aise ses membres endoloris; il se faisait porter doucement dans l'autre, qui était bien rembourré et à bras, sur la terrasse où il voulait souvent prendre ses repas, quand le temps était beau. Sa chambre à coucher avait également été meublée avec soin et l'on n'y avait rien oublié de ce qui pouvait contribuer au bien-être de Charles; outre deux lits, de dimensions différentes, l'inventaire cite autant

de traversins, de coussins, de couvertures et de draps de lit que pourrait en désirer l'hôtelier le plus ambitieux.

L'empereur ne manquait pas non plus d'argenterie, bien qu'à en croire les auteurs cités plus haut, il n'en possédât que trois ou quatre pièces, des plus communes. Son oratoire renfermait un nombre considérable d'objets, la plupart en argent doré; sa vaisselle était également en argent, ainsi que les pots, les bassins, les vases jusqu'au plus grossier, nécessaires pour la toilette ou placés dans sa chambre à coucher. Les flacons de sa pharmacie étaient de ce métal précieux, de même que la plupart des ustensiles de cuisine. Certains objets étaient d'or pur; d'autres se faisaient particulièrement remarquer par leur travail, et comme, à cette époque, l'art de la ciselure avait été porté à un haut degré de perfection, on ne peut douter que quelques-uns des plus beaux spécimens ne fussent venus dans la possession de l'empereur. On estime que l'argenterie tout entière pesait de douze à treize mille onces.

L'inventaire ne mentionne pas beaucoup de joyaux; Charles laissa des babioles, sans valeur dans un couvent, à ceux qui avaient encore un rôle à jouer sur la scène du monde. Il avait toutefois apporté avec lui un grand nombre de cassettes richement garnies, en or, en argent et en émail, renfermant différents objets qui avaient encore du prix à ses yeux; il y avait, entre autres, plusieurs colliers et insignes de l'ordre bourguignon de la Toison d'or, dont le roi d'Espagne était devenu le chef. Mais la plupart de ces coffrets précieux étaient remplis de reliques ou d'amulettes; parmi les premières se trouvait un morceau de la vraie croix, qui passa par la suite, comme un legs inestimable, à Philippe, ainsi qu'un crucifix que sa mère, l'impératrice Isabelle,

avait dans les mains, à l'heure de sa mort, et qui devait plus tard consoler les derniers moments de son époux et de son fils. Les autres cassettes renfermaient, en grande partie, des talismans auxquels la superstition du temps attribuait des vertus merveilleuses pour conjurer les maladies; c'étaient des pierres garnies d'or, pour arrêter les hémorragies; neuf anneaux anglais, remède contre les crampes; une pierre bleue, richement enchâssée, efficace contre la goutte; quatre bézoards, enfermés dans de l'or, pour guérir de la peste, et d'autres talismans. On peut s'étonner qu'un homme aussi intelligent que Charles-Quint adoptât les superstitions du vulgaire, au point d'ajouter foi à ces fables grossières ; il y croyait cependant, comme le prouve le soin avec lequel il gardait ces amulettes et comme il le montra en envoyant un bézoard à son chambellan, Van Male, qu'il supposait malade de la peste. Il était toutefois moins superstitieux que crédule à cause de son ignorance des propriétés réelles des objets, ignorance qu'il partageait avec ses contemporains les plus instruits, lesquels, dans tout ce qui se rapportait à la physique, tombaient constamment dans des erreurs dont rougirait un écolier de nos jours.

L'empereur avait apporté avec lui à Yuste, pour embellir sa retraite, quelque chose de plus précieux que son argenterie et ses bijoux; c'était une collection, petite mais choisie, de portraits, dont quelques-uns comptent parmi les meilleures productions de l'art. Ces portraits sur toile, sur bois ou sur pierre, la plupart de grandeur naturelle, pendaient, richement encadrés, aux murs de ses appartements. Il y en avait aussi en miniature, dont trois de l'impératrice. Une admirable toile, représentant la Vierge avec l'enfant Jésus et ornant un autel, était garnie de médaillons en or,

renfermant les portraits des différents membres de la famille impériale.

Mais les perles de cette collection étaient huit tableaux du Titien. Charles était un véritable amateur et un assez bon connaisseur, pour un roi; il appréciait parfaitement le mérite de l'illustre artiste vénitien, qu'il appela souvent à sa cour et au génie duquel il se plaisait à rendre hommage. Un jour, dit-on, il ramassa un pinceau que le Titien avait laissé tomber, et le lui rendit en disant « qu'un si grand peintre devait être servi par un empereur. » Cette anecdote s'accorde trop bien avec d'autres faits attestés de la vie de Charles-Quint, pour qu'on la juge invraisemblable. Quoi qu'il en soit, l'empereur montra combien il estimait le célèbre artiste, en lui conférant les honneurs de la chevalerie et en lui allouant une pension annuelle de deux cents couronnes d'or sur les revenus du royaume de Naples; malgré son avarice bien connue, il ne lui donnait pas moins de huit cents couronnes pour chaque toile. Il y avait, à Yuste, plusieurs portraits du monarque faits par ce maître, et, entre autres, un de grandeur naturelle, où il était représenté armé de pied-en-cap. L'empereur se fit peindre plusieurs fois par le Vénitien, dont il voulait que le pinceau fît passer ses traits à la postérité. Ses vœux furent accomplis. Quelques-uns de ces tableaux sont rangés parmi les chefs-d'œuvre de l'école italienne, et Charles-Quint vit immortel sur les toiles du Titien comme dans les pages de l'histoire.

La collection renfermait encore plusieurs portraits de l'impératrice par le même artiste, de Philippe et des autres membres de la famille royale; mais le tableau le plus remarquable était celui qui porte le nom de « *Gloria* » et où l'empereur, qui l'avait commandé peu d'années auparavant,

pour l'emporter à Yuste, paraît, avec son épouse Isabelle, au milieu de la foule des élus, soutenu par des anges et dans l'attitude de l'adoration. Cette magnifique toile qui, après la mort du monarque, suivit ses restes à l'Escurial, ornait, d'après la tradition, le maître-autel de l'église de Yuste; par ses dimensions, en effet, elle convenait mieux à une église qu'à un salon. Charles pouvait, d'ailleurs, la voir facilement de sa fenêtre à cette place, et de son lit, le monarque malade contemplait les traits de la personne qu'il avait le plus aimée sur cette terre.

Il y avait à Yuste d'autres portraits peints par différents artistes, dont le principal était un certain « maître Michel, » personnage sur l'identité duquel les historiens ont éprouvé certains doutes. Celui-ci recherchait de préférence des sujets d'un caractère religieux, relatifs à la vie de Jésus-Christ. La collection tout entière était bien choisie pour le grand prince qui s'était réfugié, loin du tumulte du monde, dans une vie de méditation pieuse; entouré des images de ceux dont la vue évoquait dans son esprit les plus tendres souvenirs, le monarque dévot sentait encore son cœur ému au spectacle des malheurs et des souffrances de son Sauveur.

Charles n'avait apporté qu'un très petit nombre de livres dans sa retraite. Il n'avait jamais eu le goût de la lecture; d'ailleurs les affaires du gouvernement lui avaient jusque-là laissé peu de loisirs. Ce fut un malheur pour lui que de n'avoir pas puisé dans les études de sa jeunesse cette passion, qui nous procure les plus douces jouissances dans la prospérité, et les meilleures consolations à l'heure de l'adversité. Il avait eu pour précepteur, il est vrai, le savant Adrien d'Utrecht; mais le ministre flamand, Chièvres, qui exerçait l'autorité, était d'avis que les lettres ne convenaient

qu'aux gens de robe et qu'un prince ne pouvait mieux employer son temps qu'à des exercices virils et chevaleresques. La bibliothèque impériale ne comprenait pas plus de trente et un volumes, la plupart d'un caractère religieux, tels que des psautiers, des missels, des bréviaires, des commentaires sur les Écritures et les Méditations de saint Augustin. Il y avait trois copies, en trois langues différentes, des Consolations de Boëce, ouvrage autrefois si populaire. Parmi les traités scientifiques, très peu nombreux, se trouvait l'Almageste de Ptolémée, qui renfermait tout ce que l'on savait ou croyait savoir d'astronomie, à cette époque.

On aurait cru que l'histoire au moins aurait trouvé grâce aux yeux de l'empereur, mais, tout occupé de réunir des matériaux pour ceux qui devaient l'écrire, il n'avait pas le temps de la lire. Il possédait un fragment de la *Cronica de Espana* de Florian de Ocampo, ouvrage inachevé, dont l'auteur, remontant au déluge, selon l'habitude des chroniqueurs espagnols de ces jours, avait été surpris par la mort, avant d'être sorti du labyrinthe des siècles éloignés. Charles avait aussi une copie des Commentaires de César, traduits en italien, car il ne connaissait que très imparfaitement le latin; il s'intéressa davantage aux Commentaires de son ami, le grand-commandeur d'Avila, qui retraçait les guerres d'Allemagne où l'empereur avait joué le principal rôle.

Mais le livre qui plaisait le plus au monarque était un poème français, « le Chevalier délibéré, » qui jouissait d'un grand succès alors. Ce poème avait principalement pour but de chanter les gloires de la maison de Bourgogne et surtout les hauts faits de l'extravagant Charles le Téméraire. L'empereur, qui en faisait ses délices et, sans doute, voyait avec plaisir rappeler les exploits de ses ancêtres, s'était autrefois

amusé, dans ses heures de loisir, à le traduire en espagnol; il chargea plus tard son chambellan, Guillaume Van Male, de revoir et de corriger cette traduction, qui fut communiquée à un poète de cour, nommé Acuna, lequel la mit par la suite en vers castillans.

Ce Van Male, qui rendait à son maître, comme on le voit, les mêmes services que Voltaire rendait à Frédéric le Grand, qui l'employait, ainsi qu'il le disait lui-même, à laver son linge sale, était un personnage trop important dans la maison de l'empereur, pour que nous le passions sous silence. Il était né dans les Flandres, d'une famille ancienne mais déchue; il suivit de bonne heure les guerres et prit du service sous le duc d'Albe. Mais le métier des armes ne convenait pas à ses goûts studieux et paisibles; aussi, au retour de la paix, il quitta l'armée avec l'intention d'entrer dans les ordres. Le pauvre gentilhomme manquait cependant de protection pour faire fortune dans l'Église, et, le comprenant, il accepta avec empressement la position de chambellan qui lui fut offerte dans la maison impériale, par l'entremise du ministre De Praedt.

Par ses nouvelles fonctions, Van Male se trouva naturellement mis en relations intimes avec l'empereur et, grâce à ses talents variés, il put rendre à celui-ci d'autres services que ceux d'un chambellan ordinaire. Lorsque la goutte, paralysant les doigts de Charles, l'empêchait de tenir la plume, Van Male était son secrétaire et quelquefois écrivait ses dépêches. Si le monarque, tourmenté par des soucis ou par ses maux, ne parvenait pas à s'endormir, son fidèle serviteur lui faisait la lecture pour le distraire, et il passa de cette manière bien de longues heures, souvent même une grande partie de la nuit, auprès du lit de son maître. C'est

dans les moments où il lui était permis de respirer, au milieu de ses nombreuses occupations, que le pauvre gentilhomme écrivait à son ami, le ministre De Praedt, ces lettres récemment publiées, qui jettent tant de jour sur le caractère et sur la vie privée de Charles-Quint. L'honnêteté, l'intégrité et les manières aimables de Van Male lui gagnèrent l'affection de l'empereur, qui paraît lui avoir témoigné plus de confiance qu'à tout autre de ses serviteurs, Quixada excepté; néanmoins Charles se montra fort avare de ses faveurs envers son chambellan, auquel il avait de grandes obligations. Lorsque celui-ci lui annonça son prochain mariage, il approuva gracieusement ce projet et lui donna quelques sages conseils à ce sujet; le bon Van Male sentit son cœur déborder de joie, en recevant cette marque de condescendance, qu'il n'oublie pas de signaler dans sa correspondance avec De Praedt. Mais l'empereur n'avait que ces conseils à lui donner. Enfin le jour vint où il put se montrer généreux envers le chambellan, sans qu'il lui en coûtât rien.

Charles-Quint se proposa de remettre à Van Male le manuscrit renfermant sa traduction en espagnol du « Chevalier délibéré. » Le poème devait être imprimé à un très grand nombre d'exemplaires, aux frais de ce gentilhomme, qui devait être largement indemnisé par la vente de l'édition. « Il n'y gagnera pas moins de cinq cents couronnes d'or, » s'écria un mauvais plaisant, l'historien Avila. « Et Guillaume les mérite bien, » répondit l'empereur, « car il a beaucoup sué sur cet ouvrage. » Mais l'homme à qui ces royales largesses étaient faites, jugeait les choses tout autrement; rien ne lui semblait certain que les frais de l'entreprise, d'autant plus que Charles refusait positivement de lui concilier la

faveur du public, en déclarant la part qu'il avait prise à ce travail. En vain le pauvre chambellan fit des représentations à son maître; celui-ci n'était pas homme à se laisser détourner de ses généreux projets, et, dans cette même année 1555, le poème fut imprimé à deux mille exemplaires chez Jean Steeltz, à Anvers. On ne dit pas si le résultat justifia les sinistres prédictions de l'éditeur. Van Male était un des Flamands qui suivirent l'empereur à Yuste; il ne survécut à celui-ci que deux ans et, comme il ne paraît pas que ses affaires fussent dans une situation très brillante, à sa mort, il n'y a pas de raisons de supposer que le manuscrit du « *Caballero Determinado* » devint une mine d'or pour lui. Charles avait apporté à Yuste deux copies, l'une en français, l'autre en castillan, de ce poème, qu'il regardait probablement avec des yeux plus complaisants que son chambellan; ces manuscrits, ornés de dessins coloriés, étaient richement reliés en velours cramoisi, avec des agrafes et des coins en argent, comme plusieurs autres livres de la bibliothèque.

La suite de Charles-Quint se composait d'environ cinquante personnes; plus d'un simple gentilhomme en avait une aussi nombreuse, mais les titres portés par certains officiers de la maison impériale prouvent qu'elle était montée avec pompe. Il y avait un majordome, un aumônier, un médecin, un pharmacien, un secrétaire, quatre gentilshommes de la chambre, un maître de la garde-robe et d'autres employés supérieurs; il y avait également des cuisiniers, des confiseurs, des fruitiers, des boulangers, des brasseurs, des gardes-chasse et des serviteurs subalternes. Charles, comme nous l'avons vu, n'avait pas réussi à garder auprès de lui quelques-uns des Flamands les plus distingués; l'attachement qu'ils lui avaient voué n'était pas assez fort pour les

décider à renoncer au monde et à s'enterrer avec lui dans les solitudes de Yuste. Aussi, à l'exception d'un petit nombre d'hommes instruits et de haute naissance, qui occupaient les positions supérieures, il n'était servi que par des gens dépourvus d'instruction et incapables de remplir des fonctions d'une nature élevée; un de ses chambellans même, comme nous l'apprend le testament de l'empereur, ne savait ni lire ni écrire.

Cette suite était logée en différents endroits. Quixada, Gaztelu, Moron, maître de la garde-robe, et quelques-uns des principaux officiers, habitaient le village voisin de Cuacos, à une demi-lieue du couvent, « pire séjour même que Yuste, » comme le secrétaire l'écrit avec douleur. La plupart des serviteurs trouvèrent un logement dans une partie des nouveaux cloîtres, qui fut soigneusement séparée du reste du monastère, tandis qu'on lui ouvrait des communications faciles avec le « palais. » Ainsi la maison de l'empereur, pour emprunter le langage de Mignet, était complète en elle-même, lui fournissant non seulement tout ce qui concernait le service, mais encore tout ce qui était nécessaire pour son usage, depuis le pain pour sa table jusqu'aux différents remèdes pour ses maladies, depuis le vin et la bière de sa cave jusqu'aux cierges de son oratoire.

Les traitements de ces employés variaient selon la nature de leurs services. Quixada, comme le chef de la maison, devait toucher annuellement les appointements fixés pour le marquis de Denia, qui avait occupé la position de chambellan à la cour de la reine Jeanne; on ne dit pas le chiffre. Le secrétaire Gaztelu et le médecin Mathys recevaient chacun sept cent cinquante florins par an. Moron avait quatre cents florins, comme maître de la garde-robe; le mécanicien Tor-

riano, trois cent cinquante; Van Male et les autres chambellans de première classe, trois cents chacun. La somme totale dépassait quelque peu dix mille florins [1].

Charles-Quint avait calculé que ses dépenses s'élèveraient annuellement à environ seize mille ducats d'or; il trouva toutefois qu'il lui en fallait vingt mille, et ordonna au secrétaire Vazquez de lui remettre cette somme, en quatre versements de cinq mille ducats chacun. Gaztelu remontra à celui-ci combien il était important d'être exact à faire les envois, car « l'empereur, » disait-il, « est de tous les hommes celui qui tient le plus à être servi avec ponctualité, et la moindre négligence le contrarie au plus haut point. » On aurait cru que le souverain de l'Espagne et des Indes devait être depuis longtemps habitué à ces sujets de contrariété.

Le monarque s'était réservé le produit de certains impôts, appelés *los seis y onze al millar,* et un droit dans les mines d'argent de Guadalcanal. Ces mines, situées dans le midi de la péninsule, non loin de Cordoue, avaient une valeur chaque jour plus considérable; ce ne fut toutefois que quelques années plus tard, lorsqu'elles furent affermées aux Fugger, d'Augsbourg, qu'on en reconnut pleinement la richesse. Outre ces sources de revenu, Charles avait déposé une somme de trente mille ducats d'or dans la forteresse de Simancas. Plus d'une fois, sa fille Jeanne, dans ses embarras

[1] Le florin flamand, d'après Mignet (*Charles-Quint*, p. 227), renfermait une somme d'argent équivalente à celle de fr. 6.97 de nos jours. Mais l'argent a subi une dépréciation depuis le XVIe siècle. En prenant trois pour le multiple indiquant cette dépréciation, on trouve que le florin valait environ 21 francs de notre monnaie. Il est toutefois si difficile d'estimer exactement la valeur relative de l'argent aux différentes époques, que l'on doit accueillir avec défiance toutes les conclusions auxquelles on arrive.

d'argent, chercha à lui faire des emprunts garantis par l'État; mais son père, qui savait par expérience que le papier du gouvernement ne valait pas à beaucoup près de l'or, resta sourd aux supplications de la régente et ne permit pas que l'on touchât à son trésor, qui resta intact tant qu'il vécut.

Charles vivait à Yuste d'une manière aussi régulière qu'on le fait dans un couvent; il se levait de bonne heure et déjeunait immédiatement. Son estomac, on peut le dire, avait horreur du vide, même pour quelques instants. Aussitôt que sa porte était ouverte, son confesseur, le père Jean de Regla, apparaissait. L'histoire de cet homme fournit, entre mille autres, un exemple de la sage politique avec laquelle l'Église romaine ouvre une carrière au mérite et au talent, quelque part qu'ils se découvrent, au lieu de réserver ses faveurs à la naissance. Regla était le fils d'un pauvre paysan aragonais; tout jeune, il vint à Saragosse, où il vécut pendant quelque temps de charités, principalement des aumônes qu'il mendiait à la porte du couvent de Santa-Engracia; il faisait aussi des commissions et s'achetait des livres avec l'argent qu'il gagnait. Les moines lui donnèrent un peu d'instruction et le recommandèrent à un riche bourgeois, qui le chargea de surveiller l'éducation de ses fils placés à l'université de Salamanque. Regla, paraît-il, eut tous les moyens de s'instruire dans cette école célèbre; il profita de l'occasion, apprit les langues anciennes, surtout le grec et l'hébreu; mais il se livrait avec plus d'ardeur encore à l'étude du droit canon, parce qu'il voulait se consacrer à l'Église. A l'âge de trente-six ans, il entra dans l'ordre de Saint-Jérôme et fit profession dans le vieux couvent de Santa-Engracia, qu'il connaissait si bien. Il se fit remarquer par sa stricte obéissance à la discipline monastique; bien

qu'il fût un casuiste adroit et subtil, il n'eut pas, à ce qu'il semble, beaucoup de succès comme prédicateur; mais il était le confesseur le plus recherché à Saragosse. Sa science, sa vie exemplaire, jointes à son amabilité, l'élevèrent peu à peu, parmi ses frères, à un si haut degré de considération, qu'il fut nommé prieur du couvent à la porte duquel il mendiait dans sa jeunesse.

Le premier terme de ses fonctions venait d'expirer, et Regla allait être réélu pour un autre, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Yuste auprès de Charles, qui l'avait désigné comme son confesseur. Quelque flatteuse que fût pour lui cette préférence, le moine eût, paraît-il, préféré de rester dans la position indépendante qu'il occupait, comme chef de la communauté; il ne montra, du moins, pas d'empressement à obéir. Lorsqu'il se présenta enfin devant l'empereur, celui-ci, qui l'avait attendu avec impatience, lui demanda la cause de ce retard. L'hiéronymite répondit, en baissant les yeux, « qu'il avait hésité, ne se jugeant ni digne ni capable de diriger la conscience de sa majesté. » Charles, qui peut-être ne le croyait pas aussi humble qu'il affectait de l'être, voulut le rassurer; « cinq prêtres fort éclairés, » dit-il, « ont pris soin de ma conscience, l'année dernière, dans les Flandres, et vous n'aurez à vous occuper que de ma vie à Yuste. »

L'aménité de son caractère et son austérité concilièrent bientôt à Regla les bonnes grâces de Charles, qui, dans une occasion, lui donna une singulière marque de considération. Non seulement il lui permit, mais il lui commanda de s'asseoir en sa présence, acte de condescendance qui scandalisa grandement l'honnête majordome; c'était, à ses yeux, une abomination qu'un misérable moine fût ainsi

élevé au niveau de son auguste souverain. Regla lui-même se sentait dans une position critique, car on continuait d'observer à Yuste l'étiquette établie à la cour de l'empereur; il comprit que cette faveur allait le rendre odieux, et à genoux demanda à Charles la permission de rester debout devant lui; « quand quelqu'un entre dans l'appartement, » dit le pauvre hiéronymite, « il me semble que j'ai l'air d'un criminel qui monte à l'échafaud, revêtu du san-benito. » « Ne vous inquiétez de rien, » répondit le monarque; « vous êtes mon père confesseur. J'aime que l'on vous voie assis quand on entre dans la chambre, et il ne me déplaît pas, » ajouta-t-il froidement, « que vous soyez quelquefois décontenancé dans ces moments. »

Malgré cette déférence témoignée moins peut-être à l'homme lui-même qu'à la robe qu'il portait, Regla ne tarda pas à s'apercevoir que l'humilité n'était pas la principale vertu de son royal pénitent et que, si celui-ci avait déposé le sceptre, il avait conservé, en grande partie, son caractère impérieux. Le moine s'étant un jour rendu, pour une affaire qui le concernait, dans la ville voisine de Plasencia, Charles, aussitôt qu'il l'apprit, envoya un courrier derrière lui avec l'ordre de revenir sur-le-champ. « Je voulais vous faire savoir, frère Jean, » lui dit l'empereur, à son retour, « que c'est mon bon plaisir que vous ne vous éloigniez pas d'ici, sans ma permission expresse. Vous ne devez pas me quitter un seul instant. » Regla reçut en silence cette réprimande, et depuis cette heure ne sortit plus du monastère, tant que son maître vécut.

Après que le confesseur avait aidé le monarque à faire ses prières du matin, celui-ci passait à une autre occupation et se plaisait souvent à faire certains travaux mécaniques, pour

lesquels il avait du goût. Son compagnon dans ces moments était le mécanicien Torriano, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, faisait partie de sa maison. Torriano, né à Crémone, en Italie, était un homme d'une habileté singulière, qui par la suite se fit une réputation comme ingénieur, en construisant les fameuses machines hydrauliques de Tolède; il était très bon horloger et, comme on le sait déjà, fabriqua les ingénieuses pendules qui ornaient les chambres du « palais » de Yuste. Il travaillait, à cette époque, à une horloge astronomique des plus compliquées, qu'il ne devait achever qu'au bout de trois ans. Charles, dit-on, surveillait avec un vif intérêt les progrès de cette œuvre curieuse; il avait apporté avec lui, dans sa retraite, un grand nombre de montres, sorties des mêmes mains; les montres, d'invention récente, remontant tout au plus au commencement de ce siècle, étaient alors excessivement rares.

L'empereur avait la passion de l'horlogerie; on eût dit pourtant qu'il ne devait guère se soucier de mesurer exactement le temps qui s'écoulait avec monotonie dans son couvent. La difficulté qu'il trouvait à régler ses pendules lui suggéra un jour, dit-on, une réflexion philosophique sur l'absurdité de ses tentatives pour contraindre les hommes à penser de même en matière de religion, lorsqu'il était impossible d'accorder deux horloges. Mais Charles-Quint était incapable de faire une pareille réflexion; ce qu'il écrivit et ce qu'il dit à Yuste, en mainte occasion, ne le prouve que trop.

Charles aimait les mathématiques; il avait apporté, dans sa retraite, plusieurs instruments de géométrie et d'autres, comme on le voit par son inventaire qui, en outre, ne mentionne pas moins de trente-six paires de

lunettes. Il avait un goût prononcé et, paraîtrait-il, un véritable talent pour la mécanique; en Allemagne, il avait inventé, pour son usage personnel, une voiture, dont il se servait habituellement pour ses voyages dans le pays. Il s'amusait souvent, avec Torriano, à faire de petits mannequins, des soldats s'exerçant, des jeunes filles dansant avec des tambourins, et, si l'on a dit vrai, des oiseaux en bois, volant par les fenêtres de ses appartements, toutes choses qui, aux yeux des moines, gens simples, sentaient la magie. Mais il ne leur fut plus possible de douter que Torriano n'eût fait un pacte avec Satan, lorsqu'ils le virent fabriquer un moulin à bras, qui, bien qu'il fût si petit qu'il tenait dans la manche d'un religieux, pouvait moudre en un jour assez de farine pour nourrir un homme pendant une semaine. Ce fut peut-être une de ces ingénieuses inventions qui attira plus tard des poursuites à leur auteur, de la part du saint-office.

A dix heures, un des *ayudas de camara* ou des *barberos*, premiers et seconds gentilshommes de la chambre, entrait pour aider l'empereur dans sa toilette. A midi il entendait la messe. Lorsqu'il se portait bien, il y assistait en personne, assis dans le chœur; sinon, il se mettait à sa fenêtre, qui s'ouvrait, comme nous l'avons dit, sur l'intérieur des orgues, et d'où sa voix claire et sonore accompagnait souvent les chants des prêtres placés au dessous. Il aimait passionnément la musique et connaissait bien les principes de cet art; lorsqu'il était encore sur le trône, sa chapelle n'avait d'égale dans aucune église de la chrétienté. A son arrivée à Yuste, il s'était donné beaucoup de peine pour choisir dans les différents couvents de l'ordre les moines qui avaient la plus belle voix; nul ne pouvait entrer

dans le chœur sans y être régulièrement appelé. Un jour, un chanteur de profession de Plasencia s'étant joint au chant, un son inaccoutumé attira l'attention du monarque, et l'intrus dut se retirer précipitamment. Charles avait l'ouïe fine, et quelquefois une fausse note suffisait pour le jeter dans un accès de colère; il lançait alors au malheureux coupable de grossières épithètes, qu'il avait apprises dans les camps, et qui eussent été mieux placées dans la bouche d'un soldat que dans celle d'un pieux reclus.

Aussitôt après la messe, l'empereur dînait, affaire importante qui lui prenait toujours beaucoup de temps, au couvent comme à la cour. Il maintint à Yuste le privilége réclamé par les rois, d'être seul à table; toutefois il se distrayait en causant avec l'un ou l'autre de ses serviteurs, admis dans la salle. C'était tantôt le médecin Mathys, homme instruit, mais qui malheureusement n'avait pas, comme le médecin de Sancho Pança, le droit de faire remporter à la cuisine les plats indigestes; tantôt l'érudit chambellan, Van Male. Quelquefois tous deux étaient présents, et l'empereur s'entretenait avec eux de différents sujets, ordinairement de ceux qui avaient rapport à la science, de toute chose excepté de politique. La conversation roulait souvent sur l'histoire naturelle, que Charles aimait beaucoup; on citait Pline, considéré comme l'autorité souveraine en cette matière, et s'il arrivait qu'un passage du livre de cet écrivain donnât lieu à une discussion, on appelait parfois le confesseur, homme de science, comme nous l'avons vu, qui terminait le différend.

Après le dîner, le moine lisait à son maître quelques pages de saint Bernard ou de saint Jérôme, s'arrêtant fréquemment tandis que son auditeur faisait un rapide com-

mentaire sur ce qu'il venait d'entendre, de sorte que cet exercice, comme l'ajoute le narrateur, ressemblait réellement à « une douce et céleste communion. » D'autres jours, on parlait de sujets légers et plus familiers. Ensuite venait une courte sieste; après quoi, Charles se rendait à l'église où, trois fois par semaine, un sermon était prononcé par l'un ou l'autre de ses chapelains. Ceux-ci, au nombre de trois, avaient été choisis dans les différents couvents de l'ordre, à cause de leur piété et de leur instruction; parmi eux, frère François de Villalva se faisait surtout remarquer par une éloquence rare et touchante, qui en avait fait l'un des prédicateurs les plus populaires du temps, et, comme l'empereur aimait beaucoup de l'entendre, il était chargé bien plus souvent que les autres de parler devant lui. Parfois un prédicateur étranger était bien accueilli et, si quelque hiéronymite, sachant prêcher, visitait Yuste, on l'invitait à monter en chaire et à déployer son éloquence devant le monarque. Celui-ci ne manquait jamais d'assister au sermon, et, s'il en était empêché par la maladie, par la nécessité de rédiger des dépêches pour Bruxelles ou Valladolid, son confesseur devait, le soir même, lui rapporter point par point tout ce qui avait été dit.

Dans les autres après-dînées, Charles se faisait lire une partie des Écritures par frère Bernard de Salinas, savant prêtre qui avait été reçu docteur à l'université de Paris. Il choisissait le plus souvent l'Épître aux Romains, qu'il préférait, dit un moine chroniqueur, parce qu'elle contient le résumé et la substance de toutes les autres épîtres, en même temps qu'elle renferme toutes les saines doctrines et tous les dogmes de l'Église. Le reste de la journée, le monarque s'occupait de l'une ou l'autre affaire qui appelait son atten-

tion. Après vêpres et avant de se retirer dans sa chambre à coucher, il se faisait servir un souper, où l'on était sûr de voir paraître du poisson indigeste et savamment apprêté.

Un sentiment religieux, malheureusement entaché de fanatisme, formait le fond du caractère de Charles-Quint, comme il le montra dans sa vie agitée d'empereur, non moins que dans sa retraite ; il avait toujours été attentif à observer les cérémonies de l'Église et prompt à saisir toute occasion de témoigner du respect aux ministres de sa religion. Un jour, assistant au service dans la chapelle de l'université d'Alcala, il refusa de monter sur le trône qu'on lui avait préparé et s'assit entre les chanoines, disant « qu'il ne pouvait être mieux placé qu'au milieu de ces savants et respectables prêtres. » Après la mort de l'impératrice, il entendit chaque jour, en particulier, une messe pour elle, aussitôt qu'il était levé, et, après avoir donné audience, il se rendait dans sa chapelle, où l'office divin était célébré publiquement. A Yuste, il fit dire quatre messes tous les jours, deux pour l'âme de ses parents, une pour sa défunte épouse et une quatrième pour lui-même; il était toujours présent à cette dernière. Il semblait constamment désireux de manifester l'ardeur de sa dévotion. Comme, peu de temps après son arrivée, un des moines, intimidé par sa présence, hésitait à l'asperger d'eau bénite, il lui ôta le goupillon des mains et s'arrosa vigoureusement, en lui disant : « Voilà, mon frère, comment vous devez faire à l'avenir, sans aucune crainte. » Le vendredi-saint, les moines réunis pour adorer la croix, virent tout à coup paraître Charles, avec les gens de sa maison qui s'empressèrent, à son exemple, de s'appliquer la discipline. L'empereur permit aux religieux de le précéder, et, quoiqu'il fût si faible qu'on dût le soutenir, il voulut

assister jusqu'à la fin aux cérémonies célébrées par la communauté, et se prosterna trois fois avant d'embrasser la croix.

Charles observait aussi ponctuellement que le permettait l'état de sa santé, les fêtes et les jeûnes; ses infirmités toutefois l'exemptaient jusqu'à un certain point de ceux-ci. En 1554, il avait obtenu du pape, Jules III, une bulle qui le dispensait de jeûner, même les matins où il devait communier. Aux termes de cette pièce, « il était délivré de tout scrupule de conscience qu'il pouvait éprouver pour avoir autrefois enfreint, sous ce rapport, des lois de l'Église, auxquelles il était à l'avenir complétement soustrait, » et cette faveur, était-il dit, lui était accordée, « à cause non seulement de sa mauvaise santé, mais du zèle pieux avec lequel il s'était constitué en tout temps le défenseur du catholicisme. »

Mais, si l'empereur était lui-même dispensé des jeûnes, il obligeait les autres à les observer et à remplir exactement tous leurs devoirs religieux. Le mercredi des Cendres, les gens de sa maison devant communier ensemble, on put le voir debout sur les marches de l'autel, regardant s'il n'en manquait aucun. Il leur donnait un exemple édifiant; tous les vendredis du carême, il prenait place dans le chœur, et, les cérémonies finies, lorsque les moines avaient éteint les cierges, il se flagellait vigoureusement comme eux, au point de se mettre le dos et les épaules tout en sang. Les disciplines dont il se servait furent soigneusement conservées par Philippe II dans un coffre, avec d'autres objets, précieux souvenirs de la piété de son père, et léguées par ce prince à son fils et successeur, l'imbécile Philippe III.

Assidu aux lugubres cérémonies de l'Église, l'empereur

en observait les fêtes avec autant de zèle. La plus intéressante de toutes pour lui, par les grands événements qu'elle lui rappelait, était celle de Saint-Mathias. Le 24 février, consacré à cet apôtre, était une époque aussi importante dans la vie de Charles-Quint, que le 3 septembre, dans celle d'Olivier Cromwell. C'était le jour où il était venu au monde, où il avait remporté la brillante victoire de Pavie sur son rival, François Ier, où il avait reçu des mains du pape, à Bologne, la couronne impériale, et enfin où était né son fils naturel, le fameux don Juan d'Autriche. Un aussi glorieux anniversaire ne pouvait passer inaperçu pour le monarque, qui avait toujours honoré particulièrement son patron, saint Mathias. Le pape avait accordé une indulgence à tous ceux qui se trouveraient, ce jour-là, dans le même lieu que l'empereur, vivant et même mort.

Charles continua de célébrer à Yuste la fête de Saint-Mathias, avec la même solennité, sinon avec la même pompe qu'au temps où il était assis sur le trône. Ce jour-là, il se rendit le matin dans la chapelle, richement vêtu et ayant au cou le magnifique collier de la Toison d'or; il était suivi de tous ses serviteurs en habits de gala. La grand' messe chantée, le monarque approcha de l'autel et, s'agenouillant, remercia Dieu des bénédictions sans nombre dont il l'avait comblé, puis il déposa respectueusement son offrande, consistant en autant de pièces d'or qu'il avait vécu d'années. Ensuite un sermon fut prononcé par le père Villalva. Mais l'église ne se trouva pas assez grande pour renfermer la moitié des fidèles, accourus de quarante lieues à la ronde pour gagner les indulgences et voir le grand empereur qui avait échangé les vanités terrestres contre une vie de pénitences et de prières dans les solitudes de l'Estrama-

dure; on érigea en pleine campagne, près de la porte du jardin, un autel où la messe fut dite, et, pendant que le père Villalva prêchait dans le temple voisin, un autre prédicateur se faisait entendre du haut d'une chaire, élevée à l'ombre du fameux noyer qui couvre encore aujourd'hui de ses bras gigantesques la place où une foule immense s'assembla pour célébrer la Saint-Mathias.

Nous devons mentionner un autre anniversaire, intéressant parce qu'il se rattache à la vie claustrale de Charles-Quint; c'était le 3 février, jour de son arrivée à Yuste et fête de saint Blaise. Ce jour fut signalé par une cérémonie singulière. Comme l'empereur habitait déjà depuis près d'un an sa nouvelle demeure, le directeur des novices chargea Moron, le maître de la garde-robe, de lui demander s'il était content de son genre de vie et voulait faire profession, car, l'année écoulée, les règles de l'ordre lui interdisaient de quitter le couvent. L'hiéronymite, comme le raconte le chroniqueur, ne s'attendait guère à voir faire cette demande au monarque, mais celui-ci, instruit par Moron, l'accueillit bien et, quoique souffrant en ce moment d'un accès de goutte, se prêta de bonne grâce à la plaisanterie; il répondit donc qu'il était très satisfait et que si les moines, de leur côté, étaient contents de lui, ils pouvaient dès ce moment le regarder comme un des leurs.

Charles s'informa ensuite du cérémonial prescrit en cette occasion. On commençait d'abord par examiner la descendance du candidat, pour s'assurer s'il était de *sangre azul*, de « sang bleu, » c'est à dire sans mélange de sang juif ou arabe; l'arbre généalogique de sa majesté rendait ici cette enquête inutile. Mais l'acte de profession était accompagné de certaines solennités, toujours indispensables;

l'empereur voulut qu'on n'en négligeât aucune. En conséquence, le 3 février, une grand'messe fut célébrée dans la chapelle, les frères formèrent une procession, chantèrent le *Te Deum*, et un sermon fut prononcé par le prédicateur favori du monarque, qui développa cette pensée « qu'il y avait bien plus de gloire à se faire le serviteur du Christ, si humble et si obscure que pût paraître cette condition, qu'à être le maître du monde. » Au service religieux succéda une scène d'un caractère plus joyeux, comme il était d'usage à l'admission d'un membre nouveau dans la communauté. On avait dressé dans le réfectoire une table, somptueusement garnie aux frais de l'empereur, et chargée de gibier ainsi que d'autres comestibles friands, apportés des villages environnants. Les Flamands de Cuacos, avec leurs femmes, en habits de dimanches, étaient venus prendre leur part du festin avec les hiéronymites, et, le banquet fini, ces derniers, qui depuis longtemps n'avaient plus franchi l'enceinte du monastère, purent sortir et errer, le reste de la journée, dans les forêts qui ombrageaient les flancs de la montagne.

Ce fut un beau jour pour les moines de Yuste, que celui où ils reçurent parmi eux le grand empereur. Il ne paraît pas qu'ils eussent le moindre doute sur la sincérité des vœux prononcés par celui-ci ; ils le montrèrent du moins en ouvrant un nouveau registre, portant les noms des profès et, en tête, celui de Charles-Quint, écrit de sa propre main. « Que ce fût en manière de plaisanterie ou de passe-temps spirituel, de quelque façon qu'on prenne la chose, elle était ainsi, » dit le chroniqueur de l'ordre. Sous l'autographe royal se lisaient ces mots : « Dédié à l'éternelle mémoire de cet illustre et puissant monarque, afin que les futurs membres de cette maison se glorifient en voyant leurs noms

inscrits sous celui de ce grand prince. » Ce précieux registre fut conservé avec un soin pieux par la communauté jusqu'au commencement de ce siècle, où, en 1809, le couvent de Yuste fut saccagé par les Français, qui en brûlèrent les archives avec tout ce qu'il renfermait dans ses murs.

Charles était assez affable envers les hiéronymites; il les connaissait tous par leurs noms et s'entretenait quelquefois avec eux ; il leur témoignait même une certaine affection et un respect, incompréhensible pour ses serviteurs, surtout pour les Flamands, qui ne paraissaient pas aimer beaucoup les moines. Il fit un jour à ceux-ci une libéralité, qui lui attira des représentations de la part des visiteurs du couvent, lors de leur inspection annuelle. « L'ordre, » dirent-ils, « fournissait aux frères tout ce qui leur était nécessaire pour l'accomplissement de leurs devoirs. Les largesses de sa majesté ne serviraient qu'à les rendre négligents et paresseux, aimant à manger et à dormir; Dieu veuille que le mal n'aille même pas plus loin ! » L'empereur reconnut la sagesse de ces observations et promit de se corriger à l'avenir de cette générosité intempestive.

Charles-Quint daigna un jour dîner avec les frères dans le réfectoire ; il fut servi à part et Van Male remplit auprès de son maître les fonctions d'écuyer tranchant. Mais le royal gourmand était depuis trop longtemps habitué aux mets savoureux qu'on lui préparait, pour pouvoir se plaire à la nourriture frugale des religieux; avant le milieu même du dîner, il se leva brusquement de table et se retira ; toutefois, pour ne pas mortifier ses hôtes, il leur dit, en partant, de mettre de côté pour lui les plats dont il n'avait pas goûté, ajoutant « qu'il ne les tenait pas quittes. » Mais il ne partagea plus jamais leurs repas et ne leur rendit même pas leur

politesse, en invitant l'un ou l'autre d'entre eux à dîner avec lui. Les hiéronymites ne tardèrent pas à reconnaître que, malgré sa récente profession, frère Charles n'était pas un meilleur moine qu'à son arrivée à Yuste; leur prieur étant venu à mourir, ils prièrent l'empereur de demander pour eux au général de la société la permission d'en élire un nouveau. Le monarque leur répondit de mauvaise humeur « qu'il ne voulait avoir la tête rompue ni de leurs affaires ni de celles de leur ordre. »

Pendant les premiers mois et même pendant la plus grande partie de la première année de son séjour au couvent, la santé du monarque s'était visiblement améliorée, grâce peut-être au changement d'air et d'occupations; c'est, du moins, l'opinion de l'historien hiéronymite ; d'après lui, « la température égale de Yuste, où l'empereur aspirait les parfums délicieux qui s'exhalaient des bosquets et des jardins, et où surtout il goûta, loin de l'agitation fébrile du monde, le calme parfait d'une sainte vie, ramena une douce sérénité dans son âme et rendit une vigueur nouvelle à sa constitution. » A quelque cause qu'il faille attribuer l'heureux changement qui s'était produit chez Charles, il faisait le sujet de fréquentes observations parmi ses serviteurs : « L'empereur, » écrivait, en juin, Gaztelu au secrétaire Vazquez, « se porte si bien que vous auriez peine à le reconnaître. » Au mois d'août suivant, Quixada, dans une lettre au même Vazquez, signale « l'excellent état de santé de son maître, qui mange bien , dort bien, et, sauf la goutte dont il souffre de temps à autre dans les doigts et les épaules, ne peut se plaindre de rien. Il jouit de sa tranquillité présente et ne voudrait pas échanger sa vie contre une autre; il est, en un mot, l'homme le plus heureux du monde. »

Le contentement du monarque n'était guère partagé par ses serviteurs; le majordome, en particulier, exhala plus d'une fois sa mauvaise humeur dans ses lettres à Vazquez, où il montrait une vivacité pleine de franchise. « Si sa majesté, » disait Quixada, « recherche la solitude, il l'a trouvée, je le jure... C'est la vie la plus triste, la plus misérable, que j'aie jamais passée; bonne uniquement pour ceux qui veulent renoncer au monde et se faire moines; je ne suis pas du nombre. Mais, Dieu aidant, avant peu je changerai cela. »

Quelque temps après, le majordome obtint un congé de l'empereur, avec la permission d'aller revoir sa famille à Villagarcia. Comblé de joie, il écrivit aussitôt à Vazquez : « Je ne me hâterai pas de revenir, soyez-en certain, pour manger des truffes et des asperges dans l'Estramadure! » Mais il ne devait pas vivre séparé de son maître; celui-ci avait chargé un des moines, pendant son absence, de le remplacer dans ses fonctions d'intendant; mais le bon père, ignorant des choses de ce monde, se montra si incapable que Charles fit envoyer une dépêche à son ancien serviteur, pour lui ordonner de retourner immédiatement. « Je crois, » écrivait Gaztelu, avec un air de grande satisfaction, « que sa majesté est parfaitement convaincue maintenant que les moines ne sont bons à rien. » Quixada fut invité à amener sa famille avec lui et à s'établir d'une manière permanente à Cuacos.

L'idée de conduire sa famille à Yuste pour s'y fixer tourmenta cruellement le majordome; sa fidélité était mise à une rude épreuve, mais à la fin l'attachement qu'il portait à son maître eut le dessus, et il se prépara à obéir, quoique d'assez mauvaise grâce probablement. A son retour, il prit son

fidèle ami Vazquez pour confident de ses peines. « Je ne parlerais pas, » dit-il, « du désagrément de quitter mes propres foyers, si je n'étais pas condamné à vivre dans un lieu où il n'y a rien à manger, pas de maison habitable, et où je passe mes journées à courir jusqu'au monastère, par tous les temps, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve ou qu'il neige. Mais ce qui m'afflige le plus, » ajoute-t-il, « c'est de voir ma femme quitter le riant séjour de Villagarcia pour s'exiler dans cette affreuse solitude, où elle ne trouvera ni amusements ni distractions d'aucune espèce. Sa majesté le veut, je lui obéirai, mais à contre-cœur, je vous l'assure, d'autant plus que mes services passés n'ont pas été assez bien récompensés pour que je me sente obligé d'en rendre de nouveaux. » Cette aimable épître est datée « d'Yuste, 13 août,—maudit soit celui qui bâtit ce couvent! » Gaztelu s'exprime sur le même ton, un peu radouci : « Un grand nombre de Flamands, » écrit-il, » se plaignent de la vie qu'ils mènent; aucun n'en est satisfait. Le pis est qu'ils ont d'excellentes raisons pour cela; mais, » ajoute le prudent secrétaire, « ne le dites à personne. L'empereur se porte bien, il engraisse à vue d'œil; nul ici ne jouit d'une aussi bonne santé. Nous sommes tous malades, à vrai dire. »

On comprend que les serviteurs de Charles se gardaient de lui montrer leur mécontentement; s'il s'en aperçut, le monarque y fit peu d'attention. Il n'avait point le caractère inconstant et léger, pour renoncer aisément à ses projets; il avait touché enfin au port tranquille après lequel il avait si longtemps soupiré; soulagé du fardeau de la souveraineté, qu'il avait trouvé si pesant dans ces dernières années, il se reposait délicieusement de ses fatigues, sous les ombrages de Yuste. Non qu'il eût cessé de s'intéresser aux affaires

publiques; nous verrons bientôt, au contraire, qu'il donnait et qu'on lui demandait constamment à ce sujet des conseils, fruits précieux d'une longue expérience, mais il n'était plus qu'un conseiller, il ne jouait plus de rôle actif, et se sentait heureux d'être délivré de la lourde responsabilité qui troublait autrefois son sommeil et avait prématurément blanchi sa tête.

Il n'est pas étonnant que la santé et le moral de l'empereur se fussent améliorés sous l'influence de son nouveau genre de vie; celui-ci n'était pourtant pas, à tous égards, aussi sage qu'il aurait dû l'être. La gourmandise, qui avait été le péché capital de Charles sur le trône, continuait à l'être dans le cloître, et ses amis, avec une tendresse indiscrète, le tentaient à Yuste, comme ils l'avaient fait à Jarandilla, en lui envoyant de pernicieuses friandises. Mais les excès auxquels se livrait le monarque étaient moins dangereux dans sa situation présente : il prenait souvent l'air, dans les belles journées de printemps et d'été. Il s'amusait à tailler ses jeunes arbres et à soigner ses plantes; il avait la passion du jardinage, et on lui doit, dit-on, l'œillet qu'il apporta en Europe, après sa campagne d'Afrique, et qui continuera de fleurir, lorsque le nom du glorieux conquérant sera depuis longtemps oublié. Charles passait encore de longues heures sur la terrasse qui s'étendait au niveau du second étage de son palais, plantant des orangers et l'ornant de fleurs, ainsi que de fontaines qui rafraîchissaient l'air chargé de parfums.

Dans sa jeunesse, l'empereur avait aimé passionnément la chasse; il poursuivait le gibier avec tant d'ardeur qu'il laissait sa suite bien loin en arrière et s'égarait quelquefois dans les montagnes ; lorsqu'il revenait, dans ces occasions,

au milieu de la nuit, conduit par quelque paysan qui lui servait de guide, des lumières brillaient aux fenêtres de toutes les maisons et les cloches sonnaient pour appeler à sa recherche les habitants des alentours. C'était le temps où il était réputé « le plus parfait chevalier de l'époque; » où un soldat chroniqueur pouvait se plaindre « que le meilleur cavalier du monde fût malheureusement né sur le trône. » C'était le temps où il était vainqueur aux joutes moresques des roseaux et aux tournois de la chevalerie chrétienne; où, dit-on, jaloux même de la gloire du *matador*, il descendait dans l'arène, avec l'esprit national du vieux Castillan, pour combattre le taureau. Tout cela était bien changé; depuis de longues années, Charles n'avait plus conduit son cheval de guerre, ni chassé dans les forêts d'Allemagne ou dans les sauvages défilés des Alpujarras. Il n'avait amené à Yuste qu'un poney borgne et une mule; un jour il tenta de monter à cheval, mais il faillit s'évanouir et dut mettre promptement pied à terre. L'empereur n'était guère plus capable de marcher; aussi se faisait-il porter en litière et plus souvent dans un fauteuil par ses serviteurs, lorsqu'il voulait se promener hors de son jardin. Cependant il cherchait à réveiller quelquefois les souvenirs de sa fougueuse jeunesse, en faisant une excursion dans les bois voisins, où il abattait le gibier qui se mettait à portée de son fusil. Gaztelu, dans une lettre du 5 juin, rapporte avec beaucoup de satisfaction que son maître a eu assez de force pour se lever de son siége, sans aide, et tuer deux pigeons avec son arquebuse.

La tranquillité de sa vie présente convenait si bien aux goûts de Charles, qu'il prit des arrangements, non seulement pour embellir sa maison, mais pour l'agrandir et en faire un séjour plus agréable. On envoya, du château de



Quixada à Villagarcia, un poêle d'un singulier modèle, qui venait de Flandre ; on reçut aussi une tapisserie flamande, représentant la campagne de l'empereur en Afrique, tapisserie qui orne aujourd'hui le palais de la reine à Madrid. Charles prit également plaisir à faire le plan d'un oratoire et d'un bâtiment destiné à recevoir Philippe, à son retour en Espagne; il attendait la visite de son fils et instruisit les moines des dispositions qu'ils devaient prendre pour la réception de leur jeune roi. Celui-ci visita, en effet, le couvent, mais douze ans plus tard seulement, lorsque son père se reposait depuis longtemps des agitations fébriles de la vie, sous les voûtes de l'église de Yuste.

CHAPITRE III.

Erreurs accréditées au sujet de Charles-Quint. — Intérêt pris par lui aux affaires publiques. — Louis de Avila. — Petites contrariétés. — Visite de François Borja. — Mémoires autographes de l'empereur. — Visite de ses sœurs à Yuste. — Mort de la reine Éléonore. — Renonciation à la couronne impériale. — Zèle de Charles-Quint pour la foi.

On a cru généralement jusqu'ici que Charles-Quint, dans sa retraite monastique, s'était si bien inspiré du génie de ces lieux consacrés, que, rompant tous les liens qui le rattachaient au monde, il s'était entièrement appliqué à l'œuvre de son salut. Cette opinion a trouvé faveur chez les anciens chroniqueurs, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, ont voulu rehausser de cette manière le mérite du sacrifice fait par un monarque, qui descendit du faîte des grandeurs terrestres pour aller s'enterrer au fond d'un couvent. « Il était aussi complétement détaché des affaires du royaume et du gouvernement que s'il n'y eût jamais pris part, » dit un historien; — « si profondément absorbé dans sa solitude, » dit un autre contemporain, « que ni l'arrivée des trésors apportés

de l'Inde par ses flottes, ni le bruit des armes, au milieu duquel sa vie s'était écoulée jusque-là, ne purent troubler sa tranquillité. » Cependant le même écrivain rapporte que, dans une occasion, le ministre Granvelle ayant fait remarquer à Philippe II que c'était l'anniversaire du jour où son père avait abdiqué la couronne : « Oui, » répondit le roi, « et du jour aussi où il se repentit de l'avoir fait. » L'inexactitude de ces assertions est démontrée par les lettres que Charles-Quint et les gens de sa maison écrivirent de Yuste.

Au moment où l'empereur vint s'établir parmi les hiéronymites, la situation était sombre et de nature à décourager Philippe. Nous avons vu plus haut combien Charles avait été mécontent de la trêve que le duc d'Albe, dans le cours même de ses victoires, avait accordée au pape, et qui, selon sa prédiction, ne devait servir qu'à donner à l'ennemi le temps de respirer et de reprendre des forces, pour recommencer la lutte. Le roi de France avait, en effet, profité de ce temps de répit, pour envoyer au delà des Alpes son armée, commandée par le duc de Guise, qui s'était fait, quelques années auparavant, une grande réputation militaire, par sa brillante défense de Metz contre les meilleures troupes de l'Espagne, ayant l'empereur à leur tête. Ce vaillant général, descendant vers le midi de l'Italie, avait opéré sa jonction avec l'armée papale et était entré sur le territoire de Naples, où il avait dévasté sans pitié les villes florissantes et les hameaux situés sur les frontières. En même temps, Coligny, gouverneur de la Picardie, avec des forces considérables, menaçait la Flandre d'une invasion vers l'ouest, tandis qu'on invitait Soliman le Magnifique à s'unir avec les deux puissances chrétiennes et à attaquer les possessions espagnoles dans la Méditerranée. Voyant, partout où il

portait ses regards, s'amasser de noirs nuages, précurseurs de la tempête, Philippe, jeune et inexpérimenté, chercha naturellement du secours auprès de son père, dont les sages avis l'avaient guidé jusque-là. Il envoya à Yuste son ministre confidentiel, Ruy Gomez, plus tard prince d'Eboli, avec mission de demander à l'empereur conseil sur la meilleure manière de conduire la guerre; Ruy Gomez devait prier Charles, dans les termes les plus humbles, en faisant valoir tous les arguments qu'il pourrait trouver, non seulement de le conseiller, mais de quitter le monastère pour quelque temps et de se fixer dans un autre endroit salubre, où, par sa présence et son autorité, il pourrait remédier à la situation; une telle démarche ne pouvait manquer d'être couronnée de succès; la nouvelle seule de la réapparition du grand monarque répandrait la terreur parmi les ennemis de l'Espagne, qui verraient leurs mesures déjouées.

Ruy Gomez arriva à Yuste, le 23 mars 1557; il fut reçu gracieusement par l'empereur, qui, par une faveur extraordinaire, lui fit préparer des appartements dans le palais. Il resta deux jours au couvent, passant cinq heures, chaque jour, dans le cabinet de son ancien souverain, qui eut ainsi tout le temps de lui communiquer ses idées sur l'état des affaires et sur le meilleur plan de campagne à adopter. Ruy Gomez avait été chargé d'exposer les embarras résultant pour Philippe du manque d'argent; il devait, en outre, avec toute l'adresse dont il était capable, prier l'empereur, comme l'attention du roi était nécessairement absorbée par les opérations militaires, de s'occuper des finances, de chercher les moyens de se procurer de l'argent, et de veiller à ce que celui-ci fût ponctuellement envoyé sur le théâtre de la guerre.

Charles ne se souciait pas de quitter le port tranquille où il s'était enfin réfugié, pour s'aventurer de nouveau sur la mer orageuse de la politique ; mais il renouvela la promesse, qu'il avait déjà faite par lettre à son fils, de l'aider de tout son pouvoir. Il s'engagea, en outre, à faire tout ce qu'il pourrait pour lui procurer de l'argent, « craignant, » comme il l'écrivit plus tard, « de lui être peu utile en toute autre chose. » La question financière, toujours embarrassante pour les gouvernements, l'était surtout dans un siècle où l'on connaissait si mal les ressources des pays et où, faute d'un système d'impôts fixe et bien combiné, l'on recourait d'ordinaire aux dons gratuits, aux monopoles, aux emprunts contractés à des intérêts exorbitants, ainsi qu'à d'autres expédients temporaires, qui léguaient aux nations un héritage de maux. Philippe II vécut assez longtemps pour en faire par lui-même une triste expérience. Le contrôle pris par l'empereur sur ce département, est une réfutation suffisante des bruits calomnieux qui accusaient le fils de parcimonie envers son père, car ce n'était pas Philippe qui fournissait de l'argent à Charles, mais bien celui-ci qui en fournissait à Philippe.

L'empereur, fidèle à ses engagements, dicta et quelquefois, lorsque la goutte ne l'empêchait pas de tenir la plume, écrivit de sa propre main des lettres à sa fille et au secrétaire de la régente, Vazquez ; il y indiquait les places à défendre, les troupes à lever et les meilleurs moyens de remplir le trésor. Il recommandait surtout de demander des dons au clergé et s'adressa lui-même à quelques-uns des hauts dignitaires de l'Église. Le monarque se procura de cette manière des sommes considérables, dont une partie fut envoyée immédiatement au duc d'Albe, qui put dès lors poursuivre

vigoureusement la guerre en Italie. C'est ainsi que Charles, du fond même de sa retraite, rendait d'importants services à son fils ; ses conseils dirigeaient, on peut le dire, la politique de la cour de Valladolid, et les dépêches envoyées de Yuste étaient reçues avec autant de déférence que les édits signés autrefois dans le cabinet impérial.

Dans ses opérations financières, l'empereur éprouva une contrariété à laquelle il ne s'attendait pas. D'après une loi, l'or apporté des Indes, pour le compte de l'État ou de particuliers, devait être consigné dans la caisse de la *Casa de Contratacion* ou chambre de commerce de Séville, qui inscrivait régulièrement les envois sur ses registres. Le gouvernement, quand ses besoins l'exigeaient, s'appropriait cet argent et donnait aux propriétaires des bons en garantie. Vers cette époque, il n'y avait pas moins de cinq millions de ducats déposés, somme énorme sur laquelle le roi comptait pour couvrir les frais de la guerre. Mais les marchands de Séville, à qui appartenait une grande partie de ce trésor et qui préféraient naturellement leur or à des fonds publics, s'entendirent avec certains officiers de la chambre de commerce et firent secrètement transférer les lingots chez eux. Lorsque Philippe apprit cet acte audacieux, sa perplexité fut extrême et il exhala son indignation dans une lettre à la régente, où il dénonça les coupables comme des ennemis de leur pays, « attentant non seulement à la fortune de leur souverain, mais à son honneur et à sa réputation. »

Le roi, habitué à refréner ses passions, ne montra pas autant de fureur que son père; celui-ci, en despote qui ne voit qu'un seul côté de toute question où son autorité est impliquée, regarda les marchands qui étaient rentrés en pos-

session de leur bien, comme des fripons qui l'avaient volé; leurs complices étaient, à ses yeux, des criminels moins dignes encore de pardon. « N'étaient mes infirmités, » écrivit-il à Jeanne, « j'irais moi-même à Séville rechercher les auteurs de cette coquinerie, et la leur ferais promptement expier. » Dans une dépêche au secrétaire Vazquez, il donna l'ordre « d'arrêter les coupables et de les conduire enchaînés, sous bonne garde, à Simancas, pour y être jetés dans un cachot, tandis qu'on mettrait leurs biens sous sequestre, en attendant que le roi eût fait connaître son bon plaisir. » « En vérité, » écrivait Gaztelu, dans une lettre datée du même jour, « l'indignation de l'empereur est si grande et il me dicte des expressions empreintes d'une violence tellement sanguinaire, que vous me pardonnerez si mon langage n'est pas aussi mesuré qu'il devrait l'être. »

Ces ordres sévères furent exécutés; les fonctionnaires infidèles furent démis de leur charge et enfermés à Simancas, où l'un d'eux mourut victime des mauvais traitements qu'il avait eu à subir de la populace. Mais on ne recouvra pas l'or; Charles, pour éviter que le fait se renouvelât, fit aussitôt partir un vaisseau pour les îles Açores, où il devait rencontrer la flotte revenant des Indes, et des mesures furent prises afin de déjouer toute tentative de la part des marchands, pour s'emparer des lingots,à leur arrivée à Séville.

Vers ce temps, on reçut des dépêches satisfaisantes du théâtre de la guerre; on apprit à Yuste que l'Angleterre avait enfin fait cause commune avec l'Espagne. « Cette nouvelle, » écrivait Gaztelu au secrétaire Vasquez, « a été accueillie avec une grande joie par l'empereur, qui n'a pas été moins content des semences que vous lui avez envoyées;

grâce à vous, l'été prochain, les melons ne manqueront pas, et il les aime à la folie. » On était sûr que tout cadeau de fruits ou de comestibles, fait au royal gourmand, serait honorablement mentionné dans les dépêches de Yuste.

Bientôt après vint la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin, où périt l'élite de la chevalerie française, et où le connétable de Montmorency fut fait prisonnier. Cet événement causa une profonde sensation à la cour de l'empereur. La joie de celui-ci fut sans bornes; cette brillante victoire, qui marquait le commencement du règne de Philippe, lui rappelait celle de Pavie, qui avait signalé le début du sien. Il donua au courrier qui avait apporté la dépêche soixante ducats d'or et une chaîne d'égale valeur, ordonna des processions dans le couvent, fit dire des messes dans la chapelle et offrir à Dieu des actions de grâces pour le remercier de ce glorieux succès. Il y avait pourtant quelque chose qui modérait la joie de Charles : son fils n'avait pas assisté au combat; Philipppe lui-même l'avait regretté dans une lettre à son père et n'en pouvait être plus sincèrement affligé que celui-ci. « L'empereur, » écrivait Quixada, « ne peut se consoler de l'absence du roi en ce jour; » suivent des imprécations contre les Anglais, sur qui l'on rejetait toute la faute. Le monarque aimait trop tendrement son fils ou était trop politique pour le blâmer; cependant, il devait le sentir, eût-il été en la place de Philippe, nulle puissance au monde n'eût pu le tenir éloigné d'un champ où il y avait tant de lauriers à cueillir. Mais bientôt il oublia la victoire elle-même pour ne plus se préoccuper que de ses suites : « L'empereur, » écrivait le majordome, « désire vivement savoir ce que son fils a fait depuis la bataille; il est très impatient et suppose que celui-ci est déjà sous les murs de

Paris. » Charles jugeait Philippe d'après lui-même, mais il y avait une grande différence entre eux. L'empereur, hardi, déterminé, eût marché sur la capitale, sans donner à l'ennemi le temps de se remettre du coup qui l'avait étourdi; Philippe, lent dans ses mouvements, avait plus de prudence. Charles comptait les chances de succès; le roi calculait celles d'un échec. Il se rappelait l'invasion de son père en France et la retraite désastreuse dont elle avait été suivie; les Espagnols, avait-on dit alors par moquerie, « étaient entrés dans le pays, se régalant de dindons, mais avaient été heureux d'en sortir, mangeant des racines. » Au lieu donc de s'avancer vers Paris, Philippe avait jugé plus prudent de mettre le siége devant les places fortes des environs, et, dans ses opérations, il était vigoureusement aidé par l'empereur, qui faisait usage de son autorité et recommandait à sa fille, dans les termes les plus pressants, de ne pas perdre de temps pour envoyer au roi l'argent, si essentiel au succès de la campagne.

Yuste était devenu le centre du mouvement politique; un échange continuel de dépêches avait lieu entre le couvent et les cours de Bruxelles et de Valladolid; on voyait arriver des envoyés, non seulement de ces capitales, mais de l'étranger, pour ouvrir des négociations avec le monarque. On ne tarda pas à s'apercevoir que celui-ci ne s'était pas emprisonné dans une cellule et qu'il continuait d'exercer une puissante influence sur la marche des affaires publiques. De tous côtés affluaient des solliciteurs qui venaient réclamer des faveurs ou demander justice, et des grands seigneurs, qui voulaient simplement rendre leurs hommages à leur ancien maître; parmi ces derniers se trouvait le vieux comte d'Urena, qui s'était fait suivre de tant de serviteurs et

de cavaliers, que Quixada se vit dans un grand embarras; c'était lui qui, en qualité d'intendant, recevait les visiteurs, et comme aucun ne passait la nuit à Yuste, il devait leur procurer des logements à Cuacos. « Je suis obligé, » écrivait-il, « d'héberger tous ceux qui viennent ici et de les servir. » « La nuit n'arrive jamais, » dit-il dans une autre lettre, « sans que je ne sente une fatigue intolérable, et il n'y a pas de jour où je ne sois sur pied, au moins une demi-douzaine d'heures, auprès de sa majesté, sans parler du temps que je passe à courir çà et là, pour remplir les devoirs de ma charge. » Lorsque la santé du monarque le permettait et qu'il était de bonne humeur, il recevait d'ordinaire gracieusement ses visiteurs; d'autres fois, il refusait de les voir, comme pour l'amiral d'Aragon, qui voulait le prier d'intervenir dans son procès contre le grand-maître de l'ordre de Montesa. L'empereur, dans ces occasions, les renvoyait à son majordome ou leur faisait dire de s'adresser à Bruxelles ou à Valladolid; « s'il avait donné audience à tous, » s'écrie un chroniqueur hiéronymite, qui résidait en ce moment dans le monastère, « il eût converti Yuste en une véritable cour. »

Il y avait une classe de solliciteurs, qui paraissaient attirer particulièrement l'attention de Charles-Quint; c'étaient les veuves des soldats qui avaient servi sous ses bannières, en Europe et en Afrique. Le cœur du vieux guerrier était, paraît-il, ému à la vue de ces pauvres femmes, qui lui rappelaient ses jours de gloire militaire, et il était rare qu'il n'accueillît pas leurs demandes aussi favorablement qu'elles pouvaient le désirer.

Parmi les visiteurs reçus à Yuste, deux surtout doivent être mentionnés, à cause de leurs relations personnelles

avec le monarque. L'un, Sepulveda, après avoir été le chapelain de ce prince, avait été élevé par lui à la position d'historiographe national; c'était un érudit, qui préférait écrire ses ouvrages en latin, jugeant probablement avec le poète anglais, que « l'écrivain qui veut laisser un monument durable doit employer le marbre des Grecs et des Romains. » Sepulveda se faisait remarquer par un style pur et coulant, auquel il dut le nom de Tite-Live espagnol. Charles avait une grande estime pour cet historien, comme il le prouva lorsque celui-ci devint vieux, en ordonnant qu'on veillât avec soin sur son manuscrit, pour prévenir tout accident, si l'auteur venait à mourir avant qu'il fût imprimé.

L'empereur avait une préoccupation, bien naturelle chez un homme qui avait accompli de si grandes choses, celle de savoir comment elles seraient exposées dans les pages de l'histoire; parmi les écrivains qui avaient parlé de lui, peu l'avaient satisfait. Il appelait souvent deux d'entre les principaux, Sleidan et Paul Jove, « ses deux menteurs, » l'un à cause de ses calomnies, l'autre à cause de ses flatteries. Il comptait sur Sepulveda pour lui faire rendre justice, pour le représenter avec la plume comme le Titien l'avait fait avec le pinceau, dans ses proportions véritables et sous une forme durable, devant la postérité. Ce dernier historien avait été récemment promu à la dignité d'archi-prêtre de Ledesma et était venu d'Allemagne, après une absence de plusieurs années, prendre possession de son bénéfice sur sa terre natale, où il devait mourir. En traversant l'Espagne, il se détourna de sa route pour aller rendre ses hommages à son ancien maître; il fut reçu affectueusement par celui-ci et, pendant les quelques jours qu'il passa à Yuste, il put se procurer des renseignements importants sur la vie de l'empe-

reur, sujet dont il s'occupait, parait-il, en ce moment. Mais, lorsqu'il proposa à Charles de lui lire la partie qu'il avait déjà rédigée, celui-ci ne le lui permit pas. « Je ne veux, » dit-il, « ni écouter ni lire ce que l'on a écrit sur moi, d'autres le feront quand je ne serai plus. Mais, si vous désirez des éclaircissements sur quelque point, vous n'avez qu'à les demander et je m'empresserai de vous les donner. »

Charles-Quint était exempt de cette mesquine vanité qui parfois rabaisse les caractères les plus nobles; il le prouva un jour à l'historien Avila. Cet homme distingué, qui, après avoir suivi l'empereur dans ses guerres contre les protestants d'Allemagne, avait répandu au loin, par ses élégants Commentaires, la gloire des exploits de son maître, résidait; comme on le sait déjà, dans la ville de Plasencia; là, retiré des affaires publiques, il passait la fin de sa vie dans l'obscurité, réunissant dans sa demeure de précieux objets d'art et charmant ses loisirs par la composition d'une histoire de la campagne d'Afrique, destinée à servir de complément à ses Commentaires. Cet ouvage, vanté par les critiques du temps qui purent l'examiner, a eu le sort de beaucoup d'autres en Espagne, il est resté manuscrit. Plasencia n'étant qu'à quelques lieues de Yuste, le grand-commandeur fit de fréquentes visites au couvent, où il était toujours sûr d'être gracieusement reçu par son ancien maître. La magnifique maison d'Avila à Plasencia était ornée de plus d'un tableau rappelant les hauts faits de son héros favori; entre autres sujets choisis, on y remarquait la bataille de Renti, peinte à fresque sur le plafond d'une des chambres; cette bataille sanglante étant restée si indécise que, des deux côtés, on s'était prétendu vainqueur. Avila toutefois n'avait point de doutes à ce sujet, et, en véritable hidalgo, il avait fait représenter les

Français mis en déroute et fuyant honteusement, dans toutes les directions, devant les Espagnols victorieux. Cela ne plut nullement à l'empereur, qui, après avoir entendu la description de ce tablean, fit observer au grand-commandeur que « la chose n'était pas ainsi ; que, loin d'avoir été mis en déroute, les Français s'étaient retirés en bon ordre, et que l'artiste ferait bien de refaire son œuvre, pour la rendre conforme à la vérité. »

Personne à Yuste ne s'intéressait aussi vivement que Charles lui-même à la campagne alors ouverte en Picardie. La première chose qu'il faisait le matin, en s'éveillant, était de s'informer si l'on n'avait point reçu de nouvelles du théâtre de la guerre ; il écoutait la lecture des dépêches avec beaucoup d'attention, demandant, lorsqu'elle était finie, s'il n'y avait plus rien et se les faisant souvent relire. Les lettres de son fils lui faisaient toujours grand plaisir, mais il se plaignait quelquefois qu'elles étaient trop courtes ; Philippe, en effet, malgré sa déférence pour les désirs de son père, à d'autres égards, montrait une négligence qui était presque de l'ingratitude, en ne fournissant pas à celui-ci les renseignements qu'il réclamait avidement sur la marche des affaires publiques. Le roi n'adressa pas plns de six lettres à l'empereur, à Yuste ; il ne trouvait pas sur le trône autant de temps pour écrire que celui-ci en avait pour lire, dans sa retraite.

Le grand intérêt et même la part active que le monarque prenait à la conduite du gouvernement firent supposer qu'il était sur le point de quitter le couvent et de prendre le commandement de l'armée en Navarre. L'empereur, paraît-il, ne fit rien pour démentir ce bruit, jugeant probablement avec Philippe qu'il pouvait avoir un bon effet. Avila fut pris au

piége, comme on le voit par une de ses lettres, en date du 13 août, au secrétaire Vazquez : « J'ai laissé *frère Charles*, » disait-il, « dans un état de tranquillité parfaite et avec une pleine confiance dans ses forces; il se sent assez bien portant pour pouvoir partir. Depuis mon départ, un changement s'est peut-être produit, mais il n'y a rien que je ne le croie capable de faire, considérant son amour pour son fils, son courage et sa vie passée, car il a grandi dans les camps, comme la salamandre, dit-on, vit dans le feu. » Quixada ne fut pas aussi aisément dupe des apparences; à son retour de Villagarcia, où il était allé faire une visite à sa famille, il écrivait : « Quant au bruit d'après lequel sa majesté quitterait ces lieux, il n'a aucun fondement. Je ne vois rien de changé chez l'empereur; au contraire, il désire plus que jamais le repos. S'il a cherché par quelques mots à accréditer cette rumeur, ce ne peut avoir été que par politique. La chose est impossible. »

La Navarre, assignée comme le théâtre sur lequel Charles-Quint devait faire sa réapparition, donnait lieu à Yuste, en ce moment, à de longues et épineuses négociations. Cette province, conquise par Ferdinand le Catholique, faisait, depuis ce temps, partie de la monarchie espagnole. L'empereur avait toujours eu, avec assez de raison, des doutes sur la légitimité de cette acquisition et sur son droit de la conserver; ses scrupules de conscience n'avaient pu toutefois le forcer à une restitution. Les inquiétudes qu'il éprouvait n'allaient pas jusqu'à le torturer, et il les calma tout à fait en introduisant dans son testament, quelques années avant son abdication, une clause secrète, par laquelle il enjoignait à son successeur d'examiner attentivement l'affaire et d'agir comme il lui semblerait juste. S'étant, de cette manière,

débarrassé de toute responsabilité, le monarque, parait-il, ne pensa plus dès ce moment à cette question; mais elle lui fut plus tard remise sous les yeux par la partie lésée.

Les droits de la famille détrônée avaient passé à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui avait épousé l'héritière de la maison d'Albret. Ce prince, appelé par les écrivains français roi de Navarre, eût volontiers échangé ce vain titre contre une bonne province, telle que le duché de Milan ou tout autre territoire possédé par l'Espagne en Italie. Ce fut l'objet de négociations ouvertes avec l'empereur à Burgos, par les émissaires du duc, reprises plus tard à Jarandilla et conduites enfin à Yuste, avec autant d'activité d'un côté que de lenteur de l'autre. Le gouvernement espagnol n'était disposé ni à restituer ce qu'il avait pris, ni à indemniser Vendôme, mais celui-ci régnait encore sur la partie du patrimoine des d'Albret, située au nord des Pyrénées, et il pouvait, en se jetant dans les bras de la France, ouvrir à cet ennemi les portes de son ancien royaume; il importait donc de le bercer d'illusions afin de gagner du temps : « Dans tous les cas, » écrivait l'empereur à sa fille, « il est utile pour nous de prolonger le plus possible les négociations. » Mais, lorsque la Navarre eut été mise dans un bon état de défense et que l'armée fut assez forte pour résister à une invasion, le gouvernement prit un ton plus décidé, et le vieux monarque rompit brusquement les conférences, en faisant dire à Vendôme que, « puisqu'il avait rejeté les propositions qui lui avaient été faites, ni l'empereur ni son fils ne voulaient plus traiter avec lui. » On voit que Charles-Quint était resté fidèle, dans le cloître, à l'astucieuse politique par laquelle il s'était fait remarquer sur le trône.

On commença à recevoir d'Italie, vers ce temps, les nou-

velles les plus satisfaisantes; on apprenait par chaque courrier des succès remportés par le duc d'Albe. Cet habile général avait, grâce à l'argent venu d'Espagne et, en grande partie, procuré par l'empereur, pu réunir des forces assez considérables pour tenir tête à son rival, le duc de Guise. Il s'était donc porté rapidement vers le nord; à son approche, les villes conquises par les Français lui ouvrirent leurs portes. Guise n'attendit pas son arrivée, il battit en retraite, et le duc d'Albe lui fit, sans coup férir, repasser les frontières. Il s'abattit alors avec toute son armée sur le territoire pontifical, prenant coup sur coup villes et hameaux; Paul IV, du haut du Vatican, put le voir s'avancer à travers les ruines fumantes de la campagne romaine. Le duc conduisit même ses légions victorieuses jusqu'aux portes de la capitale; il tint, pendant quelques heures, le sort de Rome dans ses mains. Il pouvait, comme le connétable de Bourbon, saccager la ville et répéter une sanglante tragédie, dont le souvenir était resté présent à la mémoire de tous. Une terreur panique s'empara des habitants; avec des cris frénétiques, ils demandèrent à Paul de traiter avec les Espagnols. L'arrogant pontife comprit qu'il serait dangereux de résister au courant et qu'il ne lui restait qu'à se soumettre. Dans ce jour d'humiliation, la clémence ou, pour mieux dire, la superstition de ses ennemis convertit sa défaite en un triomphe.

Philippe sentait depuis longtemps qu'il n'avait ni honneur ni profit à retirer d'une guerre contre le pape; l'extrême violence de Paul avait seule pu le forcer de s'engager dans cette lutte, si contraire à la fois à ses principes religieux et à sa politique; c'était comme le champion de l'Église et non comme son agresseur qu'il voulait se présenter devant le

monde. Le roi, désireux de sortir d'une position embarrassante, avait ordonné au duc d'Albe de s'arranger le plus tôt possible avec sa sainteté. Aussi, le 14 septembre, un traité fut signé, par lequel il était convenu que toutes les villes conquises sur le territoire pontifical seraient rendues et que le général espagnol demanderait publiquement pardon au pape d'avoir porté les armes contre lui. Ce traité, comme le duc le faisait observer avec amertume, « paraissait avoir été dicté par le vaincu plutôt que par le vainqueur; » mais il fallait obéir aux ordres péremptoires de Philippe, et Paul IV, après tous ses désastres, eut la satisfaction de voir son ennemi à genoux implorer l'absolution de sa faute. « Si j'avais été le roi, » dit le duc, furieux de cette humiliation, « au lieu de faire demander pardon au pape par mon général, j'aurais exigé que sa sainteté envoyât un de ses neveux à Bruxelles pour me faire humblement ses excuses. »

La nouvelle de la paix fut reçue avec joie dans toute l'Espagne, où le peuple semblait désirer aussi vivement que son souverain une réconciliation avec Rome; partout on célébra cet événement par des illuminations, des feux de joie, des sonneries de cloches et des solennités religieuses. Jeanne, avec l'infant don Carlos, assista à deux processions, dont le secrétaire Vazquez parla dans ses lettres à Yuste. Des dépêches, renfermant les articles du traité, furent également adressées à l'empereur, et firent sur son esprit une impression bien différente de celle qu'on avait remarquée dans le public. Charles n'avait jamais partagé les scrupules de son fils au sujet de cette guerre; « elle était juste, » disait-il. « Le pape n'eût pu traiter plus mal Philippe, s'il eût été un hérétique; celui-ci était irresponsable, devant Dieu et devant les hommes, des suites d'une guerre dans

laquelle il n'était entré qu'à son corps défendant. » On l'entendait même regretter, lorsqu'il recevait une lettre d'Italie, de n'y pas voir annoncée la mort de Paul ou de ses funestes conseillers, les Caraffa [1]! Si on lui eût appris que Rome avait été saccagée par le duc d'Albe, comme elle l'avait été autrefois par ses propres troupes, sous les ordres du connétable de Bourbon, il eût probablement été moins affligé qu'à la lecture du traité de paix.

A la réception des dépêches, Charles ne put retenir son indignation; les clauses secrètes, dit-il, n'étaient pas moins scandaleuses que les conditions publiques. Pendant tout un mois, au rapport du majordome, il ne se passa pas un jour où on ne l'entendit murmurer entre ses dents, de manière à montrer son mécontentement. Lorsqu'il fut informé que le duc d'Albe se disposait à quitter Naples et à revenir en Espagne, « sa colère, » écrivait Gaztelu, « fut plus grande qu'il ne convenait à sa santé. » Quelque temps après, le grand-commandeur d'Avila lui apporta une lettre du général, dans laquelle celui-ci exprimait l'espoir qu'il lui serait permis, à son retour, de baiser la main de sa majesté. L'empereur resta silencieux, mais lorsque d'Avila voulut lui lire certains détails communiqués par le duc, relativement au traité, il refusa de l'écouter, disant qu'il en avait déjà trop entendu.

[1] « Del Papa y de Caraffa se siente aqui que no haya llegado la nueva de que se han muerto, que es harto dano que se desee esto á un Vicario de Jesus Cristo, y en Espana, y mucho mayor que dé ocasion el Papa para ello. » Carta de Martin de Gaztelu á Vazquez de Molina, 8 de Noviembre, 1556, MS.

Nous reproduisons l'original, n'ayant vu ce passage remarquable cité nulle part, et la lettre où il se trouve n'étant pas dans la collection publiée par M. Gachard.

Le lecteur en sait assez pour comprendre que Charles était injuste dans ses reproches et qu'il eût dû s'en prendre, non au duc qui n'avait fait qu'obéir à des ordres, mais au roi qui avait donné ceux-ci. Cependant il ne lui échappa aucune observation sur la conduite de son fils, et, comme il lui fallait quelqu'un sur qui il pût décharger sa colère, l'homme qui n'avait été, dans cette affaire, qu'un instrument aux mains de Philippe, porta tout le poids de l'indignation de son ancien maître, qui, paraît-il, semblait convaincu de sa culpabilité. Lorsque le monarque apprit, peu de temps avant sa mort, que son fils avait fait don au général de cent cinquante mille ducats, « il a fait plus pour le duc, » s'écria-t-il, « que celui-ci n'a jamais fait pour lui. »

Malheureusement, vers le temps où il reçut ces dépêches d'Italie, l'empereur souffrait d'une attaque de goutte d'autant plus douloureuse peut-être qu'il était resté longtemps sans en éprouver une. Le chagrin causé par de fâcheuses nouvelles aggrava, sans doute, son mal, et ses souffrances physiques ne servirent pas à calmer l'irritation de son esprit; « c'était, » disait-il, « l'accès le plus cruel dont il eût jamais été tourmenté. » Son médecin lui tira, en un seul jour, seize onces de sang, et Quixada, craignant que le tempérament pléthorique de son maître et ses excès de table ne lui devinssent funestes, regretta qu'au lieu de seize onces on ne lui en eût pas tiré trente.

Pour ajouter au découragement de Charles en ce temps, il était exposé à certaines petites contrariétés que l'on ressent parfois plus vivement que des chagrins d'une nature plus sérieuse. Il paraît que les habitants du village de Cuacos étaient de rudes et grossiers paysans, qui ne montraient guère autant de respect qu'on eût pu en attendre d'eux, pour

l'illustre monarque qui était venu se fixer dans leur voisinage; ils volaient les bêtes de ses troupeaux, lorsqu'elles s'écartaient de leurs pâturages; ils pêchaient les truites réservées pour sa table. Ils dévastaient ses vergers, battaient ses serviteurs, et, en un mot, lui faisaient essuyer toute espèce de vexations dont il n'avait pas d'idée avant d'être descendu du rang suprême. Cela était d'autant plus désagréable à l'empereur, qu'il s'était montré particulièrement généreux envers les habitants de Cuacos, depuis le jour où il était venu demeurer parmi eux. Charles avait pris à Yuste l'habitude de consacrer une partie de ses revenus à des actes de charité; il faisait distribuer par son aumônier de grosses sommes aux indigents des environs, tirait les débiteurs de prison et dotait les jeunes filles. Cuacos, où logeait une grande partie de la suite du monarque, s'était surtout ressenti des libéralités de celui-ci, qui eut mille occasions de faire le bien, dès la première année de son séjour au couvent. Pendant l'été, la récolte manqua si complétement, qu'une foule de personnes moururent de faim, et les paysans de la *Vera* se trouvèrent dans un si grand dénuement qu'ils dépouillèrent en chemin les mules qui apportaient des provisions à Yuste pour l'empereur.

A la demande de Charles, le gouvernement avait chargé un magistrat de juger les affaires dans lesquelles celui-ci était partie; plusieurs individus furent arrêtés, mais, grâce à l'intervention de leur ancien souverain, ils ne furent condamnés qu'à une légère peine. Un acte plus grave fut commis dans le palais même de Yuste; huit cents ducats disparurent de la caisse de l'empereur. Le voleur devait être un des serviteurs de Charles, et le juge conseillait, pour le découvrir, l'emploi de la torture, le moyen réputé le plus

efficace, à cette époque, pour reconnaître les coupables. Le monarque repoussa cette proposition et fit arrêter les poursuites, en faisant sagement observer « qu'il y avait des cas où il était tout aussi bon de ne pas connaître la vérité. »

Le 11 juin, mourut Jean III de Portugal. Ce roi avait épousé la sœur cadette de l'empereur, Catherine, à qui il confia, par son testament, la régence du royaume et la tutelle de son petit-fils, l'héritier présomptif de la couronne, don Sébastien, prince qui, par ses aventures donquichottesques et sa mort mystérieuse, a introduit le roman dans l'histoire de son pays. Sébastien était également le petit-fils de Charles-Quint, étant l'unique enfant né du mariage de la régente Jeanne avec le prince de Portugal, union de si peu de durée. Jeanne se sentit lésée par le testament de son beau-père, car elle avait plus de droits que Catherine à la régence et à la tutelle; elle envoya don Fadrique Henriquez de Guzman avec des lettres de protestation pour la reine régente et pour quelques-uns des principaux seigneurs. L'envoyé s'arrêta à Yuste pour instruire l'empereur de l'objet de sa mission. Charles vit tout d'abord le mal que ferait l'intervention de sa fille dans cette affaire délicate; sans hésiter, il s'empara des dépêches et y substitua d'autres, adressées à sa sœur Catherine; il déplorait le malheur qui venait de la frapper et lui offrait les consolations d'un frère dévoué. En même temps, il écrivit à Jeanne pour lui apprendre ce qu'il avait fait et la réprimander doucement d'avoir projeté une démarche qui pouvait amener une mésintelligence sérieuse entre les cours d'Espagne et de Portugal; il terminait cette paternelle mercuriale en lui rappelant combien il importait pour les membres d'une même famille de vivre amicalement ensemble. Le parti pris si promptement par le

monarque, en cette occasion, montre qu'il continuait d'exercer dans sa retraite une autorité absolue, respectée de ceux mêmes qui occupaient les plus hautes positions de l'État.

En même temps qu'il mettait sagement obstacle aux desseins de sa fille, Charles ouvrait lui-même des négociations avec la reine-régente de Portugal, dans le but d'assurer à son petit-fils, Carlos, la couronne de ce royaume, si le jeune Sébastien venait à mourir. La péninsule tout entière eût été ainsi réunie sous un seul sceptre. Ce projet avorta; l'esprit national des Portugais, toujours jaloux des Espagnols, rendait trop dangereux pour Catherine de s'y prêter un seul instant, et son frère finit par y renoncer, sur ses représentations. C'était cependant une grande idée, celle de fondre ensemble deux nations, primitivement destinées à n'en former qu'une seule, comme semble l'indiquer la communauté de race, de langue, de religion. On voit qu'au fond du cloître Charles-Quint restait préoccupé des intérêts de son pays. Le temps n'était pas venu pour l'exécution de cette vaste entreprise, mais l'ambitieux monarque fût descendu sans regret dans la tombe, s'il avait pu prévoir que, moins d'un quart de siècle après sa mort, cette réunion serait accomplie par son fils.

L'agent auquel l'empereur confia cette mission délicate, n'était autre que son ami, François Borja; celui-ci voulut faire le voyage à pied, se fatigua trop et fut tourmenté d'une fièvre qui faillit mettre fin à son pèlerinage terrestre. A son retour, il passa deux ou trois jours à Yuste, où il fut parfaitement reçu, car la similitude de leur destinée avait créé entre l'impérial reclu et l'ancien duc de Gandia une sympathie toute particulière; frère François, si nous en croyons

un de ses biographes, fut même, par faveur extraordinaire, logé dans le palais, et le monarque lui envoya, chaque jour, un plat de sa table.

Les deux amis s'entretinrent naturellement de choses qui les concernaient. Dans le cours de la conversation, Charles exprima le regret de ne pouvoir, à cause de ses infirmités, accomplir la pénitence qu'il eût voulu s'imposer en se privant de reposer dans un lit et en gardant toute la nuit ses vêtements. Frère François dormait sur une planche, dans son froc. « C'est, » répondit le jésuite, en homme qui n'avait pas oublié son ancien métier de courtisan, « c'est parce que votre majesté a si longtemps veillé dans son armure, qu'elle ne peut plus aujourd'hui rester habillée. Mais, Dieu soit loué, vous avez fait plus de bien en veillant pour la défense de la foi, que n'en feront jamais les moines qui portent la haire toute la nuit! »

Charles, ayant fait allusion aux enfants de Borja, fut surpris de voir jusqu'à quel point le dévouement de celui-ci à son ordre avait étouffé en lui tout sentiment d'affection envers ceux qui lui étaient le plus proches et auraient dû lui être le plus chers. Il n'en était pas ainsi chez l'empereur, qui continuait, dans sa retraite, d'aimer sa famille tout autant que par le passé.

Le monarque soumit à son hôte un singulier cas de conscience. Il désirait savoir si c'était mal faire pour un homme d'écrire sa propre biographie, lorsqu'il le faisait de bonne foi et sans avoir l'orgueil pour mobile; il avait, ajouta-t-il, écrit ses mémoires, non pour se glorifier, mais uniquement pour redresser plusieurs erreurs répandues au sujet de sa politique et exposer sa conduite dans son vrai jour. « Si, » dit-il, « vous jugiez qu'une vanité secrète a guidé ma plume, car je

sais que l'on se fait souvent illusion à soi-même, je brûlerais ce manuscrit et j'en jetterais les cendres au vent, car on n'y trouverait rien qui fût digne de rester. » On aimerait à connaître la réponse du jésuite à cette question édifiante; malheureusement elle ne nous a pas été conservée; on ne peut supposer qu'il demanda la suppression d'un ouvrage conçu dans de si sages principes et destiné à être d'un si grand intérêt pour le monde; néanmoins le livre n'est jamais venu au jour.

Que Charles-Quint composa en entier ou, au moins, en partie son autobiographie, un autre témoin l'atteste. Le savant chambellan, Van Male, rapporte dans une de ses lettres que son maître, dans une traversée sur le Rhin, écrivit un compte rendu de ses voyages et de ses expéditions militaires jusqu'en 1550. Un compte rendu écrit dans de pareilles conditions ne pouvait guère être plus qu'une simple esquisse, à moins que l'on ne suppose que l'ouvrage commencé alors fut achevé plus tard; cependant celui-ci devait avoir une certaine étendue, comme le fait présumer le ton général des observations de Van Male, qui en vante la manière élégante et noble, ainsi que la fidélité de l'auteur à la vérité historique. Le chambellan, dans son admiration, regrette profondément que le monarque refuse de publier cet ouvrage et « le tienne soigneusement enfermé. » Il paraît toutefois qu'il obtint de Charles la permission de le traduire en latin, dans un style qui devait, comme il le déclare avec une certaine suffisance, « réunir les qualités distinctives de Tacite, de Tite-Live, de Suétone et de César! »

Malheureusement le monde ne devait pas connaître ce chef-d'œuvre. A la mort de l'empereur, Quixada, comme le

pauvre chambellan s'en plaignit souvent plus tard, les larmes aux yeux, entra dans la chambre de son maître et enleva le précieux manuscrit. Van Male se rappelait toutefois assez bien ce que celui-ci renfermait, pour pouvoir, ainsi qu'il se le proposait, refaire les mémoires de Charles-Quint; mais il ne survécut que deux ans à celui-ci, et, à cette époque, Philippe ordonna qu'on fit une perquisition dans ses papiers et qu'on lui envoyât, pour être jetés au feu, tous ceux qui concerneraient l'empereur. On ne trouva pas ce que l'on cherchait, et le bruit courut alors que le chambellan avait lui-même brûlé, avant de mourir, la plupart de ses papiers. Il peut sembler étrange que le roi voulût détruire une histoire de son père, faite par un homme qui, se trouvant en relations journalières avec celui-ci, avait eu accès aux meilleures sources d'informations; c'est peut-être pour cette raison même qu'il désirait la brûler. Van Male avait été admis dans les coulisses et avait vu les acteurs jouer en déshabillé; or, Philippe considérait qu'un prince était entouré d'une mystérieuse ombre de sainteté que l'œil du vulgaire ne devait pas percer. Il voulait que son père se présentât comme un héros devant le monde, et nul, il le savait, n'est un héros pour son valet de chambre [1].

[1] M. Gachard, dans le second volume de son ouvrage, « *Retraite et mort de Charles-Quint* » (préface, p. 150), paru après que ceci était écrit, signale, comme un des détails de l'inventaire dressé par les exécuteurs testamentaires de l'empereur, un sac de velours renfermant des papiers primitivement possédés par Van Male, puis enlevés à celui-ci par Louis Quixada et enfin remis au roi. Cela confirme le rapport du chambellan lui-même et fait naturellement supposer que les mémoires de Charles-Quint se trouvaient parmi ces papiers. Ce qu'ils devinrent ensuite, on ne le sait pas, mais on n'en doit pas être surpris. Plus d'un fait bien attesté nous montre Philippe détruisant des documents qu'il ne se souciait pas de voir un jour exposés sous les yeux de la postérité.

Nous n'avons aucun moyen de déterminer quel était le véritable caractère de l'autobiographie de Charles-Quint. La guerre avait été la grande occupation de la vie de l'empereur, et, d'après les indices que nous fournit Van Male, il est assez probable qu'il s'agissait de mémoires militaires, composés peut-être sur le modèle des Commentaires de César, que le monarque estimait beaucoup et dont il avait une traduction dans sa petite bibliothèque de Yuste. Quoi qu'il en soit, un pareil ouvrage écrit par un homme qui, on peut le dire, dirigea la politique de l'Europe pendant près d'un demi-siècle, avait une valeur inestimable, et tout ami des lettres regrettera la perte de ce manuscrit.

Vers la fin de septembre, l'empereur reçut la visite de ses deux sœurs, les reines douairières de France et de Hongrie. Le palais de Yuste n'étant pas assez grand pour recevoir ces princesses avec leur nombreuse suite, Charles avait ordonné à Quixada de leur préparer des appartements à Jarandilla, probablement dans l'hospitalière demeure des comtes d'Oropesa, où il avait lui-même cherché autrefois un asile. Le pauvre majordome, qui ne se procurait déjà qu'à grand'peine des provisions dans cette *vera* désolée par la famine, perdit toute patience à la perspective des nouveaux hôtes qui allaient arriver : « Nous avons de la glace en abondance, » écrivit-il à son ami, le secrétaire d'État ; « c'est la plus grande friandise que nous ayons à offrir à leurs altesses. »

Le monarque, qui n'avait plus vu ses sœurs depuis son départ de Valladolid, leur fit l'accueil le plus tendre. Il était particulièrement attaché à Éléonore, l'ex-reine de France et de Portugal, généralement aimée, du reste, à cause de sa douceur et de sa bonté. Marie, douée d'un esprit viril, était plus souvent auprès de son frère, lorsque celui-ci se

livrait aux travaux du gouvernement; elle passait de longues heures dans son cabinet à lire avec lui les dernières dépêches envoyées du théâtre de la guerre. L'empereur écoutait volontiers les avis de cette princesse, qui, à un bon jugement, joignait une grande habitude des affaires. Il avait toujours eu, paraît-il, beaucoup d'estime pour les femmes; il avait vécu dans sa jeunesse à la cour de sa tante, Marguerite de Savoie, qui avait très habilement administré les Pays-Bas et avait laissé la régence de ce pays à Marie, laquelle ne s'était pas acquittée moins honorablement d'une tâche si difficile pour ses successeurs. Charles avait même une si haute opinion des capacités de sa sœur, qu'il voulut l'associer au gouvernement de l'Espagne; sa fille, la régente Jeanne, n'était guère aussi capable et peut-être ne l'était pas assez pour répondre aux exigences d'une situation critique; mais Jeanne refusa nettement de partager le pouvoir avec qui que ce fût, et moins encore avec sa tante de Hongrie, qui, s'écria-t-elle, « était si ambitieuse qu'elle lui enlèverait bientôt toute autorité. » Ce projet fut donc abandonné. Marie, heureuse de la confiance que lui témoignait son frère, ressentait pour lui une affection voisine de l'idolâtrie; il était, disait-elle, « tout ce qu'elle aimait au monde après Dieu. »

Les princesses restèrent près de trois mois à Jarandilla; pendant tout ce temps, Éléonore ne put, à cause de sa santé délicate, visiter le couvent que deux ou trois fois. Sa sœur, plus robuste, ardente amazone, traversait souvent au galop de son cheval les bois dépouillés par l'automne, et venait, bravant les rigueurs du temps, passer quelques heures auprès de Charles; mais elle égayait rarement de sa présence les repas solitaires de celui-ci, qui, paraît-il, ne l'invitait guère à lui tenir compagnie dans ces moments.

Quelques jours après l'arrivée des deux reines, Quixada demanda à son maître s'il ne ferait pas bien de leur préparer des appartements à Yuste; Charles répondit qu'il valait mieux ne pas changer ce qui avait été arrangé; ses sœurs pouvaient venir le voir quand elles le voulaient, et s'en aller ensuite. « Et puisque tel est le bon plaisir de sa majesté, » conclut le majordome, « il n'y a rien à dire là-dessus. »

A Jarandilla fut décidée une entrevue entre Éléonore et sa fille unique par Emmanuel le Grand, l'infante Marie de Portugal. Éléonore n'avait plus vu Marie depuis vingt-cinq ans et aspirait, avec l'ardeur de l'amour maternel, au jour où elle pourrait la revoir et la garder auprès d'elle, pour jouir de sa société pendant le peu d'années qu'elle avait encore à vivre. Mais cette princesse, née et élevée en Portugal, où elle était restée après le mariage de sa mère veuve avec François Ier de France, n'était nullement disposée à quitter son pays natal et encore moins à venir habiter l'Espagne; il avait été autrefois question de l'unir à son cousin Philippe, et peut-être ne pouvait-elle oublier l'affront que celui-ci lui avait fait, quand, obéissant aux ordres de son père, il avait donné, sinon son cœur, au moins sa main à Marie d'Angleterre. Il est certain que l'infante subissait l'influence du clergé, qui profitait trop de ses libéralités pour ne pas craindre de la voir se retirer en Castille; la générosité avec laquelle elle consacrait sa fortune à des œuvres de piété, lui avait valu presque une réputation de sainteté, mais, comme d'autres saintes, Marie paraissait croire qu'on ne pouvait se rendre plus agréable à Dieu qu'en lui sacrifiant toute affection terrestre; si soumise qu'elle fût aux préceptes de l'Église, elle était loin de remplir les devoirs de l'amour filial.

L'affaire donna lieu à une volumineuse correspondance,

à laquelle l'empereur prit part, adoucissant tour à tour l'irritation des deux princesses et s'efforçant d'opérer un rapprochement entre elles. A la fin, après des négociations aussi longues et aussi difficiles que s'il se fût agi d'un traité de paix, le monarque obtint qu'une entrevue aurait lieu, au printemps suivant, entre la mère et la fille, dans la ville frontière de Badajoz. L'infante ne voulut pas consentir à s'éloigner davantage du Portugal. Le 14 décembre, les deux sœurs de Charles-Quint se rendirent au couvent pour faire leurs adieux à leur frère; celui-ci ajouta à leur suite ordinaire une escorte, composée du comte d'Oropesa et d'autres nobles et cavaliers, qui devaient les accompagner à Badajoz. Les deux reines y trouvèrent l'infante, entourée d'une brillante troupe de grands seigneurs portugais et de dignitaires de l'Église, dont la présence attestait la grande considération dont cette princesse jouissait dans leur pays; celle-ci envoya une partie de sa suite à Yuste pour porter ses compliments à son oncle, l'empereur.

Éléonore eut le bonheur d'embrasser sa fille, dont elle avait été séparée pendant tant d'années: sa sœur Marie et elle la comblèrent de magnifiques présents, gages de leur affection; Éléonore lui donna, entre autres objets, des joyaux valant cinquante mille ducats d'or; mais ni ces cadeaux, ni les caresses et les larmes de sa mère ne purent toucher le cœur de la princesse. Elle persista dans sa résolution de rester en Portugal; elle ne voulut même pas prolonger son séjour à Badajoz au delà de trois semaines. Ce temps écoulé, elle fit ses derniers adieux à sa mère et à sa tante, puis, quittant à jamais l'Espagne, elle repartit pour Lisbonne. Éléonore, désespérée, se proposa de faire avec sa sœur un pèlerinage à Guadalupe, mais elle avait à peine fait

quelques lieues de chemin, qu'elle fut attaquée d'une fièvre, causée en partie, sans doute, par ses chagrins et bientôt accompagnée des symptômes les plus alarmants.

Sur ces entrefaites, Charles-Quint avait reçu à Yuste des nouvelles de France qui l'avaient plongé dans la stupeur. Le duc de Guise, humilié du résultat de sa campagne d'Italie, cherchait à faire oublier, par quelque exploit brillant, cette désastreuse expédition et à ranimer l'ardeur languissante de la nation. Il se proposa de reprendre Calais, place forte occupée depuis plus de deux siècles par l'Angleterre, sur le sol même de la France. Les Français avaient toujours espéré qu'un jour viendrait où cette ville retomberait en leur pouvoir, comme les Mores de la côte barbaresque rêvaient le rétablissement du royaume de Grenade; mais ce n'était là qu'un vague espoir. Les Anglais, de leur côté, croyaient la position imprenable, comme le disait une inscription placée sur les portes de la ville : « Tant que le plomb et le fer ne nageront pas comme le liége, les Français n'assiégeront pas Calais. » Cette confiance les perdit.

Le duc de Guise fit ses préparatifs en secret et avec activité; il réunit des troupes, s'avança rapidement vers Calais, au fort de l'hiver, et se présenta à l'improviste sous les murs de la place. C'était le 1er janvier 1558. Les forts qui protégeaient la ville furent pris d'assaut, et celle-ci, sans défense désormais, devint une proie facile pour les vainqueurs. Une seule semaine avait suffi au duc de Guise pour s'emparer de cette forte position, qui avait bravé, pendant près d'une année, les armes de l'Angleterre, sous Édouard III.

La nouvelle de ce brillant coup de main fut reçue dans tout le pays avec des transports de joie; les Français se sentaient fiers en voyant effacer la tache qui avait si longtemps

souillé le drapeau national. Les Anglais étaient consternés, et Philippe pouvait éprouver des inquiétudes pour les Pays-Bas, car le boulevard qui avait jusqu'alors arrêté de ce côté les flots de l'invasion, venait de tomber. Les mauvaises nouvelles, dit-on, voyagent vite, et l'on peut trouver étrange que, même à cette époque, il ait fallu trois semaines pour que la régente, à Valladolid, fût informée d'un événement aussi grave que la prise de Calais, dont Charles-Quint n'eut connaissance à Yuste que trois jours après sa fille. Il y a loin de cette lenteur à la rapidité avec laquelle se font aujourd'hui les communications, au moyen du télégraphe.

La funeste dépêche parvint à Yuste, le 3 février. Charles était, en ce moment, dans un mauvais état de santé, n'étant pas encore délivré de son attaque de goutte, la seconde dont il avait été tourmenté pendant l'hiver. Quoiqu'il fût entouré de coussins dans son fauteuil, il se plaignait « d'être torturé jusque dans la moelle des os. » Le courrier qui apportait la lettre arriva dans la soirée; Quixada différa de remettre celle-ci à son maître jusqu'au lendemain, de peur qu'elle ne lui causât une insomnie. Il avait bien prédit; Charles, en recevant la nouvelle, s'écria « qu'il n'avait jamais rien appris qui lui eût fait autant de peine. » Ce n'était pas simplement la perte de Calais qu'il déplorait, mais il considérait les suites de cet événement; il voyait déjà les Français entrant dans les Flandres et dévastant le pays jusqu'aux portes mêmes de Bruxelles. Trois mois auparavant, en novembre, instruit des préparatifs qui se faisaient en France, il avait prévenu le gouvernement que l'ennemi tenterait probablement de reprendre l'une ou l'autre place conquise sur son territoire. Alors encore il ne perdit pas son temps dans de vaines lamentations. Tout affaibli qu'il fût par la maladie,

il écrivit immédiatement à Valladolid, pour presser la régente d'envoyer sans retard de l'argent à son frère, qui autrement ne pourrait guère tenir la campagne et protéger les Pays-Bas contre une invasion : « Je sais, » disait-il, « que vous n'avez pas besoin de mes recommandations pour agir aussi promptement que possible, mais je ne puis m'empêcher d'écrire, car je redoute tellement les suites de ce désastre, que je ne serai pas tranquille avant de savoir les mesures prises pour le réparer. » Ainsi stimulée, Jeanne fit des efforts extraordinaires et Philippe reçut bientôt des sommes considérables; grâce à ces envois, il put garder sur pied des forces suffisantes pour couvrir les frontières, et finit, après la mort de son père, par dicter les conditions d'un traité de paix aussi glorieux pour l'Espagne qu'humiliant pour l'ennemi.

Pendant que la situation à l'extérieur se présentait sous ces sombres couleurs, Charles fut plus péniblement affecté par la nouvelle d'un malheur de famille; ce fut la mort de sa sœur, la reine de France. La fièvre qui avait interrompu le voyage de cette princesse et l'avait retenue dans une petite ville, à trois lieues seulement de Badajoz, s'était compliquée d'un asthme, maladie à laquelle elle était depuis longtemps sujette. Les symptômes devinrent de jour en jour plus défavorables. Le mal défiait toute l'habileté du médecin et il fut bientôt évident qu'Éléonore touchait à la fin de sa vie. L'empereur avait envoyé Gaztelu avec des dépêches pour Marie de Hongrie; le secrétaire arriva à temps pour recueillir les dernières paroles de la sœur du monarque. Il trouva la reine, qui, ayant conservé toute sa présence d'esprit, attendait avec résignation l'heure de la délivrance. Elle chargea Gaztelu de rapporter à Charles les paroles affectueuses qu'elle eût voulu

lui adresser; elle priait humblement son frère, par l'amour qu'il lui avait toujours porté, de veiller aux intérêts de sa fille, lorsqu'elle ne serait plus là pour y veiller elle-même. Sa dernière pensée fut pour cette fille qui l'avait si mal récompensée de sa tendresse; par son testament, elle lui légua tous les biens considérables qu'elle possédait en France et en Espagne, et qui, réunis aux vastes domaines appartenant à cette princesse, en Portugal, en faisaient la plus riche héritière de la chrétienté. Mais, quoique plus d'un prince eût aspiré à sa main, il était dans la destinée de Marie d'Avis de vivre et de mourir sans avoir été jamais mariée. L'infante survécut peu d'années à sa mère; elle employa, à sa mort, la plus grande partie de son magnifique patrimoine à doter des couvents, des chapelles, et à faire d'autres œuvres pies; aussi les chroniqueurs portugais ne parlent d'elle qu'avec un profond respect et vénèrent sa mémoire à l'égal de celle des bienheureux morts en odeur de sainteté.

L'empereur, au temps de la maladie de sa sœur, souffrait d'une quatrième attaque de goutte, et, sans doute, l'état de son esprit avait aggravé ce mal violent, qui le retint plus de quinze jours au lit. Pour ajouter à ses tourments, il eut une inflammation de la bouche, et sa langue gonfla au point qu'il fut réduit à se nourrir de biscuit trempé; il fêta de cette triste manière la Saint-Mathias, le 24 février, jour anniversaire de sa naissance, fête qu'il avait célébrée si joyeusement, l'année précédente.

Charles se montra très affligé en apprenant la mort d'Éléonore. Quoiqu'il n'eût pas l'habitude de laisser paraître ses émotions, c'est, les larmes aux yeux, qu'il parla d'elle à son secrétaire Gaztelu. « Elle était bonne chrétienne, » dit-il. « Nous nous étions toujours beaucoup aimés. Elle était

mon aînée de quinze mois, et, avant qu'il ne se soit écoulé autant de temps, je l'aurai probablement rejointe. » Cette funèbre prédiction devait s'accomplir en bien moins de temps encore.

La reine de Hongrie, accablée de douleur, décida de se rendre à Yuste pour y chercher des consolations dans la société de son frère. Celui-ci voulut cette fois qu'elle logeât dans son palais et donna à Quixada des ordres en conséquence. Charles avait fait chercher des étoffes à Valladolid, car il voulait que sa petite cour prît le deuil; il avait peur de ne pas les recevoir avant l'arrivée de Marie. Il paraissait attendre celle-ci avec une espèce de terreur nerveuse : « Je ne sentirai jamais que ma sœur est morte, » disait-il à Quixada, « avant d'avoir vu la reine de Hongrie entrer seule dans ma chambre. » Charles et Marie se revirent avec le même sentiment de douleur, mais l'un s'efforça de réprimer son émotion, tandis que l'autre s'y abandonna entièrement.

Marie occupa, comme son frère l'avait ordonné, un appartement au rez-de-chaussée du palais; les personnes de sa suite logèrent à Cuacos et à Jarandilla, où Quixada vit avec douleur arriver ces nouveaux hôtes, qui allaient augmenter ses embarras. On était malheureusement en carême. « Il n'est pas facile dans l'Estramadure, » écrivait le pauvre majordome, « de tenir table ouverte en carême, pendant les jours maigres. Le marché aux poissons de Cuacos n'est guère fourni comme celui d'Anvers ou de Bruxelles. Cependant nous devons faire de notre mieux. » Quixada finit en priant le secrétaire Vazquez, son correspondant, de lui envoyer « du saumon frais, s'il peut s'en procurer, ou tout autre poisson fin, surtout des harengs fumés et salés, que

sa majesté aime passionnément. » Huit jours après, le médecin Mathys, dans une lettre qui a été conservée, signale une amélioration dans la santé de son royal malade, qui est moins tourmenté de la goutte, puis il se plaint avec amertume que celui-ci commence déjà à s'exciter l'appétit au moyen de mets épicés, d'aulx, de harengs et d'autres stimulants qui lui ont toujours été funestes.

La reine resta près de quinze jours à Yuste; elle fit ensuite ses adieux à son frère, derniers adieux, car elle ne devait plus le revoir dans ce monde. Elle s'établit dans les environs de Valladolid. L'empereur, à la prière de Philippe, la sollicita vivement de retourner dans les Pays-Bas et de reprendre les fonctions de régente, qu'elle s'était montrée si capable de remplir. Elle y consentit avec beaucoup de peine, sous certaines conditions, mais sa mort empêcha l'exécution de ce projet et lui épargna les humiliations auxquelles Marguerite de Parme, qui lui succéda, fut exposée à l'origine des troubles dans ces provinces. Marie, qui mourut d'une maladie de cœur empirée par des chagrins récents, ne survécut que peu de semaines à son frère. Dans le court espace de deux années, depuis le jour où Charles-Quint et ses sœurs avaient débarqué en Espagne, tous trois descendirent dans la tombe.

Au mois d'avril, l'empereur apprit que sa renonciation à l'empire avait enfin été acceptée. A l'époque où il déposa ses autres couronnes, il avait été engagé par son fils à garder momentanément celle d'Allemagne; pendant quelque temps, il consentit à conserver le titre d'empereur, en abandonnant l'autorité réelle à son frère Ferdinand, roi des Romains, qui devait lui succéder au trône. Lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France, Philippe eut plus de motifs encore

de désirer que son père n'abdiquât pas, mais celui-ci avait déjà envoyé sa renonciation par écrit au collége électoral, et il ne voulut pas retarder la réunion de ce corps. Plusieurs circonstances toutefois la retardèrent et ce ne fut que le 12 mars 1558, que la diète, ayant accepté la demande de l'empereur, lui donna définitivement Ferdinand pour successeur. Une autre preuve de la lenteur avec laquelle voyageaient les nouvelles, à cette époque, c'est qu'un fait aussi important ne fut connu à Yuste que le 29 avril; il n'eût pas fallu la moitié de ce temps, dirait-on, si la nouvelle, au lieu d'être apportée par un courrier, avait simplement passé de bouche en bouche; mais elle n'eût pu être transmise de cette manière dans un siècle où il y avait peu de commerce et où la masse du peuple ignorante ne prenait aucun intérêt aux affaires publiques.

Charles-Quint apprit avec une sincère satisfaction un événement qui le délivrait d'une ombre de souveraineté; il envoya immédiatement une dépêche à Valladolid pour recommander de lui écrire désormais, non comme à un empereur, mais comme à un simple particulier. Il fit faire deux sceaux, portant ni couronne, ni aigle, ni aucun autre emblème de la royauté, mais seulement les armes d'Espagne unies à celles de la maison de Bourgogne, pour rappeler sa descendance du côté de son père et de sa mère. Il fit enlever des murs de son palais les écussons, ainsi que les autres insignes, et remplacer son nom par celui de Ferdinand dans les prières de l'Église. Il était si pointilleux, que les dames de Cuacos lui ayant offert une corbeille de fleurs ingénieusement disposées de manière à figurer la couronne impériale, il ne voulut pas qu'on portât ces fleurs dans son appartement, avant que son jardinier n'eût changé cet arrangement.

Il réunit sa petite cour et l'informa de l'élection de son frère à l'empire, ajoutant : « Pour moi, le nom de *Charles* suffit, je ne suis plus rien désormais. » Cette renonciation de leur maître aux grandeurs humaines, parut à ces fidèles serviteurs une espèce de préparation à la mort, et un grand nombre fondirent en larmes. Les moines mêmes, au rapport d'un d'entre eux, se montrèrent profondément émus, la première fois qu'à la messe ils entendirent nommer Ferdinand au lieu de leur empereur bien-aimé.

Vers ce temps, le monarque fut informé que les doctrines protestantes, qui avaient agité les pays voisins, avaient fini par se répandre au delà des Pyrénées et commençaient à saper en Espagne, secrètement mais non sans succès, les bases de l'Église romaine ; les hérétiques avaient même eu l'audace de commencer leurs prédications à Valladolid, sous les yeux de la régente. L'alarme avait été donnée et déjà les limiers du saint-office s'étaient mis sur la piste des coupables. Charles, dont la vie s'était passée dans une lutte sans trêve contre le luthéranisme, fut saisi d'horreur à l'idée que l'air même qu'il respirait était empoisonné; il n'eut plus dès lors qu'une préoccupation, il ne pensa plus qu'à arrêter le plus tôt possible les progrès de l'infection. Le 3 mai, il écrivait à sa fille Jeanne : « Dites de ma part au grand inquisiteur et à son conseil qu'ils soient à leur poste et mettent la hache à la racine du mal, avant qu'il se propage. Je me repose sur votre zèle pour faire arrêter et punir les coupables, sans aucune distinction, avec toute la rigueur due à leur crime. » Dans une autre lettre, écrite trois semaines plus tard, il disait : « Si je n'avais pas une entière assurance que vous ferez votre devoir et couperez court au mal, en châtiant tout d'abord les coupables, je ne sais comment je

pourrais me retenir de quitter le couvent, pour administrer de mes mains le remède. » Il se demandait s'il ne conviendrait pas, vu l'énormité du crime, de changer le cours ordinaire de la justice et de ne montrer aucune pitié, « afin que le criminel n'eût pas l'occasion de retomber dans sa faute, si on la lui pardonnait une première fois. » Il proposait comme modèle sa propre manière d'agir dans les Pays-Bas, « où tous ceux qui s'obstinaient dans leurs erreurs étaient brûlés vifs, tandis que ceux qui se repentaient étaient simplement décapités. »

Non content d'écrire, Charles ordonna à Quixada de se rendre à Valladolid, pour y voir la régente et l'inquisiteur général, leur exposer plus complétement les intentions de son maître à ce sujet et discuter avec eux le meilleur moyen de les réaliser. Le monarque s'adressa ensuite à Philippe, l'instruisit de ce qu'il avait fait et, pour donner plus de force à ses injonctions, ajouta de sa main un post-scriptum, dans lequel il pressait son fils d'employer le remède le plus énergique et le plus expéditif pour extirper les germes de la maladie, avant qu'elle n'eût envahi tout le corps de la nation. Ces recommandations furent écoutées, comme le prouvent les observations écrites par le roi au dos de cette lettre : « Remerciez-le des ordres qu'il a donnés et priez-le de poursuivre l'affaire; dites-lui que nous ferons de même ici et informez-le de ce qui a déjà été fait. »

La correspondance de l'empereur à Yuste fournit des preuves irrécusables de son intolérance. Les concessions, les compromis, qui furent arrachés à ce prince par les protestants d'Allemagne, furent autant de sacrifices commandés par la politique, et il dut se faire violence pour y souscrire. Ses lettres à sa famille trahissent ses véritables sentiments,

fortifiés, sans doute, sous l'influence de la maladie et d'une vie de réclusion monastique; on ne peut, sans frémir, le voir ainsi attiser le feu du fanatisme dans le cœur de ses enfants, futurs arbitres des destinées du pays.

La bigoterie paraît être naturellement le défaut d'esprits faibles et ignorants; elle fut le trait caractéristique des princes espagnols de la maison d'Autriche, dont plns d'un montra une faiblesse qui touchait à l'imbécillité. Mais on est surpris de la voir unie à ces facultés extraordinaires qui élèvent l'homme au dessus de ses semblables. Malheureusement ces facultés ne servirent chez l'empereur qu'à nourrir et à rendre plus dangereux ce zèle étroit, qui, au lieu de rester passif, dégénéra en un fanatisme ardent. Charles-Quint usa de ses grands talents pour perfectionner un système de persécution qui attira sur les Pays-Bas les plus effroyables calamités; aucun de ses descendants ne contribua plus efficacement à courber les Espagnols sous le joug de la superstition; on peut dire qu'il marqua son empreinte non seulement sur sa génération, mais sur celle qui la suivit. Son exemple et ses leçons dirigèrent la politique de l'impitoyable Philippe II et plus tard de l'imbécile Philippe III. Ses dernières paroles, car son codicille, fait au lit de mort, respirait le même esprit que ses lettres, résonnèrent longtemps encore aux oreilles de sa postérité, comme un encouragement à poursuivre une voie funeste, et c'est pour ce motif qu'il doit supporter, en grande partie, la responsabilité du sang versé lorsque le monarque reposait déjà depuis longtemps dans les sombres caveaux de l'Escurial.

CHAPITRE IV.

Mauvaise santé de Charles-Quint. — Célébration de ses obsèques. — Sa dernière maladie. — Son codicille. — Progrès de la maladie. — Extrême-onction. — Derniers moments et mort de l'empereur. — Honneurs funèbres rendus au défunt. — Visite de Philippe II à Yuste. — Transfert des restes mortels de Charles-Quint et des membres de sa famille à l'Escurial. — Décadence du couvent de Yuste.

Au printemps de 1558, la santé de l'empereur s'améliora peu à peu; il était très sensible au froid, et, comme l'été approchait, il ressentait la bénigne influence de la chaleur et se portait aussi bien qu'auparavant, d'après les lettres de Yuste. L'appétit lui était également revenu avec ses habitudes d'intempérance. « Sa majesté, » écrivait le docteur Mathys, son médecin, « mange beaucoup et boit plus encore, ne changeant rien à son ancien genre de vie, et se fiant imprudemment à la vigueur naturelle de sa constitution, confiance mal placée dans un corps rempli d'humeurs malignes. » « Les rois, » écrivait de son côté Quixada, « s'imaginent, sans doute, que leur estomac est fait autrement que celui du commun des mortels. » A la fin, les humeurs

malignes dont parlait le médecin se manifestèrent sous forme d'une éruption cutanée au dessous des genoux. Charles souffrit beaucoup; pour calmer l'irritation, il fit couvrir très légèrement son lit, et tint les fenêtres et les portes de sa chambre ouvertes. Il prenait fréquemment aussi des bains d'eau froide. Le docteur n'était pas partisan de ces remèdes violents, mais le monarque lui dit qu'il aimait mieux avoir un peu de fièvre que d'endurer ces démangeaisons insupportables; sur quoi Mathys fit judicieusement observer qu'on n'est pas maître de choisir ses maux et que, si on l'était, on courrait risque de prendre les pires. Ces représentations toutefois ne furent pas écoutées de l'empereur, que son caractère impérieux rendait le plus intraitable de tous les malades.

Une fièvre tierce des plus dangereuses désola, vers ce temps, la *vera* et y fit de grands ravages. Le comte d'Oropesa, qui habitait son château de Jarandilla, ne fut pas épargné par le fléau, et son ancien hôte lui envoya son propre médecin. Le 9 août, Charles, après un long intervalle, fut attaqué de la goutte, dont on attribua le retour à un froid que l'empereur avait pris, en dormant, les fenêtres de sa chambre ouvertes; une nuit, l'air qui avait été brûlant dans la soirée était brusquement devenu glacial. Cette attaque ne paraît pas avoir été aussi grave que certaines autres dont il avait été tourmenté auparavant, à Yuste, car nous voyons le monarque assister, le 15 du même mois, au service célébré dans la chapelle, où il se fit, il est vrai, porter dans un fauteuil. Tous les symptômes du mal avaient disparu le 24 août; les lettres écrites de Yuste, à cette date, parlent du malade comme étant entièrement rétabli.

C'est dans la dernière moitié du mois d'août, qu'eut lieu,

dit-on, un événement qui a ouvert un vaste champ de discussions aux historiens modernes; il s'agit de la célébration par l'empereur de ses propres obsèques. D'après les deux chroniqueurs hiéronymites qui ont raconté le fait, Charles, qui faisait dire des messes pour le repos de l'âme de l'impératrice, à chaque anniversaire de la mort de celle-ci, exprima, vers ce temps, à son confesseur, Juan de Regla, le désir de commander un service funèbre en l'honneur de ses parents et d'Isabelle. Le confesseur ayant approuvé ce pieux dessein, des préparatifs furent immédiatement faits pour le mettre à exécution. Les obsèques, qui durèrent trois jours, furent célébrées avec grande pompe par la communauté entière, en présence du monarque, que l'on put voir près de l'autel, lisant avec recueillement son livre de prières, qui portait les traces d'un long et fréquent emploi.

La cérémonie finie, Charles demanda à Regla s'il ne ferait pas bien également de commander ses propres obsèques, afin de se donner le spectacle de son sort prochain. Le moine, stupéfait de cette étrange question, se montra fort ému et supplia l'empereur, les larmes aux yeux, de ne pas devancer ainsi l'heure de sa mort. Mais le monarque revint à la charge, il voulait savoir si la chose ne serait pas profitable à son âme, et le prêtre conciliant finit par applaudir à ce projet méritoire, qu'il déclara digne d'être offert en modèle; on se prépara donc à célébrer cette cérémonie avec plus de pompe encore que la précédente. La chapelle, tendue de noir, fut plongée dans une obscurité que dissipait à peine l'éclat de mille cierges allumés. Les moines en costume et la maison de l'empereur, vêtue d'habits de deuil, se pressaient autour d'un grand catafalque, couvert d'un drap noir et élevé au centre de l'église. Le service funèbre eut alors

lieu et, tandis que les moines chantaient tristement, des prières montèrent au ciel, pour demander à Dieu de recevoir le défunt dans le séjour des élus. Les assistants remplis de douleur fondirent en larmes, soit que le tableau de la mort de leur maître se présentât à leur esprit, ou qu'ils fussent touchés de pitié à la pensée qu'il étalait si déplorablement sa faiblesse d'esprit. Charles, enveloppé dans un manteau de couleur sombre et portant dans la main un cierge allumé, se tenait mêlé avec les gens de sa maison et assistait au spectacle de ses obsèques. Il mit fin à cette lamentable cérémonie en remettant son flambeau au prêtre, en signe qu'il rendait son âme au Tout-Puissant.

C'est ainsi que le fait est raconté par les deux hiéronymites, dont l'un fut témoin de la scène qu'il décrit [1], et dont l'autre, s'il n'y assista pas lui-même, eut tous les moyens de se renseigner auprès de personnes présentes [2].

[1] On ne sait rien de ce personnage, excepté le peu qne nous apprend son propre récit. Il était un des membres de la communauté et paraît avoir habité le monastère pendant tonte la durée du séjour de Charles-Quint à Yuste. Il fut du petit nombre des moines choisis pour veiller sur les restes mortels de l'empereur et les accompagner lors de leur transfert à l'Escurial. Son manuscrit, qui a été pnblié récemment par l'infatigable M. Gachard, se trouvait, on ne sait trop comment, dans un des portefeuilles des archives de la cour féodale de Brabant, conservées actuellement au greffe de la cour d'appel, à Bruxelles; il y fut découvert, il n'y a pas longtemps, par M. Bakhuizen van den Brink, qui en a donné une analyse dans les *Bulletins de la commission royale d'histoire*. Il a été inséré en entier par M. Gachard, dans le second volume de son onvrage : « *Retraite et mort de Charles-Quint.* » Nul, s'il a lu ce simple récit, qui porte à chaque page l'empreinte du caractère de l'écrivain et de l'esprit du temps où il vivait, ne peut en mettre un instant l'authenticité en doute. Pour ce motif, tout anonyme que soit cet ouvrage, il devient un document historique dont la valeur ne le cède qu'à celle des lettres originales des officiers de la maison impériale.

[2] Il s'agit de frère Joseph de Siguença, prieur de l'Escurial. Comme

Depuis lors ce récit a été reproduit, chaque fois avec de nouveaux détails, par tous les historiens, jusqu'à Robertson, qui après avoir revêtu l'empereur du drap mortuaire et l'avoir couché dans son cercueil, où il prie avec l'assistance pour le repos de son âme, l'y laisse livré à ses méditations après le départ des moines. Ce n'est que de nos jours qu'un examen plus attentif ayant fait découvrir des inconséquences dans ce récit, quelques écrivains furent tentés de le prendre pour une légende et de révoquer le tout en doute.

Dans l'après-midi du jour où furent célébrées ses obsèques, le 31 août, Charles, d'après les chroniqueurs hiéronymites, vint s'asseoir sur la terrasse couverte qui flanquait son palais à l'ouest. Il aimait à se reposer là, aspirant les suaves parfums qui s'exhalaient de son jardin et jouissant de la douce chaleur des rayons du soleil couchant. Après y être resté quelque temps pensif, les yeux fixés sur un cadran solaire que Torriano avait fabriqué pour lui et placé au pied de la terrasse, il fit tout à coup appeler son joaillier et ordonna à celui-ci de lui chercher une miniature de l'impératrice Isabelle, dont, comme on l'a vu, il avait plusieurs portraits dans sa collection. Il resta longtemps à regarder cette belle figure, « comme si, » dit le chroniqueur, « il priait la morte de tenir prête pour lui une place dans les célestes

supérieur du grand couvent hiéronymite, celui-ci eut accès aux meilleures sources d'informations ; il eut, de plus, toutes facilités de se renseigner auprès de quelques-uns des moines qui avaient habité Yuste pendant le séjour du monarque au monastère, et qui accompagnèrent sa dépouille mortelle à l'Escurial. Siguença a publié le résultat de ses recherches dans le premier volume de son « *Historia de la Orden de San Geronimo,* » paru à Madrid, en 1605, ouvrage qui, par la véracité de l'auteur et la lumineuse clarté du style, tient une place distinguée dans la littérature ecclésiastique de l'Espagne.

demeures qu'elle était allée habiter. » Il contempla plus longtemps encore le tableau du Titien, « L'agonie dans le jardin des olives, » puis il se fit apporter le chef-d'œuvre de ce peintre, « Le jugement dernier; » ce n'était probablement qu'une copie de ce tableau, car celui-ci, qui ornait les murs de la chapelle, était trop grand pour pouvoir être transporté; nous voyons, en effet, un « Jugement dernier » mentionné dans le testament du monarque, comme se trouvant parmi les objets gardés par le joaillier. Il arrêta si longtemps ses yeux sur cette toile et avec une attention si soutenue, que le docteur Mathys s'inquiéta, craignant les effets d'une aussi vive surexcitation nerveuse, dans l'état de faiblesse où était l'empereur. Ces inquiétudes étaient bien fondées : Charles, sortant enfin de sa rêverie, se tourna vers le médecin et lui déclara qu'il se trouvait mal. Le pouls annonçait une fièvre chaude. Le malade se retira bientôt après dans sa chambre, d'où il ne devait plus sortir vivant.

Que le récit des moines hiéronymites ne soit pas parfaitement exact, le fait est prouvé par une lettre en date du 1er septembre, dans laquelle le docteur Mathys rapporte qu'étant allé, le 30 août, par ordre de son maître, visiter le comte d'Oropesa, à Jarandilla, il trouva à son retour l'empereur souffrant d'un fort mal de tête, qu'il attribua à la grande chaleur du soleil, que le monarque avait bravée en dinant sur la terrasse. Après une nuit où le malade ne put fermer l'œil, ajoute le médecin, et souffrit beaucoup de la soif, il se leva et s'habilla, mais, quoiqu'il fût un peu mieux dans la matinée, il eut une rechute dans l'après-midi, le mal de tête revint avec plus de force et des symptômes de fièvre se déclarèrent. De cette lettre écrite de Yuste même, il résulte que les faits rapportés par les deux chroniqueurs ne purent

se passer à la date fixée par eux ; Charles-Quint n'était certainement pas en état ce jour-là de supporter un spectacle aussi émouvant que celui de ses propres obsèques.

Une objection plus formidable encore contre ce récit est fournie par le silence des serviteurs du monarque au sujet de cette affaire ; il semblerait étrange que ni Quixada ni Gaztelu, si attentifs à mentionner les moindres détails intéressants de la vie de leur maître, n'eussent fait aucune allusion à un événement aussi extraordinaire que celui-ci. Ce silence est si significatif que l'on pourrait le considérer comme une preuve positive de la fausseté de l'anecdote.

Un examen impartial de l'affaire donnera peut-être lieu à des observations qui tendront à diminuer la gravité de ces objections. Quant aux erreurs de dates, elles n'étaient pas chose surprenante à cette époque, surtout chez les négligents chroniqueurs du XVI[e] siècle ; la régente Jeanne en fournit une preuve remarquable dans une lettre adressée à Philippe, où, rapportant avec beaucoup de soin les détails relatifs à la maladie de leur père, elle se trompe grossièrement sur le jour de sa mort, bien qu'elle eût sous les yeux les documents envoyés de Yuste. Il est bien possible que le service funèbre ait été célébré quelques jours avant la date assignée par les hiéronymites, lorsque l'empereur paraissait suffisamment guéri de la goutte pour pouvoir y assister. A l'exception de quelques lignes écrites par Gaztelu, relativement aux affaires publiques, nous n'avons pas de lettres du secrétaire ni du majordome, entre le 18 et le 28 août ; nous n'en avons, du moins, personnellement aucune dans notre collection, et nous ne pensons pas qu'il y en ait une seule citée par d'autres. Cet intervalle de temps peut servir à expliquer le silence de ces deux fonctionnaires au sujet d'un

événement qui, au bout d'une dizaine de jours, ne devait plus faire une forte impression sur leur esprit; car, après tout, en tenant compte du ton d'exagération habituel aux moines chroniqueurs, cette cérémonie ne différait pas tant de celles que Charles recherchait pour rompre la monotonie de sa vie monastique. C'est ainsi qu'il se plaisait singulièrement à faire célébrer les obsèques, non seulement des membres de sa famille, mais encore de tous ceux qui, par leur position, semblaient justifier un pareil honneur; il ne mourait pas un chevalier de la Toison d'or, qu'il ne commandât un magnifique service funèbre; tels semblaient être les divertissements préférés par le monarque. L'attrait qu'avaient pour lui ces lugubres cérémonies peut nous rappeler l'obstination avec laquelle Jeanne, sa mère, refusait de se séparer du cadavre de son époux, qu'elle emportait partout avec elle. C'est après avoir fait célébrer les obsèques de ses parents et de sa femme, lesquelles durèrent plusieurs jours consécutifs, que le monarque conçut, dit-on, l'idée de se donner le spectacle de ses propres funérailles, trait d'extravagance qui devient plus croyable, si l'on réfléchit dans quel état de surexcitation nerveuse il devait se trouver, après avoir contemplé si longtemps le sombre appareil de la mort.

Il y a cependant une partie de ce récit que l'on ne peut expliquer aussi facilement, c'est la scène de la terrasse. Le chroniqueur doit s'être trompé, à la fois sur le temps où eut lieu l'événement et sur la manière dont il se passa. Cette scène ne peut avoir été celle qui précéda immédiatement la dernière maladie de l'empereur; c'est ce qui résulte de la lettre du docteur Mathys, lequel, loin d'être présent en cette occasion, déclare expressément qu'il était chez le comte d'Oropesa, à Jarandilla. Il faut donc supposer qu'elle remon-

tait à une époque antérieure, à moins que l'on ne voie dans l'anecdote une de ces légendes qui, nées dans les couvents, y trouvent facilement crédit. On ne peut objecter que le moine qui raconte le fait en avait été témoin ; il dit simplement que c'était un bruit répandu et, écrivant, comme le montre son manuscrit, plus de vingt ans après, il pouvait bien n'avoir plus la mémoire parfaitement fidèle.

Il en est tout autrement des obsèques ; l'écrivain prétend y avoir assisté. Nous ne pouvons donc rejeter l'anecdote, sans la regarder comme une pure invention. Un tel effort d'imagination ne serait pas, sans doute, prodigieux chez un moine, surtout si la gloire de son ordre y était intéressée, mais on ne voit pas ce que le couvent de Yuste pouvait avoir à gagner à un pareil mensonge. Le caractère des chroniqueurs d'ailleurs s'oppose à la supposition d'une supercherie de leur part ; le manuscrit du moine porte, comme M. Gachard le fait observer avec raison, le cachet de la simplicité et de la vérité, tandis que Siguença, l'autre hiéronymite, quoique partageant les superstitions de son temps, jouissait d'une grande réputation d'honnêteté et de bonne foi. A quelque point de vue que l'on se place, la question est difficile à résoudre, mais peut-être un examen impartial de l'affaire engagera le lecteur à supposer, non que les écrivains ont forgé impudemment le fait, mais qu'ils ont commis une erreur de date, chose peu étonnante, si l'on considère le long espace de temps qui s'était écoulé depuis l'événement [1].

[1] Il y a un écrivain qui, si l'on pouvait retrouver son ouvrage, trancherait probablement cette difficile question ; c'est frère Martin de Angulo, prieur de Yuste, qui rédigea pour la régente Jeanne un récit complet des derniers jours de l'empereur, qu'en sa qualité de supérieur du couvent, il

Mais, pour laisser là une discussion plus longue, pourrait-on penser, que le sujet n'en vaut la peine, il résulte de la lettre du docteur Mathys que Charles, après son dîner sur la terrasse, le 30 août, fut attaqué de la maladie dont il ne devait pas guérir. A une nuit sans sommeil, succéda une journée de grandes souffrances. L'empereur était tourmenté d'une soif excessive, et son mal de tête était parfois si violent qu'il perdait connaissance. Le mal prit bientôt l'aspect d'une fièvre tierce maligne, et le médecin décida de saigner le malade, malgré son grand état de faiblesse, si les symptômes ne devenaient pas plus favorables le lendemain.

Le monarque lui-même commença à s'alarmer; sa maladie était différente de celles qu'il avait eues auparavant. Il prit donc ses arrangements, exprima le désir d'ajouter un codicille à son testament et, sans retard, se confessa et communia; pendant cette communion, malgré sa faiblesse, il resta un quart d'heure agenouillé dans son lit, remerciant Dieu des faveurs qu'il lui avait accordées dans le cours de sa

voyait chaque jour. Son manuscrit, qui n'a jamais été imprimé, fut consulté par Sandoval, qui déclare en avoir fait passer la substance dans son histoire; nous voyons rapportée dans celle-ci une conversation que le monarque aurait eue avec un des officiers de sa maison, au sujet de ses funérailles, qui toutefois n'auraient pas eu lieu, paraît-il, puisqu'il est dit plus loin que l'argent destiné à de fausses obsèques fut enfin employé à de vraies. Cependant le marquis de Valparayso, dans un ouvrage encore inédit, qu'il composa environ soixante-dix ans plus tard, ayant sous les yeux le mémoire du prieur de Yuste, affirme formellement que ces obsèques furent célébrées. En présence de ces contradictions, il est fort à désirer que l'on découvre le manuscrit original de frère Angulo. Il existe encore, assure-t-on, à la bibliothèque nationale de Madrid, où M. Gachard dit l'avoir aperçu un jour; s'il en est ainsi, il s'est de nouveau égaré dans la masse de manuscrits que cette bibliothèque possède, et tous les efforts faits pour le retrouver ont été inutiles jusqu'ici.

vie et manifestant, avec une ardeur qui toucha tous les assistants, le plus profond repentir de ses péchés.

Quixada, sur l'ordre de son maître, écrivit au secrétaire Vazquez d'envoyer des pleins pouvoirs à Gaztelu pour agir en qualité de notaire, attendu qu'il n'y avait personne à Yuste qui pût remplir ces fonctions; il demanda en même temps que l'on établît des relais de poste sur la route de Valladolid, afin que les nouvelles fussent transmises plus régulièrement et avec plus de rapidité. Sur ces entrefaites, la fièvre augmentant, le médecin tira au malade dix onces d'un sang noir et épais; il lui en ôta encore huit, dans la soirée, ce qui procura à Charles un grand soulagement. Mathys cependant reculait devant la responsabilité qu'il allait assumer, en donnant seul des soins à l'empereur, dans cette crise; mais celui-ci, qui, paraît-il, n'avait guère confiance dans le grand nombre des conseillers, ne voulut pas que l'on appelât aucun autre médecin, excepté celui de sa fille Jeanne, le docteur Cornelius, homme qui joignait à une longue expérience une parfaite connaissance de la constitution du malade.

Comme le monarque avait constamment besoin de son fidèle majordome, celui-ci vint habiter le couvent, afin d'être jour et nuit auprès de son maître. Quixada avait, peu de temps auparavant, comme nous l'avons vu, amené sa famille de Villagarcia à Cuacos. Dona Magdalena, sa femme, était venue, accompagnée de son jeune pupille, don Juan d'Autriche, le fils naturel de Charles-Quint; elle élevait cet enfant, alors âgé de onze ans, avec la tendresse d'une mère, bien qu'elle ne connût pas son illustre origine. A son arrivée à Cuacos, elle fut invitée par l'empereur à visiter Yuste, où celui-ci l'accueillit gracieusement, et, comme elle avait, sans

doute, conduit don Juan avec elle, le vieux monarque se sentit peut-être ranimé à la vue de ce bel adolescent, qui avait alors déjà donné des preuves de ces sentiments chevaleresques par lesquels il se fit remarquer plus tard.

L'arrivée du docteur Cornelius ne fut suivie d'aucun changement dans le traitement du malade, car le vieux praticien approuva entièrement ce qu'avait fait son jeune confrère. Mais le mal continua de faire de rapides progrès ; la fièvre était si intense que Charles pouvait à peine supporter les couvertures les plus légères, et elle était quelquefois accompagnée de paroxysmes qui le laissaient insensible ensuite, pendant des heures entières. Le 9 de ce mois, Gaztelu reçut de Valladolid ses pleins pouvoirs de notaire, et l'empereur, qui, en ce moment, jouissait de toutes ses facultés, ne perdit pas de temps pour faire rédiger son codicille, préparé déjà depuis quelque temps; celui-ci était très long comme le testament auquel il était ajouté. Par ce testament, il avait destiné trente mille ducats à doter des jeunes filles et à racheter des captifs sur les côtes barbaresques; une autre clause, qu'il confirma alors, portait que trente mille messes seraient dites pour le salut de son âme, dans les monastères et les églises paroissiales de l'Espagne et des Pays-Bas. Par son codicille, il accorda des gratifications et des pensions à toutes les personnes de sa suite, depuis le docteur Mathys jusqu'au dernier marmiton ; le chiffre des pensions variait d'après le rang des individus, s'abaissant progressivement de quatre cents à quatre-vingt-dix florins par an. Quelques-uns des principaux hiéronymites, attachés à la personne du monarque, eurent leur part de ces libéralités. Deux mille ducats devaient être donnés en une fois au majordome, dont les services étaient rappelés dans les termes les plus affectueux,

et qui devait toucher une pension égale à son traitement, en attendant que Philippe l'eût placé dans la position qu'il méritait.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans ce document, c'était l'esprit d'intolérance qui se manifestait dans tous les passages où il était question de religion. La monotone et triste vie de couvent avait marqué son empreinte sur les sentiments de l'empereur et pénétré son caractère d'une espèce d'austérité ; il en avait donné, quelque temps auparavant, une singulière preuve, en demandant aux visiteurs du couvent et en faisant proclamer au son de la trompette une ordonnance, menaçant de cent coups de fouet toute femme qui approcherait du monastère à la distance de deux portées d'arbalète ! Sous l'influence mauvaise de ses habitudes ascétiques et de son état maladif, la bigoterie naturelle à Charles-Quint s'était peu à peu transformée en un fanatisme plus ardent et plus funeste. C'est ainsi que, par ses lettres, il poussa énergiquement dans la voie des persécutions ceux qui étaient placés à la tête du gouvernement en Espagne et dans les Pays-Bas; on l'entendit même exprimer le regret d'avoir respecté le sauf-conduit de Luther, lorsque le grand réformateur se présenta devant la diète, à Worms. Heureusement pour la réputation de ce prince, son bon ange l'empêcha de commettre un crime qui eût couvert son nom d'infamie, comme ceux des assassins de Huss ! Dans son codicille, Charles enjoignit à son fils de faire rechercher et punir, sans exception, sans grâce ni pitié pour aucun, tous les hérétiques que renfermaient ses États. Il conjurait Philippe d'aimer la sainte-inquisition comme le meilleur instrument mis à sa disposition pour accomplir cette œuvre pieuse : « Ainsi faisant, » disait-il, « vous

aurez ma bénédiction et le Seigneur protégera toutes vos entreprises. » Telles furent les dernières paroles de l'empereur mourant à son fils; elles ne tombèrent pas dans une oreille indocile et aiguisèrent le glaive de la persécution, que Philippe avait déjà tiré du fourreau.

Charles fit dans son codicille des recommandations relativement à son enterrement. Quelques jours auparavant, il avait eu une longue conversation à ce sujet avec Quixada. Il avait d'abord exprimé le désir d'être enterré dans la belle cathédrale de Grenade, à côté de l'impératrice, sa femme; c'est là aussi que reposaient ses parents, Jeanne et Philippe, et ses aïeuls, de glorieuse mémoire, Ferdinand et Isabelle. Mais le monarque avait changé d'avis et parut désirer alors de rester, après sa mort, dans le lieu où s'étaient écoulés ses derniers jours. Il voulait qu'on l'inhumât dans la chapelle de Yuste, auprès de l'impératrice qui eût dû être transférée de Grenade; mais il renonça à ce projet, sur les représentations du majordome, qui objecta que Yuste était un endroit trop obscur et trop délaissé pour servir de mausolée à de grands princes. L'empereur se borna donc à demander d'y être provisoirement déposé, en attendant que Philippe eût choisi pour lui une sépulture définitive; il tenait seulement à n'être pas séparé de son épouse bien-aimée. Charles, s'étant fait lire le codicille, le signa le même jour; il parut dès ce moment avoir réglé toutes ses affaires terrestres et avoir rompu tous les liens qui le rattachaient à ce monde. Il ne devint pas toutefois complétement indifférent à celui-ci, car il apprit avec plaisir, par Garcilasso de la Vega, que sa sœur, la reine de Hongrie, avait enfin consenti à retourner dans les Pays-Bas, pour aider de ses conseils le roi, son neveu, dans le gouvernement de ces provinces.

En ce moment, on reçut à Yuste la nouvelle d'une grande bataille, livrée aux environs d'Oran, dans laquelle le comte d'Alcaudète, gouverneur de cette ville, et l'élite de l'infanterie espagnole, avaient été tués par les Mores. Cette nouvelle aurait exercé la plus mauvaise influence sur le malade, qui s'était, comme on l'a vu, efforcé de pourvoir à la sûreté de ses possessions en Afrique; Quixada prit soin de la lui laisser ignorer et lui épargna ainsi des douleurs qui lui auraient rendu la mort plus amère.

La poste apportait chaque jour à Valladolid des bulletins alarmants de la santé de l'empereur. Jeanne et la reine de Hongrie, pleines d'anxiété, auraient voulu se rendre immédiatement à Yuste pour soigner elles-mêmes le malade; mais celui-ci ne le leur permit pas. Lorsque le majordome lui communiqua les vœux de sa sœur, Charles répondit qu'elle ne viendrait pas, qu'elle connaissait trop bien ses désirs à cet égard. Quixada fit entendre à son maître que la régente, sa fille, était également impatiente de le voir et qu'elle n'attendait que la permission de son père pour accourir auprès de lui. Le monarque, qui avait de grandes difficultés de parler, à cause de son inflammation à la bouche, se borna à secouer la tête en signe de refus. Mais, tandis que les membres de sa famille étaient retenus loin de lui, son vieil ami, le grand-maître d'Alcantara, informé de la situation dangereuse où il se trouvait, vint s'établir à Yuste, avec l'intention d'y rester jusqu'au dénouement de la crise.

Le mal avait presque miné la constitution de l'empereur; comme celui-ci perdait de plus en plus ses forces, les médecins cherchèrent à le fortifier en lui donnant du bouillon, des boissons saines et nourrissantes; ils lui permirent même de prendre, en petite quantité, sa bière favorite. Mais son



estomac refusait d'accomplir ses fonctions et de retenir les aliments. Le 11 du mois, la fièvre tierce se changea, comme on disait, en double tierce; les attaques devinrent plus violentes et durèrent plus longtemps; à des frissons succéda un accès qui augmenta au point que le royal malade, tombé dans le délire, perdit toute perception de ce qui se passait autour de lui. Après un de ces paroxysmes, le 17, Charles resta pendant vingt heures dans un état d'insensibilité complète. Il eut un nouvel accès, le 19, et, bien que celui-ci cût eu moins de violence et de durée que les précédents, les médecins, craignant que, s'il en survenait un autre, le malade ne pût le supporter, furent d'avis que le moment était venu de lui administrer l'extrême-onction.

Ces mots résonnèrent comme un glas funèbre aux oreilles de Quixada, qui voyait déjà en imagination les portes du tombeau ouvertes pour son maître. Les sentiments de ce fidèle serviteur se révèlent avec force dans une lettre qu'il adressa, quelques jours après, au secrétaire Vazquez : « Les docteurs disent que le mal augmente constamment et que l'empereur, comme l'indique son pouls, s'affaiblit d'heure en heure. Pour moi, je ne puis croire qu'il soit si près de sa fin, et aujourd'hui il ne délire pas autant que pendant son dernier paroxysme. Jusqu'à midi, j'ai défendu qu'on lui donnât l'extrême-onction, redoutant, bien qu'il ne parle pas, que cela ne le trouble; mais, comme les médecins insistent et déclarent qu'il n'y a plus de temps à perdre, je leur ai dit que je me tenais prêt, et leur ai recommandé de tâter constamment le pouls du malade, afin de ne pas donner le signal avant que le moment ne soit certainement venu. Je souffre comme si j'avais déjà enseveli plusieurs fois mon maître; vous pouvez vous figurer quels sont mes déchire-

ments de cœur. » « Depuis que j'ai écrit ceci, » ajoute en post-scriptum le majordome, « les médecins ont montré tant d'insistance, que l'extrême-onction a été administrée à sa majesté, bien qu'un peu trop tôt, à mon avis. J'ai fait ce qu'ils me disaient, car ils doivent savoir mieux que moi ce qu'il faut faire. Vous pouvez comprendre la position d'un homme qui, comme moi, a servi, pendant trente-sept ans, un maître qu'il est sur le point de perdre à jamais. Je voudrais offrir ma vie en échange de la sienne, s'il doit mourir; mais, je le répète, je ne crois pas qu'il succombera cette nuit. Dieu soit avec lui et avec nous tous. »

La cérémonie, comme nous l'apprend Quixada, eut lieu dans la soirée du 19. Le sacrement fut administré au monarque par son confesseur, Regla, accompagné de moines du couvent. Charles voulut le recevoir dans les formes en usage pour les religieux, c'est à dire avec l'addition d'une litanie, des sept psaumes de la pénitence et de plusieurs autres passages des Écritures. Cette cérémonie était beaucoup plus longue et plus fatigante ainsi, qu'elle ne l'était pour les laïques. Le malade eut toutefois assez de force pour la supporter jusqu'au bout; il pria avec une grande dévotion et parut ensuite jouir du calme de l'homme dont toutes les pensées sont tournées vers le ciel.

Dans la matinée du 20, l'empereur exprima le désir de rester seul avec Quixada. L'entrevue dura une demi-heure; pendant tout ce temps, Charles put parler, à voix basse mais distincte; il chargea le majordome de bien recommander au roi de payer exactement les pensions faites aux serviteurs de son père, puis il passa à un autre sujet qui le préoccupait davantage. Il s'agissait de don Juan d'Autriche, au sort duquel il n'avait pas pourvu dans son testament, jugeant

peut-être plus politique de le laisser dans la dépendance de Philippe. C'était ainsi que son sage aïeul, Ferdinand le Catholique, n'avait fait aucun legs à son petit-fils Ferdinand, objet de sa prédilection, et s'était borné à appeler sur cet enfant la sollicitude de son frère aîné, Charles, l'héritier du trône. Comme l'événement le prouva, l'empereur ne pouvait léguer à son fils aucun bien plus précieux que l'amitié de Philippe.

Quelques heures après cette entrevue, le malade se confessa de nouveau et voulut communier. Quixada, craignant que son maître ne présumât trop de ses forces, lui fit observer que cette cérémonie était inutile, puisqu'il venait de recevoir l'extrême-onction, mais celui-ci répondit que « c'était une bonne préparation au long voyage qu'il allait entreprendre. » Le majordome ayant objecté au monarque qu'il ne pourrait, à cause de l'inflammation de sa gorge, avaler l'hostie, Charles répliqua : « Je l'avalerai, » d'un ton qui ferma la bouche à Quixada.

Comme on craignait de n'avoir plus le temps de faire dire une messe, pour bénir une hostie, on prit celle qui était déposée sur le maître-autel de l'église. Elle fut apportée par le confesseur, Jean de Regla, accompagné, comme auparavant, des moines du couvent, qui, alors au nombre de trente environ, remplirent la chambre impériale. Le malade reçut l'eucharistie avec la plus grande dévotion, disant : « Dieu de vérité, rédempteur du monde, je remets mon âme entre vos mains. » Le majordome s'assura qu'aucune parcelle de l'hostie n'était restée collée à l'intérieur de sa bouche. La messe fut ensuite célébrée. Charles priait silencieusement, avec une visible ardeur, mais, lorsque les moines récitèrent les mots : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du

monde, ayez pitié de nous! » on le vit, levant avec effort ses mains débiles, se frapper la poitrine, d'un air d'humilité et de contrition profondes. La cérémonie, au lieu d'épuiser ses forces, paraissait les avoir ranimées; sa figure respirait une douce béatitude, qui persista au milieu des douleurs de l'agonie, tant qu'il conserva l'usage de ses facultés.

Pendant le reste de la matinée, l'empereur se fit lire des passages des Écritures, désignant ceux qu'il préférait et, entre autres, la passion de Jésus-Christ dans Luc. Villalva entremêlait sa lecture des exhortations les plus convenables dans ce moment; le monarque l'écoutait attentivement, les yeux fermés et les mains croisées sur sa poitrine. A midi arriva à Yuste Carranza, archevêque de Tolède, que l'on attendait depuis longtemps. Ce « moine noir, » ainsi nommé à cause de son teint basané, s'était rendu fameux par la part qu'il avait prise aux persécutions religieuses exercées en Angleterre, et devait par la suite devenir plus célèbre encore par la persécution imméritée dont il devint lui-même l'objet, de la part de l'Inquisition. Il venait des Pays-Bas et apportait des nouvelles de Philippe, qui l'avait récemment promu à son archevêché. Malheureusement pour lui, son orthodoxie avait éveillé des soupçons dans l'esprit du saint-office; il avait, sans doute, par suite d'un long séjour en Allemagne et d'une lecture assidue d'ouvrages protestants, modifié en partie ses anciennes opinions, mais, bien qu'avec Pole, Morone et certains autres prêtres lettrés du temps, il eût adopté des vues plus larges que celles du concile de Trente, il était au fond du cœur aussi fervent catholique que pouvait l'être le plus implacable de ses ennemis. Certains d'entre ceux-ci qui entouraient l'empereur, et surtout Regla, le plus actif de tous, comme le prouva sa

conduite ultérieure, avaient cherché à faire naître dans l'esprit de celui-ci des doutes sur l'orthodoxie de Carranza. Le malade n'était pas en état d'examiner l'affaire en ce moment; lorsque l'archevêque, introduit dans la chambre, eut, à genoux au bord du lit de l'empereur, baisé la main de celui-ci, Charles le regarda pendant quelques instants en silence, puis le pria de se reposer un peu.

Le monarque touchait à sa fin; il sentit lui-même que le dénouement approchait. Il recommanda à Quixada d'apporter les cierges bénits, provenant du sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat, ainsi qu'une image de la Vierge et un crucifix, qui avait servi à l'impératrice mourante et que son époux avait conservé pour consoler ses derniers instants. Le majordome, voyant son maître décliner, fit appeler l'archevêque de Tolède, qui, à la demande de l'empereur, lut à haute voix certains passages des Écritures, et, entre autres, ce psaume sublime : « Des profondeurs de l'abîme, j'ai crié vers toi, Seigneur! » S'approchant ensuite du lit du mourant, il s'agenouilla et, présentant un crucifix, s'écria : « Voici celui qui nous a tous rachetés! Il n'y a plus de péché; tous sont pardonnés. » Ces paroles ne furent pas seulement entendues de celui auquel elles s'adressaient, et le confesseur Regla les releva pour dénoncer malignement leur auteur au saint-office, comme adhérant à la doctrine protestante de la justification par la foi seule; elles scandalisèrent plus d'un prêtre dans la chambre, ainsi que le grand-maître d'Alcantara, qui pria Villalva de préparer le malade à la mort, en lui faisant une exposition plus orthodoxe des doctrines catholiques. La voix rude et désagréable de Carranza avait tant importuné Charles, que Quixada avait dû prier l'archevêque de parler plus bas. Villalva, le prédicateur

favori de l'empereur, qu'il avait si souvent charmé par son éloquence douce et insinuante, s'avança alors.

L'hiéronymite recourut à de tout autres moyens de consolation que ceux dont s'était servi le primat. « Votre majesté, » dit-il, « est venue au monde, le jour de la Saint-Mathieu; elle en sortira, le jour de la Saint-Mathias. Saint Mathieu et saint Mathias étaient deux apôtres, deux frères, portant presque le même nom, deux disciples du Christ. Avec de pareils intercesseurs, vous n'avez rien à craindre. Tournez-vous donc avec confiance vers Dieu, qui vous recevra en ce jour dans le ciel. » « C'est ainsi, » selon les fortes expressions de Mignet, « que les deux doctrines qui se partageaient le monde au temps de Charles-Quint, se trouvaient une fois de plus mises en présence devant le lit de mort de ce prince. » Le mourant n'était pas en état de remarquer les nuances différentes de ces doctrines, mais son esprit affaibli se rattachait avec une foi pieuse à l'espoir que toutes deux faisaient briller à ses yeux; une douce sérénité était empreinte sur sa physionomie, « signe, » dit Carranza, dans une lettre adressée peu de jours après à la régente, « signe de paix et de tranquillité intérieure, qui remplissait de joie tous les assistants. »

Outre l'archevêque, le prieur de Grenade, Villalva et deux ou trois autres prêtres, on voyait encore dans la chambre le comte d'Oropesa, avec quelques membres de sa famille, le grand-maitre d'Alcantara et un petit nombre de personnages de haut rang, habitués à venir rendre leurs hommages à leur ancien maître; tous, réunis autour de lui, contemplaient avec douleur ces traits révérés, sur lesquels s'étendaient déjà les ombres de la mort. Pendant quelques heures, un silence religieux régna dans l'appartement; on n'enten-

dait que la respiration haletante du mourant. A la fin, sortant de sa léthargie, Charles parut sentir que le moment fatal était arrivé; il était deux heures du matin, le 21 septembre. Posant un doigt sur son pouls, l'empereur secoua faiblement la tête, comme pour montrer que tout était fini; il fit signe alors à Quixada d'allumer le cierge. En même temps, Carranza lui présenta le crucifix de l'impératrice. Après l'avoir regardé fixément pendant un instant, Charles le porta à ses lèvres, puis le pressa avec ferveur contre sa poitrine. L'archevêque, lui reprenant le crucifix, le tint devant les yeux glacés du mourant, qui, se soulevant, avec l'aide du fidèle Quixada, un cierge dans la main, s'écria : « Le temps est venu maintenant ! » Alors, contemplant avec une indicible ardeur ce symbole sacré, souvenir pour lui d'amours terrestres aussi bien que célestes, il étendit le bras gauche comme pour le saisir, invoqua le nom de Jésus, si haut qu'on l'entendit dans la salle voisine, et laissant retomber sa tête sur l'oreiller, avec un soupir convulsif, il expira. Il n'avait cessé de demander à Dieu, craignant peut-être une folie héréditaire, la grâce de mourir en conservant jusqu'au bout sa raison : ses prières avaient été exaucées.

Cette scène imposante et touchante avait profondément ému tous les assistants. Le grand-maître d'Alcantara, dans une lettre écrite le même jour à la régente, exprima le bonheur qu'il avait ressenti, en se voyant reconnu de l'empereur jusqu'au dernier moment. Quixada ne pouvait se persuader que son maître n'était plus et, se jetant sur ce corps inanimé, il s'abandonna à des accès de douleur. Le cadavre resta toute la journée couché sur le lit de mort; il fut confié à la surveillance de quatre moines, les seules personnes qui, avec le majordome, entrèrent dans la chambre. Celui-ci

venait, à chaque instant, contempler ces traits bien-aimés. Pendant une de ses absences, les hiéronymites, comme nous le tenons de l'un d'entre eux, qui était de garde, éprouvèrent la curiosité bien naturelle de voir l'empereur, qui était caché par les rideaux du lit; un sentiment de respect pour le défunt et la crainte de déplaire à Quixada, les retinrent quelque temps, mais à la fin la curiosité l'emporta et, tirant les rideaux, ils regardèrent avec terreur ces formes privées de vie. Les traits du grand prince, au lieu d'avoir la lividité cadavérique, étaient encore animés d'un reste de rougeur; la physionomie, qui avait la fixité du marbre, était empreinte de cette sérénité qui succède à la lutte. La tête était couverte d'un bonnet richement brodé, et le corps, dont le haut se dissimulait sous une couverture de soie noire, était enveloppé dans une robe ample. Sur la poitrine, près du cœur, reposait le crucifix d'argent que l'impératrice mourante avait étreint de ses mains défaillantes, et qui devait passer plus tard dans celles de son fils. Au dessus du chevet, était suspendue une image de la Vierge, une des reliques réservées pour ce moment par l'empereur. Pendant cette contemplation, les hiéronymites entendirent le pas du majordome qui approchait, et, craignant d'être surpris, ils se hâtèrent de fermer les rideaux.

Les restes du monarque défunt furent déposés dans un cercueil de plomb, renfermé dans un autre en bois de châtaignier, puis on les descendit dans la chapelle, par la fenêtre de la chambre. On plaça le cercueil sur un catafalque, couvert d'un drap noir, aux armes impériales, et dressé au centre de l'église, également tendue de noir; mille cierges allumés éclairaient cette triste scène. Une foule immense de personnes de tout rang, accourues des environs,

se pressait dans l'enceinte consacrée; on y remarquait les moines de Cuacos et des religieux venus des différents couvents du voisinage. Les anciens serviteurs de Charles portaient tous le deuil; on voyait parmi eux Quixada, enveloppé dans un manteau de couleur sombre, avec lequel il cachait sa figure, et près de lui son royal pupille, don Juan d'Autriche, également en grand deuil. Les événements de ce jour étaient bien faits pour laisser une profonde impression sur l'esprit du jeune héros qui, après une courte mais brillante carrière, réclama, comme la meilleure récompense de ses services, la faveur de reposer à côté de son père dans le fastueux mausolée élevé par Philippe et destiné aux princes de la maison d'Autriche.

Les obsèques, sous la direction de l'archevêque de Tolède, durèrent trois jours. Les hiéronymites de Yuste, les cordeliers de Jarandilla, les dominicains de Sainte-Catherine chantèrent les chants funèbres. Un sermon fut prononcé chaque jour; le premier le fut par Villalva, le prédicateur favori de Charles-Quint. A la demande de Quixada, celui-ci avait pris note de ce qui s'était passé dans la chambre du moribond, et il avait habilement introduit ces détails dans son discours, empreint d'une éloquence douce et passionnée qui émut tout l'auditoire.

Pendant le service, on avait placé une chaise dans le chœur pour un haut personnage, que ses infirmités empêchaient de rester si longtemps debout. Mais Quixada, malgré les représentations du grand-maître d'Alcantara, ami de ce seigneur, fit ôter la chaise, en disant que nul n'eût osé s'asseoir en présence du monarque vivant et que l'on ne devait pas témoigner moins de respect à l'empereur mort. Ce sentiment de délicatesse fut partagé par tous les assis-

tants, qui restèrent debout tout le temps que durèrent ces longues cérémonies.

A la fin du troisième jour, eut lieu l'enterrement, et les restes de Charles-Quint furent confiés à la terre, au milieu des larmes et des lamentations de la foule. Ce ne fut pas toutefois sans certaines difficultés. L'empereur avait demandé par son testament d'être enterré en partie sous le maître-autel, de manière que la tête et le haut de son corps fussent à la place où le prêtre se tenait pour célébrer la messe. Il avait fait cette demande par pure humilité, mais elle souleva une question parmi les moines scrupuleux : convenait-il que des ossements, autres que ceux d'un saint, occupassent une place aussi auguste que celle où s'élève l'autel? La discussion échauffa les esprits un peu plus qu'il ne séait en cette occasion. Enfin cette importante affaire fut réglée, on pratiqua une ouverture dans le mur de la chapelle et l'on y fit passer la tête du monarque, de manière que les pieds de celui-ci touchassent l'extrémité du terrain consacré.

Ces lugubres cérémonies terminées, l'archevêque de Tolède et le prieur de Grenade partirent, avec quelques autres dignitaires de l'Église et un certain nombre de nobles. Mais, après leur départ, la foule, au lieu de diminuer, ne cessa de grossir, et l'église se trouva à peine assez grande pour la contenir. Le service funèbre dura encore six jours, pendant lesquels Villalva continua ses pieuses exhortations, avec des accents douloureux et touchants qui restèrent longtemps dans la mémoire des auditeurs. La réputation qu'il s'acquit par son éloquence brûlante, en cette occasion, attira sur lui l'attention de Philippe, dont il devint plus tard le prédicateur favori, comme il l'avait été du père.

Le neuvième jour, tout était fini. Les moines des environs retournèrent dans leurs couvents, et l'on vit se disperser la foule qui était accourue pour rendre un dernier tribut de respect à son ancien souverain. Le silence régna de nouveau à Yuste, et les hiéronymites reprirent le tranquille et monotone genre de vie qu'avait dérangé l'arrivée de leur hôte illustre.

Jean de Regla, Quixada et Gazteln étaient les exécuteurs testamentaires de l'empereur; ces deux derniers étaient chargés de dresser l'inventaire des effets personnels qu'il avait possédés à Yuste. Ils commencèrent par payer aux serviteurs de Charles ce qui leur était dû et acquittèrent les legs qui leur avaient été faits. Cela leur demanda peu de temps, et, quelques jours après, tous ces hommes partirent pour Valladolid. La régente en prit quelques-uns à son service, mais la plupart, y compris le bon Van Male, retournèrent dans les Flandres, leur pays natal, enrichis par les pensions que leur avait faites leur ancien maître et munis de lettres de recommandation pour Philippe.

Charles n'avait pas oublié le couvent dans ses libéralités; il lui avait laissé douze cents ducats à distribuer entre les moines, les poêles qui garnissaient sa maison et les riches tentures de drap et de velours qui devaient servir à la décoration de l'église, le jour de ses obsèques. Il lui laissait également le tableau du Titien, « La Gloire, » qui ornait les murs de la chapelle, don plus précieux, trop précieux même, car ce chef-d'œuvre ne resta pas longtemps à Yuste. Quixada reçut le poney borgne, que l'empereur n'avait monté qu'une seule fois, depuis son arrivée en ces lieux; mais le docteur Cornelius ayant réclamé une des mules, la régente envoya de Valladolid l'ordre de garder pour elle tout ce qui avait

appartenu à son père, même les objets les plus insignifiants, à l'exception du cheval donné au majordome. Charles possédait un chat angora et un perroquet parlant avec une facilité merveilleuse; ces animaux, dont sa sœur, Catherine de Portugal, lui avait fait présent, l'amusaient souvent pendant des heures entières, lorsqu'il était inoccupé; ils furent mis dans une litière et conduits, sous escorte, à Valladolid. En un mot, tout ce qui avait été dans la maison de l'empereur paraissait avoir une grande valeur aux yeux de Jeanne, comme souvenir.

Quixada et Gaztelu, ayant enfin accompli leur pénible tâche, firent en décembre leurs derniers adieux à ces solitudes qui leur avaient toujours été odieuses et dont la vue évoquait maintenant dans leur esprit les pensées les plus mélancoliques. Le majordome ramena sa famille à Villagarcia, d'où il l'avait tout récemment conduite à Cuacos. Là, dona Magdalena et lui continuèrent de surveiller, avec une extrême sollicitude, l'éducation de leur royal pupille. Peu de temps après, Philippe, se conformant aux désirs de son père défunt, reconnut don Juan comme son frère, et ouvrit ainsi une carrière glorieuse à l'ambition de ce jeune prince, qui, après une vie courte mais remplie d'événements, laissa un nom impérissable.

La mort de Charles-Quint causa dans toute la chrétienté une profonde sensation, presque comparable à celle qui s'était produite, lors de son abdication. Cet événement fut même ressenti plus vivement par les anciens sujets de ce monarque; leur perte était plus grande. L'empereur, ainsi qu'on l'a vu, avait continué, dans sa retraite, d'exercer une influence considérable sur la marche des affaires publiques, mais maintenant il avait disparu pour toujours, et ses sages

conseils ne devaient plus guider, au milieu de ses embarras, son successeur, jeune et inexpérimenté.

Les obsèques de l'illustre défunt furent célébrées avec grande pompe par sa fille, à Valladolid. Son ami, François Borja, se fit entendre en cette occasion; il avait pris pour texte de son sermon ces paroles de circonstance : « Je voulais m'égarer au loin et rester dans le désert. » Le prédicateur émailla son discours d'anecdotes et de traits relatifs à l'empereur, qu'il regardait comme un modèle de perfection chrétienne; entre autres faits, il rapporta que Charles lui avait dit, dans une conversation, que, depuis l'âge de vingt et un ans, il n'avait pas laissé passer un jour sans consacrer quelques heures à une méditation pieuse.

Des services funèbres furent également célébrés, en l'honneur du défunt, dans plusieurs autres villes d'Espagne, telles que Tolède, Tarragone, Séville; à Rome, où ce spectacle fut entouré d'une plus grande pompe; à Naples, à Lisbonne, à Vienne; enfin, à Bruxelles, la capitale des Pays-Bas, où les cérémonies furent conduites avec une splendeur extraordinaire, en présence de Philippe et de sa cour.

Aussitôt que le roi apprit la nouvelle de la mort de son père, il donna l'ordre de sonner les cloches de toutes les églises et de tous les couvents du pays, trois fois par jour durant quatre mois, et défendit qu'il y eût, de tout ce temps, des fêtes ou des réjouissances publiques. Le 28 décembre avait été fixé pour la célébration des obsèques dans la grande cité flamande. Une procession fut formée par les grands officiers de la couronne, en costume de cérémonie, les membres du haut clergé, les nobles de distinction et les chevaliers de la Toison d'or, reconnaissables aux magnifiques insignes de leur ordre. On remarquait, au milieu du cortége,

le roi, marchant à pied, la tête couverte d'un large capuchon qui cachait la moitié de sa figure, et le corps enveloppé dans nn manteau de couleur sombre, dont la queue était portée par son ministre favori, Ruy Gomez. C'était le soir, et cette longue procession défila par les rues de la capitale, à la lueur des torches, entre deux files de soldats espagnols et allemands, en costume national; elle avança ainsi au son d'une musique funèbre, à pas si lents qu'il lui fallut deux heures pour arriver à l'antique église de Sainte-Gudule, où elle s'arrêta.

Au centre de la nef s'élevait un pavillon ou, comme on l'appelait, une chapelle, tendue de noir et éclairée par trois mille cierges; à l'intérieur était un sarcophage couvert d'un drap de velours noir, sur lequel on déposa la couronne impériale, avec le globe et le sceptre. En face de cette chapelle, on avait placé un trône pour le roi et, plus bas, des siéges pour les dignitaires de l'Église, ainsi que pour les seigneurs espagnols et flamands. Les galeries, ornées de tentures en velours noir et en drap d'or, richement brodées aux armes impériales, étaient occupées par les dames de la cour. Le voyageur qui visite aujourd'hui ce vénérable monument où Charles-Quint tenait habituellement les chapitres de la Toison d'or,. en regardant la figure caractéristique de ce monarque sur les vitraux coloriés de ces magnifiques fenêtres, reverra peut-être en imagination ce jour mémorable où le peuple flamand et tous les personnages de haut rang, avec toutes les beautés de la capitale, s'assemblèrent en ce lieu pour célébrer les obsèques du grand empereur; où, au milieu de nuages d'encens, à l'éblouissante clarté de milliers de cierges, les sons graves de l'orgue, résonnant sous les voûtes profondes, se marièrent à la voix des prêtres

chantant un funèbre Requiem pour le repos de l'âme de leur ancien souverain.

En 1570, douze ans après la mort de son père, Philippe visita le couvent de Yuste. Comme sa voiture longeait le mur du jardin, il fit arrêter pour lire une inscription taillée dans la pierre angulaire, au dessous des armes impériales : « Dans cette maison religieuse de Yuste, soumise aux règles de saint Jérôme, Charles-Quint, empereur, roi des Espagnes, prince très chrétien et invincible, passa la fin d'une vie consacrée à la défense de la foi et au maintien de la justice. » Le roi, mettant pied à terre, traversa le jardin encore embaumé des doux parfums des tilleuls, des orangers, et rempli d'arbustes en fleurs que son père s'était amusé à planter. Il pouvait lire sur le mur de la terrasse couverte une autre inscription, rappelant le jour où l'on supposait que la dernière maladie de Charles avait commencé : « Sa majesté, l'empereur Charles-Quint, notre maître, était assis à cette place lorsqu'il tomba malade, le 31 août, à quatre heures de l'après-midi. Il mourut le 21 septembre, à deux heures et demie du matin, l'an de grâce 1558. » La première indication est inexacte : le fait s'était passé un jour plus tôt, le 30 août; ces lignes avaient évidemment été écrites par les moines, car c'est la même erreur de date dans laquelle les chroniqueurs hiéronymites sont tombés en faisant leur récit.

Philippe examina attentivement toutes les parties de l'édifice; par un sentiment de respect, il refusa de passer la nuit dans la chambre de son père et se logea dans une petite chambre contiguë, à peine assez grande pour recevoir un lit. Il passa deux jours à Yuste. Le roi, à ce qu'il paraît, ne fit pas d'excessives largesses aux hiéronymites; à son

départ, il ne leur laissa, comme souvenirs de cette visite, que quelques reliques et une coupe d'or ; peut-être pensait-il qu'ils avaient tiré assez d'honneur et de profit du séjour de l'empereur parmi eux. Peu de temps après, il leur enleva le tableau que leur église était fière de posséder, le « Jugement dernier » du Titien. Ce chef-d'œuvre fut transféré au palais-couvent de l'Escurial, où il fut bien plus souvent admiré qu'il ne l'eût été dans les obscures solitudes de Yuste. Philippe le remplaça par une copie fidèle, destinée à être suspendue au dessus du maître-autel de la chapelle, qui, plusieurs années après, fut ornée de quelques riches décorations par la main de Herrera, le principal architecte de l'Escurial.

A peu de temps de là, les hiéronymites furent accablés d'un malheur, auquel ils furent plus sensibles encore qu'à la perte du tableau du Titien ; on enleva de leur couvent les restes de l'empereur, qu'ils s'étaient montrés jusque-là plus fiers de conserver dans leur église, qu'ils ne l'avaient été de l'honneur que Charles-Quint leur avait fait, en venant vivre au milieu d'eux. Dans l'hiver de 1574, la construction de l'Escurial étant déjà bien avancée, Philippe II mit à exécution le projet qu'il avait formé de réunir les dépouilles mortelles de ses parents, pour les déposer dans le fastueux mausolée qu'il réservait aux princes de la maison d'Autriche. On se prépara donc à enlever des différents lieux où ils avaient été inhumés, les corps de l'impératrice Isabelle et de deux de ses fils, morts en bas âge, de Marie de Portugal, la première femme de Philippe, et enfin de la reine Éléonore de France, laquelle avait été enterrée à Merida.

Le cortége funèbre arriva à Yuste, où il fut rejoint par une petite troupe de moines de Saint-Jérôme, escortant le

cercueil de l'empereur. Les moines se livrèrent à de bruyantes lamentations, à la vue des préparatifs faits pour leur enlever leur souverain défunt; ils comprenaient que la gloire dont leur couvent avait brillé allait s'éclipser à jamais. Le prédicateur, choisi pour prononcer un sermon en cette occasion, exhala sa douleur dans un langage chaleureux et passionné, auquel on reconnaissait un fidèle disciple de Villalva; apostrophant l'ombre de Charles-Quint, il dépeignit longuement les sentiments d'amour et de respect, que les hiéronymites de Yuste conserveraient toujours pour le grand prince qui avait daigné venir habiter au milieu d'eux. « Le Tout-Puissant, » dit l'orateur, « a renfermé toutes choses dans des limites, le ciel, la terre, la mer; à l'amour seul il n'a pas mis de bornes. » Les habitants des environs se montrèrent aussi affligés, comme si, eût-on dit, une partie de l'éclat que la présence de l'empereur avait répandu sur Yuste avait rejailli jusque sur eux. Comme le long cortége traversait le village de Cuacos, dont les grossiers paysans avaient, on se le rappelle, tant importuné leur illustre voisin, ceux-ci exprimèrent leurs regrets par une représentation dramatique, dans laquelle le village et le désert personnifiés se plaignaient l'un à l'autre, en vers rustiques, de leur abandon.

Vingt-six moines mendiants et huit hiéronymites de Yuste formaient la procession, avec quelques membres du haut clergé et des seigneurs de la cour. Cinq voitures de deuil portaient les corps des augustes défunts. On avança si lentement qu'on n'arriva qu'au bout de dix jours au terme du voyage. De sombres nuages s'étaient amoncelés au dessus des hauteurs qui entourent l'Escurial; au moment où le funèbre cortége entrait dans l'enceinte consacrée. un terrible

orage s'abattit avec furie contre les murailles grises du couvent, et, tandis que les éléments déchaînés menaçaient de faire crouler le vaste édifice, les restes glacés de Charles-Quint et de sa famille furent une seconde fois confiés à la terre.

Les obsèques de l'empereur furent célébrées à l'Escurial avec la pompe solennelle dont elles avaient été entourées à Yuste. Par une singulière coïncidence, l'oraison funèbre du grand prince fut de nouveau prononcée par l'hiéronymite Villalva, devenu le prédicateur favori de Philippe II. Le monarque, conformément à ses désirs, fut enterré aussi près que possible de l'autel, un peu en avant, à côté de sa bien-aimée Isabelle. Au dessus, dans une châsse de jaspe, on voyait les statues en cuivre des royaux époux, agenouillés côte à côte, dans leurs manteaux artistement travaillés, les mains jointes, dans l'attitude de la prière; ces statues étaient l'œuvre de Leoni. Derrière on remarquait les effigies des deux sœurs de Charles, Éléonore de France et Marie de Hongrie, également à genoux, les mains étendues et la figure tournée vers l'autel. Ces deux princesses reposaient dans le caveau au dessous, près de leur frère; la mort n'avait pas séparé ceux qui s'étaient tant aimés dans la vie.

Yuste, si longtemps honoré de la présence de Charles-Quint, perdit tout droit à son titre de *royal*. Son palais devint l'objet spécial de la sollicitude du gouvernement, et en 1638, Philippe IV consacra six mille ducats à le réparer complétement. On en entendit peu parler dans la seconde moitié de ce siècle, ainsi que dans le suivant, et l'on put croire que l'on allait voir s'accomplir la triste prédiction de l'orateur hiéronymite, annonçant que le souvenir du séjour

de Charles-Quint au couvent, finirait par s'effacer entièrement de la mémoire des hommes.

L'oubli dans lequel était tombé Yuste fut ce qui le protégea le plus efficacement ; le temps vint cependant où cette protection lui fit défaut. Pendant les guerres de la péninsule, en 1810, des dragons français, fourrageant dans les environs, trouvèrent le cadavre mutilé d'un de leurs compagnons, non loin des portes du monastère. Ne doutant pas que le crime n'eût été commis par les religieux, la soldatesque furieuse s'abattit sur le couvent, dont les habitants épouvantés s'enfuirent au loin, et mit le feu à l'édifice, en plusieurs endroits. Le vaste monument brûla durant huit jours, sans que nul tentât d'éteindre l'incendie; le neuvième jour, ce n'était plus qu'un amas de cendres fumantes; une petite partie du cloître seule, à l'ouest, avait été épargnée. L'église, grâce à la solidité de ses murailles, échappa heureusement aux flammes, et, à son tour, protégea le palais qui lui était adossé.

En 1820, une irruption des patriotes des villages environnants compléta l'œuvre de destruction ; ceux-ci dévastèrent l'intérieur des bâtiments qui restaient encore debout, enlevèrent tous les objets de valeur qu'ils renfermaient et convertirent la chapelle même en écurie. La belle copie du Jugement dernier du Titien, suspendue depuis le temps de Philippe II, au dessus du maître-autel, fut emportée par les libéraux de Tejuela, qui la placèrent dans leur église paroissiale.

Cependant les hiéronymites, chassés de leur asile, erraient dans le voisinage, ne pouvant renoncer à l'espoir de rentrer un jour en possession de ces lieux que tant de glorieux souvenirs leur rendaient chers. Dès qu'ils virent poindre

l'aurore de jours meilleurs, un petit nombre de moines rentrèrent dans leurs anciennes demeures, où ils se logèrent comme ils purent dans les ruines du cloître. Ils y furent plus d'une fois visités par des voyageurs, qui attestent que les religieux continuaient à exercer, comme par le passé, une généreuse hospitalité, malgré leurs faibles ressources. Leur vie monastique ne devait pas durer longtemps; en 1837, parut le décret ordonnant la suppression des couvents, et les malheureux hiéronymites, la plupart brisés par l'âge et les infirmités, furent de nouveau condamnés à errer sans abri sur la terre.

Désert et négligé, Yuste déchut rapidement. Le voyageur qui s'y rend aujourd'hui, en se frayant péniblement un chemin à travers des buissons épais, a peine à s'imaginer qu'il est dans le jardin si bien cultivé autrefois par un puissant empereur; cependant, au delà des murs, il voit encore le grand noyer de Yuste, couvrant de ses bras gigantesques la place où jadis une foule immense s'assemblait pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son ancien souverain, et où celui-ci, dit-on, venait souvent s'asseoir, méditant sur les gloires flétries du passé ou cherchant à souder les sombres mystères de l'avenir.

L'étranger peut entrer maintenant dans le palais, sans avoir besoin de ce permis royal auquel le monarque attachait tant d'importance, qu'il en fit, à son lit de mort même, l'objet d'une recommandation spéciale à Philippe; mais, en errant dans ces chambres sombres et désolées, aujourd'hui converties en des magasins de blé et d'olives, il reverra difficilement en imagination le temps depuis si longtemps écoulé, où Charles-Quint donnait audience, en ces lieux mêmes, aux ambassadeurs étrangers, et cette nuit mémo-

rable où des prêtres, des seigneurs, réunis autour de son lit, écoûtaient dans un religieux silence les dernières paroles de leur maître mourant.

Partout s'offre aux regards l'image de la désolation. L'église est encore debout, mais les délicates sculptures du chœur et les belles décorations des murs sont tombées ou ont été violemment arrachées. Tout autour, le terrain est jonché de débris de colonnes et de voûtes ; les murs noirs, dégradés, du cloître dominent majestueusement cette scène affligeante. Cependant là même la nature s'est, comme toujours, empressée de dérober à la vue les ravages du temps et les effets de la violence; elle a jeté sur ces ruines un riant tapis de fleurs sauvages et revêtu le hideux squelette d'un riche manteau [1].

Yuste ne vit plus que dans le passé; déjà son nom commence à disparaître de la carte d'Espagne. Mais il vivra toujours dans l'histoire, et longtemps encore des voyageurs viendront, des pays les plus éloignés, visiter ces lieux mémorables, où, retiré loin du tumulte du monde, vécut et mourut le plus graud monarque du XVIe siècle.

[1] La description la plus étendue et la plus intéressante de Yuste, dans son état actuel de désolation, se trouve dans Ford, « *Handbook of Spain,* » tome Ier, p. 552, 553 (éd. de 1845), et dans les dernières pages de « *La vie claustrale de Charles-Quint,* » par Stirling. Le récit éloquent et animé de ces deux écrivains montre qu'ils s'étaient bien inspirés du génie de ces lieux.



TABLE DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

CHAPITRE VIII.

SOUMISSION DES MORES.

Reconnaissance de la place de Seron	5
Subite attaque des Mores.	6
Désordre dans l'armée.	7
Indignation de don Juan.	id.
Mort de Quixada	id.
Son caractère	9
Dona Magdalena de Ulloa	12
Rapides succès de don Juan	13
Négociations ouvertes avec El Habaqui	14
Poursuite impitoyable des rebelles	15
Guerre de guérillas	id.
Conférences à Fondon	16
Aben-Aboo consent à traiter	17
Conclusion d'un arrangement	18
Offre de soumission d'El Habaqui	id.
Mécontentement causé par le traité	20
Hésitation d'Aben-Aboo	21
El Habaqui veut le faire arrêter	22
Sort d'El Habaqui	23
Mission de Palacios	24
Son entrevue avec Aben-Aboo	25
Énergique déclaration de ce chef	26

Rigoureuse détermination du gouvernement 27
Guerre d'extermination . . . . id.
Expédition du duc d'Arcos 29
Marche à travers la plaine de Calaluz . . . . id.
Engagement avec les Mores 30
La rébellion étouffée 31
Édit de bannissement 32
Expulsion des Mores 33
Difficile résignation de don Juan 34
Lieu de refuge d'Aben-Aboo 36
Plan formé pour prendre ce chef 37
Son entrevue avec El Senix . . . . id.
Sa mort violente 39
Son corps porté à Grenade . . . . id.
Sa tête placée dans une cage 40
Remarques sur sa carrière 41
État de dévastation du pays 43
Dispersion des Mores 44
Traitement cruel du gouvernement 45
Leur industrie et leur gaîté 46
Augmentation de leur nombre 47
Ils conservent leurs sentiments nationaux 48
Haine mutuelle des deux races 49
Expulsion des Mores de l'Espagne. . . . . id.

CHAPITRE IX.

GUERRE CONTRE LES TURCS.

Le sultan Selim II. 50
Projet de conquête de l'île de Chypre 51
Ardeur de Pie V 52
Ses appels à Philippe 53
Entrée du roi à Séville . . . . id.
Il se décide à entrer dans la ligue 54
Prise de Nicosie 55
Hésitations de Venise. 56
Réunion des députés à Rome. . . . . id.
Traité de confédération 57
Ratification et proclamation du traité 58

La flotte turque dans l'Adriatique 59
Le légat du pape à Madrid 60
Concessions faites au roi . . . . id.
Les flottes de Venise et de Rome 61
Préparatifs en Espagne 63
Enthousiasme de la nation . . . . id.
Départ de don Juan 64
Sa réception à Naples 65
Sa noble contenance 66
Ses qualités et sa popularité 67
Présentation de l'étendard sacré . . . . id.
Arrivée à Messine. 68
Grand spectacle naval 69
Force et état des flottes. 70
Prudence du généralissime 71
Communications reçues du pape 72
Départ de Messine 73

CHAPITRE X.

BATAILLE DE LÉPANTE.

Arrivée à Corfou 74
Conseil de guerre 75
Résolution de livrer bataille. . . . . id.
Conduite arbitraire de Veniero 77
Traversée sur la mer Ionienne . . . . id.
Prise de Famagouste 78
L'ennemi en vue 79
Préparatifs du combat 80
Dernières instructions de don Juan 81
Approche de la flotte turque. 82
Sa forme et sa disposition. 83
Changement dans l'ordre de bataille 84
Derniers préparatifs des chrétiens 85
Bataille de Lépante 86
L'aile gauche des alliés tournée . . . . id.
L'aile droite sous Doria rompue 87
Engagement entre don Juan et Ali Pacha 89
Supériorité du feu des Espagnols 90



La scène vue à vol d'oiseau 91
Victoire des Vénitiens à l'aile gauche 92
Continuation de la lutte au centre 93
Abordage du vaisseau-amiral turc 94
Mort d'Ali Pacha . . . . id.
Victoire des chrétiens 95
Fuite d'Uluch Ali 97
Il échappe à la poursuite . . . . id.
Retraite des alliés à Petala 98

CHAPITRE XI.

CONQUÊTE DE TUNIS.

Pertes des combattants 99
Anéantissement de l'armada turque 100
Statistique . . . . id.
Exploits de Farnèse 101
Noblesse de sentiments de Cervantès 102
Les fils d'Ali Pacha prisonniers 103
Généreux traitement qu'ils reçoivent de don Juan . . . . . id.
Conduite de celui-ci envers Veniero 105
Suspension des opérations 106
Retour triomphal à Messine 107
Fêtes en l'honneur de la victoire 108
Nouvelle envoyée en Espagne 110
Manière dont Philippe la reçoit . . . . id.
Sa gratitude envers son frère 111
Critiques sur la conduite de don Juan 113
Fruits réels de la victoire 115
Retard dans la reprise des opérations 116
Mort de Pie V 117
Méfiance de Philippe . . . . id.
Il permet à son frère de reprendre la mer 119
Refus des Turcs d'accepter la bataille . . . . id.
Anniversaire de Lépante 120
Licenciement des forces des alliés 121
Perfidie de Venise . . . . id.
Dissolution de la ligue 122
Prise de Tunis par don Juan 123

Précautions prises pour assurer la possession de cette place . . 124
Retour à Naples 125
Genre de vie du prince dans cette ville. 126
Ses plans de domination . . . . id.
Reprise de Tunis par les musulmans 127
Mission de don Juan à Gênes 128
Préparatifs d'un nouvel armement 129
Désappointement et retour du prince à Madrid 130

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

AFFAIRES INTÉRIEURES DE L'ESPAGNE.

Administration intérieure. 133
Révolutions sous Isabelle et Charles-Quint 134
Pouvoir absolu de la couronne 135
Contraste entre Charles-Quint et Philippe 136
Caractère tout espagnol de ce dernier . . . . id.
Les conseils royaux 137
Les principaux conseillers de la couronne 138
Caractère de Ruy Gomez de Silva 140
Figueroa, comte de Feria 143
Le cardinal Espinosa . . . . id.
Les deux partis dans le conseil 146
Équilibre maintenu par Philippe 147
Son mode de traiter les affaires . . . . id.
Son assiduité 149
Sa manière d'employer ses journées 150
Son amour de la solitude 152
Étendue de ses informations . . . . id.
Son peu de confiance dans ses ministres 153
Sa frugalité. . . . . id.
Magnificence de sa maison 154
Sa fatale politique dilatoire 156
Remontrances de son aumônier 157
Habitudes des grands seigneurs 159
Mœurs de la cour . . . . id.

Dégénérescence des nobles 160
Splendeur de leur train de vie 161
Perte de leur puissance politique . . . . id.
Abaissement des communes 163
Pétitions des Cortès . . . . id.
Leurs représentations contre les actes arbitraires du gouvernement 164
Leur sollicitude pour les intérêts nationaux . . . . id.
Notions erronées sur le commerce 166
Lois somptuaires 167
Encouragement donné aux combats de taureaux 168
Sujets divers de législation 169
Écoles et universités 170
Pragmatiques royales 171
Réponses de Philippe aux Cortès 172
Liberté de discussion 173
Armée permanente. 174
Gardes de Castille . . . . id.

CHAPITRE II.

L'ESCURIAL.

Philippe, champion de la foi 176
Fondations en faveur de l'Église 177
Aliénations au profit de la mainmorte 178
Prérogatives disputées. 179
Nomination aux bénéfices. . . . . id.
Dépendance du clergé vis à vis de la couronne 180
L'Escurial 181
Raisons de son érection . . . . id.
Choix de l'emplacement 183
Fondation d'un couvent 184
Humilité du roi 186
Commencement des travaux de construction . . . . id.
Intérêt témoigné par Philippe 187
Son goût pour l'architecture . . . . id.
Sa surveillance sur les travaux 188
De l'Escurial, il gouverne le monde 189
Incendie qui met l'édifice en danger 190
Matériaux employés pour la construction 191

Artistes occupés 192
Passion de Philippe pour l'art. 193
Achèvement de l'Escurial 194
Les architectes . . . . id.
Caractère du monument 195
Bizarrerie du plan. 196
Grandeur de l'édifice . . . . id.
Les décorations intérieures 197
Dégâts causés au palais 199
Son état actuel. . . . . id.
Anne d'Autriche 200
Sa réception en Espagne 201
Son mariage avec Philippe 202
Sa résidence à l'Escurial 203
Son caractère et ses habitudes 204
Sa mort 205
Appendice 206
Supplément 211
Postface 213
Vie de Charles-Quint à Yuste 219

FIN.

ERRATA.

Tome I, p. 37, l. 8, et p. 38, l. 11, *Au lieu de* Plaisance, *lisez* Plasencia.
» » p. 324, l. 10, *Au lieu de* de l'effet, *lisez* du succès.
Tome II, p. 356, l. 2. *Au lieu de* était proscrit et assis, etc., *lisez* était proscrit; et, assise sur les ruines de ses temples, la religion, etc.
Tome III, p. 45, l. 13, *Au lieu de* 1559, *lisez* 1567.
» » p. 150, l. 26, *Au lieu de* 1778, *lisez* 1578.
» » p. 152, l. 25, *Au lieu de* fut, *lisez* furent.
» » p. 297, l. 1, *Au lieu de* demment, *lisez* évidemment.

